

Le
Juif de Vérone
OU
LES SOCIÉTÉS SECRÈTES EN ITALIE

par

Antoine BRESCIANI

TOME SECOND

I. – LES REMORDS.

Babette, s'il vous en souvient, fut arrêtée, la nuit du 16 mars, par un commissaire de police, dans une auberge, sur le bord de la Chiaia. Elle fut si promptement saisie, qu'elle ne put mettre la main sur les deux pistolets dont elle était toujours armée, afin de les décharger en pleine poitrine sur quiconque voudrait porter la main sur elle. Babette était toujours sur le qui-vive, et elle avait bien raison. La police, en fouillant dans ses tiroirs, trouva des papiers écrits, partie en chiffres, partie en caractères ordinaires. On y voyait les complots de la *jeune Europe* dévoilés, les noms des conjurés mis au jour, les secrets des cabinets révélés, les trahisons des officiers de l'État, de la haute police et de l'ambassade, découvertes. Il s'y trouvait aussi des ordres de guerre, des plans de révolte, des projets d'embuscade, des moyens de séduire, de corrompre et de ranimer les nouveaux et les anciens conspirateurs. Parmi ces papiers se trouvaient des lettres de change pour de fortes sommes, des lettres de recommandation adressées à de grands personnages, des traites, des lettres blanches, portant en tête et au bas les signatures de divers noms hongrois, anglais et allemands entre lesquelles la Babette écrivait ensuite les commissions reçues des comités de Londres, de Paris et de Berlin. D'autres paraissaient blanches, mais ne l'étaient pas réellement, car, en les recouvrant d'une composition chimique, les caractères ressortaient parfaitement sur le papier. D'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, ressemblaient, au premier aspect, à des traites de commerce, à des billets à vue ou à ordre, avec échéance plus ou moins éloignée, selon qu'ils voulaient avertir les conjurés d'agir ou lentement ou avec promptitude, d'après l'opportunité et la décision des conjurés ¹.

En sortant de l'auberge, Babette promena lentement ses regards autour d'elle, pour s'assurer s'il ne lui restait aucun moyen de fuir. Mais le carrosse masquait tout à fait l'entrée de la route, et des agents du pouvoir gardaient les autres issues. L'un d'entre eux abaissa le marchepied, le commissaire l'introduisit, la fit asseoir, et, en entrant, elle aperçut, devant l'autre fenêtre, des hommes armés de bâtons noueux, réunis en conseil. Le commissaire monta avec elle ainsi que deux autres hommes, qui s'assirent en face d'elle : c'étaient des carabiniers en habits bourgeois. Ils firent signe au cocher de partir, et le carrosse s'élança au galop sur la route qui conduit de la Vittoria à Pizzofalcone. Cependant l'orgueilleuse femme ne disait mot. Se laissant aller avec rage sur les coussins de la voiture, elle comprima dans son sein l'horrible agitation à laquelle elle était en proie. Au bout de quelque temps, le carrosse ralentit sa course, puis peu à peu se mit au pas et enfin s'arrêta. Alors Babette, dirigeant hors de la portière un regard sombre et vague, aperçut, entourée d'une épaisse muraille, une porte énorme près de laquelle se trouvait une troupe de soldats. Elle entendit le bruit que fit le marchepied en retombant, et la portière fut ouverte par un valet. Alors le commissaire dit à Babette : « Baronne, descendez. » À ces mots, Babette se leva, et déjà elle posait fièrement le pied sur le premier degré, quand le valet, la prenant par le bras comme pour l'aider à descendre, l'entraîna au milieu d'une troupe d'archers, qui se dirigèrent vers la porte : tout cela fut l'affaire d'un moment.

« Où sommes-nous ? demanda Babette à ses gardes.

– Devant l'entrée principale de Castel dell'Ovo », répondirent-ils.

Le commissaire les quitta alors, et la voiture reprit avec fracas la route de Santa Lucia. Aussitôt après, le pont-levis s'abaissa, et ils entrèrent en tenant Babette au milieu d'eux. À peine furent-ils passés qu'ils entendirent derrière eux le grincement du cabestan,

le son des chaînes qui relevaient le pont, et le bruit que firent les battants en retombant sur la contrescarpe. Un bras de mer séparait la forteresse du continent. Alors ils entrèrent dans un profond corridor, défendu par de hauts parapets qui étaient munis de gros canons de siège, enclavés dans de larges meurtrières. Les sentinelles crièrent : « Qui vive ? – La justice », répondit un caporal, et ils passèrent dans un couloir obscur, qui aboutissait à une plate-forme, située dans le donjon de la forteresse et protégée par un fossé et un contre-fossé. La nuit était obscure, les gabions et les demi-lunes s'élevaient solitaires, comme des ombres effrayantes préposées à la garde des courtines, d'où sortaient à l'improviste les voix des sentinelles, qui se donnaient le « qui-vive » et faisaient tressaillir d'épouvante le cœur de Babette.

Cette femme cruelle, qui, libre, ne connaissait ni la crainte ni la frayeur, maintenant qu'elle était dans les mains de la justice (c'est d'ailleurs ce qui arrive à tous les malfaiteurs), se désespérait, se troublait et se laissait aller à la lâcheté et à la timidité de son sexe. Son cœur battait violemment, ses genoux vacillaient, tous ses membres tremblaient, ses cheveux se dressaient sur sa tête, et une sueur froide ruisselait le long de son corps. Cette antique forteresse, construite par Charles d'Anjou, présente, même pendant le jour, un aspect sévère et mélancolique ; quelles pensées doit-elle donc inspirer pendant la nuit, surtout à un prisonnier qui y entre, la conscience souillée de tant d'homicides et de tant de forfaits dont le souvenir fait horreur ? Ces murailles souillées et humides, ces bastions, ces corniches noirâtres, tapissées de lierre et de liserons qu'agite une brise nocturne, ces fossés en partie couverts de chardons qui s'élèvent solitaires dans les profondes cavités des bastions, cet amas de plates-formes, de batteries, de bombes de grenades et de mortiers ; ces câbles et ces chaînes qui fixent les canons sur leurs affûts, tout cela offrait à la malheureuse prisonnière le spectacle le plus funèbre et le plus effrayant.

Sans dire un seul mot, les gardes s'avancèrent à grands pas, agitant au vent des torches qu'ils ranimaient en les frottant contre les murailles. Ils allaient de redoute en redoute, de plate-forme en plate-forme, et arrivèrent enfin à l'entrée d'une casemate, qui les conduisit à un souterrain. Ils le traversèrent à la lueur de leurs torches, et, enveloppés de la fumée âcre et résineuse qu'elles répandaient, ils s'arrêtèrent enfin au pied d'une grosse tour, montèrent un escalier roide et étroit, et entrèrent par une petite porte dans un corridor, sur lequel donnaient à droite et à gauche les issues de ces prisons antiques. Au fond de cette sombre galerie, se trouvait une porte si petite et si basse, qu'on devait se courber pour passer ; ils tirèrent deux gros verrous et y introduisirent Babette.

Aussitôt qu'ils furent entrés, ces torches agitées par le vent éclairèrent un réduit de forme carrée, construit en pierres de taille. Çà et là pendaient à des crochets de gros anneaux de fer ; d'un côté, se trouvait une civière chargée d'une paille et d'une couverture, et, dans un coin, une petite fosse pour les besoins naturels. Une console de marbre était attachée à l'un des murs : elle supportait une cruche pleine d'eau ; en face de la porte s'ouvrait, sous une large corniche, une fenêtre défendue par un double rang de barres de fer.

Quand les sbires eurent installé Babette dans sa prison, ils lui montrèrent son lit, lui souhaitèrent la bonne nuit et sortirent. Puis ils firent crier les cadenas en les fermant ; ils emboîtèrent la porte dans le seuil de fer et la fermèrent ensuite, après avoir abattu l'oreillon sur la serrure, et s'être assurés de la main si la porte était bien close. Babette les entendit s'éloigner.

Restée seule au milieu de ces ténèbres horribles, elle se tint debout, sans mouvement et sans pensées, dans l'attitude d'une personne folle ou stupéfaite. Elle avait les yeux fixes et hagards, les mains pendantes, un pied en avant et l'autre en arrière, comme si elle allait marcher ; sa respiration était arrêtée, son

cœur battait à peine, elle tremblait de tous ses membres et ne se sentait plus elle-même. Elle resta assez longtemps dans cette posture, et n'en fut arrachée que par un bruit épouvantable qui ébranla tout le donjon.

La tour dans laquelle elle était enfermée plongeait profondément dans la mer, et était entourée d'une jetée, fermée par des quartiers de roche et d'énormes blocs de pierre, disposés de manière à rompre le flot qui, par son choc, aurait à la fin miné et détruit les fondements. La première nuit que Babette passa en prison, le mistral furieux, se déchaînant sur le golfe, fouettait le pied de la tour avec les vagues écumantes, et les flots agités venaient, avec un horrible fracas, se rompre sur la jetée. Babette, ne sachant où était située sa prison, tressaillit à ce bruit ; la secousse fut si forte qu'elle faillit tomber ; mais, entendant le choc des eaux contre les écueils, elle reconnut que la tour donnait sur la mer.

Quand ses esprits lui revinrent, une colère indicible, une rage inexprimable, s'élevèrent dans cette âme superbe. Le vent sifflait à travers les barreaux de la fenêtre ; de gros nuages passaient rapides dans le ciel, tantôt sombre, tantôt serein. La mer continuait à mugir, et ses flots venaient, de plus en plus menaçants, s'écraser sur l'escarpe du bastion. L'âme de la prisonnière, après la rage, le désespoir, les pensées violentes, les sentiments exaltés et confus, entrevoyait parfois un rayon d'espérance, qui luisait un instant et s'obscurcissait bientôt, laissant après lui un horizon d'autant plus noir et plus désolé. Ses premiers pas se dirigèrent vers la fenêtre ; elle tâta avec le pied s'il y avait une saillie dans le mur, qui pût l'aider à sauter sur le devant ; elle en trouva une, et resta ainsi pendant une heure, contemplant la marée, que poussait le mistral, et qui venait expirer sur les grosses pierres blanchissantes d'écume. Épuisée enfin de fatigue, elle descendit, et, marchant à tâtons, elle s'avança vers son lit, où elle s'étendit, enveloppée d'une grosse

couverture, espérant trouver un soulagement dans le sommeil. Mais un sang bouillant lui était monté à la tête, et tout son corps glacé tremblait du frisson de la fièvre. Sa bouche était sèche, sa langue enflée ; elle éprouvait une soif horrible ; une salive amère tourmentait son palais, un feu violent lui faisait tenir les lèvres ouvertes et aspirer ardemment l'air, qui ne suffisait pas à la rafraîchir. Elle se tournait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ne pouvant trouver le repos, jusqu'à ce qu'enfin la nature, vaincue par tant d'excès, succomba à l'abattement et la jeta dans un sommeil profond et agité.

Misérable ! tu dors, mais tes crimes veillent à ton chevet et te regardent d'un œil sanglant et terrible. Seuls ils se tiennent à tes côtés ; l'ange de la paix ne les écarte point, et tu n'as pas pour te consoler, l'espérance de ces miséricordes qu'un Dieu tendre et compatissant dispense généreusement aux pécheurs qui élèvent un cœur contrit et humilié au pied de son trône. Ce père si tendre et si bon, tu ne le connais pas ; tu ne te rappelles jamais son nom que pour le blasphémer. Marie, la consolatrice des affligés, qui console et fortifie au milieu des fers et jusque sur l'échafaud, ce doux nom ne fut jamais sur tes lèvres, jamais il n'a fait savourer à ton cœur sa douceur et ses charmes. Que te reste-t-il dans cette profonde prison ? Le remords et l'épouvante !

Pendant la Sicile était en proie à une révolution générale ; Naples avait envoyé une flotte pour dompter la rébellion ; les sociétés secrètes, qui avaient mis toute l'Europe en ébullition et fait trembler les monarques sur leurs trônes, pendant que les vaisseaux napolitains sillonnaient la mer de Sicile, cherchaient, après l'expulsion des jésuites, à susciter d'autres mouvements plus dangereux. Néanmoins les braves généraux et les capitaines, toujours inébranlables dans leur fidélité au roi et toujours prêts à combattre les conspirateurs, décourageaient un peu l'audace des révolutionnaires ; ils ne pouvaient espérer de les embaucher dans le parti démocratique ; il y avait trop d'intelligence et de valeur

dans ces âmes franches et généreuses. Cet obstacle les tenait en respect, plus qu'ils n'osaient se l'avouer. Ils n'ignoraient pas l'emprisonnement d'une *radicale* suisse, dépositaire des secrets importants du comité central, qui l'avait envoyée pour ranimer les conspirations italiennes ; la crainte de la police, qui était alors confiée à un grand nombre de libéraux, ne les aurait pas retenus dans leur projet de réclamer avec menaces la liberté de la Babette ; mais la milice n'était pas d'humeur à se laisser intimider par leur tapage. Ils se bornaient donc à rôder tristement autour de la prison, attendant le moment favorable de délivrer la prisonnière.

Babette n'avait pas dormi deux heures de ce sommeil agité, qu'elle se lève à demi, en criant : « Ah ! qui m'étouffe ? » et, les yeux égarés, les bras en avant, la respiration haletante, elle faisait force contorsions, comme pour se débarrasser d'une main de fer qui lui serrait le cou. Puis, respirant un peu moins péniblement, elle tourna son regard vers la porte, en disant : « Sors d'ici, et laisse-moi en paix. » Elle n'avait pas terminé ces mots, qu'elle recommençait ses efforts violents et travaillait des deux bras à se défendre contre un nouvel assaut. C'était l'image de Cestio qui se présentait, vivante et terrible, à son imagination en délire ; il lui semblait que son ombre, son fantôme tournait autour d'elle dans l'obscurité de la prison. Elle le voyait, elle l'entendait, elle sentait douloureusement ses cruelles étreintes ; il lui semblait qu'il grandissait et s'élevait jusqu'à la voûte ; de la main gauche, il lui montrait une large blessure, d'où coulait un sang noir et bouillonnant, qui rejaillissait sur son visage, sur sa poitrine, sur tout son corps. Dans la main droite, il tenait, suspendu en l'air, le poignard qui l'avait assassiné, et ce poignard dégouttait de sang, et, de chaque goutte tombée à terre, jaillissaient des flots de sang ; des fontaines et des sources de sang coulaient dans la chambre, la remplissaient et soulevaient le lit, à demi submergé et ballotté dans une mer de sang. La malheureuse se repliait sur elle-même,

et contractait tous ses membres inondés de sueur ; elle voyait Cestio plonger ses mains dans le sang et le lui jeter au visage, en la menaçant de la noyer. Elle poussait des hurlements, elle criait merci, elle se cachait le visage dans ses mains, elle se sentait mouillée de sang, c'était du sang qu'elle vomissait à chaque parole. Ces frayeurs horribles la jetèrent dans une léthargie profonde, où elle resta ensevelie une grande partie de la nuit ; elle n'entendit point le geôlier qui vint, à la seconde veille, visiter la prison.

Au point du jour, la brise matinale la réveilla. Elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle, ne vit que l'obscurité et se crut un moment le jouet d'un rêve ; quand le geôlier entra, il lui souhaita le bonjour et lui demanda ce qu'elle désirait.

« Du café, répondit-elle, et mes effets.

– Ma femme vous les apportera avec le café. »

Il partit. Une heure après, elle entendit crier les cadenas et vit paraître une femme mise proprement ; elle portait de longs pendants aux oreilles ; à ses doigts brillaient plusieurs bagues, et ses cheveux étaient retenus par une grosse épingle d'argent qui maintenait deux tresses touffues. Elle tenait à la main un grand panier, contenant le linge, les vêtements, les châles de la baronne ; et une pelisse de martre, dont la geôlière avait détaché les longues et épaisses passementeries qui auraient pu donner à la prisonnière l'idée du suicide. Elle n'avait laissé dans les effets, ni épingle, ni peigne, ni boucle à longs ardillons, mais seulement quelques rubans légers et aussi courts que possible. Une enfant de dix ans portait le café et une tasse. Elle était toute frisée ; ses yeux étaient vifs et pétillants. En voyant Babette assise sur le lit, couverte d'une mauvaise couverture, et, sur ses épaules, un châle magnifique, elle fut frappée d'étonnement, car elle n'avait jamais vu de dame en prison. Elle baissa les yeux, puis jeta un regard de compassion sur le grabat où Babette était étendue.

La femme s'approcha de la baronne, lui souhaita le bonjour et ajouta :

« Signora, je compatis votre sort. Que voulez-vous ! il faut prendre le temps comme il arrive. Courage et espérance ! »

Ce disant, elle lui prit la main, Babette la serra dans la sienne, la regarda fixement en poussant un soupir, qui fut pour elle d'un grand soulagement. La petite fille avait les larmes aux yeux ; elle s'approcha de la baronne et lui présenta le café sans rien dire. Babette le prit à petits traits, pour jouir plus longtemps de la compagnie, et, pendant que la geôlière remplaçait le panier sur l'escabeau et rangeait les effets le mieux possible, elle considéra la petite fille, admira l'innocence et l'ingénuité peinte sur son visage, et ressentit en même temps, dans son cœur, la consolation et la honte, la colère et le remords.

Restée seule, elle retomba dans ses tristes pensées ; mais l'enfant, sortie de la prison, se mit à courir au-devant de sa mère en disant : « Oh ! maman, cette dame me regardait si fixement ! elle me faisait peur avec ses yeux ; oh ! moi, je n'y viens plus.

– Taisez-vous, Mariella, et ne dites rien à Nunziata.

– Je ne dirai rien, maman, mais je n'y viendrai plus, savez-vous ? »

Rien n'est plus pénétrant que les yeux d'un enfant pour lire dans ceux d'autrui. Cette petite fille avait découvert, dans le regard de Babette, l'homicide et la trahison : l'âme coupable a je ne sais quoi de sinistre et de troublé que les yeux, son miroir vivant, dévoilent et trahissent. Dans les paupières, les sourcils, le mouvement intérieur des orbites, il y a des rides, des lueurs, des teintes, qui n'échappent pas à la vue timide et innocente.

Mariella fut obligée de suivre encore plusieurs fois sa mère, mais elle restait toujours timide ; elle ne put s'habituer au regard odieux de la baronne. Si quelquefois celle-ci essayait de lui prendre la main, elle la retirait avec un effroi mêlé de mépris ; elle ne s'en approchait jamais et se tenait toujours contre les vêtements de sa mère.

Babette, durant les deux mois et demi qu'elle demeura dans

cette prison, passait la plus grande partie de la journée assise sur le devant de la fenêtre et plongeant ses regards sur le golfe. Aux jours les plus sereins, elle voyait la côte de Sorrente descendre du promontoire de Vico jusqu'au cap d'Hercule et au delà de Massa Lubrense. Cette mer, presque toujours tranquille, ce ciel presque toujours serein, ces collines toujours verdoyantes et ombragées, ces plaines émaillées de fleurs, charmaient son regard, mais troublaient son cœur. Voir cette profusion des beautés de la nature au dehors, et au dedans la sombre horreur de la prison ; sentir tant de vie dans les éléments, et la légèreté et la fraîcheur des brises parfumées apportant l'odeur des orangers ; admirer les poissons sautillant dans l'eau au pied de la tour, et dans les airs les oiseaux voltigeants : tout cela, au lieu de soulager l'âme de la prisonnière, ne faisait que redoubler la tristesse de sa solitude et de sa captivité. Souvent elle s'emportait de colère contre elle-même, contre Dieu et contre les hommes. Élevée au milieu des licences de la guerre du Sonderbund, elle cachait un caractère dur et cruel sous l'extérieur d'une remarquable beauté. Elle passait des jours entiers dans une humeur rude et repoussante : bizarre et irritée contre les geôliers et Carmela, la femme du gardien, elle leur refusait un salut et ne répondait rien à leurs questions.

De sa fenêtre elle voyait descendre dans le port, à pleines voiles, des bâtiments marchands et des vaisseaux de guerre de toutes les formes et de tous les pays ; la pensée de la liberté où ils étaient de voguer en pleine mer à leur gré augmentait son chagrin et son envie. Quand elle les voyait partir et prendre la haute mer, elle s'élançait par le désir sur ces embarcations et les accompagnait du regard jusqu'au-dessus du Pausilippe. Si une barque de pêcheur s'arrêtait en face de la tour pour y jeter ses filets et ses nasses, elle était aux aguets, elle faisait des signes, elle agitait son mouchoir blanc aux barreaux ; mais les pêcheurs, attentifs à leur occupation, ne la voyaient pas, ou, quand ils l'apercevaient, ne tenaient pas compte de ses invitations ; car il y

avait là, sur les remparts, des sentinelles que Babette ne pouvait voir de sa fenêtre.

Mais un tourment plus cruel lui était réservé aux jours de fêtes, quand des centaines de barques aux superbes pavillons, bleus et blancs, surmontés de drapeaux d'écarlate, voguaient sur l'onde tranquille, portant une population joyeuse qui allait se récréer et manger des huîtres à Mergellina, à Frisso et à la Reine-Jeanne. Là, sous des grottes, étaient dressées des tables où ils s'asseyaient pour y déjeuner de calmars et autres poissons frais. Leur joie, les larges libations de vins fins du Vésuve, l'harmonie des harpes calabraises, les chants de la Tarentelle et les danses des jeunes filles de l'*Infrascala*, de Carmini et de Santa Lucia², rendent ces plages délicieuses mille fois plus agréables encore. Babette, en voyant passer ces barques au milieu du bruit des cymbales et des chants, les jeunes filles folâtrant au milieu de leurs parents et de leurs frères, ne trouvait, dans ces manifestations du bonheur public, qu'un poison qui dévorait son âme ; l'envie lui faisait naître dans le cœur une haine féroce contre ces joyeuses réunions ; elle aurait voulu les voir englouties sous ses yeux ; elle souhaitait que le ciel s'assombrît de nuages, que le vent mugit, que la mer devint furieuse, que les éclairs brillassent, que le tonnerre grondât et que la foudre détruisît ces gracieuses nacelles. À ces pensées, elle grinçait des dents, blasphémait et poussait des imprécations contre les hommes et contre Dieu.

L'âme noble et tendre de Silvio Pellico, prisonnier sous les plombs de Venise, dans la sérénité et le calme de la vertu, trouvait son délassement avec une araignée et des fourmis. Il contemplait, dans son isolement, l'art industriel de l'araignée ; il admirait en silence le travail de cette toile aux filaments si minces ; il la voyait les disposant, tressant, ordonnant et les rattachant avec grâce, finesse et symétrie, partant des extrémités et venant rattacher tous les fils à un point central. Le bon Silvio attrapait les mouches au vol, leur ôtait les ailes et les jetait à l'araignée : celle-ci, en

voyant la pauvre bête se débattre et trembler des pieds à la tête, lui courait sus et l'emportait dans sa petite caverne. Les fourmis, ses compatissantes visiteuses, reçurent aussi de sa main leur douce pâture. Elles avaient sans doute informé les fourmis du voisinage de la présence d'un hôte libéral et magnifique, et le bon Silvio les vit arriver en longue file, se presser en foule autour de la mie de pain, s'en repaître, puis emporter les morceaux au magasin pour l'hiver. Elles allaient, venaient, se croisaient, se groupaient, se mettaient en rangs, en files, en brigades ; des hérauts, des sergents, des capitaines, les dirigeaient, les poussaient en avant, envoyaient chercher des renforts, soulageaient les plus faibles et leur adjoignaient des porteuses plus robustes. Silvio restait des heures entières charmé du spectacle de ces évolutions ; il admirait le roi, plus grand et plus puissant que les autres, ne se donnant que peu de mouvement, entouré des chefs d'escadrons, qui, après un bourdonnement mystérieux, partaient et réglaient le travail du simple peuple, le conduisant aux vivres et le ramenant à la remise. Çà et là se trouvaient des soldats de réserve, des guides pour charrier les provisions, des courriers pour explorer les chemins, et, plus loin, des sentinelles pour donner les renseignements.

Silvio, en admirant ces petits insectes, entraînait dans de hautes considérations d'État, et se disait en lui-même : « Pourquoi notre époque est-elle si injuste pour les rois ? Pourquoi les couvre-t-elle de tant de haine et de mépris, en leur infligeant les noms de grands et d'imbéciles ? Si une intelligence régulatrice ne guide et ne corrige pas les peuples, ces peuples tomberont dans l'abîme des dissensions. Ôtez l'harmonie qui vient de cette intelligence, tous les ordres de citoyens se confondent, s'embarrassent, se combattent et se détruisent mutuellement, absolument comme si, au milieu de ces fourmis si bien gouvernées par leur roi, j'allais jeter un frelon qui les attaquât et les mît en désordre. » Silvio aimait ces petites créatures ; mais l'âme envenimée et cruelle de

Babette ne pouvait prendre plaisir à ces innocentes douceurs de la nature : elle trouvait du poison jusque dans le miel.

Au commencement du printemps, deux hirondelles, revenues à leur gîte sous une corniche de la tour, firent un nid sous les regards de Babette. Aux premières clartés de l'aube, elles saluaient de cris de joie et de doux concerts le lever de l'aurore, elles pressaient leur vol rapide dans les airs ; puis, descendant plus près de la mer, elles rasaient de la pointe de leurs ailes la cime des vagues, remontaient en l'air, se balançant, se jetaient à la traverse en volant de côté, ou en piquant tout droit comme une flèche. Elles revenaient ensuite, portant des brins de paille et de fougère dans le bec, et cimentaient leur nid avec de la boue. Quand elles étaient fatiguées, elles se reposaient sur le faite des murs, se frottaient les ailes de leur bec, secouaient la queue en la mettant en éventail. Elles se faisaient la toilette l'une à l'autre, se becquetant doucement la tête et les paupières pour enlever la poussière et les fétus de paille qui s'étaient mêlés à leurs plumes en plaçant la boue pour façonner leur nid. Après la ponte des œufs, elles les couvaient tour à tour, pendant que l'autre, à quelque distance, chantait un chant d'amour ou voltigeait tout autour avec des démonstrations d'affection et de tendresse vraiment charmantes à voir.

Mais ce charme n'existait pas pour Babette. Cette paix domestique, cette douce harmonie, faisaient ressortir le désordre de ses sentiments : elle éprouvait avec plus d'amertume le regret de sa liberté, elle trouvait plus cruelle encore sa conscience qui lui reprochait tous ses crimes. Le jour, en reparaisant, la retrouvait toujours plus triste, et la nuit plus peureuse, plus effrayée, plus entièrement livrée à ses pensées de désespoir. Là, parfois, au crépuscule, quelque moucheron pénétrait dans sa cellule ; elle tremblait et se cachait, car, par le travail de son imagination, la petite bête grandissait, ses deux ailes s'élargissaient, elle devenait une espèce de monstre, de géant : c'était le spectre de Cestio ou

d'autres jeunes gens qu'elle avait été chargée par la secte d'assassiner. C'était un pauvre Argovien, fils unique de dix-sept ans d'une mère veuve, qu'elle avait frappé à la naissance de l'épaule, au lieu de lui enfoncer le poignard dans le cou, comme elle le méditait. Le malheureux Agatocle s'était laissé tomber à genoux, et il la suppliait de ne pas l'achever, de le laisser porter chez lui ; il jurait de ne pas la dénoncer, il ne lui demandait que la grâce de mourir dans les bras de sa mère, d'y rendre son dernier soupir et d'avoir les yeux fermés par sa main ; douleur sans doute bien cruelle, mais consolation extrême pour une mère aimante, qui le perdait si jeune encore ! Mais la forcenée lui perça le cœur et lui porta un autre coup à la poitrine, en lui disant : « Meurs, infâme ! »

Ce spectre maintenant la poursuivait partout ; cette prière du jeune homme retentissait à son oreille et lui retombait sur le cœur comme un poids pesant. Le passereau solitaire, modulant son chant monotone sous le toit de la tour, ou dans les ouvertures des créneaux, lui rappelait la dernière plainte, le dernier gémissement du jeune Agatocle, expirant sous la laine homicide de son poignard. La voix gémissante de la huppe, qui sortait, en poussant ses cris mélancoliques, des crevasses du bastion ou des embrasures des meurtrières, était pour elle un augure funeste qui lui apportait la prédiction d'une horrible mort. Une nuit, fuyant le vent et la tempête, elle va se jeter sur les barres de la fenêtre, et, par le bruit de son bec et de ses ailes, elle éveilla Babette. Celle-ci regarda à la fenêtre et vit les gros yeux, immobiles et brillants, de cet oiseau : ils lui parurent comme deux énormes charbons allumés au front d'un fantôme sanglant, qui la menaçait et qui venait l'égorger. Le geôlier, entrant alors, à minuit, selon sa coutume, pour visiter la prison, la trouva à genoux sur son lit, les cheveux hérissés, les bras en avant comme pour se défendre, et tout le corps tremblant de frayeur.

Pendant que cette criminelle était en proie à des tourments

horribles dans sa prison, une autre demoiselle, mais au cœur noble et élevé, recueillait les fruits de son amour filial, qui avait sauvé la vie de son père. Luisella, après la terrible journée du quinze mai, après avoir trompé si adroitement la trop juste indignation des soldats, après avoir remercié Dieu d'un si grand bienfait, se consacra tout entière aux soins que réclamait l'état de son père. La blessure n'était pas grave, mais elle fut d'abord très douloureuse, à cause de la rupture d'une esquille. Un chirurgien mit tous ses soins à la guérir, et, en peu de jours, don Carlo put remuer le bras, les nerfs n'ayant pas été atteints. Luisella, le voyant en si bon chemin de convalescence, pour le soustraire aux tristes souvenirs de cette journée et surtout pour le délivrer de l'embarras des visites de plusieurs amis trop ardents et trop désireux de représailles, lui proposa d'aller, pour se récréer, passer quelque temps sur la belle côte de Sorrente et profiter des charmes du site et des agréments de la saison. C'était là un moyen de hâter sa guérison, car, en se promenant sur ces collines, il respirerait un air plus pur et plus salubre. Don Carlo acquiesça aux désirs de sa fille, et, voulant réaliser son vœu le plus cher, il consentit à son mariage avec Tancredi, au dévouement duquel il reconnaissait devoir la vie. Il lui dit : « Tancredi, je te donne ma parole que Luisella sera ton épouse ; sois toujours un homme de bien » Il l'embrassa comme son fils, et, après le mois de mai, il partit pour Sorrente et se fixa à la *Sirena*.

En dînant avec les autres étrangers à la table d'hôte, sur la terrasse qui donne sur la mer, Luisella se trouva souvent à côté d'Alisa. Elles s'entretenaient agréablement ensemble, et leurs aimables causeries respiraient la joie de la saison et des sites délicieux où elles se trouvaient. Après le dîner, elles allaient se promener sur le bord du parapet, et ne pouvaient rassasier leurs regards de la charmante perspective que l'on y découvre ; elles se montraient l'une à l'autre les endroits les plus pittoresques et les rives les plus belles ; puis elles se mettaient, comme il arrive aux

âmes pures, à se raconter ingénument leurs petites histoires, leurs espérances, leurs désirs, leurs vertus de prédilection. C'était un spectacle charmant de voir ces deux jeunes filles dans leurs entretiens, où elles oubliaient la longueur du temps, pendant que Bartolo et don Carlo prolongeaient leurs conversations politiques, en buvant une tasse de café, une bouteille de Marsala ou de muscat de Syracuse.

Souvent, le soir, après le thé, Alisa se faisait apporter sa harpe : elle la pinçait en artiste distinguée. Les notes sonores répandaient leur douce harmonie dans le silence de la nuit au-dessus des flots de la mer, qui brillaient aux rayons de la lune, et, en se brisant sur les écueils du rivage, formaient, par leur rumeur un peu sourde, comme une sorte de contrepartie aux sons élevés de l'instrument. Luisella, aux accords de sa harpe, mêlait les doux et limpides accents de sa voix, et elle chantait avec tant de grâce et de sentiment que les habitants des villas voisines venaient l'écouter sous ses fenêtres, que les pêcheurs d'huîtres s'arrêtaient dans leurs travaux, charmés par cette mélodie dont les échos se prolongeaient du milieu des rochers et dans les profondeurs sinueuses des cavernes.

Vers le coucher du soleil, elles sortaient de l'habitation, se dirigeaient par la voie qui conduit au petit village de Marina Grande ; et, arrivées au rocher élevé qui le domine, elles contemplaient les toits des habitants pauvres, mais heureux, leurs filets suspendus pour sécher sur leurs petites terrasses où parfois de jeunes filles dansaient au bruit des cymbales et des tambourins, pendant que les garçons s'ébattaient gaiement comme des poissons au milieu des flots de la mer. Elles montaient ensuite à Capo-di-Monte, en grimpant sur le rocher qui fait saillie dans la montagne ; et là, elles lisaient quelque belle poésie ou bien dessinaient un groupe d'arbres verdoyants, une roche couverte de mousse, un bosquet, un golfe ou une grotte. Souvent, montées sur un âne (il y en a de très légers et de très vigoureux à Sorrente),

elles allaient jusqu'à Massa pour y admirer les collines ombragées d'orangers et de cèdres, et en face l'île de Capri, qui s'élève avec ses rochers blancs au-dessus de la mer et forme, pour ainsi dire, la corniche de ce tableau merveilleux. Ce ne sont partout que châteaux, villas, tours, vergers et jardins, échelonnés sur les flancs des coteaux ou enfoncés dans les vallées ; toute cette délicieuse contrée est couronnée par les bains de Pollion jusqu'au cap de Poli. Ces sites si paisibles, ces habitants simples et pieux, qui allaient, modestes et recueillis, à l'église de Saint-François de Paule qu'ils honorent d'un culte particulier, touchaient le cœur des deux jeunes filles ; elles y trouvaient un contraste frappant avec les agitations soulevées, à Rome et à Naples, par les conjurations.

La pensée d'Alisa se portait souvent sur les champs de la Lombardie où fermentait la haine contre l'étranger. Après le siège de Peschiera, les légions de l'Italie s'étaient étendues depuis le Mincio jusqu'à l'Adige, et serraient Vérone de si près que Charles-Albert pouvaient les voir des hauteurs de Bussolengo et de Somma Campagna. Quand Alisa songeait à ces contrées, le souvenir d'Aser lui revenait à l'esprit, et, en même temps, son imagination s'effrayait des dangers de la guerre : elle en était tout émue, et, pour se distraire, elle changeait de conversation. Un jour qu'elle se trouvait à l'église de Saint-François de Paule, elle courut à l'autel de la Madone, et lui demanda en grâce d'être délivrée de ces pensées qui tourmentaient son cœur.

Là, se trouvait par hasard, retiré loin du monde, un prêtre sage, discret et tout à la fois si doux et si affable, que la jeune fille, en causant avec lui, sentit sa vertu se raffermir. Elle savait qu'il était poursuivi par les factions, et, le voyant, dans son exil, si patient, si confiant en Dieu, elle retira de sa conversation un grand calme et un surcroît de force et de courage. Elle voyait souvent venir à Saint-François trois nobles demoiselles allemandes très pieuses et à l'extérieur distingué, qui passaient la belle saison à Cucumella. Elle fit leur connaissance, et elle trouva,

dans ses rapports avec ces nouvelles amies, des conseils sages qui lui furent fort utiles contre les illusions de son imagination ³. Tels étaient les délasséments d'Alisa pendant son séjour à Sorrente ; et Bartolo, qui avait trouvé dans don Carlo un partisan de ses utopies, passait des jours entiers avec le plus vif plaisir en longs entretiens politiques.

II. – LA BATAILLE DE CURTATONE.

Après avoir déjoué les plans des conspirateurs, le roi de Naples songea à rappeler l'armée qu'il avait consenti avec tant de peine à laisser partir pour la guerre de Lombardie. Il dépêcha deux officiers avec la mission secrète d'intimer au général Pepe l'ordre de rentrer dans le royaume. Ils le rejoignirent à Bologne. La colère et la fureur envahirent le cœur de cet excitateur de révoltes : il jeta sur les messagers un regard de mépris, et leur dit :

« Ce n'est pas le roi Ferdinand qui vous envoie, ce sont les ennemis de la patrie ; j'ai des ordres secrets de Sa Majesté pour passer le Pô et marcher en toute hâte afin de seconder le roi de Sardaigne dans la guerre d'Italie. »

Les ambassadeurs lui répondirent :

« Pepe, vous avez à obéir aux ordres du roi, sinon le général Statella est créé chef de l'armée ; voilà le décret royal. »

Guglielmo Pepe s'obstina dans son refus d'obéissance ; il vanta devant les Bolonais sa fidélité à la patrie ; avant d'être soldat des monarques, il était né fils de l'Italie ; sa patrie avait la préférence sur tous ses devoirs et sur toutes ses obligations ; il passerait le Pô malgré tout. Des applaudissements et des fêtes lui furent décernés

par la garde nationale, et il donna l'ordre de marcher sur Ferrare. Les légions s'avancèrent, indignées de sa désobéissance ; mais, arrivées à Ferrare, elles refusèrent de passer le Pô, et jurèrent fidélité et obéissance aux ordres du roi. La colère et les menaces de Pepe furent inutiles : tout ce qu'il put faire, ce fut d'entraîner quelques officiers qui embauchèrent après eux quelques soldats. Le gros de l'armée s'en tint aux ordres reçus, et, sans plus de délais, se remit en marche pour le retour.

Ce rare exemple d'obéissance militaire est d'autant plus glorieux pour l'armée napolitaine qu'il était plus difficile et plus dangereux au milieu d'une ville pleine de conjurés et de gardes nationaux, qui voyaient dans ces légions le bras droit de cette guerre. Aussi les chefs, d'ignorant pas le danger qu'il y avait pour eux d'entrer à Ravenne et dans les autres villes de la Romagne, s'avançaient en escadrons serrés par des voies détournées, hors des grandes routes, traversant les plaines solitaires, les lieux abandonnés et sauvages, où ils campaient, la nuit, en proie à une grande disette de vivres et de fourrage. Les marais, les fondrières, les fossés, embarrassaient singulièrement la marche de leur grosse artillerie, et ils avaient toutes les difficultés possibles pour décider les paysans à leur prêter secours, car ils craignaient la colère de leurs maîtres. Plus d'un de ceux qui les avaient aidés dans ces mauvais passages se vit jeter en prison par les libéraux et enlever ses bestiaux. N'ayant pas les caisses militaires, nos braves soldats se trouvaient complètement dépourvus d'argent pour acheter, dans les villes et les bourgs, les vivres nécessaires dans une marche si longue et si fatigante : les officiers tirent bourse commune et s'efforcèrent, au prix de tous les sacrifices, de subvenir aux besoins les plus urgents de l'armée. La retraite des Dix Mille, qui valut tant de gloire à la Grèce ancienne, ne fut pas signalée par de si grandes difficultés, par autant d'intrépidité, de valeur et de constance, que la retraite des soldats napolitains au milieu des colères des partis, de la fureur des factions, qui les

assaillirent chaque jour dans un si long voyage. Malgré les imprécations, les blasphèmes et même les attaques armées de populations excitées contre eux, ils parvinrent finalement sur le territoire de leur royaume.

Les affaires de Lombardie marchaient lentement de la part des Sardes, à la grande indignation des démagogues, qui, vivant dans l'oisiveté des villes, se contentaient de déployer leur bravoure du haut des tribunes, accusant tous le roi, les uns de négligence, les autres de trahison.

« La première épée de l'Italie dort sous l'oreiller, criaient-ils, qui la réveillera ? » Et ils se déchaînaient en mercuriales ardentes contre l'inaction de Charles-Albert.

D'un autre côté, Nugent, ayant renversé les légions italiennes qui voulaient lui barrer le passage sur la Brenta et sur la Bachilione, était arrivé à Vérone pour renforcer l'armée du maréchal Radetzky. Près de Vicence, il eut une rencontre qui fut très sanglante pour les légions italiennes. Cependant les Romains ne se laissèrent pas déconcerter par la lâcheté et la fuite de leurs compagnons, restèrent fermes sous leurs drapeaux et prouvèrent ainsi à l'ennemi que le vrai Romain, sur le champ de bataille, retrouve sa valeur d'autrefois. Les Vénitiens leur ont décerné des éloges bien mérités : ils ont reconnu devant l'Italie tous les services que leur courage a rendus à Vicence.

Mais le 29 mai fut un jour néfaste pour les armées confédérées d'Italie. La bataille se livra dans les plaines de Curtatone et de Montanara, près de Mantoue. Les Autrichiens combattaient contre quatre mille Italiens, la plupart Toscans. Il n'y eut pas, dans cette guerre, de combat plus acharné. Les brigades autrichiennes de Benedek et de Wolgemut étaient massées près de Curtatone ; celles des généraux Clam et Strassoldo près de Montanara, et la cinquième de Liechtenstein au-dessus du Buscaldo. La jeunesse toscane se jeta dans les maisons, barrant les portes avec de grosses poutres, du fumier et des gazons, pour

les protéger contre les boulets de canon. Ils avaient pratiqué, dans les murs, des meurtrières sur toutes les directions pour défendre l'assaut des portes et des fenêtres. Une partie se mit en campagne rangée en triangles et en carrés pour rompre le choc de la cavalerie allemande qui chargeait avec fureur dans toute l'étendue de la plaine ; d'autres, disposés en talus, attaquaient l'aile gauche du côté droit ; d'autres, enfin, se faisant un rempart de la crête d'un fossé, tiraient sur les colonnes de front. Quatre pièces d'artillerie seulement mitraillaient les jambes des chevaux et décimaient les groupes qui se portaient en masse à l'assaut de la tranchée des canons ; les Autrichiens avaient cinquante bouches bien gabionnées et placées de front sur le côté, avec des obusiers et de petites pièces d'une grande portée, qui éclaircissaient les rangs des Toscans et faisaient sauter en l'air les munitions du camp avec un fracas épouvantable. Cette valeureuse jeunesse, malgré des pertes si nombreuses, combattit, intrépide et ferme, opposant durant cinq heures, à ce torrent de feu, des cœurs de héros, une volonté obstinée à vaincre ou à mourir.

Que d'existences furent moissonnées à leur printemps, dans cette journée, sur les plaines sanglantes de Montanara, de Curtatone et dans les cimetières des Usseri, par la pique des Hulans et le feu continu de la ligne et de l'artillerie ! Que de sujets de larmes jonchèrent les gazons de ces prairies, les rives de ces ruisseaux ! Belle Toscane, tu le sais. Et vous, mères d'Arezzo, de Pise, de Florence et de Sienne, vous nous donnez des preuves publiques que vos larmes ne sont point tarées, que la blessure de vos cœurs n'est point encore fermée. Vos fils, que vous aviez élevés avec tant de soins, à qui vous aviez inspiré la piété envers Dieu et les vertus qui font le plus bel ornement de la jeunesse chrétienne, vos fils furent envoyés au collège de Pise, et là, ils trouvèrent des maîtres qui leur firent boire le poison d'une fausse liberté, la haine du passé, la colère contre le présent, et une passion effrénée d'un meilleur avenir, d'un avenir qui méconnaîtrait les puissances

légitimes de l'Italie, les droits sacrés de l'Église, les biens du ciel et l'amour de Dieu. Erreur profonde et lamentable ! Oublier son âme, son salut éternel, risquer ses biens et sa vie pour se jeter, sous prétexte de liberté, dans les chaînes de la plus coupable servitude, d'une tyrannie plus cruelle que l'Italie n'en connût jamais.

Au milieu de toutes les calamités qui fondirent sur la Toscane, il lui resta une gloire, que la jalousie ne lui a jamais contestée : c'est la grâce, l'humanité, la courtoisie, la noblesse et la conduite digne et honorable que sut toujours tenir la jeunesse de ce pays, sur les terres de la Lombardie, durant la guerre de l'Indépendance. Les volontaires toscans, excepté bien entendu la lie des conspirateurs, se montrèrent partout si honnêtes, si polis, si courtois, qu'ils se concilièrent l'estime et la bienveillance dans toutes les villes qu'ils traversèrent. Plusieurs égarés par un jugement précipité et par un excessif amour de la patrie, croyaient remplir en cela leurs devoirs de citoyens ; ils se montrèrent vraiment chrétiens, pratiquant sans crainte et sans respect humain la piété qu'ils avaient sucée avec le lait maternel. Leur valeur, loin de s'en affaiblir, y trouva des forces ; une bonne conscience leur faisait craindre moins la mort, et les tenait plus fermes et plus intrépides sous le feu de l'artillerie et dans la mêlée de ces ardents combats. Celui qui ne mourait pas sur le coup, qui pouvait encore proférer quelques paroles, ne poussait pas le cri païen : « Vive l'Italie ! mort à l'étranger ! » il disait : « Mon Jésus ! Marie ! secourez-moi. » Plusieurs, frappés à la poitrine, au front, tombés dans les sillons ou au pied d'un arbre, déboutonnaient aussitôt leurs tuniques, cherchaient d'une main tremblante une image suspendue à leur cou, une relique, un scapulaire de la Madone, et, retirant cet objet sacré de dessus leur poitrine, ils le baisaient en formant un acte de contrition. Tel est le témoignage qu'a rendu, de plusieurs officiers et soldats piémontais, après la bataille de Santa Lucia, Georges de Pimodan, adjudant du maréchal Radetzky. Il raconte que, avant de les ensevelir, on

enleva aux soldats leurs crucifix et leurs médailles d'or et d'argent, et qu'il les acheta ; puis, pensant que c'étaient des souvenirs pieux de leurs mères et de leurs sœurs, il n'eut pas le cœur de les retenir, et il les fit replacer sur ces poitrines généreuses, avant qu'on descendît les corps dans la tombe.

La charité brilla de tout son éclat sur les plaines ensanglantées de Montanara et de Curtatone, au milieu des horreurs de la mort décimant les Toscans. Un jeune soldat qui tombait trouvait toujours un ou deux compagnons d'armes qui accouraient pour le soutenir, au mépris de la pluie de feu et du ravage de la mitraille : ils le prenaient sur leurs bras, le portaient hors du combat, derrière la crête d'un fossé ou le tronc d'un chêne.

Entre autres jeunes filles, on voyait, sur ce champ de bataille, Alexandrina, qui, âgée de dix-sept ans, la tête farcie de toutes les productions des romanciers et des poètes qui ont chanté les espérances trompeuses de l'Italie, prit la résolution audacieuse et insensée de courir avec les légions à sa délivrance. Ni l'amour de sa mère et de sa sœur, ni les conseils de ses amis, ni la perspective des fatigues et d'une vie incompatible avec la délicatesse d'une fille bien élevée, ne purent l'arrêter. Son imagination égarée l'emporta. Elle se procura en secret une tunique et des armes, et, avec un de ses frères, partisan ardent de Guerrazzi, de Pigli et de Montanelli, elle s'enfuit de la maison, déshonorant sa beauté virginale parmi les désordres de la vie militaire, et profanant dans les camps cette sainte candeur de la modestie chrétienne qu'un souffle ternit, qu'un coup de vent affaiblit et dessèche.

Quand elle eut rejoint les légions à la descente des Apennins, son âme noble et grande sentit à quelle folie elle s'était laissée aller par l'égarément de son esprit et les mouvements désordonnés de son cœur ; seule, elle pleurait sur la dure paillasse de son lit ; là, elle regrettait les écarts de ses pensées, elle se retrouvait seule avec son cœur, dans le silence de sa conscience trop longtemps méconnue ; elle la sentait se ranimer amère et poignante ; ses

remords étaient aigus et déchirants, les reproches qu'elle entendait au dedans d'elle-même, douloureux et cruels. La lumière de la raison lui montrait la beauté divine d'un cœur pur, d'une âme libre, d'un esprit droit, et la splendeur qui fait de l'âme l'image et la ressemblance de l'auguste Trinité, quand elle sent la présence de Dieu, habitant en elle, et qu'elle est devenue le trône de la Divinité, trône plus brillant que le soleil. La pauvre Alexandrina, à ces réflexions, sentait son visage se couvrir d'une rougeur inexprimable, et elle aurait voulu suivre les bons conseils de sa conscience ; mais, au réveil, au bruit des tambours et des trompettes, elle se sentait entraînée, elle marchait en pensant à sa mère, à qui elle demandait pardon, à sa sœur qui l'avait inondée de larmes en l'embrassant ; parfois, elle se croyait à l'église devant l'autel, où à genoux devant le prêtre de Dieu, et, repentante et humiliée, elle confessait son péché. Que de fois, dans les villes de la Lombardie, en voyant par les rues les sœurs de charité se rendant aux hôpitaux militaires, elle lut sa condamnation dans ce modeste maintien, cette démarche contenue, ces visages doux et sérieux. Elle baissait les yeux, troublée et embarrassée d'elle-même : son cœur battait, son visage rougissait, elle était honteuse de ses folies ; mais l'amour-propre, le respect humain, la vaine gloire, la faiblesse et la crainte de retourner dans son pays, de se faire montrer du doigt et de faire dire aux jeunes gens : « Eh ! voici l'héroïne ! elle a eu peur, elle est revenue ! » Ces sentiments, si puissants sur le cœur de la jeunesse, la retinrent, et elle marcha avec les légions, malgré les reproches de sa conscience, poussée par les appréhensions du respect humain, qui l'assaillait toujours quand elle était sur le point de prendre une bonne résolution.

Vint la journée de Montanara et de Curtatone, et son courage ne s'épouvanta pas des grondements du canon, des décharges de l'infanterie, du tumulte bruyant de la cavalerie, dont les escadrons dispersèrent les rangs des Toscans. Quand le colonel Reischach se fut emparé de la tranchée, elle combattit vaillamment avec le

deuxième chasseurs. Mais ils ne purent soutenir le choc, se jetèrent derrière un massif d'aunes, et d'autres se réfugièrent dans un petit bois, au-dessus d'un large fossé qui traversait le camp. Pendant que les hulans faisaient un mouvement pour les prendre en flanc, Alexandrina, au moment où elle rechargeait sa carabine, fut atteinte par une balle, qui, passant à côté du foie, lui traversa le poumon.

Elle tomba sur un buisson de ronces, où son boudrier s'était embarrassé, et elle resta ainsi renversée, évanouie, pâle et mourante. Pendant que l'infortunée jeune fille regardait le ciel, se repentait de ses fautes, et mettait sa confiance dans la miséricorde divine, elle défit quelques boutons de sa tunique et en tira une petite croix d'or, qu'elle baisait avec amour, en disant : « Mon Jésus ! miséricorde ! »

Un jeune officier, qui cherchait à gagner le fossé pour rejoindre le corps qui combattait de l'autre côté à forces inégales, vint à passer près d'elle. Voyant ce soldat étendu et mourant, il s'arrêta ; en s'approchant, il l'encouragea à prendre espoir, il le releva doucement d'une main, en le débarrassant de l'autre du buisson de ronce, et le déposa sur l'herbe, lui soutenant la tête. La pauvre Alexandrina avait déjà le regard égaré, et le jeune officier, de son mouchoir, essuya les sueurs de l'agonisante. En détachant les jugulaires de son shako, il vit la touffe épaisse de sa chevelure ramassée au sommet de la tête et reconnut que c'était une femme. Sa compassion en fut d'autant plus vive, et une larme tomba de ses yeux sur les joues de la moribonde.

Cet officier était Aser. Après les affaires de Trévisé et de Vicence, il s'était rendu à l'armée piémontaise, et courait souvent, de Mantoue au Mincio, pour recevoir les instructions et ranimer les légions. Sur les plaines de Curtatone, il avait bravement fait son devoir et combattu comme un lion ; il avait admiré la valeur et l'intrépidité des Toscans qui résistèrent de longues heures à une armée formidable et nombreuse. Son cheval avait été tué sous lui,

et il avait reçu deux balles sur le casque ; dans la déroute des colonnes, il cherchait, lui aussi, à rejoindre ceux qui fuyaient vers Goito.

Alexandrina, qui ne le connaissait pas, continuait de baiser son crucifix et d'appeler, au secours de son âme, les noms chers et sacrés de Jésus et de Marie. Elle se tourna vers Aser : « Je te remercie, dit-elle, brave Italien, de ce charitable service. J'espérais le rendre moi-même, après de longues années, à ma bonne mère, et voici que ma folie me donne la mort loin d'elle. Que Jésus me le pardonne ! Qu'il est doux de l'invoquer et d'espérer en sa miséricorde ! J'ai un frère dans le 2^e cuirassiers de Toscane (et elle lui dit son nom) : de grâce, quand je serai morte, porte-lui, en mon nom, ce crucifix, unique gage de mon amour. S'il est encore vivant, qu'il le porte au cou, en souvenir de son Alexandrina ; mais, s'il est blessé, donne-le-lui, qu'il le baise, qu'il prie, qu'il espère en lui ! » En achevant ces mots, sa tête retomba sur le bras du Juif compatissant, ses yeux vitrés jetèrent sur lui un regard égaré, elle ouvrit la bouche et expira.

Ce spectacle, ces dernières paroles, ces actes de piété, cette paix qui brillait sur le visage de la mourante, troublèrent profondément l'âme d'Aser ; il ne savait pas se séparer de ce cadavre sacré ; il ne put se résoudre à le laisser sans sépulture, exposé aux mains grossières des enterreurs ; il prit la défunte sur ses épaules, et marcha, avec ce poids sacré, jusqu'à ce qu'il fût en lieu sûr, assez éloigné du champ de bataille. Là, il trouva quelques chasseurs toscans et leur demanda des nouvelles du frère d'Alexandrina ; ils lui apprirent qu'en combattant en brave dans les premiers rangs il avait été atteint au front d'un coup de feu qui lui avait traversé le crâne et fait sauter la cervelle. Puis ils firent de leurs fusils un brancard, mirent par-dessus des rameaux, et portèrent ainsi la malheureuse Alexandrina à un village voisin où, ayant fait creuser une fosse dans le cimetière, ils l'y déposèrent doucement, la recouvrirent de terre, arrachèrent une croix à une

autre tombe, et y gravèrent le nom de la défunte et la date de sa mort.

Aser sentait son cœur fortement ému. Cette infortunée jeune fille lui rappelait l'image d'Alisa, et, à cette pensée, ses sentiments belliqueux, sa haine, sa colère, s'apaisèrent bientôt. En sortant du cimetière, il était triste et marchait les yeux baissés : une pensée de mort bouleversait son âme. Mais il se rappela la médaille de Notre-Dame, qu'il avait juré à Alisa de porter au cou et de ne jamais quitter ; il déboutonna sa tunique, ouvrit sa chemise sur la poitrine, chercha la médaille qui s'était glissée sur son épaule, la prit et la baisa ; puis, tirant de sa poche le crucifix d'Alexandrina, il voulut l'attacher avec la médaille, en souvenir de la défunte.

Un autre jeune et valeureux enfant de la Toscane donna un témoignage bien remarquable de valeur, de foi et de piété chrétiennes. César Scartabelli nous raconte que son cher et bien-aimé disciple, Raphaël Zei, jeune homme d'un talent et d'un esprit distingués, partit avec les légions toscanes pour la Lombardie, et se trouva au combat de Curtatone. Pendant qu'il combattait avec valeur dans la mêlée, il reçut plusieurs blessures, mais il n'en continuait pas moins de se battre vaillamment quand, atteint d'une balle en plein ventre, il tomba à la renverse sur le champ de bataille. Les deux braves Ferrucci, père et fils, accoururent aussitôt à son secours, et le soulevèrent doucement pour le conduire en lieu de sûreté. Mais Zei, entendant siffler les balles au-dessus de leurs têtes et voyant déjà les colonnes toscanes en déroute, leur dit :

« Amis, je ne suis plus capable, comme vous le voyez, de défendre la patrie. Mettez-moi dans ce fossé ; j'y rendrai plus tranquillement mon âme à Dieu, ou bien je tomberai dans les mains des ennemis. »

Ils obéirent en versant des larmes, et, quand ils l'eurent placé derrière la crête du fossé, ne pouvant plus rien pour lui, ils retournèrent au combat.

Bientôt les Autrichiens, maîtres du champ de bataille, arrivèrent, et, voyant Zei baigné dans son sang, ils le soulevèrent et le placèrent sur un chariot avec les autres blessés italiens. Il fut logé à l'hôpital de Mantoue. Là, ses manières polies lui concilièrent l'estime du chirurgien qui soignait ses blessures et qui redoubla de soins pour sauver ce jeune homme dont il voulait se faire un ami.

Près du lit de Zei, il y avait un jeune Siennois, nommé Alfredo Newton, ami intime de Raphaël et, en cette qualité, participant aux égards tout particuliers du chirurgien. Tous deux virent leur état s'améliorer, et Zei put même écrire à ses parents deux lettres attendrissantes où il leur parlait de sa captivité, de ses blessures, des soins officieux des Allemands et de sa guérison. Le chirurgien en chef, ayant appris que Zei avait été étudiant en médecine à Pise, voulut, par considération pour leur art commun, le faire porter dans sa chambre pour l'y soigner mieux encore. Zei n'accepta cette offre gracieuse qu'à la condition de n'être pas séparé de son ami Alfredo, ce qui ne fit qu'accroître, dans l'esprit du bon Allemand, l'estime qu'il avait déjà conçue pour cet excellent jeune homme.

Mais, hélas ! cette faveur fut la cause de sa mort. En le soulevant de son lit et en le portant à bras dans le nouvel appartement, la balle, qui s'était logée au fond de la cavité du centre, se déplaça, brisa un organe essentiel, ce qui amena l'inflammation et une fièvre très ardente. Le jeune homme, sentant son état empirer, demanda un prêtre ; il se confessa avec de grandes marques de componction, voulut recevoir les secours du viatique, le pain des forts qui raffermirait l'âme immortelle dans ces luttes extrêmes de la mort. Puis il demanda un crucifix à baiser ; et, quand il l'eut reçu, il ne voulut plus l'ôter de sa poitrine ; il le collait souvent sur ses lèvres avec des aspirations ardentes vers Dieu. Après un long évanouissement, il se réveilla, demanda sa montre et la donna en souvenir à Alfredo. Il chercha,

de ses yeux errants, sa mère, sa mère qui avait tant pleuré son départ ; et, ne la trouvant pas, il poussa un soupir, baisa son crucifix, et son âme s'envola vers la patrie, que l'on ne perd jamais, où se trouve la vraie liberté, où Dieu est la loi et l'objet de l'amour, où l'on jouit de la juste égalité, de la fraternité et de la communion de biens infinis et éternels.

III. – LES PRISONS DE FEMMES.

Les prisons de femmes sont d'ordinaire des cloaques impurs où se trouve le rebut de l'espèce humaine, et l'on peut dire qu'y être renfermé, c'est le plus terrible de tous les châtiments. Là, s'entassent tous les crimes : la colère, la haine, l'envie, la cupidité, le libertinage. C'est l'égout des vices les plus hideux.

La femme, cette noble et délicate créature de Dieu sur laquelle il a répandu en abondance les merveilles de la nature et de la grâce, à qui il a donné l'élévation des sentiments, la douceur de la voix, la délicatesse de l'esprit, les trésors de l'amour et de la piété ; la femme, dis-je, quand elle abuse des prérogatives sublimes qu'elle a reçues, n'est plus qu'un monstre d'horreur.

Ce serait une erreur de croire que toutes ces malheureuses prisonnières soient mauvaises par caractère, par nature, ou qu'elles se sont perverties de leur pleine volonté. Un grand nombre d'entre elles ne sont que les victimes des pièges et des ruses d'hommes traîtres et pervers qui ont dénaturé en elles la douceur que Dieu leur avait donnée, et qui les ont amenées, par leurs artifices, à se jeter dans l'abîme du vice. Que de jeunes filles, l'ornement et les délices de leur famille, au cœur pur, à l'esprit

chaste et innocent, timides comme des colombes, ont été entraînées à des actions coupables et cruelles contre les plus chers objets de leurs affections ? La vierge est semblable au lis, qui, s'élevant sur sa tige que féconde la rosée du printemps, sous les rayons du soleil qui l'embellissent, près de la source qui le rafraîchit, est la plus belle fleur des champs, le parfum le plus agréable, la plante la plus gracieuse de nos jardins. Mais, si une main grossière froisse ses blanches corolles ou sa tige délicate, ce n'est plus qu'une herbe flétrie et infecte. Ainsi les âmes des jeunes vierges, qui semblent appartenir plutôt à l'ange du ciel qu'à la créature terrestre, quand elles se sont laissé attirer par un amour illégitime et sont tombées sous les ongles de quelque épervier, perdent pour jamais la vie du cœur, la douceur de leurs sentiments et leur première vertu. Déchues de la haute dignité qui les ennoblissait aux yeux de Dieu et du monde, elles tombent bientôt dans d'autres écarts, dont la seule pensée, autrefois, quand elles étaient encore pures, les eût fait frémir d'épouvante.

Ces infortunées, plus malheureuses encore que coupables, punies bientôt par la justice, mêlées dans les prisons avec des femmes tarées, et sous l'influence de ce milieu dégradé où elles sont réduites à vivre, finissent bientôt par s'abrutir complètement le cœur et l'esprit. Représentez-vous, dans ces prisons infectes, obscures, malsaines, cette troupe de vipères, qui se déchirent, qui s'injurient, qui se querellent du matin au soir ; désœuvrées, oisives, colères, ivrognes, elles se jettent à la face toutes leurs turpitudes et souvent en viennent aux mains, se mordent, se griffent, et leur réunion présente l'aspect d'un véritable repaire de bêtes féroces.

Ajoutez, pour achever le tableau, les visages noirs et sévères des gardiens et des seconds, race sans pitié ni respect, qui, avec de gros mots, les maudissent, les injurient, et quelquefois les frappent cruellement avec des nerfs de bœuf et des bâtons. Si vous n'oubliez pas les viles passions de ces hommes grossiers qui les

poussent à vendre, comme de la viande à un centime la livre, le dépôt sacré que la justice humaine a remis entre leurs mains avides, vous aurez une idée de ce sérail d'iniquités. Blasphèmes, imprécations, paroles ordurières, malpropreté des salles, des vases et des lits, fastidieux bourdonnement des insectes qui voltigent autour des fables et des haillons des détenues : quel horrible tableau ! Ajoutez à cela des femmes échevelées, les tresses éparses et mêlées, la peau jaunie, les ongles longs et sales, le visage couvert d'ordure et de taches, au milieu d'un désordre complet, de la gale et d'une odeur infecte !

Tel, et plus hideux encore que je ne l'ai dépeint, était l'aspect des prisons de Naples, quand le roi Ferdinand, cherchant le bonheur de tous ses sujets, voulut adoucir le sort des prisonniers. Il commença par les filous, les escrocs et les coupeurs de bourses, qu'il habilla entièrement et fit instruire, par des prêtres, de leur religion et de leurs devoirs ; puis, procédant par classe de prisonniers, il dirigea son attention sur les femmes, qui, en raison de leur faiblesse et de la fragilité de leur sexe, méritaient surtout la clémence royale. Il fit venir des sœurs de Charité, qu'on appelle *sœurs grises*, à cause de la couleur de leur habit, et leur confia le soin de ces femmes, après les avoir recommandées d'une manière toute spéciale au cœur compatissant de la reine.

Il n'est pas besoin de dire combien ces infortunées excitèrent le zèle des sœurs qui, semblables à des anges de Dieu, se trouvent toujours, en vertu de leur sainte vocation, au milieu des misères humaines. Une bonne partie de ces malheureuses, n'entendant plus à leurs oreilles retentir les blasphèmes des gardiens et le sifflement des nerfs de bœuf, ne sentant plus sur leurs corps les coups qui les déchiraient, se virent renaître à une vie nouvelle ; mais les plus perverses, étant privées de leurs orgies, de leurs fureurs, de leurs turpitudes, enrageaient comme des diablasses. C'est au milieu d'elles que parut la puissance de la douceur et de la charité chrétienne, personnifiées dans ces vierges de Dieu,

dévouées au soulagement et à l'amélioration de ces tigresses féroces. La grâce de leur visage, la douceur de leurs manières, ne s'altéraient pas un moment, malgré les railleries, les outrages, et, quelquefois même, les crachats que ces impudentes leur jetaient à la face.

La supérieure, jeune fille d'une beauté distinguée et d'une physionomie céleste, contribua surtout à les adoucir. En les rencontrant, elle disait à l'une : « Voyez, ma chère, ces savates, comme elles vous sortent des pieds ! Venez voir si une paire de souliers que j'ai là ne vous chaufferait pas bien ? » À une autre, elle ajoutait en la caressant : « Tu es bien belle, ma chère Nunziata, mais il ne faut pas t'enlaidir avec ces baillons. J'ai là une robe que j'ai achetée dernièrement pour une fille, qui a été ensuite habillée par un vieux et saint prêtre. Viens la chercher. » Et elle l'aidait à s'en revêtir ; elle l'arrangeait si bien, que la pauvre fille s'en allait toute fière d'elle-même. Toutes les prisonnières étaient décolletées ; elle leur achetait des mouchoirs et des collerettes de couleurs très gaies et fort voyantes. Elle en donnait tantôt à l'une, tantôt à l'autre, et les plus beaux aux plus jeunes et aux plus jolies : elle les habillait elle-même, elle faisait leur toilette, elle les complimentait sur leur bonne mine, puis elle les conduisait devant un miroir et leur disait :

« Tenez, voyez comme ce rouge de feu vous sied sur l'épaule ! Si vous étiez bien peignée, vous seriez la plus belle enfant qu'on puisse voir. Voulez-vous que je vous arrange les cheveux ? »

C'était accepté et fait sur-le-champ. Aidée des autres sœurs, elle leur mettait de la pommade et leur faisait la ligne. Elles les coiffaient en tresses, en bandeaux, en diadème, selon que le comportait leur taille ou la forme de leur tête. Par ce moyen, elles les amenèrent à se peigner une et deux fois la semaine ; les plus habiles coiffaient les autres, de manière que cette forêt de cheveux hérissés sur leurs têtes comme des buissons de ronces se changea bientôt en un jardin à l'aspect agréable, élégant et fleuri. La

femme qui a les cheveux en ordre et bien agencés ne prend que difficilement les allures inconvenantes des femmes dévergondées, sales, décolletées, qui courent les coins de rues et les carrefours ⁴.

Toutefois l'oisiveté rendait les prisonnières chagrines et à charge à elles-mêmes ; elles mouraient d'ennui, bâillaient, s'ennuyaient et maugréaient ; elles ne savaient se résoudre à ravauder leurs bas troués et à raccommoder leurs chemises en lambeaux. Les sœurs, faisant dépendre leur succès de l'habitude du travail, s'efforcèrent de l'inculquer à ces femmes et s'en prirent d'abord aux plus jeunes.

« Voyons, il faut vous procurer un peu de linge : nous avons été chez des marchands de coton, nous les avons priés de ne pas oublier les pauvres prisonnières, et ils nous ont promis de nous donner à peigner les restes du coton qui sert à faire la mousseline. C'est un petit travail très facile : il n'y a qu'à rouler le fil en pelotes ou en bobines. Celle qui voudra travailler aura de quoi se vêtir avec le gain qu'elle retirera de ses peines.

– Oui, oui, donnez-nous du coton, procurez-nous des dévidoirs, et nous travaillerons tant que vous voudrez. »

Et l'une étendait son écheveau entre les pouces, et l'autre le peignait, et, tandis que la première pelotonnait le fil, la seconde le dévidait.

J'ai connu particulièrement cette héroïque jeune fille de la Bretagne, Stilite, comtesse de Kersabiec, cati suivit fidèlement la duchesse de Berry dans ses malheurs et pendant la guerre de la Vendée. Quand la duchesse fut trahie à Nantes par Dentz, cet autre Judas, Stilite s'enferma avec elle dans une cachette adossée à la cheminée, à l'entrée de laquelle des gendarmes allumèrent un grand feu de journaux, ce qui fit de cette retraite une véritable fournaise. Pour respirer un peu d'air, elles approchaient la bouche d'un étroit soupirail, et Stilite, quoique baignée de sueur, après avoir pris deux bouffées d'air, cédait aussitôt la place à la princesse. Quand l'auguste duchesse toucha du bas de sa robe la

plaque enflammée et que le feu prit à ses vêtements, Stilite se jeta sur elle, sans se soucier de ses propres brûlures, et l'étreignit si bien quelle parvint à éteindre les flammes. Elles sortirent pour ne pas être asphyxiées. Stilite fut enfermée avec la princesse dans le château de Blaye, où elle mûrit un projet d'amélioration pour les prisons. Quand elle fut rendue à la liberté, elle s'y consacra tout entière à Nantes et ailleurs.

Elle me raconta plusieurs fois les efforts et les peines qu'elle eut à surmonter avant d'amener les prisonnières à travailler, à rompre avec cette oisiveté qui les a dominées dès l'enfance : craignant de se baisser, de faire un point, de toucher un bas ou une aiguille, elles se sont mises à babiller sur leurs portes, et puis elles sont allées dans les boutiques, dans les carrefours, et elles sont tombées, jeunes encore, dans les pièges de ces débauchés qui les ont enchaînées à la corruption. Habituees à cette vie vagabonde et désœuvrée, jetées ensuite en prison, comment auraient-elles le désir de se mettre à travailler ? C'est en vain qu'on l'espérerait, sans les conseils et les moyens ingénieux de la charité et de la religion.

Longtemps cette noble demoiselle, la gloire de la Bretagne, s'occupa, avec ses sœurs Eulalie et Céleste, de l'œuvre des prisons, et toujours elle rencontra les mêmes difficultés sur ce point. On peut conjecturer de là quelle patience, quelle constance il fallut aux sœurs de Charité dans les prisons de Naples. Elles eurent recours à un vieux prêtre, recommandable par son zèle et sa prudence dans la direction des âmes. Le premier objet de son zèle fut de gagner l'estime de ces femmes malheureuses : par l'exemple de sa charité, de sa bienveillance et de son humilité, il parvint à s'insinuer dans leurs cœurs, si endurcis et si rebelles par l'habitude du péché et des châtiments. Pour affermir leurs résolutions trop mobiles et leur nature défaillante, pour faire dominer la raison sur l'appétit sensuel et les retenir sur le chemin difficile de la conversion, il plaça sous leurs yeux la lumière des

bons exemples et les secours de la compassion. Il décida les dames les plus distinguées de Naples à venir, à certains jours, visiter, consoler et encourager ces pauvres prisonnières. Elles consolidèrent ainsi les bonnes institutions des sœurs et en favorisèrent le succès.

Ces cellules, jusqu'alors sales et infectes, furent lavées et balayées : régulièrement aérées, elles perdirent leur odeur nauséabonde et suffocante ; les parois, grattées et frottées, s'assainirent. On étendit de beaux draps blancs sur chaque pailleasse, on disposa les lits en ordre, on mit au-dessus de chacun une petite image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, objet d'espérance céleste et de confiance pour les âmes brisées par le chagrin et le remords. Ces pauvres pécheresses se livrèrent bientôt à des sentiments de foi et de piété depuis si longtemps bannis de leurs cœurs. Les plus douces et les plus dociles furent choisies pour prendre soin de l'oratoire, et tour à tour elles s'ingéniaient à le rendre de plus en plus propre et orné. L'obole qu'elles offraient de tout leur cœur était consacrée à acheter des fleurs pour l'image de la Madone et l'autel du Saint-Sacrement. Le vieux prêtre était assidu à leur distribuer le pain de la parole sainte, à purifier leurs cœurs ulcérés dans le bain salutaire de la confession, qui seule peut effacer les souillures de l'âme ; puis, après les avoir purifiées, à les embellir des dons de la grâce et de l'amour de Dieu, père compatissant, frère tendre et charitable, qui attend patiemment à la porte de notre cœur, et, quand on la lui ouvre, entre joyeux, apportant avec lui le bonheur, la paix et la couronne de gloire.

Cependant Babette, toujours sombre, irritée et désespérée, agitée par ses remords, par les ombres effrayantes et vengeresses de ses victimes, épuisée et abattue, tomba dans une fièvre frénétique, et fut portée à l'hôpital des femmes, hors de la porte de Capoue. Sa fureur se calma, elle se remit, et la maladie suivit paisiblement son cours. Un prêtre s'approcha de son lit plusieurs

fois pour lui adresser quelques paroles de compassion et lui parler de Dieu ; mais la criminelle lui jeta un regard furibond, et lui exprima, par le feu de sa physionomie, un mépris insultant, blasphémant entre les dents et mordant les draps de son lit. Elle restait ainsi seule, abandonnée de tout le monde, comme une chienne enragée ; l'infirmière elle-même ne s'en approchait qu'avec horreur. Elle murmurait sans cesse, et parfois rugissait comme une bête féroce. Quand on lui portait sa pitance, quelquefois elle la jetait à la tête de l'infirmière ; elle en faisait autant quand le remède qu'on lui présentait lui semblait trop amer.

Elle incommodait toutes les autres malades, et, si l'une d'elles, se levant sur son lit, la priait de cesser ce bruit, elle l'insultait et lui faisait des gestes de mépris et de haine. Les prisonnières l'appelaient la Turque et l'*endiablée*. Lorsqu'elle entra en convalescence et qu'elle reprit des forces suffisantes, elle fut conduite aux prisons de Sainte-Marie d'Agnone, et confiée aux soins des sœurs de Charité.

IV. — LA GROTTÉ AZURÉE.

Alisa et Luisella, sur les bords de cette mer si tranquille et si limpide, sous un ciel si pur et au milieu de la verdure des jardins et du parfum des fleurs, faisaient chaque jour des promenades délicieuses. Un jour, elles étaient allées sur la plaine du *Deserto*, ancien ermitage des Carmes, et avaient apporté leur déjeuner. Du haut de la colline qui domine les deux mers, elles jouissaient d'un spectacle enchanteur. Elles admiraient les pittoresques contours

dessinés par les petits golfes des environs de Sorrente, les pointes des promontoires ornés de palais qui se réfléchissent dans la mer, les rochers en partie taillés par la main de l'homme, qui, sortant des flots, viennent flanquer le bas des murs et forment des escaliers et des souterrains dont l'issue est baignée par les vagues écumantes.

Au midi, la vue est bornée par les flancs de la montagne, au-dessus du grand golfe de Salerne ; elle s'étend au large jusqu'aux plaines immenses de Pestum, qui élève orgueilleusement ses colonnes de rochers et ses temples majestueux. À l'aide d'une longue vue, Alisa, immobile et ravie d'admiration, contemplait les sites charmants de la Grande-Grèce, où brillèrent d'un si vif éclat les arts et les sciences de l'Italie.

Un peu vers le nord, s'élèvent du milieu des ondes les Sirénuses ou les Petites îles des Sirènes, qui furent, au temps des navigateurs de la Grèce, le séjour de ces fameuses enchanteresses dont la voix et la beauté attireraient les passagers imprudents qui n'avaient pas trouvé, comme Ulysse, une sage Circé pour leur dévoiler le danger, leur conseiller de se boucher les oreilles avec de la cire et de passer rapidement le long de ces rivages funestes.

Dans les premiers jours de juin, l'aurore s'était levée dans toute sa splendeur ; la mer, profondément calme, ressemblait à un tapis de soie rouge étendu sur le bassin du golfe. Pas le moindre souffle de vent, pas le moindre mouvement de l'air au-dessus des ondes tranquilles et limpides. Une légère embarcation, un esquif gracieux, orné de peintures et garni de dix rames, passait au pied de l'écueil de San Vincenzo. Au milieu étaient assis Alisa, vêtue d'une robe blanche ; sa compagne, qui portait une robe bleu d'azur, et, près de la proue, Bartolo, don Caro et Tancredi. Joyeux et animés, ils se dirigeaient vers l'île de Capri, désireux de voir la *grotte azurée*, les ruines des palais impériaux, les villas et les bains élevés par Tibère pour y cacher ses cruautés, ses frayeurs et ses débauches.

Ils côtoyèrent ainsi le rivage jusqu'au cap d'Hercule, et là, avant trouvé quelques pêcheurs, ils achetèrent des rougets, des soles et des ombrines pour leur déjeuner ; puis, tournant la proue vers la haute mer, ils tirèrent vers le nord, du côté le plus escarpé de l'île, où, sous une roche très élevée, s'ouvre la *grotte azurée*. Arrivés là, ils descendirent dans deux allèges, s'y couchèrent à plat, parce que le niveau de la mer s'élève à mesure que l'on avance, et, dans la crainte de heurter la tête contre les voûtes très basses de l'ouverture de la caverne, les deux petites barques étant entrées l'une après l'autre, on fit manœuvrer les rames, et, en s'appuyant des mains sur les saillies de la roche, on s'avança dans la caverne, où les navigateurs, un peu déconcertés, purent se rasseoir sur les bancs.

La grotte forme une espèce de palais en rotonde, que la mer remplit si complètement, qu'elle ne laisse aucun bord à sec. Aucune saillie de roc, aucune touffe de mousse n'apparaît à la surface de l'eau : c'est une sorte de conque, de vivier ou d'étang rempli par la mer. Quand on lève la tête et qu'on dirige ses regards vers l'entrée de la caverne d'où vient la lumière, on voit une couleur très vive de saphir embellir les eaux et les faire scintiller comme des pierres précieuses. Le flot va, vient, s'élève et s'abaisse, et, dans ses mouvements, il forme des béryls et des turquoises dont l'éclat est aussi vif que celui des diamants. Les ondulations et les scintillements d'une lumière argentée et azurée se réfléchissent sur les voûtes, s'y croisent et décomposent l'air ambiant en une masse cristalline. À la première vue, on croit voir la splendeur du paradis, on est frappé d'admiration, comme si l'on se sentait transporté dans le séjour de la Divinité ; on dirait qu'il y a là un rayon des splendeurs célestes qui, se mêlant à une obscurité mystérieuse et lointaine, passe à travers des rayons de saphir.

Rien n'est comparable à l'étonnement que l'on éprouve en voyant un jeune homme, de la proue de l'esquif, se jeter au milieu

de ces ondes bleues : au moment de l'immersion, une écume de lumière bleue revêt et entoure les membres du nageur, et il se répand autour de lui une auréole éclatante d'émeraudes aussi brillantes que les rayons du soleil. À chaque mouvement des pieds ou des mains, il fait jaillir une clarté qui se répand à larges flots ; chaque fois que la tête plonge dans l'eau, elle s'entoure d'une couronne de diamants douce et pure comme une rosée céleste. Il n'est peut-être pas sur la terre de symbole plus naturel et plus évident de la lucidité dont jouiront les corps des saints dans le ciel, où leur chair, n'offrant plus d'obstacle au passage des rayons lumineux, sera transparente et rayonnante connue le soleil. On attribue ce phénomène à la réfraction de la lumière, qui, n'ayant pas d'autre entrée que l'orifice de la caverne presque à fleur d'eau et l'espace étroit de quelques pieds que laisse le rocher aux eaux de la mer, se décompose, se brise et ne laisse passer à travers la masse des eaux qu'une teinte de saphir.

Nos navigateurs sortirent de la grotte, ravis d'admiration, et remontèrent dans leur première barque, qui devait les conduire à la charmante vallée de Capri. Ils jouèrent des rames en cadence et marchèrent rapidement le long de ces hautes rives qui s'élèvent des profondeurs de l'abîme, lequel sort en grondant sourdement de la grotte, repliant sur eux-mêmes ses flots écumants. Quand ils furent arrivés à la rivière basse, plusieurs jeunes filles, en habits de paysannes, placèrent des planches sur le bord de la barque, pour leur donner la facilité de descendre sans se baigner les pieds dans l'eau qui venait caresser le gravier fin et blanc de la rive.

Capri est assise sur l'arête d'une colline élevée entre deux grands quartiers de roche dont le flanc, du côté de la vallée, est couvert de vignes, de jardins verdoyants, d'orangers et d'arbres de toute espèce, disposés en amphithéâtre jusque sous les murs cyclopéens, où se voient encore les énormes pierres d'antiques courtines restaurées plus tard par les Romains et en dernier lieu par les Aragonais. De l'autre côté de la montagne, derrière la ville,

les jardins, les vallées plantées d'oliviers et ensemencées de blé, le sol descend brusquement vers la mer du côté de Campanella, vis-à-vis de la Grande-Grèce. Capri a tout l'air d'une citadelle orientale, avec ses maisons blanches couvertes de terrasses ou de combles unis entre eux par une sorte de stuc qui résiste à l'action de la pluie et du soleil.

Elle a un petit château fort garni de tours et de bastions, une cathédrale, où elle conserve les bustes d'argent de ses saints et une croix très ancienne, en cristal orné d'émeraudes, qui fut miraculeusement sauvée des flammes, quand les corsaires mores y allumèrent l'incendie qui la dévora de fond en comble.

La noble société fut accueillie avec empressement à la villa de don Giovanni, parent des Auriemma. Là, elle put jouir, du haut d'un balcon, qui est le point le plus élevé de l'île, de la plus belle perspective qui se puisse imaginer. Cette maison est placée au-dessus d'un rocher, qui se dresse droit et solitaire et sur le flanc duquel Tibère avait fait élever un palais admirable. De ce balcon, la vue s'étend sur tous ces jardins gracieux qui se déroulent, les uns après les autres, en talus et en accidents de terrain, jusqu'au niveau de la mer, se redressant et se relevant parfois des deux côtés sur les flancs des collines. Des sentiers conduisent, en serpentant et par des escaliers formés dans le roc vif, à l'autre cité, Anacaprée, qui s'élève dans un endroit solitaire ; séparée du reste de l'île, elle n'a d'autre vue que la vaste mer qui l'entoure, et ses habitants ont conservé toute la simplicité des premiers peuples qui l'ont bâtie. Ô pays heureux, qui, sous le plus beau ciel de l'Italie, se voit à l'abri des révolutions dont elle est agitée depuis si longtemps et dont elle ne peut pas encore reconnaître les effets désastreux.

Bartolo, en sa qualité d'antiquaire, put satisfaire sa passion de voir et d'étudier les ruines. Alisa prenait plaisir à contempler le couvent de la Chartreuse, autrefois la gloire et la richesse de Capri, et dont la destruction a réduit aujourd'hui la contrée à

l'abandon et à la pauvreté. Le monastère est situé dans une petite vallée toute couverte de champs et de prairies bordées d'amandiers, d'orangers et d'oliviers. L'église est petite, mais d'une belle architecture ; elle est entourée de plusieurs bâtiments servant jadis aux étrangers, ou renfermant le réfectoire, les pressoirs d'huile, les écuries et les remises, dépendances ordinaires des monastères anciens qui furent les premières écoles d'agriculture et le berceau des beaux-arts modernes. En entrant dans les cloîtres, le cœur se serre à la vue des murailles lézardées et salpêtrées, des arcades en ruine, des montants sculptés arrachés des portes, des chapiteaux tombés des colonnes et des galeries encombrées de débris, lors de l'invasion des régiments de Napoléon. Quand Alisa pénétra dans la grande salle du chapitre et qu'elle vit ces belles peintures à fresques effacées, souillées et détruites en grande partie par les baïonnettes, barbouillées de noir et de boue par les soldats, elle se sentit émue d'un vif regret. Elle pensait au sort des beaux monuments de Rome, s'ils étaient tombés au pouvoir d'hommes grossiers qui, au nom de la liberté, auraient détruit, avec la même barbarie, les chefs-d'œuvre sacrés et profanes.

Au fond de cette salle se trouve l'entrée de deux antiques oratoires, ornés jadis de stucs dorés, de peintures et de ciselures maintenant brisées. Les autels sont détruits, leurs débris ont été dispersés, ainsi que les statues des pieux guerriers qui ont élevé et doté la Chartreuse où de saints religieux priaient pour le repos de leurs âmes. La jeune fille, le cœur affligé, sortit de ce saint lieu : elle visita les cellules, elle vit ces retraites de la contemplation et de la paix comme assombries et couvertes d'un voile de deuil et de honte ; les petits jardins de chaque cellule, au lieu de fleurs et de plantes odoriférantes, étaient envahis par les orties, les ronces et de grosses herbes sauvages et vénéneuses. Ces cellules, ces terrasses et ces petits jardins donnaient, pour la plupart, sur les écueils les plus élevés de la mer, et, sous ces rochers nus entre

lesquels les îlots venaient s'engouffrer en gémissant, la solitude était plus auguste et plus sévère. Alisa admirait ces sombres roches, couronnées de cellules ; elle se représentait comment ces saints solitaires, vers le soir, devaient contempler le soleil couchant dont les rayons empourpraient les eaux de la mer et leur donnaient l'apparence d'une fournaise ardente. Elle voyait les colombes sauvages couvrir tranquillement dans les trous des rochers, se poser sur les saillies, et, gémissant amoureusement, prendre leur vol au-dessus de la mer, étinceler comme l'émeraude, sous les rayons du soleil, symboles véritables de ces âmes d'élite, qui gémissaient devant Dieu dans la solitude, et dont les soupirs appelaient les consolations célestes que le soleil de l'amour répandait dans leurs âmes.

Alisa se tourna vers Luisella, et, lui montrant ces cellules suspendues au-dessus des abîmes et les nids solitaires des alcyons, elle lui dit avec attendrissement :

« Ô ma chère, comme cet ermitage respire le saint amour ! comme dans ce silence on sent une paix profonde qui inspire des pensées chastes et élève l'âme à la vie éternelle ! Et pourtant le monde, qui n'est que tumulte, agitation, bruit de vents et de tempêtes, le monde a envié à ces tranquilles solitaires la paix dont ils jouissaient, et les a chassés de ces rochers au milieu desquels ils brillaient aux yeux de Dieu, tels que les diamants et les saphirs de la *grotte azurée*. »

Sur une terrasse, en dehors du jardin d'une cellule qui touchait de l'autre côté à une roche très élevée, laquelle formait, avec la hauteur qui soutenait cette cellule, un antre profond et obscur, un jeune homme, à l'extérieur distingué, tenait les regards fixés sur le gouffre et soupirait comme s'il eût été en proie à une vive douleur. Alisa fit signe à son père, et lui dit :

« Vois ce jeune homme, comme il est triste ! Certainement il a quelque chagrin qui l'accable. Regarde comme il tient les yeux baissés, comme il a le visage pâle et sombre ! Il me fait pitié !

Peut-être n'a-t-il pas de pains, peut-être souffre-t-il de misère ? »

Bartolo se sentit touché, et en un moment il fut auprès du jeune homme. Don Carlo était resté dans le cloître, causant avec don Giovanni de la manière de chasser les cailles, qui abondent dans cette île au mois de mai et au mois de septembre, parce qu'elles viennent s'y reposer en traversant la mer. Les deux jeunes filles, se donnant le bras, suivirent Bartolo qui s'était approché du jeune homme, et lui demandait s'il habitait Capri.

« Je suis Calabrais, répondit-il, et pour mon malheur j'ai fait partie de l'expédition de la Lombardie, dans laquelle je fus enrôlé comme volontaire par la princesse de Belgiojoso, avec plusieurs de mes compagnons, qui tronquèrent ainsi leurs études.

– Dans quelles affaires vous êtes-vous trouvé ? lui demanda Bartolo.

– Dans plusieurs. J'ai parcouru avec les volontaires italiens les plus hautes montagnes qui séparent la Lombardie du Tyrol ; j'ai passé bien des nuits couché au milieu des neiges et des glaces, vêtu de ma légère tunique, et, plusieurs fois, je me suis senti engourdi, étant de garde ou de patrouille sur les bords de ces abîmes, où s'engouffrent les vents et les tempêtes qui déracinent les plus vieux hêtres et les chênes les plus robustes. La grêle, la pluie, le givre et la neige vous frappent et vous brûlent le visage, et il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper que de se jeter dans un ravin pour n'être pas emporté par les tourbillons affreux. Combien des nôtres n'ont-ils pas été ensevelis sous les neiges de l'avalanche ou emportés à l'improviste par les torrents qui s'élançaient en cataractes du haut de la montagne, entraînant dans leurs flots indomptables des troncs d'arbres et des quartiers de roche avec un fracas épouvantable ! Eh bien, nous résistions à toutes ces rigueurs.

– Pauvres jeunes gens ! fit Alisa ! que vous avez dû souffrir !

– Descendus des montagnes, de nouveaux désastres nous attendaient sur les collines et dans les plaines. Nous n'avions pas

de provisions de guerre, par suite de l'étourderie et de l'imprévoyance des capitaines et des fourriers. Après dix ou quinze heures de marche, on entrait dans une ville, dans un village, dans une bourgade ; mais d'autres fourrageurs nous avaient prévenus, et nous ne trouvions ni pain, ni vin, ni nourriture. Les fourriers croyaient vraiment nous rassasier en criant : « Vive l'indépendance de l'Italie ! »

– Mais alors, comment faisiez-vous ?

– Comment faisons-nous ? Souvent les Autrichiens venaient nous distribuer, en guise de soupers et de dîners, une manne qui nous pleuvait d'en haut bien beurrée et bien croustillante, je vous l'assure. Épuisés par de longues marches, l'estomac vide, il nous fallait combattre plusieurs heures, puis nous retirer à grande course et arriver, fort avant dans la nuit, dans un village où l'on trouvait parfois un peu de pain et de polenta. Mais c'était là un tourment moins grand encore que les cris assourdissants de ces bavards, de ces débiteurs de phrases ampoulées et de ces vendeurs de liberté et d'égalité en paroles.

« Pas de danger qu'ils disent jamais : « La force du soldat, c'est l'ordre, la soumission à ses chefs » ; non, ils ne savaient que se glorifier, comme les paladins de France. Il y avait de quoi rire quand, sur les sommets du Caffaro, de Lodrone, et au milieu des broussailles de Rocca d'Anfo, pendant que ces charlatans péroraient, les torrents venaient subitement emporter les baraques, éteindre les feux, faire sauter en l'air les tisons enflammés, roulant par bonds des troncs, des rameaux à demi consumés, et le tout à la grande stupéfaction de nos orateurs muets et de l'auditoire consterné d'effroi. Que de fois, avec mon cher Emilio Dandolo, nous avons déploré l'outrecuidance de tant de volontaires, incapables de se plier au joug, qui détestaient les capitaines, parce qu'ils auraient voulu commander les escadrons ; c'étaient de véritables semeurs de haines et de discordes, causées souvent par des mutineries ouvertes, véritables insubordinations

d'écoliers !

– Mais les bons soldats, que faisaient-ils ?

– Ils se taisaient, c'est ce qu'ils avaient de mieux à faire ; ils persévéraient néanmoins à se battre bravement. Pour moi, après la journée de *Sarthe*, au nord du lac de Garda, près de la belle ville de Riva, je me retirai avec quelques bandes sur la rive droite du Mincio, et je m'y tins campé entre Valeggio et Goito, voltigeant de là sur les collines jusqu'à la déroute de Curtatone, où je fus blessé.

– Pauvre garçon ! votre blessure fut-elle grave ?

– Mademoiselle, je devais rester mort sur le champ de bataille, sans les prodiges de valeur d'un étranger enrôlé, dans les légions romaines, qui me sauva la vie.

– Que dites-vous ?

– Voici. Au milieu d'un combat où nous étions engagés contre un corps d'Allemands, auprès des saules qui bordent un torrent qui se jette dans le Mincio, nos hommes allaient être cernés, sans un brave officier qui vint, avec une escouade de voltigeurs italiens, nous donner du renfort. Cet officier est un prince suédois, nommé Aser, le jeune homme le plus généreux et le plus brave de toutes les légions. Il est commissaire de guerre, et sert merveilleusement, en cette qualité, la cause italienne ; de plus, il prend part aux combats comme simple soldat. Il se jeta au milieu de la troupe des Croates et les débanda tout de suite ; mais une autre colonne, en nous chargeant de travers, nous rompit encore une fois. Réunis en un petit peloton, nous nous mîmes derrière une tranchée. Mais nous y fûmes assaillis de côté, et déjà un chasseur tyrolien allait me percer d'outre en outre de sa baïonnette, quand Aser, sautant le fossé, détourna le coup, qui ne fit que pénétrer dans les chairs de la jambe droite. Alors les chasseurs se portèrent contre mon libérateur, qui lutta bravement contre trois baïonnettes ; de son sabre, il avait atteint le bras de l'un et le genou de l'autre ; le pied lui manqua, en tournant autour de ses ennemis, et le troisième... »

À ces mots, Alisa poussa un soupir et se serra, toute tremblante, contre Luisella.

« Le troisième, reprit l'inconnu, avait sa longue et fine dague de *stuzen* levée au-dessus de son cou, mais je tirai mon couteau de chasse, et lui en assenai sur la tête un coup qui la lui fendit. Il tomba... »

Alisa respira à pleins poumons, ainsi qu'une personne qui a longtemps retenu son haleine.

« Aser se releva, furieux comme une panthère, et, à force de bravoure, nous pûmes nous retirer avec les autres. Il fit soigner ma blessure, et je l'accompagnai dans les autres escarmouches qu'il eut à soutenir, en allant rejoindre le général Durando près de Vicence. Dans une rencontre de cavalerie, j'ai eu deux doigts coupés d'un coup de sabre ; force me fut de me retirer sur le Piacentino, et, de là, par les stations militaires, de revenir pour soigner cette main affligée, comme vous le voyez. Mais, rentré par la voie d'Ascoli dans le royaume, je fus, par ordre du conseil de guerre, relégué dans cette île, où je suis depuis trois jours. »

Il ne fut pas le seul. Après la défaite de Charles-Albert à Custoza et la prise de Milan, tous les volontaires napolitains, à leur retour, furent relégués dans les îles d'Ischia, de Procida et de Capri, avec un *carlino*⁵ par jour, bien loin de tout danger de nouvelles séductions, tandis que, dans les autres États d'Italie, les volontaires se mirent à rôder, sans moyen de se remettre de leurs fatigues et de leurs blessures, en attendant l'occasion de se jeter sur Rome assiégée par les Français, afin de se faire tuer sous les batteries de San Pancrazio.

Alisa, vivement émue du récit du jeune Calabrais, lui dit :

« Brave jeune homme, savez-vous si votre libérateur a échappé aux mains des Allemands ?

– Oui, certainement. Par mille détours, il s'est sauvé dans le bas *Polesine*, et il a pu se retirer en parfaite sécurité dans le camp du général Durando. Je l'ai appris à Bologne par plusieurs

volontaires, qui l'ont vu visitant les fortifications du mont Berico. »

Alisa tira son père à part et le pria de donner vingt ducats à ce malheureux, pour l'aider à supporter son infortune ; la jeune fille partit avec un sentiment de chagrin qui l'accompagna jusqu'à Sorrente.

V. — LE DÉSESPOIR.

On était au mois de septembre. Alisa fut invitée avec Luisella par deux dames russes, qui dirigeaient la communauté, à assister à la fête particulière, que célébrait, après la Nativité de la sainte Vierge, la congrégation des Dames des prisons. Chaque année, un bon vieux prêtre, directeur de l'institution, faisait donner des exercices spirituels de quelques jours à ses prisonnières, et, pour la clôture, le cardinal-archevêque leur disait la messe, leur donnait la sainte communion, ainsi que la confirmation à celles qui ne l'avaient pas encore reçue, et leur faisait une petite instruction pour les encourager à la persévérance. La fête se terminait par un bon dîner, servi par de jeunes filles nobles et par les parentes de ces dames. Alisa s'y rendit de grand cœur avec Luisella, et conçut une grande affection pour cette belle et sainte institution.

Un portique assez bas entoure la cour intérieure, et le long de ce portique se trouvent les prisons, changées par les sœurs de charité en autant d'ateliers de toute espèce. Les unes chargent les bobines, d'autres tordent le coton avec le moulinet, d'autres tissent la toile et la trame, l'enroulent autour de la grande roulette, la passent par les lisses et les peignes, d'autres enfin l'attachent à

l'arbre de couche. Celle-ci ajuste les canettes, celle-là enroule les pelotes, une troisième débrouille les écheveaux. Les tisseuses, assises sur un petit banc, les pieds sur les marches, la toile à la hauteur de la poitrine, les mains faisant mouvoir les navettes, serrent les chasses, les allongent par les coches, et attachent le tissu au métier. Cependant les plus jeunes collent la trame, ôtent les fils fins, renouent ceux qui sont brisés, détortillent avec la cheville la grande roulette, entourent le cylindre, et ajustent les bobines dans les petits paniers ou les archets pour dévider et tenir la toile tendue.

Dans d'autres chambres, on coud, on ourle, on marque en croix, en blanc, en rouge, en bleu, selon la couleur des mouchoirs. D'autres coupent des chemises, piquent les cols, brodent les devantures et font des points à jour à raies, à petites fleurs ou en chapelet. Les manches des chemises et les épaulières sont piquées avec un art qu'on ne peut surpasser.

D'autres, qui ne savent pas la couture, aident les sœurs pour le service de la cuisine et des chambres. Quelques-unes tricotent des chaussettes et des bas ; plusieurs, avec des baguettes de baleine, font des couvertures de laine, des oreillers ou des cache-nez. Il y en a qui fabriquent de petits jouets d'enfants ; elles y mettent tout leur talent de brodeuses et ont devant elles de petites boîtes de couleurs.

Le jour où Alisa vint visiter les prisons, les condamnées étaient déjà réunies dans la chapelle, où le cardinal disait la messe.

Là, à l'entrée de la grille, il n'y a ni sbires, ni geôliers, ni gardiens, mais un bon vieillard avec son trousseau de clefs en main, deux ou trois *anciennes* et une sœur de charité, qui va dans les cloîtres, aux portes, à la chapelle, d'un air modeste et tranquille. Qu'il était touchant de voir ces pauvres pécheresses à genoux, le front baissé et humilié, l'extérieur recueilli, se levant deux à deux, s'approcher du cardinal, qui, ému d'un attendrissement visible, leur distribuait le pain des anges ! Après

avoir communié, chacune d'elles, les bras croisés sur la poitrine, la tête inclinée, les yeux baissés vers la terre, se rendait tranquillement à sa place, remerciant et bénissant son Dieu, dans le silence du cœur, de la clémence par laquelle il avait daigné descendre en elle du haut de la gloire céleste.

Admirez la puissance de la charité et de la religion ! Ces femmes, le rebut et la lie des villes, qui ont abdiqué toute pudeur et tout sentiment d'honnêteté pour se jeter dans le vice et le crime ; qui auraient tué sans scrupule leurs maris, leurs amants et même leurs enfants ; qui auraient dérobé sans remords la substance des orphelins ; qui auraient rivalisé en larcins, en maléfices, en rapt de jeunes filles, en assassinats, en incendies, en calomnies, en fraudes, en parures, en adultères, en profanations des autels de Dieu ; qui auraient trempé avec les faux monnayeurs et les escrocs ; qui, plongées dans des mystères d'iniquité, étaient la peste et l'abomination du monde ; ces femmes, les voici prosternées devant le Seigneur, contrites et implorant miséricorde. Les lionnes et les tigresses sont devenues de dociles brebis : ces cœurs endurcis, ces âmes superbes et dégradées, sont maintenant adoucies et attendries. Après la messe, le cardinal leur adressa une allocution pour les encourager et les animer à la persévérance.

Dans cette exhortation, il y avait ce passage, plein d'une tendresse paternelle : « Eh ! mes pauvres prisonnières, vous souffrez beaucoup, privées de la liberté, dénuées de tous les biens de la vie, séparées de tous les objets chers à votre cœur, sans patrie, sans famille, sans honneur, sans le suffrage de la compassion du monde qui vous rebute. Après vous avoir séduites et poussées au crime, il ne se souvient plus de vous que pour vous mépriser, pour vous outrager et vous maudire. Ah ! mes pauvres prisonnières, il vous reste encore en moi un père, il vous reste, dans ces sœurs, des amies et des sœurs ; mais surtout il vous reste en Marie une tendre mère, et en Jésus un protecteur tout-

puissant. Courage donc, ouvrez vos cœurs à l'espérance. Dieu tourne les regards de sa miséricorde vers tous ceux qui sont sans soutien, sans consolation, sur vous, mes chères et pauvres prisonnières ! Car qui est plus abandonné que vous, qui est plus privé de consolations ?.... » À ces paroles si pleines de sentiment, ces malheureuses poussèrent des plaintes si vives, des gémissements si douloureux, que le cardinal et tous les assistants ne purent retenir leurs larmes.

Au sortir de la chapelle, elles s'assirent aux places indiquées par les religieuses. Quelques-unes fendaient le cœur, rien qu'à les voir conduisant par la main leurs petites-filles, qui, restées orphelines, avaient dû partager la prison de leurs mères ; d'autres portaient encore à la mamelle leurs enfants nés dans l'horreur des cachots. Quelle douleur de voir, à cette table, des filles de seize à dix-sept ans, ayant déjà encouru la peine de mort, à défaut d'âge légal, condamnées à perpétuité. Il y en avait de très jolies, à l'extérieur distingué, au regard plein de douceur. Malédiction à qui les a poussées au crime !

Cependant une scène admirable de charité se passait au milieu de ces malheureuses. Douze couples de jeunes filles, enfants de princes, de ducs et de barons du royaume, chacune ayant un tablier devant elle, portaient aux tables, à chaque prisonnière, les viandes et les mets du dîner, avec des manières et des paroles pleines de douceur et de noblesse. Il aurait fallu voir à ce repas quelques-uns de ces hommes qui ne croient pas à la vertu : certes, leur erreur n'eût pas résisté devant un tel spectacle. Ces âmes tendres, ingénues, candides et sans tache, ce bouquet de violettes, croissant sous la feuille qui les a vues naître et fleurir, sous la céleste rosée de la piété et de la vertu, répandaient autour d'elles un parfum virginal et le doux éclat de la grâce divine, qui embellit les cœurs. Leur maintien chaste, leur démarche modeste, leur regard réservé, leurs manières, leur attitude noble et distinguée, formaient avec leur entourage un contraste frappant. Ce contraste

était plus attendrissant encore que surprenant. Vis-à-vis d'elles, c'étaient des visages, des traits profondément empreints des stigmates du vice, où passaient le remords, la rougeur, la honte et le repentir tardif : l'innocence et la candeur faisaient ressortir la laideur du vice. Il y en avait plusieurs, parmi ces jeunes malheureuses, qui ne pouvaient soutenir leurs regards et n'osaient lever les yeux ; quelques-unes, concentrées en elles-mêmes, ne savaient pas manger, tant était cruelle l'action du remords, et pénible l'aspect de la vertu à côté de leur péché !

Babette, dans une cellule particulière, était l'objet des soins les plus tendres et de toute la patience des sœurs. On lui proposa de prendre part à la fête ; elle refusa. Elle resta seule, regardant à la fenêtre qui donnait sur le cloître, appuyée sur la tablette, la tête sur les mains, les doigts dans la bouche, un mouchoir de soie brune pour coiffure. Quand le cardinal bénit la table, elle se contracta le visage par des grimaces de mépris, jeta un regard de colère sur la pourpre dont il était revêtu, et cracha d'une manière inconvenante, comme si elle eût été dans une taverne de radicaux. En voyant les nobles demoiselles s'apprêter à servir les prisonnières, cet acte de sublime charité ne parut, à son esprit superbe et cruel, qu'un acte de folie. Les fureurs des phalanstériens, des fouriéristes, des communistes et des panthéistes de la Suisse lui revenaient à la mémoire ; elle blasphémait contre la justice de Dieu et des hommes, répétant ces infernales paroles de Camille Desmoulins : « Supprimez la vertu, et, sur l'autel de la liberté, ne portez d'autres encens que le péché. C'est précisément ce que les sots appellent le péché qui doit régner. Nous l'expierons dans le sang des papes, des rois, des évêques, des prêtres et de tous ceux qui aiment la vertu en Europe. Si l'on ne tue pas, au moins, deux millions de rétrogrades, il est impossible de reconstituer un monde heureux. »

Babette devait donc frémir en voyant sous ses yeux un cardinal, elle qui aurait voulu les égorger tous ; en voyant ces

dames si nobles, ces demoiselles si douces, si modestes, si pudiques, elle qui disait avec Guillaume Marr : « Pour vivre heureux, l'homme doit redevenir sauvage, dans la compagnie du lion, au milieu du désert » ; elle qui voyait un crime dans la noblesse et dans la propriété ! Ces malfaitrices repentantes étaient l'objet de ses mépris, pour elle qui faisait sa gloire du crime, et du repentir une lâcheté ; pour elle, qui révérait comme des héros les assassins du comte de Lamberg, du comte de la Tour, de Leu, de Lessing, de Valenstein, de Lazzareschi, et de tant d'autres victimes de la secte à Bologne, à Ancône et à Livourne. L'influence de la religion, qui avait dompté et calmé ces âmes pénitentes, lui faisait maudire les prêtres : elle aurait voulu les voir, au lieu de se convertir, se déchirer comme des vipères. Elle maudissait les sociétés secrètes, qui n'avaient pas su incendier, bouleverser et détruire le monde, pour régner seules sur ses ruines.

Enfin, elle se retira de la fenêtre, dévorée d'envie, de remords et de rage. Ce spectacle sublime de charité et de douceur chrétienne, capable d'attendrir un tigre, ne fit qu'accroître sa fureur et sa haine. Dans sa colère, elle s'arrachait les cheveux et poussait des rugissements ; son sang, mis en mouvement par cette agitation, lui donna une fièvre ardente. Elle fut de nouveau transportée à l'hôpital, mais les remèdes furent impuissants à calmer son agitation. On la saigna plusieurs fois inutilement. Le feu venait du cœur, et, se répandant dans les veines, la torturait cruellement. Elle se débattait sur son lit comme un ours tombé dans la fosse : de sa bouche grande ouverte elle aspirait l'air avec effort pour ranimer ses poumons enflammés... Elle mugissait comme un taureau blessé ; elle levait les bras pour soulager sa poitrine oppressée ; elle s'agitait et renversait les couvertures. Souvent elle fermait les poings, les avançait comme pour frapper d'un coup de poignard, et elle criait : « Pas de pitié pour toi : meurs, infâme ! » Et elle donnait un coup sur le lit, comme si elle

eût frappé au cœur une victime désignée. Parfois elle grinçait des dents et murmurait : « Giacomo Muller ⁶, donne-moi tes armes, et je massacrerai cet infâme de Leu ! » Puis ses yeux semblaient sur le point de sortir de leurs orbites ; elle crachait de la bave, de l'écume, du sang, et elle criait : « Ah ! Siegvard est échappé de sa prison ! bien, mon brave ! Chiens de catholiques, il vous est glissé des mains. J'arrive, moi ! Ochsenbein, donne-moi la main, et toi, Ineichen, et toi Schmidli, aidez-moi ! Ma lime sourde, je l'avais dans les baleines de mon corset, ils me l'ont enlevée, les coquins ! Canailles, donnez-moi mon corsage. »

Dans cet accès de délire, les infirmières étant sorties, elle se jeta tout à coup à bas de son lit et se précipita au milieu de la salle. Les autres malades craignaient qu'elle ne vînt les égorger et appelaient au secours. Deux assistantes arrivèrent ; mais, n'osant s'en approcher, elles demandèrent le *bargello* qui était de service. Ce gros homme, en entrant, la vit foute furieuse, se jeta sur elle, la prit par le corps et la traîna sur son lit. Elle s'y débattit si violemment que, par ses efforts, elle se rompit l'artère du cœur, et un gros bouillon de sang qui lui monta à la gorge l'étouffa. Ainsi mourut, noyée dans son sang, frappée par la justice divine, celle qui avait tant de fois souillé la terre de sang humain.

Le sang innocent crie toujours vengeance vers Dieu, et les sicaires ne peuvent lui échapper. Nouveaux Caïns, inquiets, errants, toujours tourmentés par les remords de leur conscience, ils se donnent les airs du calme et de la paix ; intérieurement, ils sont dévorés comme des chiens enragés. La frayeur, l'épouvante, l'horreur, les poursuivent dans les ténèbres jusqu'à ce que la main de la justice tombe sur eux, jusqu'à ce que le bras d'un ennemi leur inflige la peine du talion, ou que la colère de Dieu les saisisse et les accable de la mort affreuse des méchants.

Ceux qui, conformément à l'article 46 du code secret de la *jeune Italie*, ont reçu le mandat de tuer quelque malheureux par le fusil, le poignard ou le poison, quelle récompense ont-ils de leur crime ?

La plupart sont assassinés par d'autres sicaires pour cacher le premier crime et en ensevelir les traces dans leur sang. Je voudrais pouvoir élever la voix, être entendu de toute l'Italie, et lui crier : « Sicaires qui, en 1848 et 1849, avez poignardé tant de victimes, combien restez-vous encore ? Et vous, qui survivez à la colère de Dieu et des hommes, quelle vie est la vôtre ? Toi qui, à Bologne, as massacré ce pauvre malade, presque moribond, avec le prêtre au chevet du lit, avec la femme qui s'était jetée à tes pieds, te demandant la grâce des quelques instants de vie qui restaient à son époux, dis-moi, es-tu payé de ton crime ? Et toi qui, le 29 août, as étranglé Angelo Stanzani, es-tu heureux ? Et toi qui, le 1^{er} septembre, as frappé a mort Pietro Brunoli, dors-tu tranquille sur tes remords ? Les ombres sanglantes de Luigi Giorgi, de Valentino Galzoni, de Gioacchino Pasini, de Pietro Campari, de Vincenzo Orioli, de Raffaele Cavazzoni, des deux Ragazzini, des Baraldi et des treize autres assassinés dans une seule ville, du 1^{er} au 13 septembre, ces ombres sanglantes, dis-je, ne se présentent-elles pas continuellement aux yeux des meurtriers ? Ne leur montrent-elles pas leurs blessures ? Ne leur jettent-elles pas à la face le sang qu'ils ont répandu sur la terre ? Ne leur serrent-elles pas le cœur sans relâche, ne les mordent-elles pas et le jour et la nuit ? Giuseppe Mazzini (qui sera jugé aussi par Jésus-Christ) échappera-t-il à la main toute-puissante de la justice divine ? Corrompra-t-il, avec l'or de la secte, les anges qui l'accusent, le juge éternel qui le condamne, et Satan qui entraîne et précipite ses victimes dans les gouffres sans fin ? Si vous ne croyez pas cette vérité, pourquoi tremblez-vous ? pourquoi pâlissez-vous ? pourquoi voudriez-vous vous cacher à vous-mêmes votre crime ? Si vous y croyez, pourquoi ne vous repentez-vous pas ? Dieu est là qui vous attend ! »

VI. — LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

Giuseppe Mazzini, soit, à cause de l'admiration qu'inspire sa puissance, soit par suite de la crainte que répand sa renommée, ou peut-être par l'effet de ces deux sentiments réunis, a été surnommé le Vieux de la Montagne, bien que de grandes différences existent entre ces deux personnages et que leur comparaison prête à de curieux contrastes.

Les uns disent que le vieux Hassan (d'où vient le mot *assassin*) envoyait, du haut du rocher inexpugnable d'*Alamout*, ses satellites commettre leurs crimes, avec la promesse, s'ils succombaient, d'un paradis, séjour de richesses et de voluptés. Mazzini, au contraire, envoie ses affidés accomplir les plus noirs forfaits, avec la cruelle perspective de tomber, après leur mort, dans les abîmes du néant. On ajoute : Le Vieux de la Montagne s'enveloppait dans l'ombre du mystère, et, derrière les murs et les remparts de ses tours, il échappait à tous les regards, même à ceux de ses domestiques. Il se promenait solitaire dans ses délicieux jardins, dans ses bosquets touffus, le long de ses fontaines et de ses étangs, et des gardes veillaient aux grilles d'entrée, prêts à donner la mort à quiconque aurait tenté de s'y introduire. La nuit, il dormait seul au haut d'une tour ; il montait à sa chambre au moyen d'une échelle de soie attachée à la voûte, et qu'il retirait à lui quand il était sur son lit. Il fermait son alcôve à l'aide de grosses barres de fer, et derrière la porte veillaient deux énormes dogues, tandis que, dans les appartements inférieurs, douze assassins étaient de garde, la pique en arrêt, le poignard dégainé, et toujours prêts à massacrer quiconque eût osé pénétrer dans les appartements. Les douze chambres du donjon étaient superposées et n'avaient d'autre moyen de communication que l'échelle de soie, et l'ouverture par où elle passait se fermait avec des trappes de

bronze chargées de lourds verrous. Certaines d'entre elles avaient des ressorts secrets, qui, pressés par une main étrangère, donnaient passage à des tenailles et autres engins destinés à retenir captifs les imprudents, ou à des poignards qui s'enfonçaient d'eux-mêmes dans la poitrine de l'agresseur téméraire.

Les autres disent : Mazzini passe, le front levé, dans les villes les plus peuplées de France et d'Angleterre ; il assiste aux réunions et aux banquets de ses amis ; il va au théâtre ; il fait sa partie de billard dans les cafés ; il aime à converser avec les gens de la maison ; il entre dans les palais des ministres et des ambassadeurs ; et, la nuit, quand il a jeté un regard perçant sous son lit et derrière les rideaux, quand il a poussé les verrous de la porte de sa chambre, il dort, sans autre garde que sa bonne conscience, et son sommeil est doux et paisible.

Les premiers, poursuivant le parallèle, ajoutent : Le Vieux de la Montagne effrayait rien que par son nom ; la sentence de mort qu'il avait prononcée était infailliblement exécutée ; ses victimes, fussent-elles cachées dans les immenses plaines des déserts de l'Arabie, sur les écueils les plus solitaires de la mer Caspienne, dans les plus profondes cavernes des montagnes, dans les gouffres inaccessibles des plus hauts rochers, au milieu des neiges de l'Imaüs ou dans les glaces du Taurus, étaient infailliblement atteintes par les poignards des émissaires qu'il soudoyait. Les sultans, les califes, les despotes de l'orient, au milieu des délices de leurs harems, assis mollement sur les coussins de leurs divans, couchés sur les tapis moelleux de leurs alcôves ou plongés dans un bain odorant d'eau de rose, sentaient tout à coup le froid d'une lame de Damas qui leur fendait le cœur, un lacet de soie qui les prenait à la gorge, un poison subtil qui brûlait leurs entrailles.

Les seconds reprennent à leur tour :

Le nom de Mazzini est plus terrible encore que celui du Vieux de la Montagne. Il condamne, et ses victimes tombent sur les

places les plus fréquentées, en plein soleil, les jours de fête, sous les yeux de la justice ; elles meurent dans les tribunaux, sur les sièges mêmes où les magistrats jugent les malfaiteurs ; elles sont frappées dans le séjour pacifique de l'étude, dans les salles des hôpitaux, au moment même où elles sont occupées à soulager, par des remèdes salutaires, l'humanité souffrante ; elles tombent jusque dans les églises de Dieu, parmi les chrétiens en prière, au pied des autels, au moment le plus solennel ⁷ des mystères d'une religion de paix, de miséricorde et de charité. Le Vieux de la Montagne avait circonscrit ses meurtres et l'effroi qu'il inspirait sur le Liban, l'Anti-Liban, la Mésopotamie, la Perse et l'Arménie ; mais quand Mazzini, du fond des assemblées secrètes où se réunissent ses sicaires, a dit : « Un tel mourra ! » le malheureux n'a plus de refuge assuré. Ses *barbiers*, ou sa légion de la mort, ont toujours devant les yeux l'article 45 de ce code de sang, lequel crie sans cesse à leurs oreilles : « Un coup armé manqué, s'il a été ordonné par le comité, entraîne la peine de mort pour tous les membres de ce comité. » On a beau fuir, se travestir, se déguiser, s'éloigner même au bout du monde, tout est inutile : la pointe d'un styilet, ou une potion de morphine, d'arsenic ou de ciguë vous découvre partout. Les uns sont frappés en montant sur un vaisseau, dans les ports les plus éloignés ; les autres, sur le chameau qui les emporte dans les déserts de l'Abyssinie ; d'autres, enfin, trouvent la mort en fuyant sur les chemins de fer de la Virginie, du Missouri ou de l'Ohio. Il en est qui ont été atteints en Californie, dans la Guyane, à Travancore et jusque dans la Nouvelle-Calédonie.

Un troisième continue le parallèle, à l'aide de ses souvenirs historiques :

Les fameux juges de la cour *vehmique* de Westphalie, qui firent trembler l'Allemagne du douzième au quatorzième siècle, qui avaient plus de cent mille membres de leur mystérieux et terrible tribunal, où chacun était juge et bourreau, ne possédaient

certainement pas des relations aussi étendues et des moyens aussi savants pour répandre la mort que la *Sainte-Alliance* de Giuseppe Mazzini. Tous les seigneurs allemands, depuis 1200 jusqu'à 1370, se liguèrent pour étouffer cette société secrète de la *Sainte-Vehme* ; les empereurs Sigismond, Albert et Frédéric III parvinrent enfin à l'étouffer, à en extirper jusqu'aux dernières racines ; mais, quant à la *Sainte-Alliance* de Mazzini, entée sur le tronc de l'*illuminisme*, c'est à peine si les princes de l'Italie, qui ont beaucoup travaillé contre elle, sont parvenus, non pas à la déraciner, mais à en retrancher quelques rameaux, ce qui l'a rendue moins menaçante et moins cruelle.

Ces foyers de conjurations et de crimes allumés, dit-on, par Mazzini pour incendier l'Italie tout entière, on les a faits si terribles, si épouvantables, qu'il suffit de nommer Mazzini pour exciter l'effroi, pour donner l'idée d'un mauvais génie, apportant le poison et la mort, d'un monstre tout à fait étranger à la nature humaine.

C'est une erreur grossière ; cet homme ressemble à tout le monde. Giuseppe Mazzini est un homme d'un esprit vif et élevé, d'un caractère bouillant, d'un cœur ferme et intrépide, obstiné et immuable dans ses desseins, noble, généreux, mais porté en tout à l'excès. Ces défauts et ces qualités, s'il les avait employés à des œuvres légitimes et saintes, s'il les avait modérés par la sagesse et affermis par la religion, auraient fait de Mazzini un homme apostolique, une lumière de l'Église, un marteau qui eût écrasé l'impiété. Cet homme, qui méconnaît Jésus-Christ, sa rédemption, son Évangile et son Église, est né de parents chrétiens ; il a été baptisé à Gênes, sa patrie ; il a professé la sainte loi évangélique ; il se purifiait jadis humblement dans les eaux vives de la pénitence ; il se nourrissait du corps divin de Jésus-Christ. Il appartient à une famille honorable : c'est le fils d'un médecin célèbre, le docteur Mazzini, professeur de l'université, homme de grand savoir et de grande vertu. Cher à ses amis, affable à l'égard

des élèves, bienveillant envers tous, estimé et renommé pour sa foi antique et sa probité à toute épreuve, j'avais pour lui beaucoup d'estime, un respect profond et même de la reconnaissance. Pendant que j'étais à l'université de Gênes, il m'a guéri d'une grave maladie, et me comptait au nombre de ses amis. Giuseppe avait deux sœurs ; l'une d'elles, touchée de la grâce, quitta le monde et prit le voile dans le monastère des *Turchine*, qui a toujours répandu dans Gênes l'odeur suave des plus saintes vertus religieuses. Là, la jeune fille développa dans son cœur le saint amour de Dieu, demandant sans cesse à son époux céleste de la délivrer de l'exil de ce monde. Sa prière fut exaucée, et, après quelques années passées par la jeune fille dans l'exercice de la mortification, digne alors de la couronne immortelle, le Seigneur l'appela à lui dans la fleur de son printemps. Sainte Vierge, toi dont le regard plonge dans les abîmes de la miséricorde divine, prie pour ton frère bien-aimé, égaré, hélas ! loin des sentiers que tu as suivis pour arriver à l'éternelle félicité.

Mazzini avait une autre sœur, d'une complexion extrêmement faible, mais d'un cœur noble, d'un esprit vif et pénétrant. Mazzini l'aimait beaucoup. Il se plaisait à la voir se livrer avec délices à la poésie, et il lui lisait ses premiers essais. Elle mourut ; Giuseppe pleura amèrement sa mort prématurée. Une troisième sœur, Antonietta, reste à Mazzini ; elle est mariée, et, depuis la mort de son père, elle forme avec sa mère le seul lien des affections domestiques de Giuseppe. Cet homme, qui fait trembler l'Italie, porte à sa mère une vive affection, et l'une des plus poignantes douleurs de son exil, c'est d'être éloigné d'elle. Je possède une de ses lettres ; il y raconte à une amie d'enfance combien fut vif et profond le bonheur qu'il éprouva en revoyant et en embrassant sa mère, à Milan, après de si longues années de séparation.

Or ce jeune homme, élevé avec tant de soins dans le sanctuaire de la famille, formé par un prêtre sage et pieux à la doctrine de l'Église catholique, comment est-il tombé dans l'abîme d'impiété et

de misères où il se trouve aujourd'hui ? Comment est-il arrivé à ce degré de cruauté et de crimes, à ces conjurations ? Comment s'est-il dénaturé, au point de passer pour un mauvais génie descendu sur la terre pour épouvanter les nations ? Comment cet homme, qui, tourné au bien, pouvait être le bienfaiteur, le soutien et la gloire de l'Italie, est-il devenu le persécuteur de l'Église, l'excitateur des révolutions, le démolisseur de tout ordre social, de tout droit humain et divin ?

Giuseppe Mazzini doit servir de leçon à la jeunesse imprudente. Il lui apprend quelle est l'influence de la séduction et de l'entraînement d'un mauvais entourage. Ses premiers pas vers le mal furent marqués par le remords et le repentir. Qui pourrait dire combien de fois il se proposa de revenir à la vertu ? Qui sait combien il lui fallut de combats intérieurs pour dominer et étouffer la voix de sa conscience ? Encore maintenant, peut-être, ne sent-il pas dans le cœur quelque chose qui lui dit de retourner à l'Église ? Qui sait, si malgré l'audace qu'il a eue d'écrire, il y a quelques années, au vicaire d'un Dieu crucifié pour sa rédemption et la nôtre : « Père saint, si vous voulez le bonheur des peuples, détachez-les de la croix » ; qui sait, dis-je, si, en voyant une croix, il ne lui vient pas à l'esprit une pensée d'espérance ? Hélas ! combien de jeunes gens, à son exemple, se sont laissé prendre dans les lacs des sociétés secrètes, et, devenus plus tard les soutiens des conjurations et les artisans de tous les crimes, ont porté le deuil et la désolation au sein de leur patrie !

Tel est Giuseppe Mazzini. Perversi à l'Université pendant qu'il fréquentait les cours de littérature italienne que donnait à l'Académie l'abbé Bertora, qui l'aimait tant et qui fut si affligé de ses écarts, il se jeta, corps et âme, dans les sociétés secrètes. La pénétration de son esprit, l'intrépidité de son cœur, l'audace indomptable de son caractère, étaient malheureusement un augure de sa persévérance et du succès de ses efforts pour agrandir ces sociétés, les développer et les affermir contre tous les

obstacles. Et parce que les monarques et l'Église sont, pour les sociétés secrètes, un rempart qui arrête la course impétueuse que Weishaupt leur a tracée, elles ont déclaré une guerre opiniâtre et acharnée aux monarques et à l'Église. Peut-être croirait-on que Mazzini est aussi cruel que son nom inspire de terreur : nous sommes persuadé qu'il ne saurait pas frapper de sa propre main une victime désarmée, et, peut-être, de toutes les abominations commises de 1847 à 1849, n'en a-t-il pas commandé une seule ?

Les *comités spéciaux*, poussés par les haines municipales, sont plus cruels, précisément parce qu'ils sont moins puissants que le grand tribunal de Londres. Ainsi on lit dans la *Concordia* du 30 décembre que Mazzini écrit à Félix Orsini à Ancône : *La République n'est pas l'assassinat. Ancône est maintenant en proie à l'assassinat organisé ; il faut le réprimer et le punir.* Mazzini n'entre pas dans ces particularités, il vise aux conspirations générales. Ensevelies, il les ressuscite ; découragées, il les raffermi ; incertaines et irrésolues, il les guide et les anime ; assoupies, il les réchauffe ; et, quand la flamme va s'éteindre, il souffle et en fait un incendie qui dévaste et consume. Sous ce rapport, certainement, Mazzini doit répondre à Dieu et aux hommes de tous les maux et de toutes les horreurs qu'amènent pour les nations les émeutes et les séditions. C'est là son fait, et, en cela, il n'agit pas par ruse, stratagème, dissimulation, hypocrisie : il marche droit à son but, franchement, en public, par les écrits qu'il répand dans toute l'Italie.

Plus intrépide que Weishaupt, son ancien maître et fondateur de l'illuminisme, qui tenait caché, dans le plus profond secret de ses mystères, le projet d'abattre et de détruire les trônes et l'autel, Mazzini prêcha sa doctrine du haut des toits à toutes les nations du globe. Il est plus loyal que tant d'hypocrites qui, sous prétexte d'ordre, de lois, de félicité publique, lient avec des chaires d'or les mains aux monarques, rivant les fers et les entraves aux pieds de l'Église, lorsqu'ils courbent le front devant elle, et lui disent, en

vrais Judas : « Que les papes nous bénissent, que les rois règnent, mais qu'ils ne gouvernent pas. » Mazzini, au contraire, jette son gant dans la plaine ; il défie les rois et les papes, en s'écriant : « Plus de rois, plus de papes ! le peuple est Dieu ; à lui reviennent la couronne et l'encens : cédez, car je vous déclare la guerre ⁸. »

Ce qu'il dit, il le fait. Il est servi, obéi, craint. Ses hommes, même dans les postes les plus périlleux, le servent aussi ponctuellement que les tyrans du moyen âge l'étaient par leurs *Enfants perdus* et leurs *Lances brisées*, qui n'avaient d'autre volonté que celle de leurs maîtres, auxquels ils étaient dévoués à la vie et à la mort. Des mazziniens sont-ils saisis, grâce à la vigilance des gouvernements, retenus dans les fers et condamnés par la justice, ils ne peuvent décourager leurs amis, plus ardents et plus téméraires encore. Quand les seconds ont disparu, les troisièmes se présentent pleins d'intrépidité. Les mazziniens ne laissent pas un moment de trêve. Leur activité et leur constance font la honte des indifférents, qui, se grattant la tête, les yeux égarés, les bras sous les aisselles, s'en vont, criant comme des femmelettes : « Savez-vous qu'on répand de terribles lettres de Mazzini ? On les distribue par la poste à qui en veut et à qui n'en veut pas. Savez-vous que les mazziniens sont en mouvement ? Ils vont de province en province, de ville en ville, portant des ordres, préparant de nouvelles conjurations, menaçant de mettre toute la contrée à feu et à sang. Malheureux que nous sommes ! Quelles horreurs ! Sainte Madone, qu'allons-nous donc voir ? N'avons-nous pas déjà assez souffert ? On ne voit plus que d'affreux visages, que des mines horribles ! Mon Dieu ! ils nous mangeront tout vifs ! »

Oui, ils vous dévoreront, si vous ne leur opposez pas d'autre barrière que votre verbiage. Ils connaissent mieux le caractère, les tendances du peuple, que certains bacheliers qui ne font que discuter sur les progrès intellectuels des masses. Qu'une révolution vienne à éclater, ce dont Dieu nous préserve, et l'on verra ce que feront ces belles paroles quand il faudra combattre.

En France, passe ; là, le peuple, fatigué de révolutions, se tiendrait prêt à les comprimer au premier coup de clairon. Mais, en Italie, il n'a pas encore assez souffert de la part des conspirateurs, il n'aurait pas la force de leur dire : « Halte-là, sortez d'ici, sinon... » Allons donc ! l'un fuirait par-ci, l'autre par-là ; on se sauverait dans sa maison pour dire des prières, et, afin de conserver sa peau, on pousserait, au gré des conjurés, des cris de vie ou de mort !

Mazzini le sait bien. Dans les premiers jours de 1848, il envoya ses lansquenets partout, et surtout en Toscane, avec Torresini ; à Rome, avec Beltrami. Là, ils commencèrent à se rassembler après les mouvements des premiers jours de mai, puis, aidés admirablement par les ministres Galletti, Mamiani et Campello, on sait comment ils travaillèrent. Toutes leurs espérances étaient dans la guerre de la Lombardie et de la Vénétie. En bons chrétiens, ils se promettaient de commencer par faire semblant de pardonner au pape l'encyclique du 29 avril, et de mener tout doucement les choses pour arriver à lui dire, avec une grâce parfaite, en fils respectueux et dévoués :

« Père saint, voudriez-vous avoir la bonté de nous laisser une petite place dans vos États et de vous retirer à Saint-Jean de Latran, pour votre plus grand avantage et afin d'y prier pour nous ? Nous vous en serons bien reconnaissants. Nous nous exposerons aux fatigues du gouvernement, avec une patience et une résignation entières ; nous suerons, nous nous épuiserons pour le bien et le bonheur des peuples bien-aimés de l'Église. »

Eh ! n'est-ce pas là un beau dévouement au Saint-Siège ? Quelle charité ! quelle bonté ! quel zèle pieux et fervent ! Il ferait envie au bon saint Bernard.

Voilà ce qu'ils cherchaient, tantôt secrètement, tantôt en plein soleil. Comme Mazzini l'avait écrit déjà à Marrast de Paris, il prépara, pour énerver l'armée de Radetzky, et par le moyen de ses commissaires secrets, de nouvelles révoltes et de terribles

soulèvements dans la Bohème, la Hongrie et la Slavonie. Ces troubles devaient déconcerter le vieux maréchal, décourager l'armée et jeter la confusion dans tous les ordres de l'Empire. En envoyant Beltrami à Rome, il lui avait dit : « Mon ami, attention ; n'avance pas sans avoir sondé le terrain. Ne fais pas comme Torresini, qui est trop aventureux, et qui se laisse emporter par son ardeur. Diable ! modère-le. Il brise trop de vitres et risque de rompre les filets déjà tendus, car la Toscane est à nous. À Rome, tu chercheras à enflammer nos plus ardents partisans ; l'entreprise est grande ; les vieilles clefs du Vatican, nous les avons limées sourdement, et d'un coup de marteau elles tomberont en poussière. Mets la hache à la racine, corromps les masses ; si certains vauriens sont pour nous, laisse-les faire, et tu verras. Il n'en manque pas qui s'obstinent à vouloir des réformes : imbéciles ! tout ou rien. Pensent-ils que nous combattons depuis vingt ans pour nous contenter d'un simulacre de réformes ? D'abord, l'étranger hors du sol sacré de l'Italie ; puis, en route les rois, avec le pape en tête de la procession ! Que l'Italie soit une et qu'elle appartienne au peuple ! Le peuple sera lui-même son pape, son roi, et il sera invincible ! »

Telles furent, en partie, les instructions de Mazzini à Beltrami et aux autres commissaires envoyés, sur la fin de 1847, au commencement et au milieu de 1848, dans tous les États italiens. Mais au ciel on faisait d'autres comptes, et Mazzini n'avait pas de commissaires qu'il pût envoyer à cette Rome et à ce pape, afin d'y confondre les calculs et de soustraire la somme. Il criait néanmoins : « Dieu le veut ! » On aurait dit un héraut à qui Dieu avait révélé tout bas ses secrets, pour les publier aux nations. « Dieu le veut ! » répétaient les porte-voix, depuis Palerme jusqu'à Milan. Dieu ne le voulut pas. Eh bien, malgré tout, ces obstinés n'en continuent pas moins à crier, dans les journaux qui s'impriment en Piémont, en Toscane, à Rome et à Naples : « Dieu le veut ! »

VII. – LES DEUX COUSINES.

Il y avait à Rome deux cousines qui avaient épousé les deux frères. Elles demeuraient sous le même toit, et chacune d'elles avait deux fils en bas âge. Elles s'asseyaient à la même table, chaque famille en occupant la moitié. Les places d'honneur étaient réservées au vieux père et au chanoine, frère des deux époux. C'était une bonne maison, où l'on vivait largement, car le vieillard aimait la bonne chère, le luxe et les cérémonies, bien qu'il ne fût pas de lignée patricienne. Son père, qui avait occupé comme fermier les vastes domaines de princes romains, s'était enrichi par le commerce des grains, la vente des bestiaux et surtout par celle des juments de bonne race, qu'il élevait pour l'attelage ou la guerre, et qu'il vendait à la remonte pour les dragons du pape. Après sa mort, son fils acheta, avec les gains du commerce, des biens de communautés religieuses, vendus à bas prix dans les révolutions du siècle dernier. En les revendant, il lui fut facile de réaliser de grands bénéfices. Il plaça son argent, et les banques doublèrent sa fortune. Ses fils épousèrent des filles très riches, et sa famille se vit ainsi élevée à une position magnifique. La femme du second fils était plus belle que sa cousine, dont la dot avait été plus considérable que la sienne. Toutefois elle se souciait peu de sa beauté, ce qui est extrêmement rare dans une femme ; sa piété était admirable, et elle fréquentait les églises, sans négliger ses devoirs d'état. L'autre, au contraire, mettait tout son bonheur à se produire dans le monde ; elle portait des robes splendides et suivait les modes les plus nouvelles, cherchant, au théâtre, à attirer les regards sur elle ou à se faire admirer dans les soirées et dans les grandes fêtes de Rome.

Ces deux dames, d'une éducation assez distinguée, gardaient,

en famille et vis-à-vis des étrangers, toutes les apparences de la bonne harmonie. Jamais il ne leur échappait, en présence de leurs maris, un geste, une parole qui pût trahir l'absence de l'affection réciproque que faisaient supposer en elles leurs liens de parenté. Cependant, quand elles se trouvaient en tête-à-tête, la plus sage était parfois piquante, et l'autre se laissait aller à des mouvements inspirés par son esprit fier et altier. Au plus léger motif, elle lançait une parole comme par hasard, à laquelle sa belle-sœur répliquait résolument, mais tout en cousant ou en brodant. À ce mot, l'autre rougissait, se mettait en colère et appelait sa fille Clarina, qui jouait avec son petit cousin. L'enfant arrivait en rajustant ses cheveux et en se disant à elle-même, car elle connaissait sa mère : « Gare, si tu arrives chiffonnée ! » L'autre dame, au contraire, plus maîtresse d'elle-même, faisait semblant de ne pas entendre, et, sans se décontenancer le moins du monde, ne répondait aux emportements de sa cousine que par un sourire calme et doux.

Quand survinrent les évènements de 1848, la plus mondaine des deux cousines, fréquentant des jeunes gens légers, des hommes de peu de sens et de foi plus douteuse encore, se trouvait souvent entraînée dans les soirées et les concerts, où la conversation roulait constamment sur la situation de Rome et les doctrines politiques. Au milieu d'une symphonie bruyante de Rossini, d'une intrigue légère de Verdi, ou d'une mélodie de Bellini, adieu le bon sens dans la politique : c'étaient des discussions si bien préparées qu'on pouvait réputer fort heureux celui qui en rapportait un tout petit reste de respect pour le pape.

Les femmes ont généralement le caractère doux et pacifique, et savent, mieux que les hommes, apprécier les bienfaits de la paix et de la sécurité domestiques. Quand arrivent les troubles et les changements de dynastie dans les États, elles prennent le parti de l'ordre et s'attachent aux institutions existantes. Si, aux périls qui menacent les choses de ce monde, viennent se joindre des menaces

contre la religion, le sexe pieux se met en garde contre les menées perfides des novateurs. Malheur à qui blesse la femme sur ce point ! Elle tient tête aux audacieux avec fermeté, leur ferme la bouche d'un mot et les déconcerte d'un regard.

Mazzini et les autres agitateurs des sociétés secrètes ne l'ignoraient pas. Ils savaient que, particulièrement en Italie et surtout à Rome, la foi et la piété sont profondément enracinées dans le cœur des femmes. La dame romaine fréquentera le monde, se montrera excessivement gaie dans la conversation, et même quelquefois vaine, légère et peu réservée ; mais il est rare qu'au fond de son cœur ne brille pas le flambeau de la piété de ses ancêtres. On chercha donc tout d'abord à leur faire croire que l'agitation serait toute à la gloire de la religion ; que les réformes demandées au pape favorisaient le culte de Dieu, en même temps que la liberté ; qu'en retranchant un peu de l'autorité des papes, ils n'en demeureraient pas moins les pères des fidèles ; qu'on ne voulait que les délivrer de l'embarras des affaires temporelles. Enfin on n'en pouvait douter, Rome devait toujours être la reine du monde catholique ; mais, pour cela, il fallait que disparût le funeste esclavage des peuples, où le clergé l'entretenait par l'ignorance : Rome alors deviendrait la métropole la plus florissante du monde.

Les bonnes femmes couvaient avec soin ces œufs d'où devait sortir le bonheur du monde, et si quelque homme sensé leur eût dit le contraire, cherchant à les avertir doucement que de ces œufs devaient sortir des serpents et des basilics, elles se seraient récriées contre cet avis charitable, et, animées d'une colère superbe, elles eussent chassé de leur présence le moniteur imprudent. On aurait plus facilement dompté un lion que l'obstination de ces femmes, toujours plus opiniâtres que les hommes dans leurs opinions. Le mal était si grand, surtout à Rome, même après le triomphe des alliés et le retour du pape, que, beaucoup d'hommes étant revenus de leurs égarements, la plupart

des femmes persévéraient dans leurs tristes erreurs ; les plus difficiles à désabuser étaient les femmes du peuple. La raison de cette différence, c'est la borne étroite de l'intelligence qui ne veut pas de preuves, et qui, semblable à ces enfants orgueilleux et gâtés, repousse toute remontrance, se bouchant les oreilles et ne voulant même pas peser les raisons que leur père a de les réprimander.

Or nos deux cousines discutaient souvent sur ce chapitre, et Laure, dévouée au parti des *blancs*, ne tarissait pas et s'en prenait à Mathilde, qu'elle baptisait du nom de *noire*.

« Je ne suis ni noire ni rouge, répondait Mathilde, et vous avez tort de transporter dans notre maison toutes ces divisions de la rue. Il n'y a ici qu'une couleur, c'est celle de la paix et de l'harmonie. Si j'étais à la place de Giacopo, votre mari.....

– Et que feriez-vous si vous étiez à sa place ? interrompit vivement Laura. Vous débiteriez à l'envi des patenôtres à San-Agostino, et pendant ce temps-là les femmes s'amuseraient.....

– Je ne dis pas cela...

– Vous le dites assez. Giacopo est un sot de se laisser conduire du bout du nez par Philippe, votre excellent mari, qui est un *noir* affreux, un dévot du pape ! J'en suis si indignée que, si on n'en vient pas à une division...

– Eh ! vous voilà encore dans les divisions... On ne peut pas dire son opinion avec calme ; il faut prendre feu. Pour la calmer, il faudrait dire un peu de mal du pape, des cardinaux et des prélats. Il faut réfléchir sérieusement, Laura. Quels sont ceux qui méprisent le pape et son gouvernement, sinon des étrangers, des vauriens, et... je n'ai pas peur de le dire... des scélérats ?

– Ah ! papaline sans charité ! Voyez la sainte nitouche ! elle ne se confesse pas de ces belles paroles contre des chrétiens. Mais les prêtres, quand il s'agit de leur boutique, ont une morale à part.

« En dire du mal, dévoiler leurs ruses, découvrir leurs fourberies, manifester leur ignorance, leur sot orgueil, leurs

faiblesses, c'est être coquin, hérétique, infidèle ; et, au lieu de désapprendre la calomnie à leurs pénitents, ils les y excitent en leur versant sur la tête un déluge d'indulgences plénières. C'est très bien, c'est parfait !

– Il n'y a pas de boutique qui tienne, ma chère Laura. C'est un péché de blasphémer les choses saintes, et non pas d'appeler par son nom celui qui les blasphème. Vraiment, à les entendre, celui qui commet les péchés, c'est le pape, parce qu'il commande dans sa maison. On crie qu'il devrait s'en confesser comme d'un sacrilège, et que le confesseur, s'il avait de la conscience, lui refuserait l'absolution jusqu'à ce qu'il ait réparé ses torts ! Je l'ai entendue, moi, cette belle proposition, je l'ai entendue de mes oreilles sur des lèvres roses, surmontées d'élégantes moustaches que vous ne connaissez malheureusement que trop bien. Le pape restituer ses États !... Les États de l'Église appartiennent donc à Mamiani, à Galetti, à Sterbini, à Cicervacchio ?.....

– Taisez-vous, bigote que vous êtes ! vous ne faites que débiter les sornettes de don Stefano, votre maître dans l'école des rétrogrades. C'est un hâbleur fieffé, un vilain renard caché sous la soutane avec une croix sur la poitrine, un Tartufe comme celui de Molière.

– Vos injures, ma chère, vous donnent évidemment raison.

– Non, non, j'ai un bon argument pour réduire au silence votre don Stefano. L'État de l'Église n'est ni à Sterbini, ni à Cicervacchio ; mais il est au peuple : les papes n'y ont aucun droit. Mamiani, Galetti et les autres sont les défenseurs du peuple, élus par le peuple pour le représenter.

– Vraiment ? C'est dommage, ma chère Laura, que vous ne portiez pas culotte : vous seriez un vrai tribun du peuple, et bien digne de le représenter. Que diriez-vous, si, dans notre maison, nous venions tous à nous soulever avec grand bruit, avec grand fracas, courant à la chambre de notre beau-père, et lui criant : « Il est temps d'en finir, signor Ignazio ; à nous les clefs et l'argent, à

nous les livres de compte ! Nous avons droit à la caisse ; les propriétés sont à nous : le mobilier, l'argenterie, l'or, les bijoux, nous reviennent en toute justice ; les facteurs, les fermiers, les greniers, le bétail, sont notre héritage commun ! Vous, signor *Suocero*, vous n'avez plus rien à y voir : restez à votre chambre, récitez votre rosaire, et ne vous mêlez plus de l'administration de nos biens ; nous en donnons la charge à Ciacopo et à Philippe ; les choses n'en iront que mieux. » Que vous en semble, Laura ? Et notez que Giacopo et Philippe sont héritiers naturels. Mais le peuple, qui l'a investi de ce domaine qu'il prétend avoir sur l'État ? S'il a autorité sur le pape, s'il peut lui ôter le gouvernement, pourquoi n'aurait-il pas le droit de dire aux princes romains : « Signori, ces biens sont à nous, et nous allons en administrer les revenus ; ces beaux palais nous appartiennent, nous les habiterons et en recevrons les loyers ; ces galeries de statues, de tableaux, de camées, de vases antiques sont le patrimoine du peuple romain. » Qu'en dites-vous, Laura ? Et s'ils venaient vous dire : « Signora Lauretta, ces belles chambres, ces riches et élégants salons, ces tapis moelleux, ces meubles précieux, ces rideaux de soie, ces agrippines, ces divans, ces pianos, sont à nous, allez-vous-en ! » Si, descendant dans les remises et les écuries, ils déliaient les chevaux, les attelaient aux voitures et disaient au cocher : « Allons, marche, nous voulons nous promener au Corso ! » seriez-vous charmée de voir mettre ainsi en pratique votre belle doctrine sur les droits du peuple ?

– Non, certes ! Mais vous détournez la question. Nous parlons des prêtres, et vous finissez par les princes romains. Que les prêtres disent la messe et récitent leur bréviaire, mais qu'ils laissent le gouvernement aux séculiers. Le Christ l'a dit clairement : « Mon royaume n'est ras de ce monde. »

– Sans doute. Mais a-t-il dit que le monde serait à Sterbini, à Cicervacchio et aux autres mazziniens ? Voyez un peu comme je suis simple ! Jusqu'à présent, j'avais cru que Sterbini était un

médecin de Vico, ayant autorité dans la pharmacie ; et Cicervacchio, un charretier, dont la royauté s'exerçait dans l'écurie et dans la taverne de la place dell'Oca : pas du tout, ils sont des rois à couronne ; et tous les autres gueux qui aspirent à l'empire de Rome en ont été investis par le saint Évangile, qui l'a enlevé au pape et aux prêtres pour le donner aux mazziniens avec les clefs de saint Pierre. Et le pape doit s'en retourner à ses filets de pêcheur ! Triomphe, cité de Rome, sois fière de tes nouveaux rois ! Ils sont riches, et vont verser leurs trésors dans ton sein : tu vas te voir changée en un vrai pays de Cocagne !

– Voyez donc là méchante... la calomniatrice... Elle ose parler ainsi des protecteurs du peuple, de nos bienfaiteurs, des fondateurs de la liberté romaine, qui cherche à nous délivrer de la tyrannie et de la prêtraille...

– De la prêtraille, dis-tu ? Franchement, Lauretta, tu ne voudrais pas voir ni toi ni nos enfants sous la domination de ces nouveaux Scipions ! »

Pendant que les deux cousines s'escrimaient de la sorte, et que Laura, sentant sa langue impatiente, s'apprêtait à donner à Mathilde une repartie piquante, arrive Giacomo, tout essoufflé, disant à sa femme :

« Laura, tu ne sais pas ? Je viens de rencontrer ton frère Gigio, courant au quartier des pompiers de la Minerva, lesquels s'empressent en ce moment hors de la porte du peuple pour aller éteindre l'incendie de la belle villa de Gigio.

– Oh ! mon Dieu ! un incendie ! Comment ce malheur est-il arrivé ?

– On le sait. Avant-hier, Gigio se trouva, au café de la place Colonna, avec une bande de mazziniens qui déblatéraient sur le pouvoir civil du pape, et célébraient les avantages et le bonheur qui résulteraient du ministère laïque. Gigio, d'abord, prenait son café et se taisait, les laissant débiter à qui mieux mieux leurs outrages ; mais quand il entendit Federico dire : « La petite

cervelle de Mamiani vaut mieux à elle seule que les gros cerveaux de tous les cardinaux et du pape réunis », Gigio ne put s'empêcher de remuer un peu la tête, se pinçant les lèvres avec l'expression du dédain. Federico le vit, et, se tournant vers lui avec la colère du serpent : « Pourquoi oses-tu me contredire, vilain *noir* ? » Gigio lui répondit avec calme : « Je ne vois pas pourquoi les prêtres ne pourraient avoir autant de cervelle que les laïques, et j'ignore ce qui les empêcherait de gouverner comme tout autre homme qui a deux yeux au front et la tête entre les deux oreilles ?

– Je dis que l'onction sacerdotale leur dénature et leur cuit le cerveau. D'ailleurs, étant toujours plongés dans les *Gloria Patri*, ils se bêtifient nécessairement. Qu'ils conduisent les vieilles femmes à la messe et aux processions, mais qu'ils ne se mêlent pas de diriger les États ⁹ !

– Il y a pourtant eu plusieurs papes qui ont appris l'art de gouverner à bien des rois, à de grands empereurs ; et des cardinaux qui ont donné des leçons aux ambassadeurs et aux ministres des plus belles couronnes du monde chrétien. Lisez l'histoire.

– Quelle histoire ? Nous ne voulons plus être gouvernés par des imbéciles. »

« Gigio, s'apercevant que la tempête allait éclater, s'avisa de sortir de là au plus vite. Mais, le soir, après avoir causé longtemps selon sa coutume avec Aurélia, il sortit et prit la rue *del Bollo*. Il aperçut un jeune homme, la main droite cachée sous ses habits, et tout prêt à lui enfoncer un poignard dans le cœur. Gigio, qui est aussi brave que vertueux, tira aussitôt de ses poches deux pistolets, les dirigeant sur le front de ce vil et criminel sicaire, qui, sans se faire prier, s'enfuit par la rue *del Pellgrino*. Hier, Tommaso, le concierge de la villa, vint trouver Gigio et l'avertit que deux des plus vilaines figures de la bande de Cicervacchio avaient passé par là demandant à boire et regardant autour d'eux par les fenêtres du rez-de-chaussée. Pendant qu'il était allé

chercher du vin, Mariuccia, sa fille, avait vu l'un d'eux fixer attentivement les yeux sur l'écurie et sur la fenêtre du magasin à foin. Quand ils eurent bu, l'un d'eux dit : « C'est bien ici la villa du seigneur Gigio ? » Gigio ne tint aucun compte de cet avertissement. Ce matin, un garçon de ferme accourut à cheval, lui annonçant le sinistre. Il paraît que, pendant la nuit, ils ont escaladé le mur et ont jeté de la résine sur la porte de l'écurie, y ont mis le feu et se sont enfuis par le même chemin, car on voit dans le jardin des traces de pas qui se croisent. Au pied du mur, le terrain est foulé, et le rosier sur lequel ils ont monté est tout renversé.

– Ah ! brigands, s'écria Laura, oubliant les invectives qu'elle venait d'adresser à sa cousine ; ah ! scélérats, est-ce ainsi que vous traitez un concitoyen ? Est-ce là la sécurité que vous devez inspirer aux gens de bien : brûler nos villas ! assassiner nos frères ?

– Attends un moment, ma chère Laura, reprit son mari, conserve tes malédictions. À voir la manière dont marchent les choses, ils viendront bientôt nous enlever nos candélabres d'argent, nos crucifix et nos bénitiers dorés, les matelas de nos lits et jusqu'aux casseroles et aux cuivres de la cuisine. Si Dieu les laisse faire, ils détruiront, ils brûleront nos villas pour en vendre les briques ou pour enlever les tuyaux de plomb de leurs fontaines. Laisse-les faire, et tu verras. »

Giacopo prophétisait. Laura a vu de ses propres yeux ces drames inouïs. Elle a été contrainte de donner ses matelas couverts de satin pour former les barricades, lors du siège de Rome ; elle a dû laisser piller son argenterie de table et de buffet, son or, ses bijoux. Sa maison était bien connue, elle ne fut pas oubliée. Le pillage se fit avec tant de soin et d'ardeur que, si le vieillard n'avait pas fait creuser plusieurs cachettes au fond des puits, Laura aurait mangé avec des cuillers d'étain et des fourchettes de bois. Le croirait-on ? Il s'est trouvé, même après

cette catastrophe, des femmes romaines assez aveugles pour se laisser voler jusqu'au dernier de leurs cheveux, afin d'avoir le plaisir de voir régner Mazzini à Rome, en la place du pape, qui est, en même temps que le père des fidèles, la gloire, l'illustration et la vie de Rome.

Ajoutons que ces dames, bourgeoises ou plébésiennes, ne souhaitaient si ardemment voir Mazzini sur le trône que pour obtenir la licence et s'affranchir de la loi sainte et pure, mais trop sévère, du Christ ; pour se débarrasser des remords qui troublaient leur conscience et leur vie.

Si le pape changeait l'Évangile, et laissait, comme Mahomet,

Chacun selon son goût suivre sa propre loi ;

s'il laissait le vice en sécurité, ces malheureuses n seraient pas si ardentes à provoquer des changements de gouvernement. Mais Mazzini, qui prêche l'homme-dieu et la femme-déesse, leur dit, dans son panthéisme :

Le code du progrès permet tout ce qui plaît,

et s'attire ainsi les bonnes grâces, les sympathies de ces héroïnes, qui l'accueillent volontiers comme leur pape et même comme leur Dieu.

« Voilà ! dit aussitôt Laura, après que Giacopo eut cessé de parler ; les noirs sont tous comme Mathilde, ma chère cousine, qui va, chaque matin, user les dalles de l'église, soupirer devant toutes les madones, tremper ses doigts dans la petite lampe de San-Agostino, et tous les huit jours souffler dans les treillis des confessionnaux, et puis... et puis on ne se fait pas défaut de dire du mal des femmes, qui préféreraient le gouvernement de Mazzini à celui des prêtres ! De mauvaises femmes ! cela me plaît beaucoup ! Ne savez-vous pas, *noirs encroûtés*, qu'il y a des dames

très vertueuses et très pieuses qui préféreraient Mazzini, Rosalès, Beltrami et de Boni à tous ces *kyrie eleison* en cappa-magna, qui ne savent pas gouverner ? Et ce ne sont pas des femmes vertueuses et pieuses seulement, mais des prêtres très savants et très saints, qui se rangent de notre avis.

– Ma bonne Laura, maintenant que Mathilde est allée jeter un coup d’œil sur ses enfants, me permettez-vous de causer un peu entre nous, intimement, sans mauvaise humeur ?

– Eh bien, que voulez-vous me dire ?

– Approchez, que je vous parle à l’oreille : combien y a-t-il de temps que vous ne vous êtes confessée ?

– Fou que vous êtes ! quelle demande inconvenante à une dame qui... Mais je ne me laisse pas égarer par les superstitions des noirs. Je ne me confesse plus depuis... que sais-je ?... depuis que j’ai entendu dire à des hommes d’esprit que la confession n’est pas nécessaire au salut.

– Très bien, ma Laura. C’est ce mazzinien si bien frisé, qui aime les beaux-arts, et va de grand matin chez ce sculpteur... vous me comprenez... Et vous, vous nous faites croire que vous vous rendez à la messe, tandis que vous allez voir comment se trouve cette belle statue...

– Vous êtes un impertinent.

– Excusez-moi, Laura, je voulais plaisanter. Certainement toutes les mazziniennes sont très pieuses et très vertueuses, toutes absolument, n’est-ce pas ? Elles soufflent si bien dans les grilles des confessionnaux, qu’il ne tient pas à elles qu’elles ne s’enrouillent et ne se tapissent de magnifiques toiles d’araignée.

– Et puis, vous autres noirs, vous faites consister toute la vertu dans la confession, dans l’assistance journalière à la messe, dans l’éloignement pour le théâtre, les soirées, les danses. Vous voulez nous voir ensevelies vives au fond de nos demeures, soignant les enfants, comme au temps de la belle Godeberte et de la spirituelle Burgandofora de Groningue. Quels beaux jours ! toutes ces vieilles

beautés n'auraient certes pas préféré Mazzini au gouvernement du pape. Mais les temps sont changés, mes amis : il nous faut maintenant un christianisme *civilisé, humanitaire, fraternel*, qui sache marcher sans l'aide du père confesseur.

– Ainsi donc les doctes et saints prêtres dont vous parlez, détestant le gouvernement pontifical (on les compterait sans peine sur les doigts), sont de ceux qui donnent peu d'embarras aux confesseurs comme les mazziniennes ! Nous savons quelle est leur doctrine, quelle est leur sainteté. Vous-même, au moment de la mort, vous ne les voudriez pas à votre chevet, venant vous dire au nom de Mazzini : « Laura, sois en paix, tu es une déesse céleste, et ta demeure, c'est le ciel ! Pour nous, panthéistes, il n'y a pas d'enfer ; l'enfer est la place des rétrogrades et des noirs. Meurs, et tu trouveras la récompense de tes vertus ! »

Laura baissa les yeux et ne put lui répondre : un peu trop de la foi romaine lui restait encore dans les veines. Mais, à Rome, on vit, aux jours de la république, et l'on y voit encore des femmes tellement séduites par les illusions des mazziniens, qu'à les entendre se déchaîner contre le gouvernement clérical on ne peut revenir de son ébahissement. Parmi elles cependant plusieurs étaient entretenues par la congrégation de la bienfaisance pontificale, par les pensions de la chambre que leur avaient obtenues de bons prélats, en faveur de leurs pères qui avaient servi le gouvernement. Quelques-unes de ces femmes maudissaient les prêtres pendant qu'un de leurs frères, prêtre lui-même, les nourrissait et les habillait ; pendant que leur oncle, chanoine, faisait instruire leurs enfants ou mariait leurs filles en les dotant. D'autres, après s'être épuisé la rate à déclamer, avec des mazziniens, contre le gouvernement des prêtres, sortaient de là pour aller faire des doléances auprès de quelque cardinal et lui demander des secours ; puis, les ayant obtenus, et lorsqu'elles les tenaient encore dans leurs mains, elles maudissaient déjà leurs bienfaiteurs.

Que d'âmes nobles, en lisant ces monstruosités, diront en elles-mêmes : « Il ment ! » Vous avez raison ; je mens.

VIII. – ERSILIA.

Engagé dans les abominables mystères de la *secrète alliance* allemande, directeur actif et intelligent des conjurations, Aser avait retiré, de ses rapports avec les Allemands, cette noblesse de caractère et cette hauteur d'âme qui méprisent la lâcheté de la trahison, détestent les basses perfidies et abhorrent souverainement l'assassinat. Il rêvait la république universelle, et cherchait de tout son pouvoir la réalisation de son rêve ; mais il ne voulait y arriver, s'il était possible, qu'en soulevant les peuples pour entreprendre une guerre ouverte contre les monarchies. Pendant les campagnes de la Vénétie et de la Lombardie, il s'était toujours comporté en brave ; en remplissant sa charge de commissaire de guerre, comme en sa qualité d'adjudant, il se trouva à tous les combats importants sur le Sile, la Piave, le Bacchiglione, l'Adige et le Mincio. Dans chaque rencontre, il donna des preuves éclatantes de sa haute intelligence, de sa bravoure et de son étonnante audace.

Aussi, précisément à cause de la noblesse de son caractère, il disait aux conspirateurs italiens :

« Vous n'êtes, pour la plupart, que des lâches. Pourquoi exaltez-vous si haut l'indépendance de l'Italie, en vous dodinant dans les fauteuils des assemblées de Rome, de Naples, de Florence et de Milan ? Vous poussez les jeunes gens, pleins d'ardeur et de courage, au milieu des hasards de la guerre, et vous vous imaginez

être des Césars, quand vous n'êtes que des Séjans. Plus cruels que des Syllas, vous restez au fond de vos conventicules, signant des décrets de proscription contre des citoyens qui ont le tort de ne pas penser comme vous, et aiguisant contre eux le poignard perfide du sicaire. Et, pendant que nous combattons, la poitrine et le visage découverts, contre l'étranger, vous, cachés à l'ombre, vous méditez des pièges contre l'Italien pacifique, qui tombe, baigné dans son sang, frappé par le bras d'un concitoyen et peut-être d'un ingrat, d'un parent, ou même d'un ami d'enfance. Il est horrible à penser que, dans Livourne, Bologne, Ancône, Sinigaglia et autres villes italiennes, il est tombé plus de citoyens victimes de l'assassinat que dans plusieurs combats par les canons, les fusils et les sabres des Allemands ; il en est tombé plus dans l'Italie seule que dans la France, l'Allemagne, la Bohême et la Hongrie réunies, où les colères des partis n'étaient pas moins ardentes. Quelle foi les autres nations auront-elles dans la sainte cause de l'indépendance italienne, en voyant que nous sommes plutôt des sicaires que des soldats ; que nous aiguisons beaucoup mieux la pointe du stylet que celle de la baïonnette ; que nous avons un cœur de tigre pour égorger un concitoyen dans un carrefour, et une âme de lièvre quand il faut combattre à l'arme blanche à l'assaut d'une tranchée ? Honte et exécration aux lâches ! »

Telles furent les paroles qu'Aser prononçait à Rome, au *Cercle populaire*, et dans toutes les villes où il passait ; il écrivit à plusieurs conjurés des lettres conçues dans ce sens ; et, chaque fois qu'il entendait parler d'une victime de la *jeune Italie*, il ne pouvait s'empêcher d'exprimer vivement son indignation. Plus d'une fois, méprisant la fureur des mazziniens, il sauva le malheureux désigné à leurs vengeances. Son mépris pour le caractère de la secte s'accrut considérablement dans une conjoncture qui lui donna une preuve des plus frappantes de leur inhumaine cruauté contre ceux qu'ils haïssent ou craignent.

Un jour de juin, vers le soir, Aser dirigeait une exploration de

grande importance pour le succès d'une attaque, et battait le pays avec une troupe de tirailleurs. Il arriva en vue d'un palais somptueux, assis sur le plateau d'une colline. C'était la villa d'un comte qui venait y passer le printemps, et s'y livrer aux plaisirs de la chasse et de la promenade. Ce jour-là, il était à la ville. Aser logea ses soldats dans quelques chambres du rez-de-chaussée, et il fut reçu par le concierge, avec le lieutenant de la compagnie, dans de magnifiques appartements. Les soldats eurent des rafraîchissements en abondance, et, quand le souper fut fini, quand on eut vidé un nombre passable de verres, on sortit sur la pelouse pour y jouir d'une brise fraîche qui soufflait doucement dans les arbres du bosquet voisin.

À une portée de flèche du palais s'élevait un vieux castel du seizième siècle, aux murailles crénelées, et sous les créneaux courait un mantelet aux petites arcades ou consoles soutenues par des modillons à saillie, entre lesquels se trouvaient les mâchicoulis. Le long des créneaux s'élevaient la banquette et les barbicanes qui étaient admirablement bien conservées. Le fossé avait encore ses dents, ses canettes, ses basses-fosses ; on voyait encore les restes de la porte d'entrée du castel, fort basse comme elles l'étaient alors, les piliers sur lesquels reposait le tablier du pont, et le chemin, couvert d'une double couche de grès, pour faciliter la sortie des assiégés.

Aser et ses chasseurs considéraient ces remparts antiques ; quelques paysans et des gardes forestiers du seigneur vinrent à passer, en disant :

« Heureux celui qui le trouvera !

– Quoi ? demandèrent les soldats.

– Signori, dans ce castel il y a un grand trésor caché : tous les vieillards nous l'affirment.

– Et comment vos vieillards le savent-ils ?

– Je vais vous le dire, répondit le caporal des gardes forestiers. Du temps des Gallo-Espagnols et des Austro-Sardes, il se livra

près d'ici une grande bataille. Les Gallo-Espagnols virent apparaître, au haut de ces collines, l'armée des Austro-Sardes de beaucoup supérieure en nombre, et, comme ils descendaient à l'improviste de tous les côtés, ils se décidèrent à cacher ici leur trésor. Ils descendirent dans les profonds et obscurs souterrains de ce castel, et y ensevelirent leurs coffres, pleins de doublons d'Espagne. Figurez-vous quelle quantité d'or ! Mon bisaïeul raconta plusieurs fois ce fait à mon père dans sa jeunesse, et il lui disait qu'un de ses grands oncles avait aidé à faire les fossés ; cela faillit lui coûter la vie, mais il eut le bonheur d'échapper aux mains des Espagnols.

– Eh bien, pourquoi ton oncle, ton bisaïeul, pourquoi vous autres tous n'avez-vous jamais cherché ce trésor ?

– Vous avez beau dire, qui est-ce qui serait assez fou de vouloir descendre dans cet enfer ? C'est vraiment, savez-vous, la porte de la maison du diable ; car les esprits, jaloux de tant de richesses, se sont rendus maîtres de ces cavernes, et malheur à qui en approche ! Il en sort des flammes, des bruits de tonnerre, des éclairs ; la terre tremble, les fondements sont ébranlés, le fond des fossés retentit d'un bruit sourd, les pierres se détachent, les voûtes profondes s'éboulent sur la tête du téméraire qui met le pied ou donne un coup de pioche sur le terrain qui recouvre ces coffres de bronze.

– Allons donc ! s'écrièrent les soldats, peur des esprits, peur des fantômes et des sorcières ! Nous sommes quarante : il n'en faut que dix pour mettre en déroute une armée de démons, leur arracher les cornes de la tête, leur déraciner la queue et leur extraire les ongles des pattes. Allons, prenez quelques poignées de roseaux, et en marche !

– Mais, signori,... pensez-y... Avec le diable, on ne plaisante pas... les falots s'éteignent, on reste dans les ténèbres, et ils nous enfileraient comme des saucisses... Au moins, marchez avant nous.

– Vieux poltron, donne-nous des roseaux, sinon... »

Les paysans s'en allèrent préparer des falots de roseaux ; mais le chef des gardes forestiers ne cessa pas de dissuader Aser de cette entreprise. Aser persista à vouloir donner une récréation à ses tirailleurs. Quand les montagnards eurent apporté leurs faisceaux de roseaux et qu'ils en eurent allumé les bouts, Aser dit : « En marche, garde, en avant. » Ils passèrent le pont-levis, la porte du castel, les arcades intérieures, la galerie, et se trouvèrent sur l'esplanade au pied de la courtine. C'était là le refuge des défenseurs, les murailles et les défenses de retraite ; mais tout cela n'était plus que des ruines entourées de décombres et recouvertes de chiendent et de chardons. Plus loin, ils s'avancèrent dans de profonds souterrains qui conduisaient sous les fondements de la forteresse et qui étaient destinés à faciliter la sortie des assiégés.

Les tirailleurs, en descendant sous ces voûtes humides et salpêtrées, commençaient déjà à éprouver une impression occasionnée par le froid et aussi par la frayeur. Ils marchaient appuyés les uns sur les autres, se meurtrissant souvent les pieds, croyant être en plus grande sécurité lorsqu'ils se trouvaient plus à portée de l'aide de leur voisin. Enfin, après de longs détours, ils débouchèrent dans une caverne plus large et plus obscure, que les paysans appelaient la Bouche du loup, à cause de sa profondeur. Dans les murs des fondements étaient pratiquées des prisons ou plutôt des tanières carrées de sept à huit palmes, pouvant à peine livrer passage à un homme, et si basses que, dans quelques-unes, il était impossible de se tenir debout. Du côté extérieur de la montagne, chacun de ces tombeaux avait un soupirail qui donnait vers le haut un peu d'air et de lumière ; mais ceux qui ouvraient sur l'intérieur de la caverne étaient absolument obscurs et ne différaient en rien d'un sépulcre. C'est dans ces caves qu'on enfermait, au moyen âge, les prisonniers de guerre et les condamnés politiques : ils n'y voyaient plus jamais le soleil, et

mouraient d'épuisement, de faim et de langueur ¹⁰.

Pendant que les chercheurs du trésor s'effrayaient à la vue de ces latomies, et que l'obscurité, le silence et les torches funèbres en redoublaient l'horreur, tout à coup ils entendirent ou crurent entendre un gémissement aigu et profond. Un frisson mortel parcourut tous leurs membres ; les paysans s'enfuirent, mais l'arrière-garde des soldats, avec leur lieutenant, les arrêta. Aser tira son sabre et s'écria :

« Que personne ne bouge, ou il est mort. »

Il ordonna qu'on fit silence, prêta de nouveau l'oreille, et distingua une plainte humaine qui semblait provenir de l'une de ces prisons ; il saisit un falot de roseaux, l'agita, et aperçut devant lui une petite porte au seuil de pierre ; il s'en approcha et dit : « Qui est-là ? » Il entendit une voix languissante qui répondit : « Au secours, chrétiens ! descendez l'escalier de côté et venez à mon aide. »

Aser dit à deux des plus hardis tirailleurs : « Suivez-moi », et, saisissant le vieux garde forestier par le bras : « Va en avant », lui cria-t-il. Le caporal pâlit, ses cheveux gris se hérissèrent, mais il fut forcé de descendre le premier. Après avoir parcouru environ six marches, ils se trouvèrent sur un palier hexagone, qui formait l'intérieur d'un bastion, et, sur le côté, ils virent une petite poterne fermée par un gros cadenas et une forte barre fixée dans le seuil de pierre. Aser détacha la barre, tira le verrou et ouvrit la porte. Que vit-il ?...

Il vit, étendue sur un tas de paille noire et pourrie, une créature humaine ; sa tête était couverte d'une forêt touffue et hérissée de longs cheveux, qui cachaient une partie de son visage, et laissaient voir l'autre, languissante, pâle, amaigrie. Le reste de sa personne était à peine couvert d'un vêtement déchiré, que l'humidité faisait tomber en lambeaux. Ses mains, décharnées et sales, se terminaient par de longs ongles recourbés ; ses jambes effilées étaient nues, livides et rongées d'ulcères. La malheureuse

créature gisait sur ce grabat, et, à côté d'elle, il n'y avait qu'une cruche d'eau, un morceau de pain, un crucifix de cuivre rempli de vert-de-gris dans les creux et rendu brillant sur les parties saillantes, car il avait été souvent tenu dans la main et baisé.

« Qui es-tu ? demanda Aser, frémissant de pitié à cet horrible aspect.

– Je suis Ersilia, âgée de dix-sept ans, enfermée ici depuis dix mois. »

Et, en même temps, elle fermait les yeux, ne pouvant plus supporter l'éclat de la lumière que donnaient les falots, après avoir été retenue si longtemps dans les ténèbres. Elle se souleva pour s'asseoir et ajuster ses haillons autour de son corps.

« Infortunée ! s'écria Aser, quel est le monstre qui t'a jetée dans ce sépulcre ? »

La pauvre Ersilia se cacha le visage dans ses deux mains.

« J'ignore, dit-elle, pour quel motif j'ai été ici enfermée ; mais je sais que tout vient de Dieu, et que, dans son infinie bonté, il nous visite et nous console, même dans ce sépulcre vivant, par les douceurs ineffables de sa grâce. Je désirais vivement me consacrer à lui dans un monastère ; il plut à la Providence de me laisser ici retenir dans la captivité, où j'ai souffert, beaucoup souffert ! Si vous me faites sortir d'ici, vous serez le sauveur d'une innocente. »

Aser, qui n'entendait rien à ce langage céleste, était comme frappé de stupeur à la vue de ce squelette vivant. Il ne se contenta pas de cette réponse.

« Je t'ordonne, ajouta-t-il, de me dire qui t'a enfermée ici ?

– Croyez-en mon témoignage, celui qui l'a fait est plus malheureux que coupable ; je l'aime et je lui pardonne. Il eut le malheur de tomber dans les pièges des sociétés secrètes ; un mauvais ami l'enrôla dans la *jeune Italie*, et, depuis ce moment, il devint dénaturé et cruel. Je suppliai mon frère d'abjurer ses serments impies. Croyez-moi, je l'aurais vaincu si cet infernal ami et tous les autres sectaires ne l'avaient menacé, employant tous

les moyens possibles pour le retenir dans les liens abominables des conjurations. L'année dernière, dans le mois de septembre, une troupe de ces hommes-là vint de la ville voisine dans cette villa, et, après le souper, ils congédièrent tous les domestiques. Mon frère était malade depuis quelque temps, et je craignais que cette veille et cet amusement ne nuisissent à sa santé. J'étais d'autant plus inquiète sur son sort, que, depuis la mort de nos parents, il me tenait lieu de père et de tuteur. Je ne voulus donc pas dormir, et je restai la nuit dans ma chambre, livrée à une cruelle anxiété. À l'intérieur de la maison, j'entendais un grand bruit de voix ; on disait : « Non, cet infâme doit mourir, le comité l'ordonne ! » J'entendais mon frère qui intercédait : « Il est père de cinq petits enfants ! il a une femme qui l'aime !

– Tu es un imbécile, disaient les autres ; qu'il meure, le traître ! »

« À ces mots, je poussai un cri de frayeur, et, dans le mouvement que je fis, je heurtai contre un vase de porcelaine qui tomba et se brisa. Aussitôt, mon cher Nanni sauta dans ma chambre, et, d'une voix étouffée : « Que fais-tu ici ? s'écria-t-il ; va te coucher. » Je me relevai effrayée ; retirée dans ma chambre, je passai toute la nuit à prier pour mon frère. Au point du jour, ma chambre s'ouvre, mon frère entre, pâle, furieux ; il s'approche de moi, place son poignard sur ma poitrine et me dit : « As-tu entendu ce nom ? – Nanni, je n'ai entendu aucun nom. » Et, en même temps, je me jette à ses genoux, je les embrasse, en lui jurant que je n'avais entendu que quelques mots, mais pas de nom propre. Nanni se calma, parut me croire, me caressa doucement, et puis me dit : « Allons nous promener, j'ai besoin d'un peu d'air. » Il me prit le bras, s'engagea dans l'allée de peupliers, et me conduisit à ce castel. Arrivé sur l'esplanade, il me mena dans des corridors, où je trouvai ce chef de nos gardes forestiers, qui me saisit par un bras, m'entraîna, malgré mes plaintes, mes pleurs et mes convulsions, jusqu'à cette caverne, m'y enferma, et, toutes les

vingt-quatre heures, il me faisait descendre, par l'ouverture de la voûte, un peu d'eau et de nourriture. »

Aser lança un regard de feu au scélérat et poussa un cri d'indignation qui fit chanceler le perfide, tremblant comme une feuille.

« Ah ! chien, la justice de Dieu t'a saisi ! » Il le prit au collet et le secoua vigoureusement contre la muraille. Puis, se tournant sur la jeune fille, il ôta sa tunique de soldat, l'en recouvrit, l'aida à se relever, la fit appuyer sur l'épaule de deux tirailleurs qui pleuraient de compassion, et qui l'emportèrent doucement hors de cette horrible tanière. Aser frappa d'un violent coup de poing le garde forestier, l'abattit au fond de la prison, ferma la porte au cadenas et lui cria : « Éprouve à ton tour l'horreur de ce tombeau. » Il verrouilla la porte, fit marcher devant la jeune fille un tirailleur avec un falot et l'aida lui-même à monter l'escalier.

Ses autres compagnons d'armes et les villageois qui l'attendaient arrivèrent, à un signe d'Aser, auprès de l'entrée de ces souterrains. Sur son ordre, deux soldats portèrent Ersilia sur leurs bras au palais, où Aser appela la concierge et lui commit le soin de la coucher sur un lit. Il apprit de cette femme que son maître avait fait croire qu'il avait conduit sa sœur chez une de ses tantes dans une ville éloignée, et il faisait entendre à ses amis qu'il en recevait souvent des nouvelles. Aser détestait de plus en plus la cruauté dénaturée de tous les sectaires, et il maudissait le jour où il s'était enrôlé dans la *jeune Allemagne* ; il écrivit immédiatement à l'évêque de la ville voisine pour l'informer de ce fait horrible, et fit porter la lettre par un écuyer d'ordonnance à cheval. Le lendemain matin, un carrosse amenait l'évêque et un prêtre à la villa. Monseigneur remercia et félicita Aser de son acte généreux, emmena la jeune fille et la confia à la supérieure d'un pieux établissement d'éducation de jeunes filles, en attendant que la justice statuât sur ce fait, conformément aux lois ¹¹.

IX. – LES ASSASSINS DE L'ITALIE.

Mais qu'aurait dit Aser, intrépide comme un lion pour la défense de la liberté à armes courtoises, mais abhorrant souverainement la lâcheté de l'assassinat, qu'aurait-il dit, quelques mois après la guerre de Lombardie, en apprenant les meurtres de tant de citoyens italiens, victimes de la trahison ? Les journaux mazziniens crient que le *Juif de Vérone* est calomniateur, vindicatif et insulteur aux vaincus. S'ils s'avouaient vraiment vaincus, s'ils laissaient l'Italie en paix, l'Italie, qui est noble et généreuse, pleurerait en silence ses enfants assassinés, ses épouses veuves, ses mères malheureuses, ses jeunes orphelins, ses familles désolées. Mais, bien loin de reconnaître en eux-mêmes leur défaite et les maux qu'ils ont faits à l'Italie, ils la menacent encore. S'ils se repentent de quelque chose, c'est de lui avoir encore laissé des yeux pour pleurer et une voix pour se plaindre.

Quant au reproche d'être vindicatif, toute âme noble et droite nous en absoudra : elle sait bien que nous ne parlons de ces atrocités que pour éclairer et détromper cette chère et naïve jeunesse italienne, qu'on entoure de mille séductions, d'illusions mortelles, afin de l'entraîner dans les mystères des sociétés secrètes, ce fléau des nations. Plût à Dieu que cette vengeance pût sauver un jeune homme, fût-ce même un seul, du péril qui le menace ! Plût à Dieu que toutes les vengeances fussent de cette nature ! On pourrait alors les dire bénies, nobles et saintes. Les journaux mazziniens, par leur indignation, nous montrent qu'ils détestent l'assassinat et en rougissent. Nous leur en savons gré, nous qui ne publions jamais le nom d'un sectaire, mais qui exécrons l'assassinat et crions bien haut contre les étrangers qui nous appellent « race d'assassins » ; qui protestons que, pour un

assassin, cent mille Italiens se lèvent prêts à l'abhorrer ; nous qui déclarons que l'assassinat politique est descendu en Italie de par delà les monts, où furent dictés, par Weishaupt, les articles sanglants de son code secret de *l'illuminisme*.

Quoi qu'il en soit, des assassinats ont été commis en Italie, et nous ne calomnions personne en les délestant, en les déplorant comme les conséquences de ces fureurs de partis, excitées par les factions étrangères dans les cœurs italiens, cœurs plus inflammables que partout ailleurs. Que de mères, d'épouses, de frères et d'amis ont éprouvé une consolation dans leur douleur, en entendant une voix franche appeler sur ces victimes la commisération de l'Italie entière, les honorer d'une larme et d'un éloge bien mérités par ces citoyens bons et vertueux, tombés sous le fer homicide de traîtres à la patrie, qui ont souillé la liberté dans le sang innocent de leurs frères !

Sera-t-il dit à l'étranger que, dans l'Italie, il y a des journaux rédigés par des plumes italiennes pour défendre les sicaires, effacer le sang qui souille leurs traits, laver cette main cruelle qui a percé le cœur de son frère, cœur qui battait du plus généreux amour de la patrie ; et que, si un homme franc, pour l'honneur de l'Italie, excite la haine des jeunes gens contre ces noirs excès, il ne pourra échapper à la qualification de calomniateur ? Plût à Dieu que la voix publique se fût trompée, que nos yeux eussent mal vu, que les épouses ne portassent pas le deuil, qu'aucun enfant ne se dit orphelin, qu'aucune mère n'entrât dans sa chambre vide pour y pleurer son fils unique, l'amour de ses yeux, le soutien de sa vieillesse.

Celui qui a échappé au piège déjà tendu, celui qui a survécu à sa blessure, celui qui a vu heureusement détourné, par la grâce de Dieu et la protection de son bon ange, le coup qui lui était porté, tous ceux-là vivent encore pour témoigner que, si l'assassin n'eut pas de succès, il n'en fut pas moins cruel. Le marquis François de Bourbon del Monte, jeune homme de grand lignage, issu du sang

le plus noble et le plus généreux de l'Italie, unique rejeton de sa famille, excellent époux, cher à ses amis, compatissant envers les pauvres, plein d'amour pour sa patrie, vrai type du brave Italien, était colonel de la garde nationale d'un bourg voisin d'Ancône. Quand l'ordre lui fut intimé de donner son vote pour la constitution romaine, il répondit :

« J'ai prêté serment de fidélité à mon légitime prince et père, le grand pontife Pie IX, et je n'ai qu'une foi. J'aime ma patrie. Pour elle, je sacrifierais mes biens, mon sang et ma vie ; mais la foi jurée, jamais ! »

Peu de jours après, un soir, il était seul dans sa chambre, occupé à faire sa correspondance ; il entend qu'on ouvre, il lève les yeux et voit un jeune homme s'avancer vers lui, la main droite cachée sur la poitrine. Le marquis, sans la moindre altération dans les traits, lui dit :

« Que me voulez-vous, à cette heure, sans être annoncé ?

– Je viens, répondit-il en lui jetant un regard menaçant et irrité, je viens prendre vos ordres pour demain, qui est le jour de la réunion.

– Caporal, reprit le marquis, c'est moi qui donne les ordres au capitaine ; allez chez lui demain matin, vous les recevrez. »

Déjà il s'avançait vers le marquis ; mais, au même moment, arrive le concierge, qui, l'ayant vu entrer à la dérobée, l'avait suivi de près ; il se dressa à côté de lui. Le traître, l'apercevant, lui dit : « Crains-tu quelque chose pour ton maître ? » Et il retira la main de sa poitrine.

Le marquis le regarda fixement, lui souhaita le bonsoir, le congédia et donna au concierge je ne sais quelles instructions.

Le sicaire, dévoré de rage, descendit l'escalier, traversa le portique et arriva à la porte des écuries du marquis, d'où sortait par hasard un palefrenier, portant une botte de paille. L'assassin, saisi d'un mouvement de fureur, s'écria : « Puisque je n'ai pu tuer ton maître, toi, du moins, son vil esclave, tu ne m'échapperas

pas.» Et, lui frappant un coup de poignard à la gorge et deux autres coups dans la poitrine, il le fit tomber à terre, baigné dans son sang.

Je voudrais que les philosophes, observateurs des passions humaines, pussent nous indiquer dans quelle partie du cœur se cache cette horrible et bestiale fureur, cette soif ardente de sang, cette féroce avidité de l'assassinat qui ne s'assouvit que dans la mort. Cette rage doit vraiment suffoquer les meurtriers de la *jeune Italie*, qui, à défaut de la victime désignée, se déchaînent sur un malheureux innocent, qui a le tort de servir son maître. Nous en avons vu plus d'un exemple : à Rome, le 16 novembre 1848, quand la demeure du cardinal évêque de Porto fut envahie, à défaut du prélat qui s'était enfui, ils voulurent se donner la consolation barbare de percer son lit de mille coups de dague ; à Gênes, quand les conjurés furieux se précipitèrent dans la maison des jésuites de Saint-Ambroise, où ils ne trouvèrent pas ces malheureux, ils se mirent à frapper de coups de dague, de poignard et de baïonnette les statues des martyrs de la compagnie qui ornaient l'atrium et les cloîtres intérieurs, ajoutant ainsi le sacrilège à leurs autres excès. Non contents de ce crime, ils déchirèrent le monogramme de Jésus, emblème de la compagnie, l'arrachèrent des murs et le mirent en pièces ainsi que les vases de marbre précieux de l'autel. Chose horrible à dire ! le jour de la Pentecôte, où l'Église naquit de la lumière enflammée de l'Esprit-Saint, ils coururent comme des furieux dans la ville, et, ne pouvant frapper à coups de poignard les jésuites qui n'étaient plus à Gênes, ils effacèrent, avec leurs poignards, des portes et des murs le nom très saint de Jésus. Des échelles furent appliquées contre les murailles ; ils y montèrent avec ardeur comme à un assaut, ne cherchant point d'autre ennemi à attaquer que le nom de Jésus. Ce nom, devant lequel s'inclinent le ciel, la terre et l'enfer, ils déchaînèrent contre lui, comme les Turcs à la prise de Rhodes et de Famagouste, leur fureur insensée.

Malheureux ! vous enleviez à cette ville son plus fort rempart ; vous arrachiez de sa tête sa couronne de gloire, à son cœur la force qui le soutenait, à son bras le bouclier de sa défense ! Gênes, dont presque toutes les habitations, depuis le palais somptueux jusqu'à l'humble chaumière, sont ornées des images et des noms de Jésus et de Marie, Gênes a dû subir ce spectacle d'iniquité. Mais, ô bon Jésus, tu sais que Gênes ne t'a pas effacé de son cœur, et, si les impies t'ont banni de ses maisons, Gênes t'adore, t'aime et t'honore dans le cœur de ses enfants : elle attend, dans l'humiliation et la douleur, le moment fortuné de replacer ton nom dans ses demeures et de réparer d'une manière éclatante l'outrage qu'on t'a fait subir.

Après avoir été protégé par son bon ange, qui détourna le coup du sicaire, le marquis de Bourbon del Monte reçut un autre gage merveilleux de la protection de Marie. Après le premier danger, la marquise sa mère, femme d'une grande piété, alla avec son mari faire célébrer un *triduo* solennel à la Madone miraculeuse de San Ciriaco. Le jeune marquis voulut s'y rendre aussi ; mais, arrivé dans la rue la plus populeuse de la cité, un garde national l'accosta pour lui dire quelques mots, selon le signe convenu des conjurés. Le marquis serra la main du traître et partit, suivant son chemin vers la cathédrale. Il avait à peine fait quelques pas qu'un sicaire lui appliqua un pistolet sur la tempe et tira la détente, mais le chien retomba et l'arme fit long feu. Le marquis avait à peine eu le temps de faire un acte de remerciement à la Madone qu'un autre coup de pistolet était déchargé contre lui, à trois pas de distance. La balle siffla à son oreille et agita une mèche de ses cheveux. Le jeune homme, d'un pas résolu, marcha vers l'arc de San Agostino qui croise la rue, et une troisième balle vint passer à quelques pouces au-dessus de sa tête.

Sorti sain et sauf de cette triple tentative d'assassinat, exécutée par trois assassins, en plein jour, dans l'endroit le plus fréquenté d'Ancône, à une heure de promenade, au milieu d'une

foule stupéfaite d'une si impudente lâcheté ; consolé et triomphant de la protection de Marie, qui l'accompagna jusqu'à la cathédrale, le marquis s'empressa de porter à sa patronne des actions de grâces si bien méritées. Si nous sommes des calomniateurs aux yeux des journaux mazziniens, l'histoire n'a plus de témoignages à invoquer, et nous nous résignons de bon cœur à ce qu'on nous inflige la note de menteur.

Ce n'est pas de cet assassinat seul que la plus belle partie de l'Italie fut épouvantée : elle ne se rappelle pas sans frémir encore les cruels attentats qui ont souillé ses villes. Forli pleure encore l'archidiacre de sa cathédrale, le digne et pieux Francesco Liverani, curé de Sainte-Marie in Schiavone, tué traîtreusement sur la place de cette même église, qu'il avait relevée et embellie avec sa fortune particulière. En face de ce temple où il sacrifiait chaque jour l'Agneau de paix en expiation des péchés du peuple, où il prêchait la tendre charité de l'Évangile, où il accueillait avec tant d'amour les brebis égarées, les réconfortant, les animant à l'espérance ; où il distribuait tant d'aumônes à la veuve délaissée, à l'orphelin, à la fille tristement exposée à se perdre, au vieillard infirme qui trouvait dans l'amitié de son pasteur le soutien de sa vieillesse.

Forli a encore sous les yeux le cadavre de Luigi Finucci, magistrat ferme et intègre, qui, retournant tranquillement chez lui, trouva sur la place publique le sicaire qui l'assassina. Forli a vu souiller de sang sa fête populaire au milieu de la grande place où s'agitait la foule, parmi les chants des citoyens joyeux. Là, un cruel sicaire perça le cœur du brave et loyal Halter, commandant du second régiment des Suisses, mort victime de sa fidélité et de sa fermeté à faire respecter l'ordre et la loi. Antonio Placucci lui-même, quoique révolutionnaire, quoique compagnon des conspirateurs, parce qu'il ne fut pas assez cruel et féroce, parce qu'il voulait amener les autres affidés à des sentiments moins inhumains, fut massacré sans pitié, en plein jour, au milieu des

réunions de citoyens, en face des boutiques, sous les yeux d'un peuple nombreux.

Et à Faenza, Annibal Rondinini, homme si pieux, si doux, si bienveillant, qui s'occupait avec tant de zèle du bonheur de ses concitoyens, ne mourut-il pas victime de la même cruauté ? Et l'inspecteur Angelo Ballardini ne fut-il pas tué avec une férocité raffinée, frappé de trente coups de stylet, sous les yeux de sa pauvre femme, qui embrassait les genoux du sicaire, le suppliant de laisser au moins à son mari le temps de se confesser ? Et les trois frères Borghiggiani ne furent-ils pas massacrés en même temps, en présence de leurs épouses consternées et de leurs enfants tremblants et s'efforçant d'arrêter les coups des assassins, qui étaient revêtus du costume de la garde nationale ?

Jeunes Italiens, vos nobles cœurs frémissent, en lisant ces horreurs ; mais, je vous le demande, croyez-vous que les sicaires en soient venus là tout d'un coup ? Non, la plupart d'entre eux sont des jeunes gens de cœur, aux sentiments généreux, à l'âme grande et noble, peut-être pieux, aimables, faisant le bonheur de leurs parents, les délices de leurs amis, l'espérance de la patrie. Qui les a rendus si dénaturés, si avides de sang ? Un perfide séducteur, grâce aux spécieuses illusions de liberté, d'amour de la patrie, d'indépendance italienne, les a entraînés peu à peu dans les *sociétés secrètes*, et, liés par des serments indissolubles, ils en sont sortis plus esclaves que les chiens à la chaîne et plus féroces que les dragons et les hyènes. Oh ! douce Italie, patrie bien-aimée, ouvre les yeux sur ton malheur et prends en pitié l'élite de tes enfants, ta noble et généreuse jeunesse !

X. – LES RÉPUBLIQUES ITALIENNES.

Après avoir passé le mois de juin à Capri, avant de se rendre à Naples pour la fête des prisonnières de Sainte-Marie d'Agnone, et la saison des bains étant presque à son terme, Alisa fit un voyage sur mer des plus agréables. Mimo et Lando, ses cousins, qui avaient écrit à leur oncle Bartolo d'annoncer à leur mère leur prochain retour, arrivés à Padoue, avaient été engagés d'une manière si pressante par le général Ferrari à rester fidèles jusqu'à la fin sous les drapeaux romains, qu'ils se laissèrent persuader de ne pas partir. En conséquence, ils se joignirent à la garnison de Vicence, et y restèrent jusqu'à la reddition de la ville. Puis, avant la mi-juillet, ils revinrent à Rome au milieu des embrassements de leur mère et des caresses de leur bonne Nanna. Ils s'informèrent bien vite de Bartolo et d'Alisa, et, apprenant qu'ils étaient absents de Rome, il leur tardait de les revoir, pour leur raconter les détails édifiants de la mort de Polixène. Ils se résolurent donc à aller jusqu'à Naples. Ils consacèrent quelques jours à admirer cette cité, la plus belle de l'Italie et du monde, et prirent ensuite le chemin de fer à Castellamare pour Sorrente : là, ils descendirent à la Sirena pour jouir avec leurs parents des charmes de ces côtes magnifiques.

Le lendemain de leur arrivée, c'était la fête de l'Assomption, et déjà on avait appris que le bateau à vapeur le *Duca di Calabria* devait faire un voyage d'agrément jusqu'au golfe, et qu'il recevrait des terres et des villes voisines les passagers désireux de voir la charmante fête de Positano et de naviguer jusqu'à Amalfi, pour contempler cette côte, qui fut la métropole des premiers navigateurs de l'Occident, après la chute de l'empire romain. Dès le matin, aux premières lueurs de l'aube, Alisa et Luisella avaient

entendu la messe au Duomo ; puis, avant pris un déjeuner à la hâte, elles allèrent sur la terrasse attendre le passage du bateau en vue de Sorrente. Inutile de dire leur joie de faire cette excursion, et combien elles étaient charmées d'avoir à contempler le spectacle de ces admirables golfes.

Le navire était paré pour ce jour de fête : il était couvert d'un pavillon autour duquel étaient suspendus des drapeaux à bandes vermeilles, et, sous les drapeaux, des courtines traversées de bandes de pourpre et de cordons blancs de lin, relevées et enroulées à l'endroit où ne donnait pas le soleil, et abaissées du côté où dardaient ses rayons. Tout le pont brillait du même apprêt, et les métaux de la boussole, du gouvernail et de la roue du timonier luisaient comme des miroirs. Sur le tillac, entre la pompe de la fournaise et la saillie du pont, des crédences étaient disposées en buffets chargés de gelées simples et de saveurs différentes, de foies, de gâteaux, de chapons et de langues salées, qui, dans la glace tremblante et transparente, semblaient couverts d'ambre et de topaze. Autour se trouvaient des pignons sucrés, des amandes légèrement rôties, des morceaux d'orange et de pistaches vertes. Ailleurs, c'étaient des *croccanti* de formes diverses, petits obélisques et petits temples, colonnes sucrées ou arcs de triomphe ; à côté, c'étaient des piles de biscuits royaux, au zéphyr, à la *fantasia*, à la maréchale et à la sultane, arrangés en forme de bûcher. Ailleurs, sur des fonds taillés en cartes de diverses couleurs, on voyait cent espèces de pâtes, chefs-d'œuvre des pâtissiers napolitains, des montagnes odoriférantes de levantines, de pains d'épices ordinaires, de pains d'épices à la bourguignonne, de *sbragatines* padouanes, de *fiorentinelles*, de petites gimblettes à l'infante, de *morlacchettes*, de petites croquignoles, de patiences, de globes d'amour, d'écumes vert pâle et rouge corail : c'était un coup d'œil charmant, et, malgré la cherté du prix, les passagers ne résistaient pas à leur aspect séduisant.

Les limonades avaient mille saveurs diverses, au citron, à la vanille, à l'orange, à la fraise, à la framboise, à l'ananas, à la violette ; vives et brillantes, elles calmaient la soif, parfumaient la bouche et reconfortaient les esprits. Il y avait là des glaces et des sorbets de toute forme, de tout goût, de toute dimension : portées dans des tasses, dans des coupes dorées et peintes de porcelaine et d'argent, avec de petites pinces et de petites cuillers en vermeil, sur des plats d'argent, ces eaux et ces glaces étaient présentées aux groupes assis sur le pont, par des jeunes filles en tabliers élégants, les mains couvertes de gants blancs.

Pour compléter les charmes de la tournée et attirer davantage les Napolitains et les étrangers, le capitaine du vaisseau avait demandé deux corps de musique, en habits militaires, lesquels jouaient à l'envi les plus beaux morceaux, les mélodies les plus choisies des meilleurs maîtres et faisaient retentir doucement les airs de cette harmonie, dont les échos, en se répétant dans les cavernes et les rochers des golfes et des rivières, produisaient une sorte d'enchantement magique.

Le salon de la poupe était, comme un appartement royal, entouré de courtines de soie perlée et de satin écarlate, avec de belles franges tout le long, des bordures dorées, des reliefs et des entrelacements gracieux. Aux deux bouts étaient placées entre les corniches deux grandes glaces qui, en réverbérant les objets l'un dans l'autre, doubleraient les fonds, multipliaient le mobilier, et, de cet espace de quelques palmes, faisaient une longue et superbe galerie de boiseries américaines et chinoises, avec de magnifiques sofas, de riches draperies et des sièges somptueux. Au plancher supérieur orné de peintures, étaient suspendues deux grandes lampes de bronze, et, sur les côtés de la crédence, s'élevaient deux dressoirs dont le creux était rempli de bouteilles et de verres de cristal ciselé, de coupes, de soupières et de plats de porcelaine fine à filets dorés. Autour de la salle s'ouvraient les cabinets, ayant chacun trois lits superposés, comme les rayons d'une bibliothèque,

mais élégants et richement ornés, ainsi que le séjour des Jeux et des Grâces.

Quand le beau navire arriva dans le golfe de Sorrente, près de l'hôtel de la Sirena, à sa première apparition dans le lointain, tous ceux qui y voulaient monter, déjà prêts sur les barquettes, s'approchèrent de la montée et sautèrent à bord. Les deux demoiselles, Bartolo, don Carlo, et les deux frères, Mimo et Lando, furent des premiers. Ils se placèrent les uns sur les bancs, les autres sur les tronchets, en cercle, et considérèrent les dames et les réunions qui faisaient partie de la fête.

La mer était tranquille et unie ; seulement, une légère brise passait à fleur d'eau, et, comme se jouant sur cette vaste plaine, caressait doucement les flots. La mer formait un grand miroir parsemé de lumières et d'ombres au gré du zéphyr, qui ridait sa surface par intervalles. Ce coup d'œil enchanteur, que représente aux mois de l'été la mer d'Italie, surtout depuis le cap Circeo jusqu'au delà du phare de Messine, est bien fait pour attirer l'admiration des étrangers qui la traversent sur des barques légères, ou veulent se plonger dans les ondes tièdes et pures et s'y livrer à de joyeux ébats.

Le bateau, s'étant remis en marche, de pointe en pointe, de golfe en golfe, passa entre l'extrémité de Campanella et l'île de Capri, où la mer est toujours un peu houleuse, et, par hasard, ce jour-là, une troupe de dauphins suivit le navire et se mit à faire des sauts, des mouvements de droite et de gauche et des plonges qui amusèrent beaucoup les passagers. Après les Sirénuses, la mer est entourée de roches cavernueuses et de bosquets verts et touffus, qui, et s'avancant au bout des pointes, jettent sur les flots une ombre épaisse et large où se dessinait la trace d'écume blanchissante que laissait derrière lui le navire. Mais bientôt s'offrit à la vue le golfe de Positano, où l'on célébrait la fête du jour ; les habitants, en voyant apparaître le *Duca di Calabria*, mirent le feu aux coulevrines et aux fauconneaux pointés sur le

haut de la montagne ; et, sur la plage, ils firent une longue décharge de mortiers, qui, résonnant dans les anfractuosités des rochers et des cavernes, donnaient cent coups pour un.

Au sommet du rocher, on arbora l'étendard royal, et cent petites embarcations partirent de la rive, ornées de banderoles et de baldaquins, pour transporter les étrangers sur la plage, où on les attendait pour augmenter la joie de la fête.

Positano est assis sur la pointe du golfe d'Amalfi et s'appuie sur les flancs de deux hauteurs qui s'élèvent dans la mer et forment une espèce d'amphithéâtre sur lequel les maisons badigeonnées de diverses couleurs apparaissent les unes au-dessus des autres, et offrent aux regards leurs jardins et leurs enclos à l'aspect gracieux. Le bateau, après avoir déposé dans des chaloupes les passagers qui voulurent descendre, fit retentir une bruyante symphonie de clairons, de clarinettes et de chalumeaux en guise de fanfares, tourna la proue et se dirigea vers le point qui sépare le golfe de Positano du golfe d'Amalfi, le port le plus fameux, au dixième siècle, de tous les ports de l'Italie et de la mer Ionienne.

Là se réunissaient les riches flottes chargées des épices de l'Orient, des pierres précieuses de l'Inde, de l'or de l'Érythrée, des froments de l'Égypte, des civettes et des hermines de la Propontide ; de là, elles allaient distribuer ces richesses le long des mers de l'Italie, de la Provence, de la France et des royaumes de l'Espagne, bravant, avec leurs proues couronnées, l'indolence de l'empire byzantin, et narguant l'orgueil et l'audace des Sarrasins. Les navires d'Amalfi portèrent les premiers croisés francs et normands à la conquête de la Terre sainte. Les Amalfitains, les premiers, fondèrent l'hôpital de Saint-Jean, qui réunit plus tard les plus nobles et les plus braves chevaliers latins, et longtemps surpassa les plus célèbres corps de chevalerie de l'Occident. Le golfe d'Amalfi était déjà le rendez-vous de la noblesse, du commerce et de l'opulence, quand le reste de l'Italie était encore

enseveli dans l'ignorance, la rusticité et la férocité des Lombards, dont toute la raison se trouvait dans le fourreau du sabre et toute la sécurité dans leurs châteaux enfoncés au milieu d'épaisses forêts.

Ces belles rivières formaient un port derrière chaque saillie de terre, un arsenal de chaque redoute, un palais de chaque élévation de colline, et d'un coup d'œil enchanteur de chaque vallon et de chaque coteau. Les oliviers de Ravello, patrie de Landolfo Ruffolo, approvisionnaient d'huile toutes les contrées apennines et des Calabrais, des Samnites, des Vestins et des Abruzzes ; les vignobles d'Atrani et de Scala charmaient la vue avec les belles couleurs de leurs raisins. On y voyait des grappes blondes du trebbiano ¹², dorées du buriato, vermeilles du claretto, verdâtres du moscatello, violettes de l'aleatico, noirâtres du moscadellone, vins exquis et justement renommés. Là brillaient le canario, la vernaccia, le gros vin de treille ; ici, le rasone, le paradisa, le canajola, l'angela et le luccaja, enrichissaient la vendange ; les uns alignés à plusieurs rangs de ceps de vigne, les autres en treilles ou en tremblaie.

Au milieu du grand cercle du golfe s'élève la délicieuse terre de Minori, et, plus avant vers le cap de Palerne, celle de Maiori, au-dessus desquelles se montrent des jardins superbes d'orangers, de citronniers et de limoniers qui se posent en amphithéâtre et présentent aux rayons du soleil le charme de leur verdure, leurs fleurs et leurs fruits délicieux. Sur ces coteaux, au milieu de ces maisons blanches, on voit se grouper, au-dessus des rameaux odorants, les diverses espèces de limoniers, les mélangoles, les appiolins, les cédrangoles et les chalcédoniens. Çà et là se suspendent aussi les ciondolini, les barbes d'or, les muschiati et les citrons du paradis ; ailleurs, parmi les orangers, on distingue la lumia, le riccio, la peretta, le mandarin, le cedrato, la bizzaria, la pomme d'or de Portugal, de Candie et de Catane ; enfin, là se réunit tout ce qu'il faut pour faire de ce pays le jardin des

Hespérides.

Amalfi, maîtresse de tout le golfe, était le marché où se réunissait le commerce de toutes les échelles de la mer Méditerranée, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux ports de Tyr, de Tripoli et d'Ascalon ; depuis ceux de Caffa et de Trébizonde jusqu'à ceux d'Alexandrie et de la Crète. Et, pendant que Venise élevait dans son sein des hommes qui devaient assurer sa grandeur future et sa puissance, les voiles d'Amalfi se déployaient triomphantes, sur toutes les mers, et ses navigateurs passaient en chantant à côté de Pise, cachée et inconnue encore à l'embouchure de l'Arno, et ils jetaient un regard de dédain sur les rochers de Gênes. Mais, au onzième siècle, elle fut tout étonnée de voir les trirèmes rapides de ces florissantes républiques lui disputer le domaine sur les eaux liguriennes et tyrrhéniennes, et Venise parcourir la mer Adriatique, la mer Ionienne et la mer de la Grèce. Amalfi se heurta tantôt contre l'une et tantôt contre l'autre ; elle déclina peu à peu, et, enfin, assiégée et vaincue, en 1135, par l'armée pisane, elle perdit en un seul jour les trésors amassés pendant tant de siècles. Ce fut alors que les Pisans se glorifièrent de la conquête du code des Pandectes, qu'ils estimaient comme leur plus riche butin. Les Amalfitains, vaincus une autre fois encore, et sans espoir de se relever jamais, se consolèrent pourtant parce qu'ils n'avaient pas laissé tomber entre les mains de leurs superbes vainqueurs leur plus précieux trésor, le dépôt sacré du corps de l'apôtre saint André, frère de saint Pierre, le prince de l'Église et le vicaire de Jésus-Christ, Fils de Dieu et rédempteur du monde.

Qui pourra, de nos jours, apprécier la noblesse de ce sentiment ? Qui ne sera pas tenté de sourire, en lisant que les Amalfitains, vaincus, ruinés, dépouillés de leur gloire, de leur dignité et de leur puissance, se consolèrent de tant et de telles pertes par la possession du corps d'un saint ; que la conservation de ce trésor leur fit oublier le sang de tant de leurs guerriers, la

ruine de leurs remparts et de leurs châteaux forts, l'incendie de leurs vaisseaux et la prise de toutes leurs possessions ?

Mais celui-là qui sourit prouve qu'il ne connaît pas la foi des temps passés ; imbu des doctrines malfaisantes de Voltaire, il pense que la foi du douzième siècle ressemble à celle des *modérés* de nos jours, foi revêtue d'un lustre changeant et transparent comme le cristal, bien différente de cette foi antique, généreuse, robuste, intolérante et chevaleresque, toujours prête à courir, la lance en arrêt, contre quiconque ose l'attaquer. Celui qui ne ressent que cette foi douloureuse et faible n'est pas capable de juger la foi invincible de nos pères, des fondateurs des communes et des républiques de l'Italie au moyen âge.

Tant que les libéraux ne ressusciteront pas cette vieille foi dans leurs cœurs, c'est en vain qu'ils planteront l'arbre de la liberté ; privé de racines, il ne portera ni feuilles ni fruits ; le sol qui devrait être le suc vital pour l'alimenter ne fera que l'empoisonner ; au moindre souffle du vent, il se brisera et tombera.

Les législateurs modernes ont promis la liberté à l'Italie ; mais cette liberté sans Dieu s'est égarée et dégénérée, s'est abâtardie et convertie en licence et en tyrannie. Une voix franche et loyale, celle du député Francesco Brancaloni, l'a généreusement stigmatisée dans l'assemblée des députés de Rome, le 10 juillet 1848. Après avoir demandé à ses collègues où était cette justice qui devait faire le bonheur de la Rome constitutionnelle, il ajouta : « Mais, plus malheureuse encore que la justice, la liberté est dégénérée en licence. » Cette sainte parole, s'il m'est permis de l'appeler ainsi, n'a été prise par personne dans son sens philosophique et naturel, mais elle a été interprétée dans le sens de « faculté de faire tout ce que l'on veut ». L'ordre et la tranquillité ont été bientôt gravement en danger ; il ne pouvait en être autrement, puisque une minorité malintentionnée, trouvant seule son compte dans le désordre, avec le nom menteur de liberté

et de progrès, a mis en mouvement des masses nombreuses, les a enflammées par toutes sortes de moyens et d'espérances trompeuses, les a arrachées à leurs habitudes, les a jetées dans l'oisiveté, leur a appris à mépriser les citoyens probes et vertueux ; et ainsi a été brisé ce frein salutaire et nécessaire qui maintient l'ordre, la paix et la tranquillité.

Que s'en est-il suivi ? L'abandon du travail, la suspension des contributions, la langueur du commerce, la disparition de l'or, la substitution du papier-monnaie, l'accroissement des taxes, l'incertitude des propriétés, en un mot, un avenir incertain, obscur, terrible... Et vous voulez que le peuple vous aime et se persuade que vous cherchez à extirper le mal dans sa racine ! Il dira que nous cherchons à le tromper, à nous élever sur les ruines du vieil édifice et que nous voulons le repaître de chimères.

Les républiques antiques, naissant alors à la liberté, embellirent cette reine d'une noble et riche couronne ; la simplicité de leurs mœurs, l'honnête et droite franchise du cœur, la sobriété, la tempérance, la discipline publique et privée, la modération dans la vie domestique, la frugalité de la table, le respect des pères et des ancêtres, des lois de la patrie, des statuts et des coutumes, comme Dante nous en trace le tableau, quand il fait dire à son Cacciaguida :

« Florence, restant dans le cercle de l'antiquité, était sobre et pudique.

« J'ai vu Bellincion Berti s'avancer ceint d'une ceinture de cuir, et sa femme venir de son miroir sans avoir fardé son visage.

« J'ai vu Nerli et Vecchio se contenter d'une peau pour se couvrir, et leurs femmes s'occuper avec le fuseau et la quenouille. »

C'est à cette vie tranquille et simple, à cette fidélité à la république, à ces douces mœurs, que les antiques communes furent redevables de leur liberté, de leur puissance et de leur grandeur. Mais le plus beau rubis qui brillait sur l'auguste diadème de la liberté, c'était la foi, cette foi qui éclairait la

république de la lumière du Christ, qui inspirait les nouvelles institutions et les vivifiait, en leur conservant le caractère d'une vraie et sincère liberté. La simplicité et la sobriété donnaient aux cœurs italiens la force pour défendre les franchises de la patrie contre les envahissements des ennemis de l'extérieur ; la religion et la piété maintenaient les lois dans l'âme du citoyen connue dans son sanctuaire.

Les révolutions des États n'avaient pas d'autre objet que les franchises de la patrie ; jamais la politique n'était hostile à la religion. On passait de la monarchie au gouvernement des élus ou des curies du peuple, et le flambeau vivifiant de la piété répandait également sa chaleur et sa lumière sur toutes les institutions. Le Christ et l'Église étaient maîtres des cœurs et des esprits, aussi bien sous les Othons et sous les Conrads allemands que sous les consuls et les anciens. Le premier fruit de la liberté, c'était la soumission, humble et reconnaissante, à Dieu, souverain Seigneur, à qui ils se proclamaient redevables du don précieux de leurs franchises, conquises cependant au prix de leur valeur, de leur sang et des plus grands sacrifices. Les communes maritimes, quand leurs vaisseaux rentraient au port, offraient les prémices de leur commerce aux saints patrons de la république, lui dédiaient les restes des navires de leurs ennemis vaincus, les chaînes des ports qu'elles avaient brisées, les étendards et les armes des villes conquises, et, si quelque nouvelle commune n'était pas encore en possession du corps d'un martyr ou d'un confesseur, elle ne se donnait pas de repos qu'elle n'en eût obtenu du pape, ou, par un zèle intempéré, par la ruse ou la fourberie, de quelque cité subjuguée.

On ne peut lire sans attendrissement les traditions qui se rattachent à l'acquisition et au culte de ces saints : les Vénitiens s'emparant à Alexandrie du corps de l'évangéliste saint Marc ; ceux de Bari, du corps de saint Nicolas de Myre dans la Lycie ; ceux de Bénévent, du corps de l'apôtre saint Barthélemy ; ceux de

Salerne, du corps de saint Matthieu, apôtre et évangéliste ; les Génois, des cendres de saint Jean-Baptiste ; ceux d'Amalfi, du corps de saint André. Quand on lit ces récits, il faut n'avoir plus un grain de foi pour ne pas verser les larmes d'une vive émotion en voyant ces peuples audacieux, guerriers, habitués aux périls de la mer, toujours aux prises avec les pirates maures, toujours en lutte avec des provinces voisines et jalouses, toujours prêts à prendre les armes pour résister aux empereurs allemands, malgré tous ces obstacles s'occuper avant tout de la beauté, de la grandeur et de la magnificence des temples élevés à leurs saints protecteurs. Ces républiques et ces communes, après les gloires de tant de siècles, eurent à subir le choc des vicissitudes humaines ; mais elles nous ont laissé, comme témoignage pour l'incrédulité moderne, les monuments souverains de la foi et de la religion qui animaient les cœurs de nos citoyens et leurs institutions de liberté.

Venise nous montre les merveilles de l'architecture byzantine du dixième siècle dans son église de Saint-Marc ; Pise, celle du onzième, dans sa cathédrale élevée sous la saillie du bosquet de Dulichium ; Florence, son San Giovanni, sa Santa Maria del Fiore, sa Santa Croce, son San Miniato et Santa Maria Novella ; Vérone, sa basilique lombarde de Saint-Zénon et sa cathédrale ; Padoue, son Saint-Antoine ; Sienne, son Dôme merveilleux ; Lucques, son San Frediano ; Gênes, son Saint-Laurent, et les petites communes d'Orvietto et d'Assise vous frappent d'étonnement devant les nobles monuments de leur haute piété. Il n'est pas une cité en Italie qui ait été érigée en commune et qui ne conserve quelque auguste souvenir de la foi sublime qui l'animait.

Les tyrans eux-mêmes, qui, par la force ou par la ruse, renversèrent les gouvernements libres et régnèrent par la servitude, conservèrent l'antique observance de la religion et aidèrent même à en augmenter la majesté. Les Bentivoglio, à Bologne ; les Manfredi, à Faenza ; les Malatesta, à Rimini ; les

Polenta, à Ravenne ; les Visconti, à Milan ; les Gonzague, à Mantoue ; les Ordelaïff, à Forli ; les Ubaldini, à Imola ; à Padoue, les Carraresi ; à Vérone, les Scaligeri ; à Urbin, les Montefeltro, et les autres seigneurs des cités et duchés de Frioul, de Toscane, de l'Ombrie, de Naples et de la Lombardie, pour un château fort qu'ils élevaient comme le boulevard de leur domination usurpée, bâtirent un grand nombre de cathédrales, de sanctuaires, d'abbayes, de monastères somptueux, où l'on admire encore l'art, la richesse et l'esprit, plus rare encore, d'une piété sincère : preuves impérissables de leur grandeur d'âme et de leur généreuse munificence.

Il ne manque pas d'esprits qui ne peuvent rien comprendre à ces considérations. Je vais citer un fait qui les rendra plus saisissables. Un jeune homme passait par Florence au temps de la république de Guerrazzi ; il revenait de Paris. Arrivé à Livourne, il se hâta vers Pise, puis vers Florence, désireux de contempler les beautés que l'art et la nature y ont rassemblées. Monté au haut de la tour, à côté de Santa Maria del Fiore, il vit deux grandes antennes, autour desquelles deux pavillons étaient assez mal enroulés ; il demanda au gardien de la tour ce que c'étaient que ces deux étendards. Le gardien lui répondit : « Ce sont les anciens gonfanons de la république de Florence avant la domination des Médicis ; ils étaient déployés dans la grande salle du palais de la Raison, et tous les étrangers en découpaient des morceaux ; c'est pour cela qu'on les a mis ici, ainsi enroulés, pour les conserver. » Le jeune homme ajouta : « Pourquoi ne pas les déployer au milieu de la grande place ? C'est bien le moment, puisque la république est revenue. — Quoi ! que dites-vous ? » répondit l'homme de la tour avec une expression bien marquée de dépit. Quand la croix était déployée et que le lis d'or brillait sur les gonfanons de la république, on bâtissait cette majestueuse métropole ; et la république d'à présent, au lieu de bâtir des églises, voudrait les renverser toutes de fond en comble. » Le jeune homme ne dit plus

rien, admirant le sens droit de cet homme du peuple. Il le laissa s'avancer un peu, et coupa aux gonfanons un morceau qu'il a bien voulu me donner, et que je garde comme un précieux souvenir.

C'est sur ces divins fondements que les communes italiennes avaient établi les libertés de la patrie ; et, si quelques factieux essayaient de les ébranler, c'était guerre déclarée. Ces divergences d'opinions et de sentiments produisaient des hostilités trop souvent permanentes et cruelles ; mais ils se retrouvaient réunis sur le terrain de la religion, de l'obéissance à l'Église, de l'amour des cérémonies augustes du culte.

Peuples invincibles, altiers et remuants, ils se prosternaient, humbles et doux, devant le même autel ; ils suivaient, en priant, le même étendard aux processions ; ils portaient le pavillon au-dessus de la statue du saint patron qu'ils conduisaient en triomphe dans les rues de la cité. Leurs fêtes populaires, qui ont survécu aux républiques, étaient intimement unies à la religion et prenaient d'elle leur impulsion, leur âme et leur vie. Les courses des chars, des cavaliers, des fantassins, les régates de mer, les jeux du pont, les illuminations, les falots et les réjouissances nocturnes, les foires, les marchés, les expositions des œuvres d'art, grandes et petites, tombaient régulièrement aux jours de la dédicace de leurs cathédrales ou de la fête de leurs patrons. C'est pour cette raison que ces fêtes se sont conservées si longtemps ; car toute chose mortelle qui est unie à la religion revêt le caractère de perpétuité qui vient du Dieu immortel et éternel. Les communes et les républiques elles-mêmes ont été florissantes tant qu'elles ont maintenu intact cet esprit de piété envers Dieu, de soumission et de respect envers l'Église. Elles ne croyaient pas s'abaisser ni se déshonorer en se posant comme les servantes du Christ et de son épouse. Venise, Amalfi, Pise, Gênes et Florence ne furent jamais aussi grandes que dans les siècles où tout en elles respirait l'esprit de cette sainte servitude.

Maintenant, au contraire, on veut l'impossible : des

constitutions et des républiques libres de tout joug, non seulement de l'étranger, mais de Dieu et de l'Église, ce qui, de sa nature, est irréalisable ; car la vraie liberté ne vient que de l'accomplissement de la loi éternelle, qui guide l'intelligence dans la recherche du *vrai* et la volonté dans la pratique du *bien*. Mais un gouvernement ne sera jamais ni bien ordonné ni stable, quand la couronne royale sera décernée au principe protestant de la liberté de la pensée, de la parole, de la discussion, qui ôte à la raison individuelle tout frein, toute loi, toute règle.

Si, dans les communes antiques, la liberté de la presse avait été admise pendant dix ans, croyez-vous que nous eussions jamais été si grands et si puissants pendant tant de siècles ? Donnez à chacun une gazette comme la *Pallade*, le *Don Pirlone*, le *Popolo*, la *Strega* et autres de la même force : vous eussiez vu Amalfi, Pise, Gênes et Venise tomber en lambeaux en peu de temps. Leur principe de durée fut l'esprit catholique et cette foi vive et entière qu'ils respiraient avec l'air, qu'ils voyaient de leurs yeux et touchaient de leurs mains dans tous les monuments ; intrépides contre les ennemis, sages, probes, tempérants, honnêtes dans la vie domestique et dans l'administration publique, ils étaient pieux envers Dieu, dévoués à la vie et à la mort à Jésus-Christ, rédempteur et sanctificateur du monde, roi et seigneur des républiques et des États, source de la puissance, de la force et du bonheur des nations. Chose digne de sérieuses réflexions ! les communes et les républiques italiennes ont marché à leur ruine précisément lorsque, abandonnant leurs coutumes et leur politique des âges précédents, elles se sont mises à faire la guerre à l'Église.

Aujourd'hui, après les ravages du protestantisme dans la société, lui dont l'influence a dénaturé la liberté en corrompant la foi, il faut reconnaître « qu'il est presque impossible de trouver des assemblées et des parlements entièrement catholiques dans les bases et dans l'application des législations ». On peut dire qu'il est

facile de trouver un monarque vraiment chrétien, qui cherche de tout son pouvoir à maintenir intacte la foi de ses sujets, mais une république et un parlement, sauf le respect qui leur est dû, jamais. Que les hommes sages et impartiaux jugent entre moi et l'histoire, entre le passé et le présent.

Pise, au comble de la puissance, redoutée sur toutes les mers, riche de son commerce, admirée pour la sagesse de son gouvernement, s'était un jour transportée tout entière aux bouches de l'Arno, aux môles de son port. On lui avait annoncé l'arrivée de sa flotte d'Orient. L'archevêque, dans son bucintoro orné de mille sculptures, suivi des barques de tout le clergé, précédait une longue file d'embarcations richement décorées et portant l'élite des citoyens. Les trirèmes s'avançaient rapidement et en ordre de la haute mer vers le port, précédées de la capitana, dont la poupe soutenait le glorieux gonfalon de la république.

On eût pensé sans doute que ces navires, après avoir défait les armées ennemies, revenaient victorieuses, ramenant à Pise les dépouilles des nations subjuguées, les prisonniers chargés de chaînes, les jeunes filles esclaves et une quantité immense d'or, d'argent et de pierreries ; ou bien que, revenant des plages de l'Égypte, ils étaient chargés des marchandises de la Perse, des Indes et de Golconde, expédiées du port de Bérénice par le Nil jusqu'à Alexandrie, où les Pisans venaient les chercher pour les répandre dans toutes les contrées de l'Occident. À peine ce peuple, ivre de joie, a-t-il vu cette flotte s'avançant majestueusement dans le port, qu'il ploie ses genoux en terre, incline la tête et adore en silence. Il ne se relève que lorsque l'archevêque a entonné avec le clergé et parmi les flots d'harmonie d'une musique céleste :

Sola digna tu fuisti
Ferre mundi victimam,
Quam sacer cruor perunvit,
Fusus Agni corpore.

Cette flotte ne revenait donc pas chargée d'or, d'argent et de pierreries ; mais elle apportait de la *terre du Calvaire*, pour en remplir le *Campo santo*, qui devait recueillir les froides dépouilles des Pisans défunts.

À côté de la magnifique basilique de Boschetto, on avait élevé un vaste cimetière, orné d'arcades et de colonnes, et peint par les meilleurs maîtres du moyen âge. Mais ce noble édifice, si grand et si imposant aux yeux des vivants, n'était pas assez saint pour recevoir ces membres fatigués de tant de navigations et de guerres ; il fallait que le champ de leur repos fût rougi de sang par la charité et la miséricorde du Rédempteur du monde. Cette terre devait leur être bien légère et bien douce : elle avait été effleurée par les ailes des Chérubins, quand ils descendirent du ciel pour recueillir les gouttes du sang divin qu'ils présentaient dans des coupes d'or à la justice divine, comme l'expiation des péchés du monde. Cette terre, qui fut foulée par les pieds ensanglantés de Jésus-Christ ; qui s'ouvrit pour recevoir la pointe de l'arbre de la croix ; qui soutint la Mère de Douleurs ; qui but les sueurs de l'agonie du Fils unique de Dieu et fut trempée du sang de la rédemption ; cette terre, répandue abondamment dans le *Campo santo*, rendait la mort plus douce et plus aimable à ces valeureux enfants de la république pisane.

Sublime pensée, inspirée par la foi, animée par la charité de ces hommes profondément chrétiens qui, non contents de voler avec leur âme immortelle dans les bras de Jésus-Christ, voulaient que leur corps aussi, sanctifié par le baptême et les onctions des sacrements, participât à ce don ineffable de la grâce, fût recouvert d'une terre mêlée au sang divin, et s'identifiât, en devenant poussière, avec cette poussière sacrée !

Vienne maintenant Mazzini exhorter la jeunesse italienne pour la pousser aux portes de Rome contre les Français, qui devaient nous délivrer de sa tyrannie, et lui dire qu'en mourant elle tomberait sur la terre foulée par les Scipion et les Caton. Il avait

raison de la dire foulée, parce que cette terre ingrate ne recouvrit point ces magnanimes citoyens ; ils furent ensevelis dans une terre étrangère qui leur fut plus généreuse et plus aimante que celle de Rome. Ces souvenirs païens, que réveillent volontiers les conspirateurs, sont creux, froids et inanimés ; ils ne peuvent enfanter, dans des esprits catholiques, que des pensées puériles auxquelles la légèreté des incrédules peut donner des noms sonores, mais qui restent vides de sujet et de sentiment.

Mazzini cherche plutôt à inspirer l'héroïsme païen de Machiavel que l'héroïsme chrétien de Dante. Ce serait peut-être ici le lieu d'émettre une considération que les jeunes gens ne peuvent pas faire eux-mêmes, parce qu'ils sont nés depuis la vingtième année de ce siècle. Il y a trente ans, le libéralisme italien répudiait la littérature antique, à cause de sa mythologie et du paganisme ; il glorifiait Dante et élevait au ciel les chants informes de Guido del Colonne, ceux du bienheureux Jacopone da Todi et de saint François d'Assise, parce qu'ils sont remplis du sens chrétien ; ils célébrèrent les chroniques des moines, la foi, les mœurs, la vertu du moyen âge, et prirent, pour sujet de leurs écrits et de leurs poésies, les communes italiennes, les croisades, les expéditions des chevaliers, les abbayes et les castels des barons.

Grâce à leurs funestes illusions, ils sont parvenus à exciter le mépris de l'Italie contre les États modernes, et maintenant ils n'ont pas assez d'outrages pour calomnier le moyen âge et pour ressusciter le paganisme sous le nom de christianisme politique. À la moindre parole pour la défense de l'Église et de sa liberté, en l'honneur de son autorité maternelle sur les fidèles, pour sa réintégration dans ses droits, ils nous étourdissent les oreilles, criant invariablement : « Veut-on replonger l'Italie dans le moyen âge ? » Ô ruses hypocrites ! Il y a trente ans, c'était malheur à qui disait un mot défavorable au moyen âge, on l'eût qualifié de païen, et c'eût été là son moindre châtiment ; aujourd'hui, gare à qui dira

un mot pour les lois les plus anciennes du droit canonique ou en faveur de l'autorité de l'Église ! On devient furieux et l'on s'écrie : « À bas le moyen âge ! » Mais, Dieu l'a dit : *Mentita est iniquitas sibi*. L'iniquité s'est menti à elle-même.

Mazzini ne cesse d'écrire à l'Italie que, si elle veut être libre et heureuse, elle doit renoncer au pape et se faire protestante. Mazzini écrit, parle, crie, s'enroue et s'époumone, puis il se moque de ceux qui le croient. Il ne veut évidemment pas plus d'une Italie protestante que d'une Italie catholique. Il donne des noms chrétiens à son paganisme et des phrases ascétiques et mystiques à son panthéisme. Il aspire à la république universelle, où tous les peuples sont *dieu* ; et la république sera ainsi sans lois, ni divines ni humaines. En effet, si chaque individu est dieu, personne ne peut lui commander, l'enseigner, le conseiller, diriger ses pensées, ses affections, ses actions ; personne ne peut dire non pas seulement : « Je suis roi, ou dictateur, ou triumvir, mais juge, magistrat, receveur d'impôts et de contributions » ; personne ne peut dire : « Cette terre est à moi, ce mobilier, cet argent, m'appartiennent. » Si chacun est dieu, tous sont maîtres, arbitres et possesseurs au même titre. Il y a néanmoins une petite différence, c'est que ces dieux de Mazzini voudraient être seigneurs et riches, et les autres peuples et pauvres ; des dieux qui, par décret suprême de leur déité, ont effacé tout de suite le septième et le dixième préceptes du Décalogue : « Ne pas voler et ne pas désirer le bien d'autrui » ; des dieux jaloux, qui se mangeraient les uns les autres, et boiraient bien à l'hôtel un duché par jour ; des dieux qui, se laissant facilement charmer par les danseuses et les cantatrices, en feraient les déesses de leur Olympe ; des dieux qui se plaindraient à voyager en carrosse aux frais d'autrui ; des dieux de lupanars et de tavernes ; des dieux qui vous prêchent la vertu et la tempérance, mais qui, arrivés au pouvoir, se logent, fiers et superbes, dans le palais de Louis le Grand, dans le manoir apostolique du Quirinal et dans le palais

Pitti, comme nous l'avons vu naguère à Paris, à Rome et à Florence ; des dieux qui, à Vienne, se seraient logés dans le palais des Césars, et, à Berlin, dans celui du grand Frédéric ; des dieux enfin qui prêchent le communisme pour engloutir le monde : voilà ce qu'ils voudraient devenir, voilà le but qu'ils poursuivent.

Les républiques du moyen âge, qui respiraient l'amour du Christ et de son Église, avaient des lois, des consuls, des doges, des anciens et des pairs, et, avec cela, la félicité, la gloire, la richesse, la puissance et une liberté durable. La république de Mazzini serait sans hommes et sans Dieu ; car, si chaque coquin se répute un dieu, et que le vrai Dieu n'existe plus, l'Europe ne serait bientôt qu'un ramassis de démons qui, s'écriant à l'envi : « *Nescio Dominum, non serviam* (Je ne connais pas le Seigneur et ne lui obéirai pas) », se livreraient aux plus extravagantes cruautés, voleraient non seulement le pain qu'ils n'auraient pas, mais le gland et l'herbe sauvage, s'attaquant, se blessant et se tuant les uns les autres, jusqu'à ce que le plus fort reste seul. Sur la terre pour régner dans la forêt sauvage du monde panthéistique.

Voici ce que promet Mazzini, qui nous dit, comme Satan à nos premiers pères : « *Eritis sicut dii* (Vous serez tous autant de dieux que vous êtes) », plus accommodant sur ce point que l'antéchrist, qui voudra être le seul dieu.

Mais revenons à Amalfi, sur le navire d'Alisa, qui, ayant tourné le cap de Positano, s'avancait en sillonnant la mer tranquille, tandis que la jeune fille causait avec ses cousins, Mimo et Lando. Amalfi s'appuie sur le flanc d'une colline qui laisse entre elle et la mer une petite vallée où coule une rivière, et se sépare entre deux monticules sur lesquels sont bâties les maisons de l'antique métropole de la mer Tyrrhénienne. En arrivant dans ce port, autrefois si riche de navires et si vanté, on cherche en vain ses gloires d'autrefois, et l'on se demanda où est cet Amalfi qui remplissait l'Orient et l'Occident du bruit de son opulence et de sa

force. Les flots de la petite rivière qui la traverse, lors des inondations subites, ont, apporté des monceaux de troncs d'arbres, de pierres et de vase, qui ont comblé le vaste bassin de son port ; ou bien la mer, dans le choc furieux des tempêtes, a brisé les énormes môles qui le protégeaient, et les a entassés et recouverts de bancs de sable sous lesquels a disparu tout vestige de l'ancien bassin : aucun vaisseau n'y peut pénétrer aujourd'hui, et l'on jette l'ancre à quelque distance de la plage.

Amalfi, malgré son aspect enchanteur, aurait plutôt l'air d'une bourgade que d'une ville, sans sa majestueuse cathédrale, qui s'élève sur le flanc de la montagne comme l'unique témoignage de sa grandeur passée. Elle semble dire au navigateur curieux : « Tu vois que les Amalfitains ont perdu leurs flottes, leurs richesses, leur puissance, et, avec elles, la splendeur de leurs palais, de leurs jardins et de leurs arcs de triomphe ; mais ils ont conservé la piété de leurs ancêtres, que ni le temps, ni les armées ennemies liguées contre eux, ni l'adversité, n'ont pu leur ravir. » Les quelques milliers d'habitants qui restent à Amalfi, au lieu de ces cinquante mille qu'elle possédait autrefois, sont pauvres pour la plupart, mais ingénieux et polis.

Quand le *Duca di Calabria* eut pris fond au milieu du golfe, un grand nombre de barques amalfitaines voguèrent vers lui pour accueillir les passagers, et Bartolo descendit, avec sa suite, dans l'une d'elles. Les petites barques naviguèrent vers la plage ; mais le sable, amoncelé sur les bords, les empêchait d'avancer jusqu'à la rive. Plusieurs robustes pêcheurs firent quelques pas dans l'eau et prirent dans leurs bras les hommes et les jeunes filles, à la grande stupéfaction de ces dernières, qui, déposées bientôt sur le rivage, se remirent de leur frayeur pudique. On voulut aller d'abord à la cathédrale, qui du port apparaît avec ses petites coupes et ses tuiles resplendissantes aux rayons du soleil. Un vestibule y conduit, comme aux plus anciennes basiliques romaines ; les colonnettes et les chapiteaux accusent le style du dix-neuvième

siècle, quoique le grand corps de la métropole ait été bâti, vers la fin du douzième siècle, par Pietro, cardinal d'Amalfi.

On descend à l'autel du saint apôtre par un escalier qui mène à un souterrain, lequel correspond à la grande nef supérieure : là s'élève, construit de marbres très fins et très riches, l'autel du frère de saint Pierre, le fondement de cette l'Élise qui ne tombera jamais. Saint André est représenté sur l'autel par une grande et belle statue de bronze, embrassant la croix, qu'il aimait si ardemment et devant laquelle il s'écriait : *O bona Crux, accipe me ab hominibus et redde me magistro meo.*

Il faut savoir que depuis plusieurs siècles le corps saint, reposant sous l'autel, enveloppé dans la soie, distille, au témoignage des Amalfitains, un liquide épais, blanc et d'une agréable odeur, qu'ils appellent la « manne de saint André. » On la recueille dans des fioles, on la distribue aux fidèles, qui lui doivent des guérisons inespérées et d'autres secours spirituels. Pendant le séjour du pape à Gaëte et à Portici, monsignor Venturi, maintenant archevêque d'Amalfi, fit voir ce prodige de la transsudation à plusieurs cardinaux et prélats romains qui étaient venus vénérer le tombeau du saint apôtre.

On montra à nos voyageurs le trésor, les bustes d'argent et les antiques et beaux reliquaires qui y sont conservés ; ils y virent le fameux devant d'autel en argent massif, embelli de reliefs, œuvre des orfèvres les plus distingués. Le cloître intérieur de l'archevêché est orné d'arcades et de colonnettes disposées en faisceaux ; il rappelle l'antiquité de ce saint autel des pasteurs d'Amalfi aux jours de la splendeur et de la puissance de cette glorieuse commune.

Don Carlo, ayant appris que l'archevêque était allé à Majori, où se célébrait une grande fête et où, le soir, il devait y avoir des feux d'artifice, de la musique et des détonations, résolut, avec ses autres compagnons, d'y aller sur la barque que lui offrit don Angelo, frère de l'archevêque, gentilhomme d'une courtoisie et

d'une complaisance parfaites, et ancien ami de don Carlo. On alla sur une terrasse de l'archevêché, d'où l'on jouit d'une vue magnifique et d'où l'on admire une grotte profonde qui creuse la montagne du côté des Capucins ; on descendit à la plage, puis on se remit en mer, où se présentèrent aux regards de nos voyageurs la pompe et les charmes de ces beaux sites, de ces jardins qui embellissent le cours de la rivière et font de ses bords les délices de la plus belle mer de l'Italie.

XI. – LA BATAILLE DE SANTA LUCIA.

Le lendemain, l'aube avait à peine blanchi le sommet du promontoire de Majori que déjà nos voyageurs étaient descendus sur une petite tartane bien équipée et munie de huit rames qui, frappant en cadence, faisaient glisser rapidement l'embarcation vers Salerne, où se dirigeait la joyeuse réunion. La brise matinale, arrivant toute fraîche du haut de la montagne, colorait leur visage d'un rouge vif ; les demoiselles, vêtues un peu trop légèrement, se renfrognèrent, pendant que les hommes se frottaient les mains et se couvraient les oreilles du col de leur *giubba*. Mimo et Lando, en hommes de guerre, prirent résolument les petites robes des rameurs et se les jetèrent sur les épaules. Les jeunes filles se moquèrent d'eux et leur adressèrent à plusieurs reprises l'épithète de frileux ; mais Lando, se tournant vers Luisella :

« Eh bien, il vaut mieux avoir un peu de romagnol sur l'épaule, que de laisser cette brise impertinente vous faire trembler comme une feuille. »

Et, ce disant, il saisit une grosse robe de rameur et la jette sur

le dos de sa cousine, qui poussa un cri de frayeur. Lando la lui tint bien serrée sur le cou en lui disant :

« Rassurez-vous, ma noble pêcheuse ; sentez quelle douce chaleur ! Il faut vous résigner, et goûter le bienfait de ce petit romagnol, malgré son odeur de goudron ; et si Luisella avait de l'esprit, elle en ferait autant que vous. »

Alors don Carlo répliqua :

« Oui, Luisella, suis le conseil de Lando. En attendant le lever du soleil, tu jouerais bientôt la cymbale avec les dents, en grelottant de froid. »

Il lui mit sur le dos un gros carreau de laine, et ils recommencèrent à plaisanter, disant que Paris n'avait pas encore trouvé de si gracieux costume pour ses modes nouvelles. Tout en causant, ils eurent bientôt doublé le cap de Majori et se virent dans le vaste golfe de Salerne.

L'aurore brillait d'un éclat de pourpre et répandait une lumière d'or sur les côtes de Pestum, qui sortaient scintillantes de la mer tremblante et paraissaient se mouvoir avec elle. Bartolo, se tournant vers les demoiselles : « Allons, dit-il, mes amies, puisque don Carlo nous a fourni des vivres pour le déjeuner, il est temps de vous mettre à la besogne. » Elles tirèrent donc d'un petit panier l'appareil à faire le café, broyèrent les grains dans le moulin, allumèrent l'esprit-de-vin, et attendirent que l'eau fût en ébullition. Au premier bouillonnement, elles mirent l'eau dans le filtre, et le café descendit dans le récipient inférieur. Pendant qu'on préparait les tasses, Mimo et Lando avaient déjà mis en évidence un petit pain et du jambon, tout en se moquant des estomacs délicats de leurs compagnons, qui en prirent pourtant aussi leur part.

Quand ils eurent satisfait leur appétit et réchauffé leurs membres à l'aide d'une bonne tasse de café, ils commencèrent à saluer le soleil levant, à baisser la courtine qui en arrêtait les rayons, à ôter leurs épais manteaux et à se remettre à leur aise.

Ils parlèrent de la charmante illumination du rivage de Majori, des gros cierges qui brûlaient à l'autel de la Madone, des admirables feux d'artifice, des fontaines qui jaillissaient, des fusées, des cercles, des moulins, des coups de bombe et de mille autres figures que savent si bien exécuter les artificiers de ce pays.

Mais il tardait à Bartolo d'entendre de la bouche de ses neveux le récit de la guerre de la Lombardie ; il se tourna vers Mimo et Lando, et leur dit :

« N'avez-vous été que dans la Vénétie, et ne vous êtes-vous pas trouvés devant Vérone aux combats de l'armée piémontaise ? Dites-nous-en quelque chose, car, dans les journaux romains, nous n'avons eu que des vérités boiteuses ou des mensonges bien habillés. Il était vraiment curieux de voir nos Italianissimes arriver au Capitole pour nous faire croire que les Croates étaient en déroute, mis en pièces, broyés comme du sel dans un mortier ! et puis, malgré toutes ces défaites, toujours les Croates reparaissaient, surgissant de tous les côtés et livrant partout de nouvelles batailles. Aujourd'hui, tous les ponts étaient coupés sur l'Adige et les Allemands refoulés sur la rive gauche ; le lendemain, vous les trouviez, comme par enchantement, sur la rive droite, rencontrant, forts et nombreux, tantôt les légions lombardes, tantôt les soldats piémontais, et toujours, cela s'entend, on les disait broyés par la mitraille, écrasés par la cavalerie, prisonniers, laissant au pouvoir des Italiens des bataillons entiers, des batteries de campagne, des escadrons de cavalerie. Ce soir, Vérone est prise, le roi Charles-Albert fait son entrée en triomphe, et les braves ont abattu le drapeau de l'aigle à deux têtes ; puis, le lendemain, l'aigle s'est déjà envolée sur les collines de Bussolengo, de Pastrengo, de la Cà del Cavri, et elle se rue, intrépide, sur l'armée piémontaise. Quelles fanfaronnades ! quelles impudentes contradictions ! Cela ressemble fort à cette autre bourde qui disait que le père Perrone avait conseillé au pape de donner la constitution romaine, et, le lendemain, on lui criait : « Mort au

rétrograde ! » Il y a de quoi enrager de voir ainsi le mensonge impudent marcher tête levée !

– Mon oncle, dit Mimo, écoutez-moi. Pour braves, les Piémontais le sont, de l’aveu des Allemands eux-mêmes ; et, si vous avez lu la *Gazette de Vérone*, qui, d’un côté ou de l’autre, pénétrait souvent dans notre camp, vous y aurez vu les éloges que les généraux autrichiens décernaient à la valeur piémontaise et au courage des Savoyards. Les journaux piémontais ne furent pas toujours aussi justes envers les Autrichiens, les qualifiant presque toujours du nom de traîtres, de barbares et de cruels ; ils auraient bien dû reconnaître quelque valeur aussi dans l’armée de Radetzky, qui leur opposait une telle résistance. Du reste, mon oncle, ne vous étonnez pas trop de ces contradictions dans les journaux italiens que vous avez lus : ils ont commis bien d’autres bévues, comme de faire couler le Mincio au nord, et l’Adige à travers le val de Brenta.

– Oh ! dit Bartolo, j’ai ri plusieurs fois à Rome de ces géographes qui changent les montagnes en fleuves, et qui des fleuves font des montagnes inaccessibles. On ne faisait que les plaisanter au cercle populaire et dans la boutique de Piccioni, où l’on chanta quelquefois cette ritournelle de l’opéra bouffe :

J’ai vu le Caire dans l’Espagne,
Capitale du Sarrasin ;
Et la Brenta, haute montagne,
Aux traîneaux ouvrant un chemin !

« Mais, quant à la barbarie des Allemands, je crois que les accusations ne sont que trop vraies ; ils fusillaient les femmes enceintes, ils perçaient les enfants de leurs baïonnettes, ils écorchaient vifs les vieillards ; ce sont des horreurs ! Ils ont brûlé des populations sans défense avec des villages entiers ; il n’est besoin de citer que le drame de Castelnuovo, près de Peschiera ; cette bourgade si populeuse, si riche et si florissante, n’est plus

qu'un tas de débris et de tisons éteints ; ils ont brûlé tous les hommes et tous les bestiaux.

– Doucement, mon oncle. Que les historiens piémontais, ces graves et solennels écrivains, forgent de ces contes pour faire trembler les mères trop sensibles et pâlir les jeunes filles, soit ; mais que nous y ajoutions foi, nous qui fûmes témoins oculaires, ce serait trop fort. Si quelques-uns de ces colonels, majors et officiers qui écrivent ces histoires avaient été blessés et conduits aux hôpitaux de Mantoue et de Vérone, ils vanteraient avec nous la générosité et la courtoisie avec lesquelles ils eussent été accueillis par les Autrichiens. Comme le brave et noble général d'Aviernoz, qui après une blessure fut fait prisonnier ; comme l'intrépide chevalier Vasco, qui, sautant au-dessus des baïonnettes ennemies, et, malgré sa blessure, combattait en désespéré, ils rendraient hommage à leurs ennemis.

– Oh ! pour moi, s'écria Lando, je n'oublierai jamais les délicatesses ingénieuses de ma Croatie, de cette indomptable Olga Ukassowic, que je regarderai toujours comme ma sœur.

– Plusieurs de nos amis, reprit Mimo, nous ont raconté les soins affectueux qu'ils reçurent des médecins et des chirurgiens de Vérone, qui les assistaient dans les hôpitaux militaires. Entre autres, on a remarqué le docteur Giuseppe de Borsa, qui, plein d'humanité et d'une politesse tout italienne, accueillait et soignait, avec autant de tendresse que de talent, les pauvres prisonniers blessés, lombards, piémontais, romains et napolitains, qui, en retournant dans leur patrie, y ont rapporté l'éloge de la bonté de ce médecin savant et célèbre. Il les traitait en frères, il versait des larmes quand il les voyait tomber dans des spasmes causés par leurs blessures et l'ardeur de la fièvre. Je ne parle pas des prêtres de cette ville, qui, le jour et la nuit, étaient au chevet des malades, leur rendant les services des infirmiers, les aidant à boire, à s'asseoir, les lavant, les peignant, avec toute la grâce et la bonté d'une mère auprès du lit de son enfant.

– Journalistes imposteurs ! s'écria Bartolo. Ils ne faisaient que nous répéter les cruautés des Allemands ! Mais, pourtant, Mimo, d'où vient que te voilà devenu plus Allemand que Radetzky ?

– Tranquillisez-vous, mon oncle, je ne suis que juste et rien de plus. Savez-vous qu'un grand nombre de volontaires italiens ont été faits prisonniers et ont éprouvé comme moi la générosité des Allemands ? Tous ceux-là sont du même avis que votre neveu.

– Oui, mais les cruautés de Castelnuovo ? Je ne puis les leur pardonner, et je me sens frémir en pensant à ces pauvres paysans, brûlés vifs dans leurs maisons. Ces malheureux, en sortant de leurs habitations, étaient assaillis par une pluie de feu ; les roquettes incendiaires tombaient de toutes parts et lançaient des flammes qui leur jaillissaient sur la tête et sur les vêtements. D'infortunées femmes se sauvaient, épouvantées, les habits en feu, et les hommes s'empressaient autour d'elles, sur la terre et dans la boue ; elles succombaient bientôt, au milieu d'horribles convulsions. D'autres, poussées par le feu dont elles étaient saisies, couraient, les yeux hagards, les mains en avant, se jeter dans des écuries, sur la paille, qui prenait feu, et l'incendie avait bientôt dévoré leurs personnes, leur mobilier et toute l'habitation. C'était un spectacle affreux, et, cependant, les fusées de la Congrève et les roquettes fulminantes passaient, en sifflant, sur les toits, dans les rues, dans les maisons, et l'on entendait les grosses bombes qui vomissaient le bitume, la poix et le soufre enflammé, dont les éclats portaient partout l'incendie. Mimo, n'est-ce pas là de la cruauté ? n'est-ce pas là une infernale fureur ? J'ai lu que, le lendemain, les populations voisines, venues pour ensevelir les morts, trouvèrent plus de quatre-vingts personnes écrasées sous les ruines des murs, les débris des maisons et les éclats de bombes, les unes rôties, les autres carbonisées. On voyait parmi les décombres des mères serrant encore, dans leurs bras roidis, des petits enfants à la mamelle ; ces frêles créatures, noircies par le feu, avaient leurs mains brûlées enlacées au cou de

leurs mères, qui, gisantes sur le sol, avaient la chevelure brûlée et la tête à demi consumée. Une pauvre vieille femme, se sauvant dans une église, tomba au milieu des flammes qui l'enveloppèrent, et sa petite-fille qui la tenait par la main fut consumée comme elle ! Et des hommes désespérés, sur les poutres de leur toit embrasé, tombèrent dans l'incendie et périrent au milieu des débris fumants ! Les chevaux et les bœufs furent consumés avec l'étable. Partout la ruine, l'horreur et la mort ! Mimo, qui fut coupable de cet incendie ? Les Allemands ne furent-ils pas, dans cette occasion, plus barbares et plus inhumains que des brigands ?

– Mon cher oncle, je prends part à votre douleur, et moi qui ai vu les ruines, j'ai pleuré aussi et j'ai dû m'éloigner de ce triste spectacle ; mais vous demandez sur qui retombe la responsabilité de ces massacres ? Je vous le dirai, ou, du moins, je vous donnerai le moyen de vous former une conviction sur ce point. Agostino Noaro, officier piémontais, s'était jeté avec une forte troupe de volontaires lombards et napolitains sur Castelnuovo, où ils surprirent cent fourrageurs autrichiens ¹³ et les firent prisonniers. Noaro s'y retrancha, barra les routes qui conduisent à Vérone, à Mantoue et à Peschiera. Il coupa les ponts, fit abattre les arbres pour élever un rempart autour du bourg, fortifia toutes les rues, creusant à l'entrée des pas de loup et des fossés profonds, défendus par de hautes palissades du côté opposé à l'ennemi. Noaro fit tout ce que peut faire en pareil cas un bon capitaine ; mais, voyant que les paysans voulaient déloger et sauver leurs femmes, leurs enfants et leur bétail, il les en empêcha. On le pria de laisser au moins conduire à Cola et à Lazize les femmes, les enfants et les vieillards : il s'y opposa. Frappant ces pauvres paysans à coups de plats de sabre et de crosses de fusil, il les forçait à porter des paniers de terre, des pieux et des fascines pour faire les barricades, arranger les barbicanes et fortifier les contrescarpes. Puis, ayant enlevé la poudre et les munitions de la poudrière proche de Peschiera, il les fit se poster aux barricades,

tandis qu'il contraignait les autres à aller sonner à la tour de la paroisse le tocsin d'alarme. Quand la brigade de Taxis arriva pour forcer les Lombards, elle trouva une résistance opiniâtre, et les Autrichiens durent employer les roquettes, les fusées, les bombes et les obus. Ils ruinèrent, brûlèrent et prirent d'assaut ce bourg, à moitié dévasté et consumé. Noaro s'enfuit avec ses soldats vers Lazize, et, faisant jeter une longue traînée de poudre, il ordonna au jeune Bossi d'y mettre le feu, et la poudrière sauta, éclatant avec un fracas horrible, faisant trembler le sol et renversant les maisons de Castelnuovo déjà ébranlées, qui s'écroutaient sur la tête des pauvres paysans du bourg.

– On nous avait pourtant dépeint les Allemands se faisant un jeu de la cruauté, et rôtiissant les femmes et les enfants de Castelnuovo, comme les sauvages de l'Australie dans leurs affreux banquets !

– Ce sont des histoires bonnes tout au plus pour les badauds. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Jugez-en. Au milieu des massacres et de l'incendie, une chèvre put se sauver et sauta le fossé ; elle fut saisie par des soldats de Taxis, qui la portèrent bien vite hors du théâtre du combat. Chacun la caressait, lui présentait de l'herbe, et lui disait : « Pauvre petite bête ! » Pensez donc, si Noaro avait laissé sortir les femmes, les enfants et les vieillards, ces mêmes Allemands, si bons pour un vil animal, ne les auraient-ils pas reçus avec bienveillance ? Mais, en noircissant les actions des Allemands, on passe sous silence les véritables cruautés des volontaires, ou bien on ne les montre que sous une couleur de rose. Vous vous rappelez sans doute les barbaries commises par nos légions, près de Trévise, sur le directeur de la police de Modène et le gouverneur de Reggio, passant de ce côté-là avec un autre malheureux d'Este. Ils les assaillirent et leur lièrent cruellement les mains ; en vain ils implorèrent la pitié, protestant qu'ils n'étaient ni des espions ni des traîtres ; rien ne les attendrit : ils les percèrent de mille coups de dague et de poignard, les

découpèrent en lambeaux, les écorchèrent, et enfin, par un reste de compassion, leur tirèrent quelques coups de fusil, puis ils traînèrent leurs cadavres dans les rues. Nous les avons vus, nous-mêmes, mutilés, déchirés, les yeux sortis de la tête et pendants sur les joues, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, les doigts coupés. Les deux jeunes marquis Patrizzi, qui avaient combattu si bravement à Cornuda, furent si indignés à la vue de ces horreurs, qu'ils abandonnèrent les légions et ne voulurent plus se trouver avec ces furieux. Eh bien, mon oncle, que dites-vous de cette civilisation ? Avons-nous le droit de tant crier contre les Allemands ? »

En ce moment, don Carlo s'adressa aux deux jeunes Romains :
« Avez-vous assisté à la bataille de Santa Lucia et à la prise de Vicence ? »

Lando répondit qu'il était à Vicence aux deux assauts du 25 mai et à la prise de la ville, et qu'on y avait admiré la valeur des Romains ; Mimo ajouta :

« Moi, je pourrai vous donner tous les détails possibles sur l'affaire de Santa Lucia, parce que je me suis trouvé quelque temps au camp piémontais avec Aser. J'ai entendu les récits les plus circonstanciés du brave de Roussy, officier d'artillerie qui se signala à la bataille de Rivoli, au pied de la pyramide élevée par Napoléon. Je me suis d'ailleurs entretenu plusieurs fois avec des prisonniers de Geppert, qui, dans d'autres rencontres, étaient tombés au pouvoir des Piémontais.

– Très bien, dit Bartolo. Toi, Mimo, qui es devenu un autre Xénophon, un Polybe et un Végèce dans la stratégie, raconte-nous les opérations de cette rameuse bataille, qu'on nous a dit ressembler à un tournoi dirigé et soutenu par les deux excellentes armées du roi Charles-Albert et du maréchal Radetzky.

– En effet ; mais si les Allemands, ayant contre eux le soulèvement universel de la haute Italie, combattirent bravement et finirent par vaincre, les Piémontais ne furent ni moins braves

ni moins audacieux ; seulement, ils furent moins habilement dirigés. D'abord les généraux ne connaissaient pas le terrain, et, marchant toujours par les routes royales et les chaussées de la campagne pour s'étendre du côté de la Croce-Bianca et de Santa Lucia, ils ne firent pas attention aux champs qui, sur cette ligne, sont entremêlés de pierres et de cailloux ramassés aux limites des jachères, où ils forment des espèces d'enclos et de parapets qui empêchent la marche des colonnes et les opérations de l'artillerie et de la cavalerie. Depuis le Cà del Cavri jusqu'à Santa Agata, depuis Lugagnano jusqu'à San Massimo, et sur la gauche de la Filanda de Belviglieri jusqu'à Bussolengo, ces murs se touchent, se croisent et se joignent de tout côté ; des vignes couvertes de feuilles et d'innombrables mûriers au feuillage touffu augmentaient encore l'embarras ; il aurait fallu étendre la ligne de bataille de front ; on fut obligé de l'échelonner en longues bandes de peu de profondeur.

« À ces inconvénients de l'ordre de bataille, il faut ajouter une faute de la plus grave importance : c'est que les aides de camp n'apportèrent pas aux généraux les ordres du roi avec toute la promptitude désirable. Le roi avait ordonné aux généraux de se mettre en rang de bataille, aux postes assignés, dès six heures du matin ; les mouvements furent retardés, et l'arrière-garde et les réserves n'arrivèrent pas à temps pour soutenir les phalanges, qui pliaient sur le côté gauche, et qui en firent bientôt autant vers le centre.

« Voilà quelle fut la plus belle et la plus périlleuse bataille qui, depuis celles de Masséna et de Napoléon, se livra sur les plaines de l'Italie. Au lever de l'aube, les légions royales descendirent, animées et joyeuses, des hauteurs situées entre Goito et Pastrengo ; l'aile droite, du côté de Santa Lucia, était commandée par le général Ferrere avec les brigades d'*Acqui* et de *Casale*, escortées par les cavaliers d'*Olivieri*, et soutenues par deux batteries de canons ; dans le centre, du côté de *San Massimo*, se

trouvait, avec le général en chef Bava, le roi Charles-Albert, secondé par les brigades d'*Aoste*, que commandait le général Sommariva, par les gardes du général Biscaretti, par le bataillon *Realnavi* et la compagnie *Griffini* ; la tête du centre était couronnée par l'avant-garde de la cavalerie *Sala*, les brigades de *Cuneo* et de la *Reine*, commandées par le bouillant duc de Savoie, avec les généraux d'Avernioz et Trotti. L'aile gauche était rangée sur la *Croce-Bianca* ; sous les ordres du général Broglia, avec la troisième division, précédée par la cavalerie du comte de Robilant. Toute l'artillerie était commandée par le valeureux duc de Gênes.

« Le maréchal Radetzky sortit de Vérone et opposa à la division *Broglia* l'invincible d'*Aspre* ; la droite de Santa Lucia avait contre elle la gauche fière et fouguese du général comte de Wratislav, du magnanime François-Joseph, archiduc et futur empereur, et de l'archiduc Albert. Le général Clam avait posté l'extrême gauche à Tomba. Le maréchal Radetzky était au front du centre, vis-à-vis du roi Charles-Albert. C'était un beau et grand spectacle de voir en présence le plus noble chevalier de l'Italie et le plus vieux héros de l'Empire : c'était un combat digne d'un si fameux théâtre, où la bravoure était aux prises avec la prudence, l'audace avec l'expérience, le roi soldat et le guerrier intrépide avec le capitaine prévoyant, avec le calme mais inébranlable vieillard. La bataille couvrait tout l'espace que renferme l'Adige entre le Chievo et la Tomba, et, du côté de Vérone, depuis les fossés de San Zenone jusqu'à la Porta-Nuova, en remontant vers les hauteurs de la *Croce-Bianca* et de San Massimo.

« Donc, le 6 mai, quand les champs sont en fleur, les prés dans leur plus belle verdure, que les vignes bourgeonnent, que les amandiers, les pêchers et les pommiers étalent leurs parures fleuries, que les oiseaux chantent des chants d'amour, que la température est douce, le ciel serein, les hommes, que ne peuvent adoucir les charmes de la nature et de la belle saison, s'avancent pour se disputer la gloire de se massacrer, pour souiller de sang

les campagnes riantes et les ruisseaux limpides. La bataille s'engagea dès le matin ; l'aile gauche piémontaise s'élança avec impétuosité sur la *Croce-Bianca* pour forcer les tranchées du général d'Aspre. La brigade de Savoie, sous le général d'Usillon, détacha deux bataillons du second régiment et un du premier, sous la conduite du général Mollard ; mais les nombreux mûriers et les murailles, dont sont encombrées ces campagnes, arrêtaient l'impétuosité de l'assaut. Arrivés à la hauteur du dernier de ces murs, ils furent accueillis par un torrent de feu d'artillerie, car l'ennemi s'attendait à ce mouvement. Les phalanges s'éclaircirent, mais ne plièrent pas : plusieurs officiers, pour animer les soldats, se jetèrent en avant en face des ennemis, avec tant d'intrépidité, que Carlo de Forax, fils du général, sauta sur un lieutenant autrichien, le saisit par le poignet et lui arracha son épée.

« Écrasés par un torrent de mitraille et de mousqueterie, enveloppés par les voltigeurs, qui tiraient sur eux de face et sur le côté, après une heure d'un combat acharné, les colonnes de Broglia durent céder. C'est dans cette circonstance que l'on vit éclater l'intrépidité du capitaine d'Ivoley : blessé et perdant son sang, qu'il pouvait à peine arrêter de sa main gauche, il combattit de la droite jusqu'à ce qu'une balle vint l'atteindre au talon et l'étendre par terre sur le champ de bataille, où il criait encore pour animer ses soldats. Là furent blessés les capitaines de Coucy et de Faverges, avec d'autres braves, qui résistèrent courageusement pour soutenir la brigade de Savoie, déjà ébranlée, dévastée et brisée par le choc des terribles soldats d'Aspre, qui, avec leur artillerie, leurs feux de colonnes et les charges horribles des cavaleries hongroise et bohémienne, mirent finalement l'aile gauche en déroute complète.

« Pendant que le combat était si acharné à la *Croce-Bianca*, Je centre se jetait contre les soldats du maréchal, dont l'avant-garde, pour se soustraire à ce choc terrible, se replia vers Santa Lucia. Ce mouvement priva d'une défense la brigade d'Aoste, qui fit face à la

violente attaque des dragons, lesquels chargeaient de toutes leurs forces les escadrons de la cavalerie royale. On vit ces hommes vigoureux et braves combattre avec de longs sabres droits, frapper d'estoc et de taille, parer les coups, bosseler les casques et briser les cimiers. Les dragons d'Aoste avaient des casques d'acier trempé, garnis de peau de veau marin et surmontés de la croix d'acier de Savoie ; les dragons allemands portaient des casques de cuir verni, avec des côtes de cuivre jaune ; mais ce n'était là qu'une faible armure : ils tombaient en masse, la joue, le visage, la tête criblés de blessures, les épaules et les bras coupés, la poitrine transpercée : ils s'entremêlaient, se confondaient, se refoulaient ; tantôt serrés les uns contre les autres, tantôt séparés, ils revenaient à la charge et enfonçaient les phalanges comme des torrents : c'était un fracas horrible, un massacre affreux.

« Le brave général de Sommariva s'avancait avec sa brigade ; le général de l'artillerie allemande fit diriger ses bouches à feu contre les bataillons amoncelés ; il éparpillait, éclaircissait, labourait horriblement la pauvre infanterie : celle-ci ne pouvait faire volte-face ni se mettre en colonne ou en lignes obliques, car les brigades de l'archiduc Sigismond et du général Wohlgemuth l'écrasaient de tous côtés, malgré le corps des gardes, qui la soutenait énergiquement.

« Le roi, ferme et intrépide au milieu de ce feu furieux, entendait une grêle de balles siffler autour de sa tête ; il voyait ses carabiniers d'escorte écrasés, les chevaux blessés, et cependant il demeurait ferme, l'œil attentif à tous les mouvements, aux avances, aux stationnements, aux évolutions ; il voyait les cavaliers et les fantassins sauter au-dessus des monts de pierres, comme à l'assaut de parapets et de tranchées, pendant que les sapeurs, avec leurs haches et leurs pioches, démolissaient ces montagnes de pierres et en repoussaient les débris dans les fossés, ouvrant ainsi le passage à l'artillerie à cheval, qui venait y placer ses pièces devant les files ennemies.

« Mais le roi s'aperçut que le combat avait refoulé le centre de maréchal vers la gauche de Santa Lucia, où les Autrichiens, qui connaissaient le terrain intermédiaire, s'étaient en partie resserrés dans le Borgo et en partie étendus sur les ailes de la cavalerie ; l'artillerie s'était mise moitié en tête, moitié sur les côtés de la Terra et derrière les embrasures pratiquées dans les murailles. Ils avaient barricadé les maisons avec des troncs d'arbres, et avaient creusé des fossés alentour. Les fenêtres leur tenaient lieu de redoutes et de retraites, d'où ils pouvaient tirer sur l'ennemi en tout sens. Les Piémontais, voyant les difficultés de la position, voulurent faire un effort pour prendre les Autrichiens en flanc ou sur les derrières, et alors le choc devint de plus en plus violent entre les deux armées.

« Les troupes des généraux Ferrere et Passalacqua n'étaient pas encore à l'œuvre, à cause du retard des instructions qu'on devait leur porter. Un bataillon des gardes, excité par les cris de ses officiers, qui précédaient la colonne en criant : « En avant ! courage ! » se précipita derrière les hauteurs de Santa-Lucia, et, bravant le déluge de feu que lui envoyaient l'artillerie et les fantassins, résista fermement et vint se placer sous les murs. D'autres bataillons des gardes s'élançaient au-dessus des redoutes, des fossés, des parapets, s'accrochaient aux escarpes, aux palissades, se cramponnaient aux moindres touffes d'herbe, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant les fenêtres ; et là, saisissant les fusils dans les mains des soldats, ils les leur arrachaient : bravoure et audace qui força les généraux allemands de s'écrier : « Qu'il est honorable de combattre contre de si vaillants adversaires ! »

« L'ardeur, l'élan et l'impétuosité avaient pris un tel caractère d'animation autour du cimetière de Santa Lucia, qu'il semblait n'y avoir plus de combat ailleurs. Cette demeure sacrée et tranquille des morts devint le théâtre d'un combat furieux, et la citadelle d'un siège militaire. Le jeune chevalier Torrazzo, de Castelnuovo,

fut le premier qui monta sur le mur de cette enceinte, en se cramponnant aux trous faits par les balles, et cela en moins de temps que je n'en mets à le dire : les braves gardes, s'enflammant d'une nouvelle ardeur à ce spectacle, se jettent en avant comme des furieux ; l'enseigne Lacosta se détache, se glisse contre le mur et y plante la croix de Savoie ; il est suivi bientôt des plus ardents, et un combat à la baïonnette s'engage entre les urnes funéraires et les tombeaux. Les Autrichiens abandonnent le cimetière pour s'appuyer sur les colonnes du centre : bientôt, grâce à un bon renfort, ils retournent à l'assaut du cimetière, et le reprennent, puis, la division d'Arvillars s'étant unie à celle de Ferrere, les Piémontais en furent débusqués.

« Cependant arrivait la nouvelle de la déroute des Piémontais à la *Croce Bianca* ; le roi, craignant que dans l'impétuosité de la victoire les colonnes d'Aspre ne vinssent le foudroyer sur les flancs et sur les derrières, fit battre en retraite. Alors le maréchal, qui, avec le calme du pilote qui se tient toujours en garde contre toutes les conjonctures, même au milieu du succès, eut à peine vu les soldats du roi abandonner les forts qu'il y renferma les siens pour s'y fortifier. L'âme tendre et paternelle de Charles-Albert saignait vivement à la pensée de tant de blessés qui restaient dans la ferme du Fenilone prisonniers de guerre ; irrésolu, il regardait ses généraux, et, se dirigeant vers eux : « Eh bien ! semblait-il leur dire, laisserons-nous tant de braves aux mains des ennemis ? Qui bandera leurs plaies ? qui soignera leurs blessures ? »

« Il était trois heures après-midi, quand on vit arriver en toute hâte la brigade de la Reine et celle de Cuneo, ayant à leur tête le duc de Savoie qui cria à son père : « Sire, les braves de Charles-Albert ne seront pas la proie de l'ennemi. » On s'élança avec fureur contre Santa Lucia, on brise, on arrache, on abat les palissades, les tranchées et les digues du fossé éclaircis à chaque instant par le feu des batteries, les bataillons se resserrent, escaladent les murs et se jettent sur les maisons, les plates-formes, les fascinages

du cimetière. La cavalerie des Hongrois bondissait au milieu des bataillons du roi, les renversait sous les pieds des chevaux, les assommait à coups de sabre, les saisissait par les cheveux et les écrasait comme sous l'effort d'une tempête. Mais les Piémontais ne se découragent pas ; ils se rallient, se resserrent et s'élancent à l'assaut, acharnés comme des panthères : leur charge est si violente que les soldats de Radetzky sont obligés de céder le terrain.

« Alors le maréchal qui, de la déroute de la division Broglia, avait conjecturé exactement de l'issue de la bataille, dépêcha le jeune Pimodan, son adjudant, près du général Wratislaw pour lui signifier l'ordre de courir reprendre Santa Lucia. La terre tremblait sous le poids et l'effort de tant de chevaux, de tant d'hommes, des canons et du choc de cette terrible lutte. L'archiduc François-Joseph animait ses soldats de la voix et de l'exemple ; il était calme au milieu des rugissements des boulets, qui volaient de toutes parts, faisant sauter en l'air les troncs d'arbres et retomber sur la tête des combattants une pluie de branches et de feuilles. Pendant que l'archiduc faisait passer ses colonnes dans un endroit resserré, une batterie piémontaise, qui n'avait pas été aperçue à cause des mûriers, éclate et brise tout ce qu'elle rencontre : un nuage de terre, de branches et de racines recouvre l'impassible archiduc ; un boulet abat le cheval du comte Wratislaw ; un autre effleure les habits de l'adjudant du maréchal et brise le fourreau de son épée.

« Néanmoins les Allemands s'élancent sous les remparts de Santa Lucia : le lieutenant-colonel de Leitzendorf, avec le général Salis et Pimodan, se mettent à la tête d'un bataillon de grenadiers de l'archiduc Sigismond et de quelques compagnies du régiment Geppert, et par leurs cris excitent et encouragent les soldats. Ceux-ci, mettant les baïonnettes en arrêt, se jettent sur les Piémontais qui les attendent de pied ferme. Leitzendorf tombe blessé à mort ; le général Salis est frappé d'un boulet en pleine

poitrine ; il tombe de cheval, en serrant la main de l'adjudant de Radetzky et en lui disant : « Ami, fais-moi porter... » sans pouvoir ajouter un mot de plus. À cette vue, les tirailleurs se glissent dans les colonnes, se jetant sur la brigade de Cuneo ; les Italiens de Geppert les suivent de près et ils tombent sous un feu vivement nourri ; mais un bataillon de Prohaska, avec les chasseurs du comte de Koppal, court sus à la brigade royale et la rompt ; dérottée, elle entraîne avec elle le duc de Savoie et cherche à se réfugier sur la ligne du centre. Le maréchal reprend Santa Lucia, et toute l'armée de Charles-Albert plie et se débande. Le général comte de Clam, qui était à l'extrême gauche sur Tomba, voyant la déconfiture des royaux, se hâte de harceler l'arrière-garde et la charge de toutes ses forces, mais ne peut vaincre la résistance de ceux qui la composent, et se voit obligé de se retirer en désordre, fort heureux de rencontrer un grand massif de mûriers, qui cacha sa malencontreuse opération ; autrement, les Autrichiens auraient pu non seulement couper la retraite à l'armée royale, mais faire un horrible massacre.

« Ainsi se termina cette fameuse journée qui, au jugement des hommes éclairés, fut peut-être une des plus belles batailles qui se livrèrent en Italie, et dans laquelle le courage, la bravoure, l'habileté, l'audace, la discipline militaire brillèrent du plus vif éclat.

– Oh ! laisse-nous respirer un moment, Mimo, s'écria Bartolo. Quelle gloire, mon Dieu ! de se massacrer réciproquement, de couper les doigts, les bras et les jambes de son prochain ! Percer le cœur de ses ennemis, les décapiter, les estropier, eux qui sont des hommes comme nous ! Tu en parles comme si tu nous faisais le récit d'une danse gracieuse, ou d'un concert bien exécuté.

– Que voulez-vous ? mon oncle, chacun a ses goûts ; et même dans ces charges, dans ces assauts, dans cette mêlée, il en est qui ne voient qu'un bal en cadence, et qui appellent ces terribles actions des danses martiales, parce qu'elles sont réglées dans tous

leurs mouvements avec une admirable harmonie.

– Comprends-tu, Alisa ? Ne te semble-t-il pas voir ton vieux maître de danse français, jouant de son violon et te disant : « Allons, mademoiselle, glissez, ballotez ; la pointe en dehors, pas de tierce, saut en arrière ; tournez ce bras, cette quarte n'est pas harmonieuse ; la taille plus dégagée ! » Ton beau cousin ne parle pas autrement de la danse de Mars, et il en cause à vous faire venir l'eau à la bouche.

– Ce sont des expressions figurées, des antiphrases. Le cap des Tempêtes n'a-t-il pas été nommé le cap de Bonne-Espérance, pour ne pas effrayer les navigateurs ? On appelle la guerre une danse, pour ne pas lui donner son vrai nom de boucherie. Quoi qu'il en soit, les Autrichiens et les Piémontais s'accordent à appeler un *fait brillant* cette fameuse bataille de Santa Lucia. C'est ainsi qu'on a nommé *tournoi de chevaliers* l'affaire du 29 avril, où le général Wohlgemuth fut attaqué, près de Bussolengo, par le deuxième corps de l'armée royale.

« Wohlgemuth était seul, il soutint ce combat durant quatre heures avec un courage merveilleux, s'appuyant sur l'Adige pour ne pas être enveloppé ; les secours ne lui venant pas de Vérone, il dut se replier sur la gauche et manœuvrer de front avec les chasseurs de Zobel et les Croates de Knesevich. Tout à coup, une troupe de cavalerie vient fondre sur les tirailleurs ; elle forme aussitôt un carré hérissé de stutzen ¹⁴ ; l'officier qui dirige l'attaque, en s'élançant pour enlever le drapeau, tombe avec son cheval criblé de balles ; en le relevant, on trouve dans sa poche des lettres qui firent reconnaître en lui le jeune marquis Bevilacqua. Stupéfait d'une telle ardeur, le général Wohlgemuth dit à ses soldats : « Nous pourrions nous glorifier d'avoir combattu contre de tels guerriers, et je regrette vivement la mort de ce jeune héros. »

– Les Piémontais ont subi un bien terrible échec à la Custoza ! Que de mères ont eu à pleurer sur leurs fils morts, mutilés ou prisonniers de guerre ! Vous ne pouvez vous imaginer, mes

neveux, quelle douloureuse indignation nous inspirent ces massacres de la jeunesse italienne dont se glorifie le comte Mamiani, qui, en pleine nuit, a fait sonner toutes les cloches des sept collines.

– On aurait dit la nuit de Noël, cher oncle. Tous se levaient de leurs lits et couraient à la fenêtre : « Qu'est-ce ? D'où vient tout ce fracas ? – Y aurait-il du feu au Capitole ! – Non, c'est à Montecitorio. – Mon Dieu, quels fléaux ! – Ce n'est rien : c'est la fameuse victoire de Charles-Albert ; la nouvelle vient d'arriver ; les Allemands sont battus, il n'y a plus un Croate dans toute la Lombardie, Vérone est au pouvoir du roi. *Vive l'Italie ! Mort à l'étranger !* – Ah ! ah !... il caltait bien épouvanter Rome pour cela ! – Archiprêtres, aux cloches ! criaient les *montigiani*. Ma femme, épouvantée, tombe dans des convulsions ! – Eh ! ma fille est évanouie ; puissent les cloches tomber sur le dos de ceux qui les sonnent ! – Où est-elle, cette Vérone ? – Là, là-bas, loin, bien loin. – Du côté de Naples ? – Non, au-dessus de Narni et de Terni. – Par Cristallina ! et ils viennent nous saigner la bourse ? Si Vérone est si loin, on n'y entend pas nos cloches. » Et cependant c'étaient des arquebusades de toutes les fenêtres, de tous les balcons, de toutes les terrasses ; c'était, une rumeur, un fracas, un bruit qui retentissait jusqu'à Albano et jusqu'au mont Porzio.

– Te rappelles-tu, Mimo, dit Lando, ces trois démons qui tiraient dans notre rue ? On entendait aux fenêtres des maisons d'en face des enfants crier, des filles pleurer, de vieilles femmes tousser et grommeler ; c'était la fin du monde. Des bandes de forcenés couraient dans les rues, agitant des torches au vent et criant aux sonneurs : « Sonnez, misérables ! » Et, parce qu'au Gesù on tardait un peu, ils menacèrent d'enfoncer la porte. « Sonne ! au clocher ! criaient-ils ; sinon, nous y monterons nous-mêmes ! » Le pauvre Cochetti se met à la fenêtre et leur dit : « Ayez patience, laissez-moi m'habiller, je vais sonner. » Il n'avait pas fini qu'un de ces *cicervacchiens* lui tire un coup de fusil ; la

balle siffle dans ses cheveux, donne dans une vitre et brise une architrave ; quelques doigts plus bas, Cochetti eût été dispensé de sonner pour les autres, et l'on eût sonné pour lui. Le lendemain, on se leva de bonne heure, on sortit dans la rue, allant sur les places s'informer des évènements de cette victoire. Victoire ! dites plutôt déconfiture, défaite, débandade, fuite, précipitée et confuse, abandon sur place de l'artillerie, des vivres, des fourrages, des bagages. Les chevaux entraînaient les hommes épuisés, essoufflés, suant de grosses gouttes, tombant de lassitude, de faim, découragés et abattus, se réunissant à grand-peine du côté de Milan, après seize heures de fuite et de carnage ¹⁵. »

Pendant que Lando parlait, la tartanella arriva sous les collines verdoyantes de Citara, où s'élèvent de petites maisons blanches qui se montrent entre le feuillage comme de jeunes filles à leur fenêtre, donnant à ces rivages charmants une gaieté et comme un sourire enchanteur. Citara, Raiti et Vietri s'élèvent sur la côte, descendant par mille sinuosités jusqu'à la mer, dont les pêcheurs sillonnent les eaux tranquilles.

Arrivés à Salerne, ils débarquèrent. Après avoir visité les vastes fabriques de cette cité industrielle, ils montèrent à l'antique cathédrale où reposent le corps de saint Matthieu, apôtre et évangéliste, et celui du grand saint Grégoire VII, qui mourut dans l'exil, martyr de sa fermeté et de son zèle à défendre les intérêts de l'Église. Au-dessus de ce tombeau plane l'ombre de ce héros magnanime, qui accomplit de si grandes œuvres par la force de sa sainteté et la sagesse de ses conseils. Il a vu le pontificat romain élever sa gloire jusqu'au ciel, tendre ses bras bienfaisants aux quatre coins du monde, accueillir sous son manteau les nations barbares qui venaient s'y reposer et y chercher la sécurité, oubliant peu à peu la rudesse de leurs mœurs, la barbarie de leurs cœurs, leur soif de sang, leurs haines et leurs vengeances cruelles. Sous ce manteau il a vu naître, grandir et se développer les libertés des communes de l'Italie ; il a vu ses guerriers voler de

l'Occident à la conquête du Calvaire ; il a vu Rome ceindre son front des trois couronnes et répandre l'éclat des sciences, des arts, du commerce, des lois, de la politesse et de la courtoisie catholiques sur toutes les contrées de l'Europe, faisant de cette vaste réunion de nations, de cités, de provinces et d'États, la plus religieuse et la mieux civilisée de toutes les autres parties du monde.

Mais depuis trois siècles la grande ombre de Grégoire VII voyait se produire les fruits funestes de l'hérésie sortie du cerveau de Luther et le subtil venin pénétrer en silence et ronger une à une les mailles de cette grande toile d'or qu'il avait tissée au prix de tant de souffrances, de luttes, de l'exil et de la mort, pour la gloire et la force des monarques, les franchises et la félicité des peuples chrétiens. Il voyait sa gloire et son nom souillés par les adulateurs des princes, outragés par cette pestilentielle hérésie qui s'insinuait dans les cœurs et déracinait de l'esprit des monarques le respect dû aux lois sacrées de l'Église, à l'honneur et à la dignité du siège de Rome, de ce trône élevé d'où les Grégoire, les Alexandre et les Eugène avaient châtié et foudroyé les Henri et les Frédéric, empereurs révoltés ; il voyait ces ennemis de son nom et de l'Église faire effacer des diptyques ce nom, objet de leurs haines et de leurs terreurs.

Mais cette ombre, toute rayonnante de la lumière divine, a vu les monarques réduits à regretter la juste rigueur de saint Grégoire, qui savait unir la sévérité du juge à la tendresse du père. En s'éloignant du respect et de la confiance qu'ils devaient au vicaire de Jésus-Christ, les peuples ont oublié aussi le respect dû à leurs princes. Les monarques qui ont méconnu l'autorité du père commun ont eu peine à contenir l'insubordination de leurs propres sujets.

Grégoire VII, du haut de son monument de Salerne, se rappelle Henri en habit de pénitent, s'avancant couvert de neige dans la seconde enceinte du château de Canossa ; il entend sa voix

tremblante lui demander pardon et lui crier : « Père, j'ai péché ; accueille-moi à tes pieds ; bénis encore ton fils suppliant ; jette un regard sur ces joues baignées de pleurs, et donne-lui le baiser de paix. » Et Grégoire le serrait dans ses bras et élevait son auguste main au-dessus de cette tête inclinée, la bénissant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Grégoire se rappelle cet acte qui fait crier si fort les méchants déchaînés contre lui depuis huit siècles ; mais il voit aussi ces traîtres armer contre la puissance royale les peuples soulevés ; il voit les factions des fourbes et des parjures chercher, non pas l'avantage des rois, mais leur sang. Il voit Cromwell assassiner Charles I^{er} sur le billot ; il voit Robespierre traînant Louis XVI à la guillotine ; il voit les trônes brisés, les rois proscrits, fugitifs, mendiant un asile contre les fureurs de la populace.

Repose en paix, illustre pontife ! Les rois de la terre, éclairés par la lumière du ciel, savent que le siège de Pierre est la colonne qui affermit leur autorité, le conseil qui la dirige, la lumière qui la vivifie, le diadème qui doit la couronner. Dieu s'est servi de ceux-là même qui les avaient entourés de plus de caresses trompeuses, pour leur montrer qu'ils ne doivent mettre leur confiance que dans l'Église ; qu'ils auront des peuples obéissants et pacifiques tant que leur pouvoir restera associé et uni à la divine puissance de l'épouse du Christ et du chef qui la gouverne.

Les monarques ont déjà remarqué la source d'où découlent les révoltes ; ils savent où Louvel aiguisa son poignard contre le duc de Berry, où Fieschi excita sa fureur contre Louis-Philippe, où s'anima Sefeloge contre le roi de Prusse, et Mérino contre Isabelle d'Espagne. Charles-Albert savait bien ceux qui menaçaient sa vie ; il connaissait toutes les trames qui s'ourdissaient pour lui arracher l'autorité royale. Aussi, le 10 mars 1845, il me dit à moi-même : « Ami, ils veulent me jeter à bas de ce trône ; ils l'ont juré, et ils y parviendront. »

Non, saint pontife, les monarques ne veulent plus être dupes

d'une poignée de conspirateurs qui s'appellent peuple et nation ; ils courent se réfugier dans le port tranquille de l'Église. Déjà tu vois l'empereur François-Joseph qui rend à Pie IX, ton illustre successeur, l'entier hommage des lois de l'empire. Console-toi, grande âme, et tu verras assis sur l'ancre de la paix, au sein de ce port de salut et de félicité, tous les navires des monarques chrétiens.

XII. – LA PRISE DE VICENCE.

Quand nos voyageurs eurent parcouru tout ce que la belle et opulente cité de Salerne offre de curieux, don Carlo proposa de les conduire à la Cava, de s'y reposer pendant la nuit, et le lendemain, de visiter l'antique et fameux monastère qui a donné son nom à la ville et aux environs. Un vent fort doux, qui soufflait sur les collines et rendait l'aurore plus fraîche et plus pure, s'éleva dès le matin ; ils marchaient, charmés par les chants des oiseaux, qui sautillaient et voltigeaient sur les haies ; ils s'asseyaient dans les vallons pour se reposer, à l'ombre des platanes, des noisetiers et des houx croissant au bord des ruisseaux et offrant une agréable retraite contre les rayons brûlants du soleil. Après avoir franchi les collines chargées de vignes et d'oliviers, ils entrèrent dans les gorges des montagnes, qui se rétrécissent à mesure que l'on monte, et sont couvertes de genévriers, de lièges, de chênes et de filleuls, surmontés, vers le sommet de la montagne, d'une forêt épaisse de pins, d'ifs, de mélèzes et de plantes sauvages, amis du sable, des pierres et des cimes des monts, où les vents les agitent, où les bourrasques des ouragans bruissent sourdement en

secouant leurs rameaux nouveaux et robustes.

Arrivés à l'endroit le plus solitaire et le plus sauvage, ils aperçurent d'en bas, au-dessus des grands arbres, les croix du monastère. Englobé dans une grande masse de roche grise qui le domine et lui sert de toiture, il présente l'aspect d'une armée romaine faisant la tortue et recouverte de ses boucliers. La roche, du côté de l'église, jette en avant une pointe si avancée, qu'elle entre dans le haut de la nef et surplombe au-dessus du pavé de l'église, comme si à chaque moment elle allait se détacher de la voûte. L'architecte a su donner à ce temple magnifique un cachet tout particulier, en profitant des accidents de la nature.

L'église est vaste. En y entrant, on est frappé de la belle harmonie des arcades et des voûtes, qui élèvent l'âme à Dieu dans le religieux silence qui y règne et l'éternelle solitude qui l'environne. Elle s'appuie d'un côté sur une colline couverte de chênes et de hêtres, et de l'autre elle s'engrène dans l'ouverture de la caverne. Derrière le chœur s'ouvre un vallon en amphithéâtre garni par intervalles de bosquets qui le rendent de plus en plus obscur, vénérable retraite de ces saints anachorètes qui, dans le huitième siècle, passaient les jours et les nuits dans d'étroites cabanes, priant et travaillant, loin des cours lombardes et de la fureur des guerres que les princes de Salerne soutenaient sans relâche contre les ducs de Capoue et de Bénévent. Au fond de la grotte repose en paix, depuis mille ans, le fondateur de l'abbaye, et, presque à l'entrée de ce sanctuaire, s'ouvre la chapelle qui conserve les corps d'autres saints moines qui ont illustré le monastère de la Cava.

Les jeunes filles, Alisa et Luisella, ne pouvant entrer dans les cloîtres et dans l'abbaye, restèrent à l'église pour entendre la messe conventuelle, chantée par l'abbé. Elles y virent, portant des cierges et l'encensoir, trois jeunes sauvages de la Nouvelle-Hollande, venus des missions du bout du monde. C'était là un témoignage de plus du pouvoir de la religion, qui adoucit et

humanise les anthropophages pour en faire des anges de paix qui se prosternent au pied des autels. Les graves modulations de l'orgue, les suaves mélodies, les voix harmonieuses qui se faisaient entendre au milieu du silence et de la dignité de cette enceinte, ravissaient l'âme en présence de la Divinité ¹⁶.

Cependant les quatre autres voyageurs avaient été accueillis poliment par le moine portier, et introduits pour visiter le monastère, et surtout les précieux trésors des archives, où sont conservés en bon ordre les parchemins des diplômes lombards, normands, français et espagnols, depuis l'an 790 jusqu'à 1500 ; collection très rare, source éternelle de l'histoire de l'Italie, où viennent puiser les historiens, qui y retrouvent les plus minutieux détails sur ces temps obscurs. Les visiteurs sont toujours reçus avec bienveillance par le savant moine Cornet, digne gardien de cette riche bibliothèque. Nos voyageurs virent ces manuscrits célèbres, ces éditions renommées et ces miniatures d'une finesse exquise. Sortis de la bibliothèque, ils voulurent voir la tour qui s'enfonce jusqu'à la naissance de la roche et, se divisant au sommet du mont, paraît s'abîmer sur le monastère, qu'elle domine avec une majesté sévère. Sortis de là, ils prirent congé du moine, descendirent à l'église, et, avec les deux jeunes filles, remontèrent en voiture, laissant sur le côté des bosquets solitaires et ces gorges étroites de montagnes qui, par intervalles, s'élargissent et ouvrent aux regards un horizon gracieux, embelli par les oliviers, les vignes, les sureaux, les aunes, les noisetiers, les dattiers et les figuiers.

De la cité de Cava ils coururent sur la voie royale jusqu'à Nocera, et de là, après quelque temps, tournant à gauche, ils allèrent vénérer le sépulcre de saint Alphonse de Liguori, où ils se rappelèrent la douce sainteté du prélat. La consolation et l'espérance semblaient respirer autour de cette tombe sacrée. Cet aimable saint joignit tant de science à une si grande charité ; il a exposé avec tant de sagesse, de douceur et de discrétion la loi

d'amour de Jésus-Christ, qu'en s'approchant de la source pure de ses écrits on puise, comme à une fontaine céleste, les consolations et l'espoir qui raffermissent et raniment les pécheurs. Alisa le supplia de régler les affections de son cœur et de ne pas le laisser s'égarer dans les voies des passions qui mènent aux abîmes et aux précipices ; Luisella lui demanda sa bénédiction pour son union prochaine avec Tancredi, et la force de se diriger avec sagesse sur le sentier d'abord fleuri, mais souvent ardu des devoirs de la famille, où croissent des épines aiguës et cruelles à la place des fleurs que d'abord l'on avait seules entrevues.

De Pagani ils arrivèrent, après un court trajet, au chemin de fer, où ils n'attendirent pas longtemps le convoi. Sur ces chars volants traînés par la vapeur, ils furent bientôt en face de Pompéi, où ils se proposaient de dîner, afin de visiter ensuite cette admirable cité, enterrée depuis tant de siècles, et maintenant en grande partie rendue à la lumière.

Après le dîner, ils s'avancèrent sur la colline, et, entrés par la rue qui conduisait autrefois aux murs de la ville, ils descendirent, considérant les grandes pierres dont elle est pavée, ses trottoirs relevés, ses petits ponts laissant une voie aux eaux de pluie et un passage sec aux citoyens. Au bout de cette rue, on entre dans un espace fort étendu, et l'on se trouve au milieu du forum de Pompéi.

On est saisi d'admiration, à la vue de ces longues files de colonnes, de la majesté des temples des dieux tutélaires, de la gravité des curies, de la sublimité des tribunaux, des sièges des sénateurs, des enceintes des assemblées ; à la vue des rostres des parlements, des piédestaux des statues équestres, des niches, des bustes des guerriers illustres, des magistrats, des poètes et des autres citoyens distingués qui ont embelli et glorifié la patrie par leurs œuvres et leurs conseils. Plus loin est la palestre destinée aux jeux des lutteurs à bras, au pugilat, au disque ou aux batteurs d'estrade, et l'on voit encore les sièges des censeurs et des maîtres qui guidaient la jeunesse, avide de se signaler dans les épreuves

du gymnase. Plus bas est le double théâtre, et, non loin de là, l'amphithéâtre, l'hippodrome, les bains, les portiques des marchés, les champs d'exercices militaires et le cirque pour les courses des chars.

Toute la cité offre à la vue de l'observateur un aspect funèbre de solitude, de silence et de désolation : les maisons sont sans toit, les longues rues sans habitants, les magasins abandonnés, les boutiques sans ouvriers, les atriums déserts, les fontaines sans eau. Les nymphéennes sont à sec, les étangs épuisés : partout des enseignes et des gravures ; des inscriptions en latin et en grec se lisent sur les boutiques et les magasins ; à l'intérieur, ce sont des cases encombrées de terre, des armoires débondées, des bibliothèques ébranlées, des cruches à l'huile pleines de boue, des gourdes de vin comblées de sable et de petits cailloux, des fourneaux bouchés, des meules rouillées, des piliers écartelés.

L'aspect intérieur des maisons n'est pas plus consolant, quoique la plupart étalent à l'envi les beautés de l'art grec, jetées à profusion dans les vestibules, les impluviums, les péristyles et les intérieurs domestiques. Partout ce sont des peintures et des fresques représentant des grottes, des fonds, des perspectives, des chasses, des lacs, des fontaines, des vallées, toutes sortes de caprices aux touches hardies, aux couleurs vives, aux teintes fortes, resplendissantes de lumière comme une œuvre d'hier et lustrées avec la gomme la plus pure. Tous ces chefs-d'œuvre sont répandus dans les tricliniums, les chambres, les galeries, les salons, sous les portiques et sur les consoles que n'ont pas écrasés les amas de cendres qui ont enseveli la cité.

Le voyageur qui contemple Pompéi, à la vue de ces merveilles, de cette réunion de charmes, de douceurs, de délices, de voluptés, qui faisaient oublier à ces créatures immortelles leur dignité, comprend mieux que partout ailleurs l'inconstance des choses humaines. Du milieu des turpitudes de tous les vices où ils étaient plongés, la justice de Dieu a appelé à son redoutable tribunal ces

malheureux, abîmés maintenant sous les décombres de leurs monuments et de leurs temples.

Ce jour-là encore tout était florissant : la cité était belle comme une fiancée ; ses citoyens étaient joyeux, son commerce animé, ses places populeuses, ses curies fréquentées ; les jeux de la palestre étaient ardents, les théâtres bruyants, les plaisirs, la joie, les banquets, se multipliaient au milieu de voluptés innombrables et sans frein ; et le lendemain, cette cité, heureuse entre toutes dans la Campanie, se trouva soudain ensevelie, et il n'en resta plus de vestige sur la terre jusqu'à ce que le génie de Charles III la fit sortir de terre, comme pour servir de leçon aux nations qui oublient Dieu pour ne songer qu'à satisfaire les désirs de la chair et se vautrer dans la corruption. C'est là que voudraient nous amener nos législateurs modernes, animés de l'esprit protestant ; ils ne voient que la félicité terrestre, fangeuse, fruit de l'avarice, des plaisirs, de l'intempérance, des espérances criminelles, et ils voudraient faire disparaître toute peine, toute douleur d'une société qui n'élèverait jamais sa pensée vers le ciel et jamais n'aspirerait à l'éternelle félicité des enfants de Dieu.

Bartolo ne pouvait se lasser d'admirer ces rues, ces carrefours longs et droits, et, sur chaque place, des fontaines ornées de masques et de griffons avec la chantepleur en bouche. À l'intérieur des maisons se trouvent des cours carrées avec des jets d'eau, des cascades et des étangs qui portaient la fraîcheur sous le portique. Des salons étaient peints, des salles garnies de stuc, des corridors ornés de pilastres, et partout on ne voyait que dessins et peintures aux teintes bleues, rouges, orange, et qui se présentaient en groupes, de profil ou de face.

Les parquets en cornaline, en onyx, en sardonique, en diaspres, en améthystes, en gariandres, en agates et en ambre, formaient au regard les plus gracieuses mosaïques d'étoiles, de rosaces, de méandres échiquetés, chamarrés à quartiers ou à losanges, qui, lavés par une eau pure, brillent encore des plus vives couleurs.

Çà et là on découvre des carrés de mosaïques parfaites, composées de pierres précieuses et représentant mille figures d'animaux, de coquillages, de poissons, d'oiseaux et de feuillages ; sur ces parois, sur ces parquets, au milieu de ces portiques, tout respire la grâce du génie grec et de l'école attique.

Ils arrivèrent hors des murs de la cité, à l'endroit où, sur leurs bases de marbre, s'élèvent les sépulcres des Pompéiens, sépulcres où devaient plus tard se réunir tous les habitants, s'ils n'avaient été ensevelis sous la lave du Vésuve. Là sont des urnes superbes de marbre blanc, portant des inscriptions et des bas-reliefs ; d'autres ont la forme de petits temples, de cellules, de tombes, d'obélisques. Ici ce sont les vases *cinéraires*, couverts du linceul d'amiante qui enveloppa le corps brûlé sur le bûcher, et qui renferme encore les cendres et les os ; là se trouve l'édifice consacré aux mânes ; plus loin un cippe de l'Achéron, puis un sarcophage avec la Gorgone et les Furies sculptées sur les coins du couvercle.

Pendant que Bartolo s'avancait avec sa compagnie entre ces antiques maisons des morts, don Carlo dit :

« Amis, je me trouve un peu fatigué de la chaleur ; ne vous agréerait-il pas de nous asseoir, pour nous reposer un peu à l'ombre, sur le bord de ce monument ? »

La proposition fut accueillie avec joie. Les deux jeunes filles fermèrent leurs ombrelles, dénouèrent les rubans de leurs chapeaux et agitèrent leurs éventails pour se donner de la fraîcheur, pendant que les hommes, soufflant, haletant et s'essuyant le visage avec leurs mouchoirs, s'appuyaient sur le coude droit, les jambes l'une sur l'autre, la poitrine découverte et la cravate pendante. Quand Bartolo se sentit un peu remis et rafraîchi par une légère brise qui venait du Vésuve, et, passant au-dessus du Sarno, se jouait autour des tombeaux, il se tourna vers Lando :

« Mon ami, dit-il, il vous reste une dette à nous payer, voici le

moment favorable.

– J’ai tant de créanciers à satisfaire, que je ne crois pas pouvoir jamais les payer tous : mes dettes résistent à l’ombre, au soleil, aux saisons, portent des fruits toujours nouveaux, et je me résigne à faire une banqueroute perpétuelle.

– Paye-nous, en attendant, la dette que tu as contractée sur l’eau, et laisse les autres pousser dans ton jardin. Il t’en souvient, à l’entrée du golfe de Salerne, tu nous as promis de nous donner des détails sur la prise de Vicence. À l’ombre de ces sépulcres, près des portes de cette cité sortie des tombeaux, au milieu des tristes souvenirs de ces ruines, dans le silence qui y règne, tu peux nous raconter les malheurs de cette autre cité, charmante et gracieuse entre toutes dans la Vénétie, qui soutint l’effort d’une si grande guerre, qui pleura l’incendie et le sac de ses palais, qui gémit de tant de revers et qui a vu tant de massacres.

– Cher oncle, ce souvenir me serre le cœur. Si, d’un côté, j’admiraïs la bravoure des volontaires romains, de l’autre, je ne pus m’empêcher de pleurer au spectacle qui s’offrit à mes yeux, troublés et épouvantés de cette guerre funeste. »

Il s’assit vis-à-vis de ses compagnons, sur une saillie de cippe funéraire, et ajouta :

« Imaginez que ce roc soit la culasse d’un canon, et que vous autres vous soyez sur le mont Berico, où étaient placées nos batteries. »

Et les demoiselles de se retirer, de faire semblant de se boucher les oreilles, et Alisa de lui dire :

« Mais, mon cousin, nous ne sommes que des femmes, et les canonnades vont nous rompre la tête et nous causer mille frayeurs.

– Eh bien, Alisa, j’ai vu, moi, à l’assaut de Vicence, plus d’une jeune fille charger les pièces, aider à niveler le canon, à le pointer et à mettre le feu à la mèche. Croiriez-vous qu’à une batterie je trouvai une femme tombée entre les roues, frappée en pleine

poitrine d'un boulet de trente-six ; une autre, atteinte aussi au moment où elle se baissait pour nettoyer le foyer d'un canon de fort calibre, fut jetée sur la pièce, ou je la relevai encore toute palpitante. Elle était fille d'un ingénieur qui, accouru pour la remplacer, arriva au moment où je la déposais au pied du canon. Il chercha un artilleur pour m'aider à la transporter derrière le fascinage d'une plate-forme. Le malheureux père, la voyant couverte de sang, le visage pâle et penché sur sa poitrine, jeta un cri effrayant, s'arracha les cheveux, frappa la terre de ses pieds, leva les yeux au ciel, et, s'approchant en tremblant de ce corps chéri, il releva la tête de sa fille, lui essuya les sueurs de l'agonie, en s'écriant : « Béatrix, mon enfant, est-ce ainsi que tu me quittes ? » Mais moi, le secouant légèrement : « Voyons, lui dis-je, il n'y a pas de temps à perdre, l'artillerie tonne, les balles pleuvent ici, les Allemands sont déjà maîtres de nos tranchées ; prenez votre fille par les épaules, et je la soutiendrai par les pieds. » Et ainsi nous nous dirigeâmes vers les planches d'une retraite de circonvallation ; mais, à peine, étions-nous arrivés à une brasse au-dessus du mur, montant sur une saillie pour gagner la casemate où étaient les chirurgiens, que la balle d'une carabine allemande vint frapper le malheureux père à la jambe droite et le fit tomber sur sa fille. Alors elle ouvrit les yeux et vit son père renversé sur sa poitrine. « Ô Dieu ! » s'écria-t-elle. En ce moment, deux sapeurs, qui conduisaient un cavalier à la plate-forme pour l'aider à emboîter un gros canon destiné à défendre les parapets d'une batterie plus basse, accoururent afin de soulager le blessé. Je pris Béatrix sur mes épaules, les deux autres soulevèrent le père, et nous courûmes si vite derrière l'escarpe d'un contre-fossé, que nous arrivâmes à bon port. À peine Béatrix fut-elle déposée sur la paille à côté de son père que ce dernier, revenant à lui, s'écria : « Béatrix, Béatrix, ma fille ! mon bonheur ! » Deux légionnaires romains, émus de compassion, la couvrirent d'une tunique et la portèrent à une petite chapelle, près du mont Berico.

– Oh ! pauvre fille ! s'écrièrent ensemble Alisa et Luisella. Est-il possible que des femmes soient si enragées pour la guerre ? Quand on disait qu'il y en avait plusieurs dans les légions, nous n'en pouvions rien croire, et voilà qu'elles se mettaient dans l'artillerie et se pressaient autour des canons !

– Croyez-vous, Alisa, que si Polixène se fût trouvée à l'assaut de Vicence, elle ne se fût pas empressée de charger les pièces d'artillerie ? N'en doutez pas. Quand il était tombé plusieurs canonniers, on voyait souvent de ces donzelles accourir aux pièces, agiter les mèches, apporter les cartouches, boucher avec le doigt la lumière du canon et en nettoyer l'ouverture. La plupart étaient de Vicence, et combattaient pour leur patrie comme les femmes à l'assaut de Maëstricht, de Missolonghi et de Saragosse.

– Une femme qui défend sa patrie, dit Bartolo, peut mériter le nom d'héroïne ; mais ces alouettes... Pour moi, leur vue dans le combat m'indigne ; tout ce qui est contre nature me répugne ou m'irrite comme les anomalies et les monstres. Je voudrais que l'exemple de Charles-Albert eût été suivi partout dans la guerre d'Italie ; il fit chasser de son armée toutes ces donzelles, en leur intimant l'ordre de retourner à leurs fuseaux. L'amour de la patrie dans les femmes doit se borner à animer les guerriers, à soigner les blessés, et, si elles sont bonnes chrétiennes, à prier Dieu de défendre leur patrie et de la rendre victorieuse. Il faut le reconnaître, les Romaines furent celles qui montrèrent le plus de réserve, et, si quelques-unes allèrent à la guerre, c'était la lie de la populace.

– Elles étaient regardées comme telles, reprit Mimo. Les jeunes geins quelque peu dignes n'avaient pour ces créatures que du mépris et du dédain ; aucun de nous ne leur parlait, elles étaient le rebut de l'armée. »

Lando reprit alors :

« L'assaut de Vicence nous coûta beaucoup de sang et fut terrible à soutenir ; dans toute la guerre de la Vénétie, rien ne lui

est comparable, quoique nous ne sachions pas à quelles extrémités Venise pourrait être réduite, si elle persistait à soutenir le siège. À Vicence, ce qui raffermir le combat ce fut la bravoure des Suisses, qui s'étaient placés aux batteries de Monte Berico et tenaient en respect l'armée autrichienne, incapable de surmonter ces redoutes formidables et inaccessibles.

« Le Monte Berico s'élève au-dessus de Vicence qu'il embellit : sur son sommet se dresse un temple majestueux qui paraît suspendu dans l'espace ; il est surmonté d'une coupole hardie où brille une croix qui touche au ciel. Le temple est consacré à la Mère de Dieu. Là sont réunis une foule de chefs-d'œuvre des plus grands génies de l'Italie, tels que sculptures, stucs, marbres, mosaïques et peintures.

« Notre-Dame est confiée à la garde des servites de Marie, qui ont bâti proche de là un couvent où l'on voit les plus fameuses peintures de l'école vénitienne. Parmi elles se trouve cet admirable *Banquet du Pèlerin* qui offre la coupe d'or à Grégoire le Grand, œuvre parfaite de Paul Véronèse, où il a déployé toute la force de son art, toute la pompe de son génie. Les commensaux ont la figure noble, les manières distinguées, le regard digne ; il y a partout de la majesté, de la grandeur souveraine, surtout dans le visage du Christ pèlerin et dans celui du pape Grégoire, qui sont au milieu de la table, entourés de tous les princes invités à cette splendide réunion.

« Paul Véronèse exagère souvent la magnificence dans les habits et les ornements. Dans ce tableau, la lumière semble la splendeur du soleil, mêlée à l'éclat des pierres précieuses : l'éclat des armoiries, du satin et de la soie, scintille aux regards. Les figures sont bien groupées, et, en déployant leurs manteaux et leurs tuniques, des plis se forment selon la nature des diverses étoffes, larges dans les brocarts et les doublons avec de molles inclinaisons dans le velours, la soie et l'hermine ; partout les draperies sont bien conduites et en rapport avec le personnage.

« À la table royale, les viandes sont nombreuses : les valets et les servantes vont et viennent avec les tranchoirs, les plats et la vaisselle. L'un verse du vin dans les cruches, l'autre le transvase des amphores dans les coupes ; les maîtres d'hôtel découpent sur des crédences chargées de coupes et de bassins d'or et d'argent ciselés, historiés, enrichis d'émeraudes, de feuillages et de perles précieuses. Partout, au pied des colonnes, se trouvent des singes, des magots, et, sur les saillies des corniches et des médaillons, des oiseaux aux couleurs distinguées ; en bas sont groupés des nains, des bouffons, des joueurs de flûte, de violon et de cornet, et enfin un magnifique lévrier qui regarde si, de tant d'abondance, il lui reviendra quelque morceau de viande, quelque relief d'os et de pain.

– Mais, s'écria Bartolo, c'est une merveille ! Ce tableau doit occuper tout un côté d'un salon royal.

– Oui, dit Mimo ; il y a peu de toiles de cette grandeur et de cette magnificence : elle prendrait tout le front d'une cour souveraine, et, au premier regard, on est saisi d'un vif étonnement.

– Mais il nous faut retourner sur le mont Berico, reprit Lando. Plus nous sommes maintenant touchés des beautés de l'art, plus nous gémissons de les voir profanées et détruites par les fureurs de la guerre. À Vicence se trouve une galerie couronnée par l'arc de triomphe érigé par Palladio, le roi des architectes. Cet arc de triomphe est enrichi de belles arcades et d'un portique, après lesquels la galerie se prolonge, au milieu des bosquets et des jardins, jusqu'à la place de la Basilique. C'est là que les Suisses placèrent leurs batteries du côté de Castel-Rombaldo pour défendre ce passage difficile contre les attaques de l'ennemi ; les autres pointèrent leurs canons, de la place et de la terrasse, vers les prairies, les bourgs et les jardins qui, à partir de Bachiglione, entourent la ville du côté de Bassano, jusque près de la villa de Capra.

– Les batteries, les redoutes et les munitions étaient disposées avec tout l’art de la stratégie moderne et présentaient les attaques de flanc et de front : les talus étaient profonds, gazonnés par devant, offrant des écornures, des éperons anguleux et des demi-courtines destinées à faciliter le tir. Partout, les parapets avaient la crête haute et large, pouvant donner place à deux files de mousquets pour tenir l’ennemi en respect, et le recevoir à la pointe de la baïonnette, en cas d’assaut ; on voyait partout des fascinaiges, des gabions de défense, de secours et de retraite. Quelques redoutes étaient en croissant, d’autres en losange, d’autres aux côtés mobiles, prenant toutes les formes selon la direction des balles ennemies et la position des canons, ces derniers étaient habilement disposés ; les chènevottes, les dentées, les moyens de protection pour les artilleurs, rien n’était oublié. Certainement nos ingénieurs et les autres officiers du génie pouvaient se glorifier de ces invincibles défenses ; les sapeurs et les pontonniers suisses et italiens les avaient fortifiées de terrasses, de fossés, de contrescarpes, de cunettes et de plates-formes.

– Le reste de la ville, dit don Carlo, devait être aussi fortifié ?

– Tout était imprenable, les courtines, les boulevards, les terre-pleins ; mais les défenses des portes étaient plus remarquables encore : les custodes, les barbicanes, les retraites, les obus et les fortes pièces en rendaient l’approche inabordable. Les Suisses étaient aux batteries de Monte Berico, aux murs et aux portes de San Bartolo, de Santa Lucia, de Castello, et surtout à la porte de Padoue se trouvaient les légions romaines, qui, jusqu’au 20 mai, soutinrent le choc du général comte de Thurn, arrivé de Fontenive avec l’armée de Nugent, et qui se dirigeait sur Vérone.

– Comment ! interrompit Bartolo ; mais, le 20, il n’y eut qu’une simple excursion de hulans et une escarmouche insignifiante.

– Ce fut un magnifique carrousel : le comte de Thurn dut se retirer, la pique basse, le plumet du casque renversé et le cimier

rompu. Il voulait en passant, par manière de délassement, s'emparer de Vicence : l'avant-garde de Banati de Temiswar, et un escadron de hulans commandés par le jeune officier comte Zichy, s'avancèrent près des premières maisons des faubourgs ; mais nos artilleurs leur ayant fait, du haut des fenêtres, une salutation avec leurs carabines, les Banati se retirèrent immédiatement. Alors Zichy, descendu de cheval, saisit un fusil, anima ses soldats et les ramena au combat ; il sauta sur un parapet, où une balle l'atteignit bientôt et le fit rouler dans un fossé.

« Là-dessus arriva le comte de Thurn avec ses troupes fraîches : il renouvela l'attaque, s'avança près des maisons, les prit, et courut en avant ; le général prince Edmond de Schwarzenberg se joignit à lui, se mit en tête des colonnes, encourageant ses soldats, qui se trouvaient sous une grêle de mousqueterie et de mitraille. Ces deux braves généraux s'exposèrent avec tant d'audace que leurs adjudants furent blessés à mort. Nos légions, postées dans les jardins, les massacraient horriblement, et de Thurn fut obligé de faire sonner la retraite et de s'en aller, peu satisfait de son attaque et inquiet vivement par l'arrière-garde du général Durand, qui le suivit avec les légions jusqu'à ce que les grenadiers de Piret et de Kisky et la grosse artillerie, sur l'ordre de Radetzky, pointée contre lui, le fissent rentrer dans Vicence. Le 23, remarquant que nous n'étions pas sur nos gardes, ils nous tombèrent sur le corps avec impétuosité ; mais, foudroyés du Monte Berico de front et sur le flanc, et voyant les Suisses et les légions en bonne assiette pour se défendre, Radetzky ne nous inquiéta pas davantage, et s'en alla à Vérone.

« Alors le maréchal Radetzky, se voyant renforcé par l'armée du Tagliamento, commença à ordonner ses plans : il pensa qu'avant d'attaquer Charles-Albert il devait enlever la garnison de Vicence, qui pouvait inquiéter son arrière-garde. Voltigeant çà et là, et changeant de position entre Mantoue et le Mincio, il fit semblant de camper dans le Mantouan et de garder Vérone,

tenant le roi en respect. Cependant il confia, sous le plus grand secret, au général Hess l'ordre d'attaquer Vicence, et, le 5 juin, il leva le camp, disant que l'on marchait vers Padoue : il détacha deux brigades vers Vérone, les fit défiler en vue des avant-postes piémontais, pour faire croire au roi que l'armée s'en allait à Vérone. Mais les deux brigades étaient à peine entrées dans la ville de Porta Nuova, que le général Culoz sortait de la porte de Vicence avec deux batteries et cinq mille quatre cents soldats de la garnison.

« Culoz marcha en toute hâte par San Bonifazio, et se jeta avec toute l'artillerie sur les monts d'Arcugnana pour tomber ensuite sur le Monte Berico. Il y a là des crêtes escarpées, des saillies ardues, des précipices nombreux, au milieu desquels les chèvres ont peine à passer : les soldats grimpaient, s'accrochant avec les mains et les pieds, souvent tombant et roulant en bas ; les chevaux, peu accoutumés à ces ascensions périlleuses, tremblaient en s'attachant avec les quatre pieds sur les bords des précipices. Dans les endroits où les sapeurs n'avaient pas pu déblayer le terrain, les trains de l'artillerie étaient traînés à bras au moyen de cordes, de manière que, quand un cheval tombait, on lui coupait les traits et on le laissait s'abîmer dans le précipice. Bref, après minuit, le 10, les hommes et l'artillerie de Culoz étaient arrivés sur les hauteurs qui dominant le Monte Berico.

« Cependant le maréchal Radetzky avait passé l'Adige à Legnago. Le 8, il était à Montagnana, et le 9, sur le soir, il campait sous les murs de Vicence. Le lendemain, au point du jour, nos soldats, voyant des redoutes du Monte Berico les tirailleurs tyroliens, furent épouvantés et pointèrent les canons de ce côté ; mais ils se rassurèrent bientôt et se dirent : « Cette poignée de griffons va se faire déplumer ; nous les clouons, comme des chats-huants, sur les portes de la ville. » Voyant ensuite se grossir les compagnies et les bataillons, ils s'apprêtèrent à la défense, placèrent à la parade les Suisses de Latour, la troisième légion

romaine, aux ordres de Gallieno ; les tirailleurs, conduits par Ceccarini, et la compagnie des frères *Fusinato*, commandée par Massimo d'Azeglio, dont la main porte aussi bien l'épée que la plume ou le pinceau. Les Allemands descendent, innombrables et avec un terrible fracas, par les cimes et les précipices, sautant derrière les saillies, se cramponnant aux touffes d'herbes, et, de cachettes en cachettes, ils glissent, fondent sur nous avec une rapidité, une précipitation incroyable ; semblables à un torrent furieux, ils se jettent à l'assaut de nos batteries.

« Les batteries, qui jouaient des redoutes sur les phalanges ennemies descendant les monts d'Arcugnana, durent s'étonner de voir apparaître des canons sur ces montagnes, comme s'ils étaient venus du ciel, là où l'on croyait impossible aux forces humaines de les transporter. Grande fut la stupéfaction de nos soldats. Les canons ennemis ruinaient nos parapets, balayaient nos fascinages, faisaient voler en l'air les débris de nos travaux de défense : les chars, les obus, les canons, étaient écrasés, brisés et dispersés.

« Le colonel Del Grande, du haut d'une tour, aperçoit déjà en flammes une grande redoute en bois défendue par Gallieno et d'Azeglio ; d'Azeglio était blessé. Les Allemands, maîtres des premières défenses, s'avançaient devant les redoutes, malgré le feu ardent qu'elles vomissaient sur eux ; les Suisses reculèrent, puis reprirent du terrain ; on combattit corps à corps, comme des taureaux sur l'arène. À cette vue, Del Grande descend en toute hâte, et commande des renforts pour la porte de Padoue. Le général Culoz parvint à refouler les Suisses derrière les tranchées, et il attendit que le maréchal commençât l'attaque de la plaine.

« Alors les batteries descendent à mi-côte, bombardant et brisant tout ce qui se trouve à leur portée. Le colonel Reischac se détache avec ses soldats contre un ouvrage formidable en bois, soutenu par une escarpe, d'où les Suisses se retiraient en masse ; il fait tant d'efforts, qu'il y saute le premier avec ses officiers ; mais, à peine sur le bord, ils tombent criblés de balles. Le général

Culoz envoie les plus braves, et, en peu d'instants, toutes les munitions sont prises.

« Il ne se donne ni trêve ni repos, et recommence le combat sous la plate-forme : les chasseurs de Koppal courent à l'assaut ; ils grimpent sur les escarpes, en s'accrochant aux buissons, à l'herbe, aux broussailles, et sautent sur la galerie. Le colonel Koppal et un grand nombre d'autres officiers sont blessés mortellement ; le capitaine Jablonski bondit comme un chevreuil sur leurs traces : la plate-forme et la hauteur sont reprises.

« Un cri de joie retentit au loin : les Suisses, abandonnés, il faut l'avouer, par les légionnaires, se retranchent dans la basilique et en barricadent les portes ; les chasseurs les suivent avec Oguliner et d'autres bataillons ; ils frappent, brisent, enfoncent, démolissent la porte, et le combat s'engage dans l'Église. Les Suisses se jettent en désespérés vers la porte basse, se retranchant derrière les pilastres, dans les chapelles et dans les confessionnaux. La maison de Dieu est pleine de sang, les dalles en sont couvertes, les autels souillés, car ils combattent jusque sur les autels, et les images saintes sont percées de balles, les colonnes écartelées et les stucs brisés. La chapelle de la Madone, si riche, si révéérée dans toute la Vénétie, est devenue un refuge pour les assiégés ; mais les assaillants en forcent la grille et massacrent ceux qui s'étaient retranchés derrière son autel. Finalement, les Suisses se sauvent par les portes latérales et abandonnent la basilique, pleine de morts et de blessés.

– Ô mon Dieu ! s'écria Alisa. Oh ! *Madona santissima* ! quel massacre ! Et toi, Lando, où étais-tu, lors de ce combat ?

– D'abord je courus avec les légions contre les ennemis, qui s'étaient emparés des premières défenses et qui menaçaient les secondes ; nous leur résistâmes près de deux heures, malgré la supériorité du nombre des Croates. Nos soldats étaient épuisés de soif et de faim, accablés de fatigue et de chaleur : Callieno m'envoya fourrager aux villes situées aux environs de Monte

Berico, pour apporter du pain et du vin aux combattants. Quel ravage, Alisa, quelle destruction ! Déjà les belles villas et les palais somptueux avaient été, je ne dirai pas pillés, mais ravagés par nos légions, trop oublieuses des bons offices des Vicentins ; et, comme l'assaut n'avait pas été prévu, les habitants s'étaient retirés, abandonnant tout au hasard.

« Je trouvai les cuisines dégarnies, les garde-robes renversées, les caves pleines de bouteilles jetées çà et là, et des flots de vin répandus sur le sol. Les riches salons, ornés des peintures du Titien, du Tintoret, de Paul Véronèse, de Giorgione et de Jean Bellino, offraient un spectacle de désolation, tous ces chefs-d'œuvre ayant été lacérés à coups d'épées et de baïonnettes... Les sofas, les fauteuils, les draperies et les tentures étaient percés à coups de sabres, comme si l'on avait supposé que des trésors y étaient cachés. Les superbes tapis de Flandre étaient déchirés, les fresques des parois grattées, les grandes glaces de Paris et de Murano brisées, les tables de bois étrangers, ornées de sculptures et de dorures, jetées et brisées sur le parquet ; les pianos de Vienne avec leurs claviers, les étagères en ébène et en ivoire, les cristaux ciselés de Morghen, de Longhi, de Bartolozzi et de Volpato, tout cela avait été mis en pièces.

« Que dire des appartements des dames ? Les armoires étaient forcées, les buffets démontés, les robes foulées aux pieds, les garnitures, les manteaux de velours, les habits de soie, de Peluche et de zibeline, jetés sur le parquet. Dans un de ces petits sanctuaires de la vanité féminine, je trouvai un pauvre tirailleur qui était venu chercher lit une bande pour sa blessure : tombé sur le parquet, au pied d'une agrippine, il mourut, inondant de larges flots de sang la mosaïque d'agate et de malachite. J'en trouvai un autre, dans une petite villa, qui était mort en montant l'escalier, et qui était resté sur les marches la tête renversée.

« Quand j'eus vu la fortune de l'Italie si gravement compromise à Monte Berico, je courus à la porte de Padoue pour me joindre

aux légions contre les efforts des bataillons hongrois, bohémiens et moraves, qui rugissaient comme des lions autour des remparts. Aucun de nous, malgré les nuages de balles qui nous enveloppaient, ne bougeait de place, confine s'il eût été rivé à son poste. Sur le contrefort de la porte, un boulet atteignit Del Grande, le tua, et blessa le major Morelli.

« Le bataillon d'Ancône et les carabiniers de notre compagnie, animés par leurs capitaines, restèrent comme un mur de bronze sur les parapets, aux tranchées et aux palissades du terre-plein. Nul ne pliait et ne s'affaissait, malgré la faim, la chaleur et l'acharnement de l'ennemi. Mais, pendant que les légions romaines soutiennent glorieusement, durant de si longues heures, l'attaque de l'armée du maréchal, le général Culoz, déjà maître des hauteurs, de la plaine et de la grande terrasse de Monte Berico, dresse sur Vicence une batterie de soixante-dix canons. Si cette aille ne possédait que le théâtre olympique, œuvre insigne de Palladio, et le palais de marbre du Seigneur, elle eût dit être considérée comme une ville sacrée et digne d'être respectée au milieu d'un siège ; mais elle est, de plus, remplie des palais de Serlio, de Sansovino, de Palladio, de Sammicheli, édifices incomparables ; elle a des temples d'une architecture merveilleuse et des monuments de l'art le plus exquis. Toutefois ce n'est pas aux Allemands qu'il faut s'en prendre si toutes ces merveilles ont été saccagées.

– Non, dit Bartolo ; les Allemands étaient maîtres depuis trente ans de cette ville, qu'ils avaient embellie. La responsabilité de tous ces désastres revient à ceux qui ont forcé les Allemands à la reconquérir.

– Pensez donc ! soixante-dix bouches à feu qui vomissent la flamme, les boulets et les bombes ! On ne voyait plus le soleil, tant était épaisse la fumée qui enveloppait la ville. On entendait de toutes parts l'écroulement des portiques, des toits, des murailles, des combles, qui sautaient en l'air. C'étaient des cris, des

gémissements, des plaintes, qui retentissaient sur tous les points ; les bombes pleuvaient sur les maisons, renversaient les mitrailles, éclataient dans la retraite où s'était cachée la famille tremblante, et leurs éclats brisaient les bras et les jambes des malheureux assiégés ; parfois des pères tombaient morts au milieu de leurs enfants déjà tués ou blessés, et personne ne pouvait leur porter secours.

« Je me rappellerai toujours ce qui m'arriva au moment de la capitulation. J'étais de ronde, et, passant par une rue à travers les débris et les tisons encore ardents, j'entendis des gémissements qui provenaient d'une élégante habitation. Mes compagnons et moi nous enfonçâmes la porte, et, après avoir monté deux escaliers, nous fûmes arrêtés, le reste s'étant écroulé. J'ouvre une porte : que vois-je ? deux plafonds tombés l'un sur l'autre sous le choc d'une grosse bombe. Une mère était sur le bord de la fenêtre de l'étage supérieur, et deux filles, avec un garçon de dix ans, se trouvaient au milieu de la chambre, couverts de chaux et tombés au rez-de-chaussée.

« Qui pourrait dire la douleur de la mère, ses efforts pour sauver ses enfants ? Elle les appelait à grands cris, et ceux-ci, au milieu des ruines, criaient au secours et cherchaient à débarrasser des débris et de la poussière leurs bras ou leurs jambes captifs. Quand j'entrai, il y avait déjà plus d'une heure qu'ils étaient dans cette position, et surtout une petite fille, qui n'avait que sa voix pour se plaindre. J'encourageai la pauvre mère ; deux tirailleurs allèrent chercher une échelle, les autres m'aidèrent à débarrasser ses enfants. La petite fille était toute contusionnée et elle avait un œil gravement atteint. Le garçon était engagé sous les décombres, et la plus âgée des filles avait un bras cassé et une jambe tout en sang. L'autre avait beaucoup de débris sur le corps, mais elle était plutôt suffoquée que blessée. Quand l'échelle fut apportée, la mère descendit, embrassa ses enfants, les serra sur son sein, versant des larmes abondantes, puis elle défaillit. Nous la prîmes dans nos

bras et la conduisîmes dans une place du fond, où nous la déposâmes sur un lit ; à notre sortie, mon premier soin fut de leur envoyer un chirurgien.

« Pendant que les légions romaines combattaient avec tant d'ardeur aux portes et sous les murs de la ville, les Vicentins, voyant détruire leur cité par ses batteries de Monte Berico, arborèrent la bannière blanche. Le général Durando, malgré Galletti, qui disait n'avoir pas encore cédé un pouce de terrain, demanda à capituler. Alberi parla avec Ruspoli ; on conclut avec le général d'Aspre : « La sortie des légions avec les honneurs de la guerre ; une trêve de trois mois de la garnison avec les Autrichiens ; recommandation en faveur de Vicence à la générosité et à la courtoisie du maréchal Radetzky. »

« Le matin du 11 juin, le général Hess ratifia et signa les conclusions pour le maréchal Radetzky, et le colonel Casanova pour le général Durando. L'après-midi, les légions sortirent, bannières déployées ; les bataillons allemands regardaient avec plaisir nos tuniques légères et la grâce des tirailleurs avec leurs chapeaux garnis de plumes à la Hernani. En voyant passer les Suisses, ils ne purent s'empêcher de leur crier en allemand : « Vous êtes une phalange de braves ! » On voyait les blessés marcher la tête couverte d'un bandeau et le bras en écharpe ; les officiers autrichiens leur serraient la main en les complimentant vivement sur leur valeur.

« Quelques adjudants du maréchal nous voyant sortir si tranquilles, tambour battant et l'arme au bras, murmuraient de ces conditions trop faciles à leur gré, et disaient : « A-t-on répandu tant de sang pour que ces héros de théâtre viennent défiler sous nos yeux en se pavanant ? » Mais quand, la nuit même, le maréchal eut renvoyé l'armée en toute hâte à Vérone, et qu'elle eut vu le roi, qui les croyait encore à Vicence, se présenter sous les murs de la ville pour en faire le siège, elle admira la prévoyance du maréchal, qui, par ce moyen, obligea le roi à se retirer.

– Ce vieux-là, dit Bartolo, en sait long ! Il voulait s'emparer de Vicence, préserver ses derrières et puis tomber sur les Piémontais et leur donner la chasse jusqu'à Milan, au delà du Tessin. Mais dis-moi un peu, Lando, est-il vrai que vous fûtes reçus à Rome comme les Romains qui, vainqueurs des Gaules, de la Germanie et de la Bretagne, montaient en triomphe au Capitole ?

– Oui, certainement. Le sénat et le peuple romain vinrent à notre rencontre à Ponte Molle ; on nous plaça sur la tête des couronnes de lauriers, et on nous jeta du haut des balcons des nuages de fleurs.

– Et qu'auraient-ils fait si, au lieu de perdre Vicence, vous aviez pris la ville de Vienne ? Mais j'ai su que, pour se montrer dignes des lauriers qu'on leur avait décernés, ils refusèrent de se rendre aux logements assignés, et prirent d'assaut la maison professe du Gesù, plaçant leurs quartiers dans cette citadelle, qui ne leur fut pas disputée par les canons des Croates. Ils égorgèrent ensuite, sur la porte de ce même quartier, le prêtre Ximenès, qui était venu pour embrasser ses deux frères revenant de la guerre.

– N'en parlons pas, par respect pour Rome. Ni Mimo, ni moi, ni aucun honnête citoyen romain, nous ne mîmes le pied sur ces seuils ensanglantés, dans cette retraite de scélérats, souillées de tant de crimes et de blasphèmes. Un portrait de saint Ignace avait été oublié dans la précipitation du déménagement, ils lui crevèrent les yeux, lui grattèrent le visage et le couvrirent de crachats, en blasphémant comme des démons ; ils le percèrent ensuite de leurs poignards et le jetèrent sur le fumier. Et aux images de Marie, quels outrages ne leur firent-ils pas subir ? Quelles injures infernales ! Les salir de boue et de quelque chose de pire, les percer à coups de dagues, les mettre au feu pour cuire la viande, et dire, en mangeant, que la Madone est une bonne cuisinière : telle fut leur conduite infâme. Ils trouvèrent un crucifix, firent une procession dérisoire, puis le percèrent à coups de baïonnettes, lui arrachèrent un bras et l'écartelèrent. Et ces

objets souillés de tant d'ignominies, je les ai vus moi-même, de mes yeux. Quand ils apercevaient quelque part le nom de Jésus, ils en riaient comme des enragés : un officier prit une pique et effaça ce nom auguste d'un écusson de marbre. Ils trouvèrent un chapeau et une vieille robe de religieux : ils en couvrirent un portefaix, pendant qu'ils soupaient, et lui jetèrent à la face des pommes cuites, des pelures d'oranges et du pain trempé dans le vin, en grimaçant et en blasphémant comme des Turcs. Eh bien ! mon oncle ?... »

Lando se leva ; il vit le soleil baisser à l'horizon et invita ses amis à sortir de Pompéi et à retourner par le chemin de fer à Castellamare ; ils y arrivèrent à la brune, et, montant en voiture, ils allèrent par une belle et fraîche soirée au cap de Scutari, d'où ils descendirent au milieu des vergers odorants de Meta jusqu'à Sorrente. Là, les deux jeunes gens, après s'être amusés quelques jours avec leur oncle et leur cousine, partirent pour Naples, et, ayant fait quelques courtes stations à Pouzzoles, à Baia, au cap de Misène, à Caserte et sur le Vésuve, ils retournèrent à Rome.

Quand Alisa eut profité de la saison des bains, ce qui rétablit complètement sa santé, Bartolo résolut de passer encore le mois de septembre à Naples, pour assister aux noces de Luisella avec Tancredi ; elles furent joyeuses et bénies. Tout le monde disait que ce mariage était le fruit du plus tendre amour filial, et on ne savait qui avait mieux mérité du père, de Tancredi qui l'avait sauvé du milieu d'une pluie de balles, ou de Luisella qui l'avait préservé des dangers dont il était de nouveau menacé dans sa maison.

Bartolo, de retour chez lui, avant d'aller à Rome, resta quelque temps dans sa charmante villa d'Albano, où il reçut les visites de ses nombreux amis. Il vit que l'horizon s'était de plus en plus assombri, que la faction républicaine devenait de plus en plus insolente, que le pape n'avait plus que l'ombre de son pouvoir temporel ; que son autorité, si elle ne lui était pas contestée

extérieurement, était entravée par mille artifices et détours, dont la modération apparente cachait une hostilité perfide. Si le cardinal vicaire voulait arrêter quelque scandale, le lendemain on voyait afficher à tous les coins de rue de Rome des injures, des malédictions contre son saint tribunal et des menaces contre sa personne.

Le cardinal avait fait écrouer un misérable qui s'était rendu coupable de turpitudes exécrables. La garde nationale, ou plutôt la lie de ce corps, mena un vacarme affreux par les rues de la ville, et ce furent des cris comme ceux que l'on pousse dans une émeute générale : « Comment ! emprisonner un civique, profaner ce costume sacré... Que le cardinal, ce saint Ostrogoth, fasse attention à lui ; le temps de l'inquisition est passé ! La civique romaine défendra la civilisation dans Rome. Jeunes épouses, ne craignez plus que vos maris vous accusent au vicariat ; la civilisation a enfanté la liberté, et ces péchés qui apparaissaient au saint-office, ce ne sont plus que des confettis et des bonbons. La morale de la civilisation moderne n'est plus aussi sauvage que celle de Sanchez et de Castropalao. Vive la liberté, qui débarrasse le monde du bouc noir de l'enfer !

– Halte-là ! criaient à demi-voix les hommes de bien. Croyez-vous que nous serons obligés de tolérer toutes vos infamies, parce que vous serez couverts de la capote des civiques ?

– Il y a les présidents de Rome, il y a la police, il y a les tribunaux, qu'avons-nous besoin du vicariat ? Qu'il examine les confesseurs, qu'il leur donne la pénitence et ne se mêle plus de rien autre.

– Eh ! répondaient certains personnages, chaque chose a son temps. Oui, vraiment ! le tribunal du vicaire de nos jours... quand le gouvernement est laïque... Ils devraient bien penser...

– Tas d'imbéciles ! disait, dans une réunion de ce genre, don Alessandro, mansionnaire de saint Pierre. Tout en son temps... oui... Aussi avons-nous grand besoin que le vicaire nous

débarrasse de ce ramassis de vauriens. Ces païens devraient savoir que la Rome des Scipions et des Brutus veillait aussi sur le respect dû aux bonnes mœurs, et qu'il y avait, à cet effet, un tribunal spécial. Ils voudraient revoir Rome païenne, mais sans prêtres et sans Dieu.

– Oui, don Alessandro, et, il y a quelques jours, ils ont fait un fracas d'enfer, parce que le cardinal avait mis sous les verrous un démoniaque de leur bande : « Dehors, disaient-ils, nous le voulons ! mort aux prêtres ! »

– Voyez-vous ? mort aux prêtres ! Ils envoient le sacerdoce au bûcher ; ils l'envoient au diable...

– Chut ! don Alessandro ; ces paroles-là ne sont plus de saison, il faut conformer son langage aux temps où l'on vit, et vous savez bien qu'on a déjà vu les tristes effets de ces paroles imprudentes... Dieu nous en préserve, mais...

– Mais, peu m'importe, j'ai déjà la peau un peu vieille sur les os, et la vie, au milieu de ces iniquités, est pour moi pire que la mort.

– Ah ! la peau vous démange ?

– Oui, elle me pèse sur les épaules, je suis fatigué de la porter à travers toutes ces horreurs. Mais vous verrez où tout cela va nous mener ; je sens d'avance l'odeur de la république qui me pique le nez.

– Vous rêvez, don Alessandro. On ne lit dans les journaux que l'expression du plus chaud dévouement pour le saint-père.

– Chaud, oui, comme les larmes des repenties à la communion de la saint Pierre-ès-Liens. Leurs larmes hypocrites ont fait couler de véritables larmes de douleur des yeux du plus généreux et du plus tendre des pères.

– Mais vous ne pouvez nier qu'on ne l'honore...

– L'honneur de l'*Ave Rabbi*. Écoutez une histoire, elle est faite tout exprès pour vous. Il y a quelques années, dans une belle et grande terre du Bolonais, se trouvait un monastère de religieux.

Pendant qu'ils chantaient tierce dévotement au chœur, une bande de brigands, armés de fusils à deux coups, entre ; le chef fait la révérence à l'abbé et lui dit : « Saints serviteurs de Dieu, priez aussi pour nous, pauvres pécheurs ! Soyez bénis, hommes de bien ; suspendez un moment vos chants, et venez avec nous. » Et, conduits dans le monastère, ils se firent ouvrir les coffres, prirent l'argent qui s'y trouvait, puis vinrent dans l'église à une chapelle de Marie, riche des pieuses offrandes des fidèles, et ils dirent au sacristain : « Saint moine, allumez deux chandelles devant cette image bénie, car nous sommes de bon chrétiens et nous ne voulons pas partir sans lui rendre notre hommage. » Le moine obéit en tremblant ; ils se mirent à genoux, récitèrent un *Ave Maria*, et puis, montant sur l'autel, ils enlevèrent toutes les pierres précieuses, les *ex-voto* en argent, et ils descendirent ; puis, ayant fait la gémuflexion, ils s'en allèrent. N'est-ce pas là notre histoire ? Ils dépouillent le pape de sa légitime autorité, et lui font une gémuflexion à chaque spoliation.

– Oh ! s'il en est ainsi, ils ont fini leur carnaval, car la politique ferme et intelligente du premier ministre, le comte Rossi, les tient fermes dans le devoir ; le bon ordre, la tranquillité publique, la sécurité privée, ont reparu à Rome et précèdent des jours d'un meilleur avenir.

– Que vous êtes bon ! Si leur carnaval est fini, le carême va commencer pour nous. Ils espèrent que le comte Rossi les favorisera, et ils le laissent remettre l'ordre dans la ville et dans l'État. Je n'en crois rien ; mais, si le comte veut travailler avec eux, il s'y brisera la tête. D'une manière ou de l'autre, ils l'emporteront, j'en suis sûr. Pour moi, je vous dis que je sens une odeur de république qui m'agace les narines et me fait éternuer.

– Éternuez, don Alessandro ; nous vous dirons : « Dieu vous bénisse ! »

Et don Alessandro, les deux mains croisées derrière le clos, s'en alla, branlant la tête et murmurant entre les dents :

« Dieu vous bénisse ! Dieu vous bénisse ! Je ne vous donne pas plus qu'un petit mois, et vous verrez. »

III. COURTOISIE ET GRATITUDE DE LA JEUNE ITALIE.

Don Alessandro, qui venait d'échapper à ces feux roulants de oui, de non, de mais, de cependant, avait bien raison de dire : « Encore un petit mois, et vous verrez... » Depuis 96, il avait vu grand nombre de corbeaux s'abattre sur la coupole de Saint-Pierre ; il connaissait leur vol et leurs instincts. Il avait remarqué que les damoiseaux ne se décourageaient pas pour un ou deux échecs ; qu'ils savaient mêler les cartes et revenir au jeu, et que s'ils parvenaient une fois à gagner la partie, les gens de bien n'auraient pas à s'en féliciter.

Le vieux mansionnaire avait vu que ces galants personnages voulaient faire une sérénade à Rome la belle, à Rome la riche, à Rome la sainte, et lui chanter sous la fenêtre : « Tu es notre bonne étoile ! » Déjà les artistes étaient prêts, et, pour compléter le chœur, on avait invité les plus illustres maestri. Déjà Sterbini, le prince de Canino et Mamiani s'étaient rendus au grand orchestre de Turin, où Giuseppe Mazzini battait la mesure par procureur.

Les espérances du royaume italique avaient jeté des racines vivaces sur les collines de Valeggio et de Pastrengo ; mais elles s'étaient desséchées sur les hauteurs de Custoza, et surtout sous les murs de Milan. Cependant le roi Charles-Albert avait de quoi se déchaîner et se débattre chez lui, avec certains amis de l'Italie qui voulaient l'échauffer et lui faire porter une revanche à l'insolent Radetzky. Ces voix, ces cris, ces menaces, ces excitations

pour entraîner et jeter le roi dans une nouvelle guerre contre l'Autriche retentissaient partout. On n'entendait que : « Guerre ! guerre ! guerre ! »

La Toscane faisait le ténor pour accompagner les chambres piémontaises ; Rome jouait de la contrebasse ; le ministre de la guerre, Campello, avait embouché la plus grosse trompette que fabriqua jamais Vulcain, et, sonnait à se rompre les veines, il criait : « La guerre, la guerre ! – La guerre ! répétaient les sept collines ; la guerre ! redisait le Cercle populaire ; la guerre bourdonnait le café des Beaux-Arts ; la guerre ! entendait-on au milieu des éternuements du débit de tabac Piccioni ; la guerre ! criaient, des loges du théâtre Argentina, les Camilles, les Marlises et les Meridianes de Rome ; la guerre ! proclamait la *Pallade* en secouant son égide de Gorgone ; la guerre ! criait le *Don Pirlone* sous son gros chapeau. Bref, on buvait la guerre dans les flacons d'Orvieto, la guerre dans les dames-jeannes de Genzano, la guerre dans les bouteilles de Velletri. La guerre se cuisait au restaurant Lepri, la guerre se mangeait en ragoût au *Faucon*, la guerre était frite avec la pâte à l'*Angioletto*, la guerre nageait dans la sauce au *Gabbione*, la guerre jaillissait des fontaines de Trevi, de Termini et de Saint-Pierre ; la guerre se respirait avec l'air ¹⁷.

On eût vraiment cru que toute la ville de Rome allait courir aux armes. Point. Elle était calme comme une onde sereine, et, paisible, elle voyait l'ex-ministre de la guerre qui se retirait fort sagement à Spolète ; le ministère Mamiani s'évaporait comme une essence de roses ; un autre ministère, apparu quelques jours, avait disparu deux jours après ; enfin le comte Rossi s'était mis à la fenêtre ; il voyait autour de lui de gros nuages passer dans un ciel obscur, mais il avait bonne envie et bon espoir de conjurer la tempête.

Qu'est-ce à dire ? Que Rome voulait bien la guerre de hurlements et des sifflets, mais ne voulait pas risquer sa peau ? Beaucoup seraient tentés de le croire ; et cette friponne de

Pallade, qui avait la langue si acérée, disait en pleine place, sans détour : « Il faut convenir que si on a beaucoup trop parlé, on a fort peu agi... Des faits et non des paroles, des œuvres et non des cris ! Que sert de crier *Mort aux Allemands !* si nous restons bien tranquilles chez nous ? Ô Romains ! réveillez-vous, il est temps d'agir. L'Europe a les regards fixés sur le Capitole ; montrez-vous les dignes fils de la reine du monde ¹⁸ ! » Et la *Pallade*, après avoir excité Rome et lui avoir appris que ce n'est pas par des démonstrations, par des repas, par des marches quatre à quatre, par des torches au vent, mais par les armes que l'on doit agir, la maligne se cache derrière les planches de la typographie Puccinelli, et s'y tient bien tranquille pour le plus grand bonheur de Rome.

Un brave, considérant le laurier qu'il avait cueilli à la perte de Vicence, commença à enflammer quelques vieux grenadiers de la Croix-Rouge et à leur dire, se faisant un piédestal d'une caisse d'oranger dans le jardin du Gesù, où étaient les logements militaires : « Soldats de légion de Vicence ! ce nom doit susciter dans votre cœur une sainte ardeur pour la cause de l'indépendance italienne. Venise est le dernier boulevard qui la protège. Venise, de ses lagunes assiégées, regarde si les braves du Tibre viendront à son secours. Allons ! partons, elle nous tend la main. » Le brave homme descend de sa tribune, et s'en va souper avec ses amis à l'enseigne de *Carcifolo*, où se trouvait un cuisinier hors ligne, capable de frire le soleil.

Néanmoins le colonel Galetti dut partir avec la légion, et voici que la *Pallade* lui fait mille saluts, lui envoie des baisers à la napolitaine, et le suit de ses bons augures, plus doux que les plus douces caresses que la bonne commère eût jamais prodiguées à ses héros. Mais la méchante (écoutez-la elle-même) ose bien ajouter, à la date du 6 octobre : « La légion romaine marche dans un ordre et une discipline admirables ; le colonel y met toute la prudence nécessaire ; en somme, les désordres de l'ancienne légion ne se

renouvelleront plus jamais.» Entendez-vous cette bonne demoiselle de l'Olympe ? Si don Alessandro avait eu le malheur d'en dire le quart, le pauvre homme n'aurait plus eu la peine de porter la chape dans le chœur de Saint-Pierre, ni d'entonner l'antienne et les répons ; on lui eût bel et bien cassé le cou. Mais la *Pallade* peut tout dire ; elle restera la bienvenue, la favorite de tous les conspirateurs, parce qu'elle sait leur ouvrir un passage pour la réalisation de leurs projets.

La donzelle aux yeux d'azur n'avait peut-être pas trouvé, dans les ferrailles de l'Olympe, tous les rossignols pour forcer les portes les plus secrètes. Au mois de septembre, de la maison du diable débusqua le *Don Pirlone*¹⁹, qui, dans la mitraille du Malebolge, racheta les vieux fers et les passe-partout, et particulièrement certains crochets capables d'ouvrir les coffres-forts les plus impénétrables, non pas seulement les portes de la république, mais les serrures les plus secrètes du trésor public de Londres ; et, quand les clefs ne suffisaient pas, *Don Pirlone* avait un assortiment d'autres petites clefs que les hommes de la jeune Italie appellent :

Estocs et carrelets, dagues, couteaux, poignards,
Glaives, tailloirs, stylets, damas, trafières, dards,

et qui ouvrent non seulement les serrures, mais la peau, les côtes, et vont droit jusqu'aux plus petites cellules du cœur.

Avec ces clefs d'or, la *Pallade* et le *Don Pirlone*, guidés par le grand artisan des conjurations, le *Contemporaneo*²⁰, entraient, par la nuit la plus épaisse, dans les loges du Parlement ; et là, trouvant cinq ou six chefs de révoltes, on préparait les moyens à employer pour la nouvelle réouverture de la Chambre. La *Pallade*, en sa qualité de femme et de bavarde, ouvrait d'ordinaire la séance et babillait mieux que la chouette qu'elle porte à son cimier ; elle disait : « Messieurs et amis, dans ce peu de temps de

vacances, il ne faut pas s'amuser à des systèmes d'économie politique ; on le sait, les dépenses de la dernière guerre, les frais de la guerre actuelle et de la guerre future, nous ne les payerons pas ; moi, comme déesse, je n'ai pas de grégorines, et je vis de nectar et d'ambroisie ; *Pirlone*, comme voleur, prend et ne donne pas ; le *Contemporaneo* ne paye pas, parce qu'il ne vit pas au soleil, ou parce qu'il a des grilles où ne passe pas le fisc : donc, qui payera ? les prébendes des prélats, les bénéfices des chanoines, les patrimoines des prêtres, les dotations des monastères, les rentes des princes, les biens des citoyens aisés. S'il faut quelque chose de plus encore, nous aurons l'or et l'argenterie des églises, les cloches et les bourdons, les ex-voto des madones et des saints, les legs du purgatoire. Oh ! oui, l'économie politique est à son aise. »

« Et de quoi remplirons-nous nos colonnes ?

– Eh ! mon bon *Pirlone*, tu es né d'hier ; n'as-tu donc jamais exposé tes caricatures ? Tu es un novice, un frère puîné de la *Pallade*, elle qui vivait avant la liberté de la presse, se faufilant par contrebande dans les rues, les cafés et les cabarets de Rome. Il faut parler de ce malencontreux *statut de Mars* donné par le pape, qui, sous l'apparence des franchises constitutionnelles, a coupé les ailes à la liberté. Mamiani a agi en homme brave et en bon Italien ; il s'est si bien servi de paroles sucrées qu'il a fini par dire : « Que le pape prie et bénisse, et qu'il nous laisse gouverner. » Mais, quand il voulut s'élever dans les airs, il ne remarqua pas que les noirs lui avaient mis des lacs aux pieds et l'avaient pris à la glu, si bien qu'ils lui ont mis son chapeau sur la tête et l'ont envoyé se laver les ailes. S'il se refait, s'il s'en revient, je vous le jure par les douze grands dieux, quoique par ses paroles il soit l'ennemi de la république, avec sa constitution pure et démocratique, il arrivera d'un gouvernement plus populaire que ma très populaire Athènes ²¹. »

Et le *Contemporeano* :

« Oui ; mais le comte Rossi a d'autres vues, et, tant qu'il

siégera au premier banc, il nous forcera, malgré nous, à avaler le *statut de Mars*, qui, malgré le beurre qu'il y met, ne passera pas facilement dans un gosier avide de la vraie liberté, qui est, comme le champagne, pétillante et pleine de chaleur.

– Le comte Rossi, reprit *Don Pirlone*, a une mine de renard, mais de vieux renard rusé. Tu sais que nous avons des lames sûres, et, s'il en sent la pointe, adieu tes arguments ! Et nos filets, et les lacs que nous avons tendus ? S'il y met le nez, c'est fini.

– Il est vrai, mais, en attendant, il a les portefeuilles. Tu sais qu'avec un seul il peut nous hacher tous menus comme chair à pâté. Et il en a trois...

– Bah ! il ne faut pas trop y prendre garde, s'écria la *Pallade* avec un rire sardonique et en regardant le *Contemporaneo* qui tenait à la main un poignard damasquiné, à la pointe bien aiguisée ²².

– Silence, bavarde, s'écria le *Contemporaneo*, voyons de quel côté souffle le vent, et ne nous faisons pas défaut à nous-mêmes. Toi, *Pallade*, moque-toi un peu de ce Pâris de Carrare ; à chacun des actes de son gouvernement indigne-toi, frémis, invente des intentions funestes, des trahisons, des vues sinistres ; fais appel au bon sens du peuple romain, crie qu'il est indigné de la conduite du Carrarais.

« Toi, *Pirlone*, chansonne-le, hérissé-lui la chevelure, allonge-lui le nez, fais-le-lui mettre dans le trou d'une ruche, qu'il soit gros comme le colosse de Néron sur le Capitole, et qu'un Transtévérin le mesure avec sa canne et s'écrie : « Oh ! quel nez ! il y est resté, le malheureux, avec ce nez ! » Et qu'en même temps il lui élargisse le passage. Dépeins-le vêtu en sacristain ; mets-lui une tiare sur la tête, une paire de boucles aux souliers, un éteignoir en main ; ou bien fais-le balancer un encensoir d'où sorte une épaisse fumée, et que par derrière Mazzini regarde en cachette, et de cette fumée d'encens fasse la république, qui, de l'avis des noirs, n'est qu'une fumée. Que, sous les mains de Mazzini, la fumée s'épaississe,

devienne corps et chair et se solidifie ; que Mazzini souffle dessus, et, nouveau Pygmalion, l'anime, la vivifie, la rende grande et puissante.

« Moi, je m'en tiendrai aux choses essentielles du moment ; je contrarierai en tout les paroles, les actes et les ordonnances de ce triple Geryon avec tous ses portefeuilles, et, si je ne lui arrache pas une à une ses trois têtes de l'intérieur, des finances et de la police, je consens à faire amende honorable et à recevoir le diplôme d'incapacité.

– Mais il te manque, pour cela, ton Hercule Sterbini : il s'amuse à Turin avec les autres mazziniens ; je ne sais ce qu'ils font sur la Dora. Mon père Jupiter m'a fait sortir de sa cervelle, armée de pied en cap, branlant la hache et secouant mon cimier. Qu'ont-ils, eux, dans leur cervelle, et que couvent-ils là-bas.

– *Pallade*, tu es la sagesse de Jupiter ; Sterbini et les autres ont la cervelle grosse de la sagesse de Mazzini, et il en naîtra la félicité de l'Italie, une république armée, elle aussi, de pied en cap. Mazzini l'a conçue ; Sterbini est la chaste Junon, tous les autres braves en sont les nourrices, plus vigoureuses que celle de Jupiter. Cicervacchio en sera le cocher, qui les conduira à la promenade dans Rome, leur donnant à boire dans les tavernes de bon vin, pour les animer aux combats futurs ; la garde nationale montera la garde au palais, les carabiniers....

– Oh ! les carabiniers, s'écria *Don Pirlone*, se cachant les yeux sous leurs chapeaux, s'enveloppant dans leurs manteaux, les carabiniers, je crains qu'ils ne mettent les menottes à la jeune république et ne l'enferment sous clef au château. Rossi étant ministre de la police, il les aura à ses ordres.

– Es-tu simplet reprit le *Contemporaneo*. Crois-tu que tous les carabiniers soient disposés à obéir à Rossi ? Ils ont beaucoup d'officiers amourachés de la république, et qui lui font la cour depuis plusieurs années. Il y en a beaucoup, et d'assez haut grade : il faut plutôt compter sur eux ; et, s'il en est d'autres qui

soient esclaves du pape, ils auront les mains liées.

– Tu as raison, ami ; mais l'arme des carabiniers est plus terrible que toute autre : elle est adroite et sait où le diable tient sa queue.

– Bien, bien, pas d'inquiétude.

– Y a-t-il autre chose à préparer pour la prochaine diète nationale ?

– Il faut que le diable nous porte, comme il a porté Guerrazzi à Livourne. Eh ! le 2 septembre, quel tapage ! Lionetto Cipriani assaisonne les Livournais comme peu après il veut accommoder Rossi. Une forte garnison vient dans la ville, Lionetto sort avec un ordre foudroyant de fermer les cercles, et les conjurés décampent en cherchant les soldats et en leur criant : « Soldats ! nobles fleurons de la Toscane, chers amis de la liberté, soyons tous frères. » Et, pouf ! on se baise et on s'embrasse à la française,

Car ils en laissaient tous des traces sur la joue,

et l'on entendait le claquement des lèvres du Duomo à Santa Giulia ! On les caresse, on les prend sous le bras, on les conduit aux estaminets boire du gros chianti et du clair pontedera : frères par-ci, frères par-là ! « Encore un peu ! – Tiens, ce verre ! – Goûte, c'est du san casciano. – Celui-ci, c'est du val de Niévole. » Et, pendant que les soldats faisaient de la fraternité le verre en main, les autres déchiraient de leurs poignards les ordres du gouverneur, et le soir les cercles regorgeaient de monde.

« On envoie des messagers à Florence. Livourne demande la démission du ministère modéré et appelle à grands cris Guerrazzi, Montanelli, Pigli, et autres du parti démocratique. La concession est faite : ce sont des réjouissances, des fêtes et des triomphes ; et, pendant ce temps-là, la constituante et la république font leur toilette. Les deux gracieuses demoiselles sont bien attifées ; elles se mettent le bonnet phrygien sur la tête, chaussent des sandales,

aiguisent le stylet de Brutus, affilent la hache, serrent les faisceaux des licteurs, et s'en vont en dansant à la maison de Guerrazzi ; en quatre bonds elles seront chez Pitti, pour dire au grand-duc : « Allez en paix ! »

« Voyez-vous, amis, voilà comment il faut travailler à Rome ! Crions toujours, abreuvons les soldats, déclamons contre le ministre Rossi ; mais ne nous jetons pas dans les bras des cardinaux, dans les ongles de la police Nardoni. Sous la pression du despotisme des prêtres, la liberté s'évapore, l'indépendance italienne s'en va comme un rêve. Rome deviendra bientôt une autre Naples, et le roi-bombardeur et l'empereur d'Autriche nous gouverneront au nom du pape. Enfin il faut hurler, et, si ce n'est pas assez de hurler, de calomnier, de blasphémer, il faut avoir recours au fer, qui coupera la gangrène jusqu'aux racines ; autrement, nous serons dépistés pour toujours, car le comte Rossi est un vieux renard de Louis-Philippe, il en sait plus que Guizot et Thiers dans l'art de museler les peuples.

« Ce n'est pas assez pour notre grand dessein. Ne nous trompons pas, la puissance du pape est encore forte dans Rome. Les Romains, à l'occasion, disent bien un mot contre le pape, par plaisanterie, par habitude, par emportement ; mais n'y touchez pas, ils sont furieux, et capables de vous jouer un mauvais tour ; il faut penser à la besogne et y pourvoir prudemment.

– Oh ! quant à cela, les barbiers de Mazzini, dit *Don Pirlone*, sont déjà répandus dans tous les coins de Rome, et ils ont des rasoirs effilés, des savons écumeux et odorants pour adoucir la peau. Déjà une bonne partie d'entre eux fait entendre : « Que les noirs se tiennent en respect ! sinon... » Et, là-dessus, ils se hérissent la moustache, ils serrent le poing et ils montrent le manche d'un... vous savez. Ils parlent de mines souterraines, et menacent de faire sauter en l'air les obélisques, les fontaines et tout le pays ; ils montrent de l'eau de rage à mettre sur les portes pour incendier la moitié de Rome. Aussi les noirs se tiennent cois

comme des cailles qui ont vu le chien aux aguets. »

Et le *Contemporaneo* :

« Ce n'est pas tout, amis ; nos commissaires sont en mouvement. Mazzini est bien informé, il est aux écoutes, il est en délibération... Du congrès de Turin, nous savons tout. Sterbini n'aura pas longtemps à tergiverser. Cicervacchio a ses lansquenets à l'œuvre ; la garde nationale compte bon nombre des nôtres ! Nous avons une bonne troupe de dames d'esprit qui nous valent leur pesant d'or. Il n'est pas jusqu'aux bambins de la Speranza qui ne mettront la main à la chatière et ne tireront le loquet au passage de la république. Tout nous réussit à merveille ; et le comte Rossi, avec toute sa police, ou n'en sait rien, ou n'y prend pas garde, comme si c'étaient des jeux de théâtre. Il pense qu'il est indigne de lui de se mesurer avec des enfants ; les enfants agiront pendant ce temps-là, et puis ils lui crieront : « Gare au coup ! » mais il n'aura pas levé les yeux qu'il en aura la tête fracassée. »

Bartolo était revenu à Rome depuis quelques jours ; il avait visité plusieurs de ses vieux amis, et il fut bien étonné de voir le changement qui s'était fait dans leur esprit depuis les cinq mois de mai à octobre. Il les avait connus partisans dévoués du pape, et, comme lui, ils aimaient les réformes pour l'accroissement de la religion et du bonheur public, mais ils voulaient les réformes du pape et non celles des conspirateurs ; maintenant c'était toute autre chose. Que le pape reste tranquille et laisse faire les laïques ; des laïques, c'est le bien, c'est une sagesse parfaite, une législation modèle, des fleuves d'argent, l'abondance de la paix et de la liberté, un pays de cocagne ; les forêts alors distilleraient le lait et le miel, les fontaines verseraient avec leurs ondes l'argent, l'or, les pierres précieuses ; les oies chanteraient comme des cygnes, et les ânes moduleraient des concerts plus suaves que ceux des rossignols. Des prêtres, au contraire, c'est le malheur, l'infortune, la misère, la colère de Dieu et des hommes : « Rome,

disaient-ils, pouvait être sainte sans pape, religieuse sans prêtres, pieuse sans églises, auguste sans le Vatican, grande sans le Christ. »

Bartolo n'en revenait pas. Il rencontre un ami :

« Salut, Gaetano, comment va-t-il ?

– Mal. C'est un prêtre qui nous gouverne.

– Tu plaisantes ! Quel mal t'ont fait les prêtres ?

– Plus qu'ils ne pouvaient.

– Seraient-ce les cinquante écus par mois que tu retires de la Chambre pour transcrire les conclusions ? Les vingt écus que tu trouves au palais pour y paraître deux fois le mois ? les quinze que tu lèches à la Daterie ? les trente-cinq que tu bénéficies à l'œuvre du Saint-Esprit ?

– Eh bien ! qu'est-ce que cent vingt écus pouilleux par mois ?

– Eh ! ce sont des poux que tu grattes volontiers et que tu cherches à multiplier un peu, en allant souvent te plaindre chez le cardinal A, chez le cardinal B, chez le cardinal Z. N'est-ce pas vrai ?

– Me donnent-ils du leur ?

– Dis un peu ; les séculiers au gouvernement te donneront-ils quelque chose ? D'abord ils ramasseront pour eux, ils ne sont pas sots ; puis pour leurs femmes, puis pour leurs enfants ; après, pour leurs frères, pour leurs neveux, pour leurs cousins, et enfin pour le chat de la maison. Bonjour, cher. »

Et le bon Bartolo s'écarquillait les yeux pour s'assurer que c'était bien là Rome ; il ne se souvenait plus, le brave homme, qu'il avait contribué en 47 à mettre le vaisseau sur cette mer sans fond ni rivages. Il s'en alla chez sa cousine décharger son cœur ; il entra les yeux égarés, et Adèle lui dit : « Où avez-vous laissé Alisa ?

– Dites plutôt où je me suis laissé moi-même ; je suis perdu, j'ai beau me toucher pour me retrouver, tout m'étonne et me paraît incroyable.

– Qu'est-il donc arrivé de si étrange ? Quel nouveau

désappointement ?

– Chaque jour de nouveaux désenchantements ; savez-vous, Adèle, ce Gaetano qui courait aux bénédictions, qui ornait les quartiers de fleurs et de torches pour fêter le pape, qui portait les couleurs blanche et jaune, qui parcourait Rome avec moi pour savoir où le pape était allé, pour le voir et lui crier force vivats ; qui se trouvait si heureux d’attirer sur lui un regard, un sourire de Pie IX, Gaetano le hait comme un démon !

– Quelle merveille ! Il faut plutôt demander s’il l’aimait vraiment auparavant, s’il le révérait sincèrement, ou s’il n’était pas plutôt enveloppé dans quelque secte. Soyez sûr, Bartolo, que ce sont des hypocrites ; et, pour mieux couvrir leur hypocrisie, qui les fait cacher leur visage, leurs paroles et leurs actes, ils se jettent dans les rangs des bandits dont ils espèrent être aidés dans leurs iniques projets. »

Pendant que Bartolo s’entretenait avec Adèle, Mimo entra et dit : « Précisément, je vous cherchais, mon oncle ; ne vous ayant pas trouvé chez vous, j’ai fait un tour par la place Colonna, par la rue des Condotti, et jusque sur la place d’Espagne pour vous voir ; car j’ai besoin de vous parler d’une affaire pressante. » Ils se rendirent à la chambre de Mimo, et là ce dernier ajouta : « Ce matin, un Prussien m’a apporté une lettre d’Aser ; il me dit l’avoir reçue de sa main pour me la remettre à moi-même sûrement ; mais elle contient des révélations si importantes, que je dois vous en faire communication. La voici :

« Ami.

« Tu sais que, lors de la prise de Vicence, j’étais à Venise pour tenir tête au général Pepe, pour ne pas lui laisser prendre un parti désespéré, pour modérer Manin, poussé par ce vieux Napolitain à vouloir la ruine complète de cette noble métropole de l’Adriatique ; mais, voyant qu’ils préféreraient leur révolte à la vie, aux malheurs, à la désolation extrême de tant de citoyens qui forment le peuple le plus agréable, le plus noble, le plus antique de l’Italie, plaignant Venise et ses monuments, je me retirai dans le Bannat. Là, au milieu de ces rouges, mais braves et généreux

Magiari, je passai quelque temps à méditer à mon aise sur les espérances et les craintes, les projets, la révolution et la guerre de l'Italie depuis 1847.

« Tu sais, Mimo, si j'étais partisan de son indépendance ; fatigues endurées, argent dépensé, dévouement de tout mon avoir et de toute ma personne ; mais, je dois l'avouer, j'ai été forcé de reconnaître que le peuple italien ne connaît ni n'apprécie cette liberté vraie et divine qui fait le bonheur et la gloire des États. Tu as vu les orgies de Rome, de Naples, de la Toscane, du Piémont et de la Lombardie ; et à toutes ces extravagances on appose le nom et le titre de liberté. Ils me faisaient l'effet d'une bande de gamins qui sortent en sautant et en criant de l'école, triomphants d'un congé qu'ils ont extorqué à leur maître, et poussant des cris, des sifflements, et jetant des projectiles en l'air pour témoigner leur joie. Et à la guerre, hélas ! n'en parlons pas, c'est pitié. Si l'on excepte l'armée piémontaise, valeureuse et bien disciplinée, et ces quelques braves Napolitains du dixième régiment, le reste des volontaires italiens, en général, n'était qu'un tas de forcenés se jetant à la gueule des canons comme des ours au milieu des épieux des chasseurs ; ils s'appelaient braves, comme si la valeur était une fureur insensée, et non pas plutôt la grandeur et la noblesse de l'âme, guidée par une sage modération.

« Or tout cela n'est qu'un tourbillon qui crie, écume, grossit, monte, déborde et vous porte à la tête, si vous vous en approchez. Mais cette fermentation cesse bientôt chez les peuples qui se soulèvent par les secousses et les excitations. Or, croyez-moi, les Italiens sont fort indifférents à toutes ces nouveautés, mises en vogue par la lie et la scorie des peuples de l'Italie. Néanmoins les conspirateurs ne se donnent pas de repos et ne cessent de préparer de nouvelles révolutions et de nouvelles ruines : sachez qu'actuellement les nuages s'amoncellent sur Rome. Les mazziniens travaillent à trouver les moyens d'atteindre leur but, dont ils presseront le dénouement par l'astuce, ou par la force et la violence.

« Je te prie d'en avertir, sous le secret, Bartolo ; qu'il pourvoie à sa sûreté et à celle de son ange Alisa... »

« Eh ! que veut-il dire ? interrompit Bartolo. Y a-t-il autre chose que des bavardages et des propos d'écervelés de la part de nos fripons ?

– Écoutez, mon oncle, reprit Mimo.

« À Rome, il y aura bientôt un grand coup de main. La faction mazzinienne est lasse de statuts et de constitutions ; elle veut en finir avec les moyens termes. Ils couvriront de grands mots leurs systèmes, mais ils sont bien décidés à tout renverser en Italie. Proudhon, Ledru-Rollin et Louis Blanc se sont cassé le cou ; Mazzini veut montrer qu'il saura opérer en Italie la révolution qui a échoué en France, en Autriche et en Prusse.

« Déjà Livourne est prête ; Gênes se tient sur l'expectative ; Rome, qui est moins sur ses gardes, verra bientôt le piège fatal. Dis à Bartolo qu'il sorte de Rome, qu'il se retire sur une terre plus tranquille, à Vevey ou à Rolle, sur le lac Léman ; mais le mieux, ce serait à Genève. »

« Mais Aser nous menace d'un abîme ! s'écria Bartolo à demi raillant, à demi effrayé. C'est incroyable.

– Mon oncle, je ne sais pas ; mais Aser ajoute quelque chose de fort important :

« Les mazziniens sont résolus à se défaire du pape, des cardinaux, des prélats et de tout le clergé ; ou bien ils y arriveront, ou bien ils se jetteront dans les dernières extrémités. Vous ne connaissez pas ces démons-là, vous autres bonnes gens. Ils sont capables de miner Saint-Pierre, le Vatican, le Quirinal, tout ce que vous avez de beau et de bon à Rome, et, s'ils ne le font pas, cela ne tiendra pas à leur bon vouloir ; sachez que vous avez à Rome plus de barils de poudre que de coupoles et de clochers, et plus de caisses de stylets que de flambeaux et de chandelles. Toi, Mimo, ne te laisse pas prendre au lit ; mets ton argent en lieu sûr ; que Bartolo en fasse autant ; qu'il dégarnisse ses villas de sa plus belle vaisselle, de ses plus beaux meubles ; qu'il vende ses chevaux et ne tarde pas à partir. Demain, je pars pour la guerre de Hongrie. Salue Lando. Adieu. Ton

« ASER. »

« Panscowa, le 2 octobre 1848. »

Après cette lecture, Bartolo hésitait ; ou bien Aser avait éprouvé quelque mauvais traitement de certain chef du cercle romain, et voulait se venger en lui prêtant ces criminels desseins ;

ou bien il était mal informé des affaires de Rome.

« Oui, disait-il à Mimo, ils ont de funestes projets ; mais le pape est maintenant en plus parfaite sécurité que sous le ministère Mamiani, qui l'avait mis de côté comme un vieux pluvial usé ; le ministre Rossi a vraiment l'air de rétablir l'ordre et la solidité de l'État, de couper les ailes à la licence de la presse, de ranimer les bons, de ressusciter la police, de discipliner l'armée, d'éteindre la dette publique et de remettre les finances en crédit. »

Mais le bon Bartolo avait souvent sur les yeux des lunettes couleur de rose qui couvraient tous les objets d'une teinte douce et agréable. Le comte Pellegrino Rossi avait, en effet, ces intentions arrêtées dans son esprit ; mais ses ennemis comptaient les jours sur un autre calendrier. Déjà étaient revenus de Turin ceux qui avaient été députés au grand Sanhédrin ; de tous côtés on se rencontrait ; partout des rassemblements, un va-et-vient général ; on se demandait :

« Qu'y a-t-il de neuf ? Est-ce que le chevalet est encore sur le champ de Flore et sur la place Navona ?

– Le chevalet ! il est brûlé, et Rome ne le reverra plus.

– Que dis-tu ? Ne sais-tu pas que Rossi en a commandé pour tous les coins de Rome ?

– Vraiment ? Il nous manquait encore cela.

– Nous ne sommes pas au bout. J'ai vu le tourneur façonner des bâillons pour les appliquer à la bouche des blasphémateurs attachés au pilori. À qui dit ; *per grillo, per cristallina, per dio bacco*, vite le bâillon. Pour une plaisanterie sur un prêtre, le bâillon ; à tout propos malsonnant, le bâillon.

– Miséricorde ! il va bâillonner toute la ville de Rome. Et pour les *accidents*, a-t-il des peines aussi ?

– Trois coups de nerf de bœuf à qui dira : *accizemoli* ; cinq, à qui dira : *arcipreti* ; dix, les caleçons ôtés, à qui dira *accidenti*.

– *Accidenti* ! il y aura plus de bourreaux que de soldats, et, avant qu'ils paraissent, je vais vous en dire plein un sac.

– Patience, ce ne sont que des bagatelles ; savez-vous que le ministre Rossi veut remettre en exercice les supplices du saint-office ? J’ai vu, moi, de mes yeux, je n’ai que trop bien vu certaines charrettes sortir pendant la nuit de la porte de ce palais horrible, chargées de tenailles, de pinces, de mors, de tranchoirs, de roues pour briser les bras, de marteaux et de masses pour tourmenter les patients, et certaines machines de fer avec des pointes en dedans pour percer le condamné de tous les côtés à la fois ²³.

– Je sue, je tremble. Les temps de Sixte V ne serviront donc à rien ? Le comte Mossi veut être le bourreau de Rome et nous mener à la boucherie ! Dites un peu : ne pourrait-on pas le mettre dans une de ces cages de fer, ou lui rouer les bras et lui appliquer ces grappins à la poitrine et aux épaules ?

– Sois tranquille ; notre inquisition saura l’arrêter au passage.

– Je cours à l’estaminet du *Giardinetto*, de la *Lungaretta*, de la *Ripa*, du *Tritone*, du *Pellegrino*, et tous les amis que j’y rencontrerai, et il y en a toujours bon nombre, je veux les échauffer contre ce comte Rossi. Mais, vraiment ! saint-office, chevalet, bâillon ! Si je trouve Pepaccio, qui a eu, dans sa jeunesse, des coups de nerf de bœuf sur le champ de Flore ; si je trouve Geronimo, qui a été bâillonné sur le pont Sisto, je veux leur dire : « Vous ne savez pas ? Rossi remet le bâillon en exercice. Ah ! voulons-nous lui donner un peu de fine pointe entre les côtes, ou lui faire un œil de plus à la tête ? Voyez donc ? on ne peut plus tirer un juron : tout de suite l’*asperge* ! Figurez-vous un peu ! À Rome, on ne pourra plus marcher sans espion en avant. Ma mule, j’ai beau lui donner du fouet, elle ne marche pas quand elle n’attrape pas dans les oreilles une détonation de jurons. Eh ! signor Rossi... »

Ailleurs, on répandait le bruit qu’on préparait des salles au château Saint-Ange pour recevoir tous les députés ; que déjà la vieille police allait reparaître dans Rome ; qu’on ne voulait plus du gouvernement laïque, et que les prêtres revenaient dans tous les

tribunaux, dans tous les offices ; qu'ils devaient chasser de Rome tous les étrangers. Et cependant c'était un bouillonnement, une murmure, un frémissement universel, Rome, dans les premiers jours de novembre, présentait un aspect sombre, triste et sinistre.

Pendant que s'exerçaient ces perfides menées et que ces folies allaient s'accréditant dans le peuple, à la charge du ministre Rossi, dans les cabarets, les estaminets, les tavernes, les rendez-vous du peuple, les fontaines des blanchisseuses, les bancs des marchands, les groupes des terrassiers du forum romain, les archimandrites de la jeune Italie, cherchaient par tous les moyens à hâter l'exécution de leurs projets.

À Turin, on avait arrêté le point capital : la république, malgré tous les obstacles ; à Livourne, dans un banquet qui fut offert aux députés romains par les plus ardents conspirateurs, on conclut que, si le ministre Rossi continuait à leur faire opposition, il fallait s'en débarrasser à tout prix ; à Frascati, dans un dîner, on décida : « Rossi sera tué à coups de poignard. – Quand ? – À l'ouverture de la Chambre. – Où ? – En descendant de voiture, ou bien en montant l'escalier, ou bien à l'entrée de la cour. – Qui frappera le coup ? – Un seul ne suffit pas, mille circonstances peuvent intervenir pour empêcher la réussite ; le coup une fois manqué, adieu toute espérance : il en faut trois. – Lesquels ? – Que le sort en décide. »

Ils avaient à leur disposition plus de vingt sicaires déjà habitués à verser le sang, à l'âme endurcie dans le crime, à qui la vie ou la mort importait peu. Le lendemain, ils furent réunis dans une grotte de l'Esquilino ; le chef de la conjuration apparut ; il mit les noms dans une bourse, l'agita, et, avant de tirer les noms, il jeta son regard autour de lui, et, à la lueur d'un flambeau, les regarda tous en face. Je crois que Catilina, la nuit qu'il rassembla ses jeunes sicaires pour leur confier la mort des sénateurs et l'incendie de Rome, ne vit pas devant lui des satellites à l'âme plus perverse, au visage plus livide, aux regards plus menaçants.

Le nouveau Catilina, les regardant fixement, leur dit : « Jeunes gens, Rome et l'Italie sont entre vos mains : c'est de la pointe de vos poignards que doit jaillir la liberté ; sortie du sang, elle en sera plus belle ; acquise par le fer, elle en sera plus forte. Approchez vos poignards, croisez-les, et dites : « Celui qui sera désigné par le sort, s'il tremble, aura ces pointes dans la poitrine. Jurez-le ! » Ils joignirent leurs armes, les croisèrent et jurèrent : « Mort à Rossi ! » Alors l'homme de mort leva la bourse, tira les trois noms, les lut, congédia les autres, et resta avec les exécuteurs désignés.

La grotte antique communiquait à une autre, grande aussi et profonde : le chef leva un loquet et introduisit ses hommes. Ils virent au fond de cette caverne un autre homme debout en les attendant ; à terre, un grand linceul qui recouvrait une petite éminence ; celui qui portait le flambeau le donna à tenir à l'un des trois, il souleva un coin du linceul et découvrit trois cadavres amoncelés ; il dit aux deux autres sicaires : « Prenez le premier cadavre et placez-le sur cette dalle. »

Cet homme était un chirurgien de la secte ; il s'adressa aux trois assassins :

« Si vous voulez que la victime tombe morte à vos pieds, il faut frapper un coup sec à la carotide ; cette artère coupée, c'est la mort instantanée. »

Puis, prenant le doigt de l'un des trois, et lui faisant toucher au-dessus du cou du cadavre, il ajouta :

« La carotide, c'est ceci ; frappe là, et coupe vite. »

Le sicaire prit son poignard, frappa, et coupa net.

« Bravo ! à merveille ! s'écria le scélérat ; tu pourrais avoir un diplôme de chirurgien. Ici, l'autre cadavre ; frappe là, toi aussi. Voici la carotide, remarque bien qu'elle est près du tendon, regarde-la bien, tu ne peux pas te tromper. Oui, c'est cela. Parfait ! »

Et sur le troisième cadavre, la même épreuve fut faite ; puis le chirurgien reprit :

« Braves jeunes gens, on doit avoir beaucoup de présence d'esprit en frappant : il faut que le cou soit découvert, que la cravate et le col de l'habit ne vous gênent pas ; donnez légèrement un coup à l'épaule du ministre, il se retournera aussitôt pour voir qui l'a frappé ; et alors, en tournant la tête, la carotide ressort : frappe subtilement, retourne le poignard dans la plaie, jette-toi dans la foule, et va-t'en ²⁴. »

Pendant que se tenait dans les ténèbres cette école infernale, le dernier et le plus sûr argument des sociétés secrètes, si honnêtes, si généreuses, si libérales en apparence, les autres conspirateurs marchaient dans Rome tête levée, l'air libre et dégagé, comme s'ils avaient voulu dire aux citoyens fidèles et modestes : « Rome est à nous ! »

Quelques délateurs avaient fait entendre secrètement que l'on tramait contre la vie de Rossi, et l'on ébruitait ce qui s'était conclu à Turin, ce qui s'était résolu à Livourne et enfin arrêté à Frascati. Le comte, par un mouvement de dégoût et de dédain, répondit : « Des lâches... il n'y a que de la lâcheté à attendre ; une âme franche les déconcerte. »

Pendant ce temps-là, la *Pallade* et *Don Pirlone* jetaient des demi-mots, comme qui parle et ne veut rien dire, au milieu de provocations et d'expressions de mépris ; au fond, ils voulaient tâter le peuple, sonder ses dispositions concernant les nouveautés. Les signes qu'ils donnaient ressemblaient à des divinations ; c'étaient des signaux pour les conjurés éloignés, afin de leur faire savoir que le jour et l'heure seraient le 15 novembre vers midi. Le *Pirlone* plaisantait, le 13, comme Fanfulla dans Florence avant la conjuration des Pazzi, et il écrivait : « Le poète a dit, si vous vous rappelez, que *du berceau à la tombe il n'y a qu'un pas*. »

« Il a tort ; il faut transposer les mots, intervertir la phrase ; il faut écrire : « *De la tombe au berceau il n'y a qu'un pas*. » Et les saintes Écritures confirment notre opinion, en disant : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* : Bienheureux ceux qui meurent

dans le Seigneur ! »

« À propos de ces propos, je parle, je dis, je pense ; d'aujourd'hui à après-demain, cela fait deux jours, si je ne me trompe... deux jours s'écouleront facilement... Il n'y a qu'un pas... pour sûr, cela passera... Donnez le signal... « Qui va là ? – Députés... » C'est bien.

Et, un peu plus bas, le perfide, se refrognant dans ses épaules, disait en lorgnant les passants : « Moi, je ne sais pas ; demandez à qui le sait... faites des recherches... demandez-le à d'autres, parce que moi je n'en sais rien. » Et voilà le malheureux qui se met à parler de musique en désaccord, de hurlements, de cris, de sifflements, de porter en triomphe dans Rome... Est-ce assez d'exemples de fourberie, de dissimulation et de ruses de serpent ?

Le 13 était passé ; le comte Rossi s'était emparé de tous les passages ; il avait placé des escouades à tous les débouchés, dévoilé tous les complots, tendu ses filets à toutes les issues de Rome. Rome était pleine de carabiniers, et les carabiniers avaient le mot d'ordre et le signal secret pour sortir de tous les groupes, pour prévenir toutes les menées des conspirateurs et les envelopper ; mais le comte avait la cataracte sur les yeux, il se fiait trop aux carabiniers, parmi lesquels se trouvait plus d'un conjuré. Le lendemain du 14 devait se faire l'ouverture de la Chambre, et le ministre avait déjà réglé le parlement ; il allait exposer aux députés ce qu'il avait fait jusque-là, ce qu'il se proposait de faire : c'était l'occasion favorable de dissiper les ombres et les préventions, de rétablir l'ordre ébranlé par la licence, d'animer les découragés, d'exciter les indolents.

Il avait lu tout son discours au pape ; le pape l'avait approuvé et en espérait un bon résultat ; mais il n'avait pas dissimulé à Rossi la difficulté de l'entreprise, la perfidie de ses adversaires, l'incertitude de l'issue. Rossi répondit : « Père saint, Dieu aide la justice et conduit à bien ses projets. Père saint, bénissez-moi, et, dût m'en coûter la vie, je persisterai à combattre l'iniquité, à

défendre votre autorité et la gloire du Saint-Siège. »

La nuit qui précéda le 15 avait été passée en manèges secrets, en avis mystérieux, en indications de postes précis pour les artisans du crime. Une dame du haut rang avait écrit de bon matin à Rossi pour lui révéler la conjuration ; elle lui disait de ne pas aller à la Chambre, qu'il n'éviterait pas la mort. Rossi n'en tint pas compte ; il entra chez le pape pour demander sa bénédiction. Le pape était triste et lui dit :

« Comte, n'y allez pas ; ce sont des perfides capables de tout.

– Ils sont plus lâches que perfides », répondit Mossi. Et il descendit pour monter en voiture.

À ce moment, monsignor Morini vint au-devant de lui, et lui dit :

« Comte, votre obstination vous perd ; la mort vous attend sur l'escalier de la chancellerie. – Monsignore, répondit-il, le devoir m'appelle et Dieu me protège. »

Il sortit du palais accompagné de Righetti, substitut du ministère des finances ; il se dirigea vers la chancellerie, où il croyait apostés un grand nombre de carabiniers travestis. La place était couverte de visages inquiets et menaçants : « Le voici ! le voici ! c'est lui ! » disait-on dans les groupes en le voyant passer. La voiture entre sous le portique du palais ; le ministre descend le marchepied d'un air tranquille et ferme ; il voit de nombreuses réunions groupées de côté et d'autre, et il passe au milieu ; mais, à quelques pas de l'escalier, il entend des sifflets et des cris de tapageurs ; il n'y fait pas attention et continue sa marche.

Au moment où il met le pied sur la première marche de l'escalier, il sent un coup qui lui est porté au côté ; il se retourne pour voir qui l'a frappé, et la pointe d'un stylet se plonge froide dans sa gorge. Il s'écrie : « Ô Dieu ! » saute trois marches, et tombe. La foule des conspirateurs se presse autour de lui ; par derrière on crie : « Qu'y a-t-il ? » Beaucoup de voix répondent en même temps : « Silence ! silence ! ce n'est rien ! » Righetti et le

domestique de Rossi le prennent dans leurs bras, le portent dans la première chambre au haut de l'escalier, le posent sur un siège ; il pousse un soupir et meurt.

Une voix annonce à la Chambre la mort du premier ministre, aucun ne tourne la tête, aucun ne lève les yeux, aucun ne change de visage : on dirait qu'on vient d'annoncer la mort du grand vizir de Constantinople ; chacun continue à discuter ou à écrire sur son banc. Les ambassadeurs et les ministres, indignés de la conduite infinie et vile des députés, sortent de ce repaire d'assassins, suivis des députés de Bologne, dont le ministre Rossi faisait partie.

Rome fut stupéfaite et terrifiée à la nouvelle de cet acte horrible qui la souillait de sang aux yeux de toutes les nations civilisées ; mais les conspirateurs, insultant au deuil public, portèrent le soir en triomphe dans le Corso, avec une illumination de torches, un scélérat qui représentait le sicaire assis sur les épaules d'une populace féroce qui, montrant la main de l'assassin armée d'un poignard ensanglanté, chantait, accompagnée par des groupes de gardes nationaux, de carabinieri et de toutes sortes de soldats mêlés aux citoyens. « Bénie soit la main qui a assassiné Rossi ! » On frémit, sans doute, à ce récit. Ce n'est pas tout. Dénaturés autant que des cannibales, ils portèrent en triomphe l'assassin sous les fenêtres de la veuve désolée et de ses enfants, chantant en l'honneur du misérable.

Un jeune Romain lisait tranquillement le *Contemporaneo* dans un coin du café près de San-Carlo ; un inconnu était assis près de la porte, taciturne et pensif. Vingt minutes après le meurtre de Rossi, il voit entrer un jeune homme à la chevelure rousse, les traits altérés et de couleur livide, les yeux égarés et comme en convulsions. Celui qui était près de la porte lui dit : « Est-ce fait ? – C'est fait », répondit l'autre d'une voix étouffée. Ils sortent aussitôt et disparaissent. Le jeune Romain crut que c'était le meurtrier lui-même, attendu là par un inconnu qui devait l'expatrier.

Pendant que la foule faisait du tapage sur le Corso, les conspirateurs profitaient des angoisses du pape, de la confusion du gouvernement, du désarroi général ; ils se réunirent au Cercle populaire. Sterbini, à la tribune avec Pinto, Spini et les autres chefs de la conjuration, forma sur-le-champ un *comité de salut public*, et expédia des ordres et des instructions à toutes les administrations, au commandant du château, à l'armée, et tous baissèrent lâchement la tête. On manda la garde et des sentinelles au palais, et des dragons à cheval pour porter les ordonnances du Cercle sur tous les points de la ville.

Et le pape, ce prince généreux qui avait délivré de prison tous ces fripons ; ce père si aimant qui leur avait pardonné sincèrement leurs anciennes conspirations, à qui ils avaient juré une fidélité immuable, une reconnaissance éternelle ; le pape, qui fortifiait son cœur au milieu de tous ces assauts ; le gouvernement lui était arraché des mains par l'assassinat et transféré au Cercle populaire. Remarquant bien qu'ils n'avaient qu'une autorité de scène, ils s'avisèrent de nommer des ministres, en donnant à croire qu'ils étaient du choix du pape. Ils cherchèrent donc les hommes à proposer, propres aux intentions et aux projets des conspirateurs ; ils préparèrent la liste à présenter au pape, mais avec toute la grâce des procédés qu'emploie une bande de voleurs tombant sur un voyageur sans armes pour lui demander la bourse.

Ils voulaient des ministres démocrates. *Don Pirlone* apporta les balances d'orfèvre ; la *Pallade* les tenait suspendues. Sur un plateau était la république avec tous ses poignards, avec tous ses sacs à mettre l'or, l'argent et les pierreries ; la vraie liberté, la tranquillité, l'ordre, la sécurité des biens et de la vie, et surtout la religion romaine. Sur l'autre plateau, le *Contemporaneo* plaçait le personnage à inscrire dans la liste des nouveaux ministres. Ils y posèrent un réformiste. Son plateau s'éleva, et celui de la république s'abaissa sur la tablette. Ils y placèrent un constitutionnel à la Gioberti. Même effet. Ils essayèrent d'un

constitutionnel à la Palmerston. Même effet encore.

Ils y posèrent Mamiani. La *Pallade* leva la balance ; il y avait équilibre parfait. Bien ! On y ajouta Galleti, Sterbini, Campello, etc. L'équilibre resta le même. D'une voix unanime, ils furent proclamés dignes du choix, « et, si le pape n'y obtempère pas... nous verrons... »

Pans l'après-midi du 16, je dus, pour une affaire, passer le Tibre en barque près de la Longara. Vis-à-vis du palais Corsini, je vois arriver deux voitures roulant à grande vitesse. Tout le monde se mettait aux fenêtres : dans la première voiture, il y avait un civique et un bourgeois ; la seconde était vide. Elles passèrent devant moi comme un éclair, et je les vis s'arrêter au pied du palais Salviati, où se trouvait un repaire caché de la secte. Je passe outre, et je ne suis pas encore à la porte de Settimiana, que j'entends au loin comme un bruit de détonations de fusillades. Je m'arrête inquiet, je demande à des femmes qui venaient regarder à la fenêtre : « Qu'est-ce que cela ? » Elles me répondent : « Qui le sait ? » J'entre dans la maison où je me dirigeais, et le maître me dit : « Comment ? vous, ici ! Ne savez-vous pas que les conjurés en sont venus aux derniers excès ; ils tirent sur le palais du pape pour le forcer et tuer tout ce qu'il y a dedans de prélats et de palatins ? » Je n'ai pas le temps de lui dire : « Pourquoi ? » je sors, je me dirige à grands pas vers le Tibre pour rentrer chez moi.

La Longara présentait un triste spectacle : c'étaient des groupes de prêtres qui fuyaient pour se cacher, des femmes aux fenêtres et sur les portes, qui se frappaient la tête et s'arrachaient les cheveux, en s'écriant :

« Oh ! Dieu ! ils massacrent le pape, et puis ils feront de Rome un tombeau. Ah ! chiens cruels ! et mon mari est allé au travail près de Trevi. – Et le mien à la Pilotta. Miséricorde ! peut-être l'ont-ils entraîné dans leur troupe ; je lui avais dit de ne pas sortir. – Nunziata, est-ce que ma Tina est au métier ?

– Oui.

– Faites la venir tout de suite, ou j’y vais moi-même. »

Et une autre appelait ses enfants qui allaient et venaient dans la rue, et une autre courait comme une désespérée, en s’écriant : « Mariuccia, Mariuccia ! » C’était sa fille unique perdue dans la cohue.

Je descends vite sur la barquette : « Sior Camillo, dis-je au passeur, hâtez-vous. » Et, en même temps, une foule de femmes effrayées voulaient se jeter dans la barque. Mais le sior Camillo : « J’ai là ma barque. » Alors, j’y saute et je lui dis : « Sortez, si vous voulez ; moi je passe. – Mais, s’ils tirent du château ? – Allez, sior Carnillo, Dieu et saint Pierre nous assisteront. Passez-moi. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : les femmes se pressent, un prêtre d’Albano ou d’Aricia s’accroche à mes habits et me dit :

« Plus jamais, non, plus jamais je ne viendrai à Rome. De grâce, voudriez-vous m’accompagner chez moi ?

– Où demeurez-vous ?

– Au champ de Flore.

« Et moi, sur la place Farnèse ; venez, je vous guiderai. »

Arrivés à l’autre bord, nous trouvâmes près de Santa Anna de Bresciani deux civiques tout hors d’eux-mêmes, qui disaient au milieu d’un groupe :

« Infâmes Suisses ! tirer sur la civique ! *Corpo...* Ils nous l’ont payé ! *Sangue !...* sur nous !... Brigands ! mais nous leur arracherons leurs hallebardes des mains. Si nous pouvions entrer dans le palais ? Hum ! nous en ferions une belle salade ! »

Mon compagnon s’approche d’eux et leur demande ce qui est arrivé ; ils se tournent sur lui avec deux mires de basilics :

« Ah ! prêtre imprudent ! allez-vous-en chez vous, si vous ne voulez pas avoir le sort de Rossi ! »

Le prêtre disparut subtilement. Pour moi, je restai au milieu de la foule, et j’entendis ces deux démons incarnés dire tout haut :

« Par la M... nous n’avions plus de munitions, et maintenant nous sommes venus remplir nos gibernes et nous retournons au

combat. Ou le pape cédera, ou nous lui ouvrirons les portes du paradis : nous avons déjà attaqué la porte du palais du côté des quatre fontaines ; nous y avons amassé des fascines ; nous y avons mis de l'eau ardente, et le feu y est. *Sanguaccio di C...* les pompiers de l'intérieur sont venus y jeter des fleuves d'eau, mais nous y entretenons des torrents de feu.

– Les tirailleurs de l'Université, réunis au couvent de San Carlino et montés au clocher, tirent aux pigeonniers du palais : si quelqu'un met la tête à la fenêtre, le tir est si juste que le pigeon tombe mort. Un tirailleur m'a dit que monseigneur Palma, secrétaire des lettres latines, voulant voir la porte que l'on brûlait sous les fenêtres, mit la tête à la jalousie ; une balle partie du clocher l'atteignit au front et le renversa mort dans sa chambre ²⁵. Tous les audacieux prélats qui ont montré le bout du nez en ont perdu la vie. Je les mangerais tout vifs ; et, si l'un d'eux était tombé à notre portée, je me serais lavé le visage et les mains dans son sang, j'en aurais bu dans son crâne. Quand je les vois passer devant ma boutique, je leur enfonceais volontiers mon alêne dans le ventre.

– Des toits de la Consulta, du piédestal des chevaux de la fontaine, de la rue Scanderbek, un tire dans les fenêtres du pape, et qui sait si quelque cardinal n'a pas rougi sa pourpre de son sang ? Je les massacrerai tous, ces tyrans de Rome. Si le pape n'accorde pas tout ce que nous voulons, aujourd'hui le Quirinal sera inondé de sang ; nous égorgerons les cardinaux sous ses yeux, nous l'égorgerons lui-même, oui, lui-même, au milieu des ambassadeurs de France, de Russie et des ministres des autres puissances, qui sont accourus pour lui faire la cour. Nous ne craignons pas le monde entier ; nous voulons la liberté, nous la voulons ²⁶. »

Il y avait dans le groupe une fille du peuple, assez bien faite de sa personne, qui, les yeux ardents, en entendant les paroles de cet enragé, s'élança à travers la foule, et, levant sa main, dont les cinq

doigts étaient chargés d'anneaux :

« Encore ce pape, encore ! Voulez-vous le tuer, voulez-vous ? Voyez là-bas, c'est la coupole de Saint-Pierre, vous savez ? Il vous montrera sa mine avec les clefs, beaux sires. »

Les coquins lui firent un signe d'assentiment ; le plus hardi voulut la caresser, en lui disant :

« Eh ! Tuta, comme te voilà ragaillardie ! » La donzelle tira une grosse épingle de ses cheveux et lui dit : « Si tu me touches, vaurien... tu en sentiras la pointe ! » Et il s'en alla en criant : « Et le pape, massacrer le pape ! Nos hommes ne sont plus les Romains d'autrefois. Si l'on avait dit à mon père (que Dieu le garde !) de massacrer le pape, il s'en fût acquitté aussi facilement que d'une douzaine de bons jurons... »

J'ai voulu rapporter de moi-même, contre mon usage, les faits de cet assaut. On ne dira pas que je les sais de quelque vieille femme ; je les tiens, comme vous l'avez vu, de la bouche de ces scélérats qui descendaient du Quirinal, où ils avaient tiré dans les fenêtres du vicaire de Jésus-Christ. J'ai entendu de mes propres oreilles : « Si le pape ne cède pas, il est mort ; nous l'assassinerons dans les bras du père éternel. » Insensés ! Dieu l'a pris sous sa garde, ce Dieu qui vous brisera en poussière et qui dispersera vos cendres au vent.

Ces scélérats vous disent maintenant qu'ils étaient allés pacifiquement demander la nomination des ministres, et que les Suisses furent cause de ce scandale en tirant sur le peuple. Pacifiquement ! Il y avait plusieurs milliers de gardes nationaux, de dragons, de carabiniers, de douaniers, de soldats de toute arme et de tout grade ; une populace soudoyée, ivre et furieuse. Galletti présenta avec audace et hypocrisie les demandes des conspirateurs. Le pape répondit qu'il ne recevrait pas la loi de ses sujets ; Galletti lui fit de nombreuses instances et supplications ; le pape tint ferme. Alors le méchant hypocrite se mit à un balcon, et, par ses gestes, excita les troupes déjà furieuses ; puis il leur fit

signifier que « le pape était maître, et ne voulait pas recevoir la loi de ses sujets ».

Un rugissement terrible fut la réponse de la troupe ameutée. Galletti revint aux pieds du pape : « Il fallait consoler le peuple soulevé. – Demain, ils sauront ma résolution », répondit le pontife. Le fourbe se présenta de nouveau à la foule et lui dit :

« Demain !

– Non, tout de suite ! »

Et, là-dessus, on courut aux armes, on assaillit aussitôt le palais. Ce fut alors que les Suisses serrèrent leurs rangs et barricadèrent toutes les portes du château ; ce fut alors que les rebelles mirent le feu à la porte qui donne vis-à-vis des quatre fontaines et essayèrent d'escalader les fenêtres. Les Suisses tirèrent pour leur faire prendre le large, et de là le combat. Les Suisses de garde à la porte principale furent assaillis, et un jeune homme de la Speranza arracha à l'un d'eux sa hallebarde. Les Suisses s'étant renfermés dans le palais, un des émeutiers courut à la Pilotta et cria :

« Ici, le canon ! vite au palais ! Allons, courage, en avant ! »

On tira l'affût sur la place du Quirinal, on pointa le canon sur la porte, et la mèche fut levée pour y mettre le feu ²⁷. On pensait bien que le lape viendrait au balcon, d'où tant de fois il avait béni ce peuple ingrat, pour le calmer, et un assassin se tenait derrière la statue de Pollux, la carabine en arrêt, prêt à tirer sur le pontife au moment où il apparaîtrait. Et peut-être, ne consultant que la générosité de son cœur, l'eût-il fait si l'archange saint Michel, le bouclier de l'Église et de son chef, n'en avait détourné sa pensée.

Peut-on douter encore ? Peut-on trouver des preuves plus manifestes des criminels projets des sociétés secrètes ? Des joies du pardon, des protestations de reconnaissance, des serments de fidélité, des plaintes attendrissantes, des offres généreuses de leur sang et de leur vie, ils en sont venus à quelques demandes de réforme ; de la réforme, aux franchises ; des franchises, à la

liberté ; de la liberté, à la licence ; de la licence, au désordre ; du désordre, à tous les crimes, à toutes les trahisons, à l'assassinat du premier ministre d'un prince si généreux, à l'assaut du palais apostolique, aux menaces de mort contre leur bienfaiteur.

Voilà le chemin que vous avez suivi dans cette lecture du *Juif de Vérone* ; vous avez vu avec quelle mauvaise foi, quels hypocrites mensonges, quelle fourberie, ils sont parvenus à cet égarement universel de l'Italie, qui les applaudissait, qui se laissait entraîner à ces séductions riantes d'où sont sortis les commotions, les soulèvements, les émeutes, les conspirations et les attaques armées. Ils avaient dessein d'arriver à la république ; et, quand leurs vœux furent accomplis, quand ils furent maîtres de Rome, on vit, érigés en divinités tutélaires du Capitole, l'assassinat, le brigandage et le sacrilège, qui furent toujours l'obscène *Trimurti* des sociétés secrètes, déité horrible d'une religion de sang.

De Weishaupt jusqu'à Mazzini, l'histoire n'est que le développement de ce culte auquel sont consacrées toutes les ramifications de l'illuminisme, qui pousse, fleurit et produit dans tous les peuples la désolation, le renversement de toute loi, de tout ordre, de tout principe politique naturel et divin. La France fut la première à goûter ce venin qui a empoisonné une si grande partie de l'Europe ; puis sont venues les républiques de l'Amérique méridionale, nées en grande partie des sociétés secrètes ; puis les révolutions du Portugal et de l'Espagne, qui durent encore ; et enfin l'Italie, heureuse jusque-là, et où les racines du mal ne sont pas encore bien profondément jetées, mais où les fleurs et les fruits de cet arbre fatal ont paru amers sur les points où ils se sont produits, à l'exception pourtant du Piémont, agité encore par la tentation d'en goûter les perfides douceurs.

XIV. – LE PÈLERIN APOSTOLIQUE.

Pendant l'assaut du Quirinal, les ambassadeurs et les envoyés des monarques chrétiens étaient accourus comme pour faire garde et protection autour de la personne sacrée du pontife. C'étaient le duc d'Harcourt, ambassadeur de France ; Martinez de la Rosa, ambassadeur d'Espagne ; le comte Spaur, ministre de Bavière ; de Migueis-Venda da Cruz, ministre de Portugal ; le comte de Bouteneff, ministre de Russie ; de Liedekerke, ministre de Hollande ; Figueiredo, chargé du Brésil ; de Maistre, secrétaire de la légation belge ; de Canitz, secrétaire de la légation de Prusse. Voyant le canon braqué sur la porte, ils conseillèrent au pape de calmer la fureur des rebelles, en leur concédant ce qu'ils demandaient. Le pape leur répondit avec fermeté : « Vous voyez la violence qui m'est faite par des sujets rebelles ; je souscris par nécessité à leurs demandes iniques, pour empêcher une plus grande effusion de sang. Je proteste devant vous et devant vos souverains contre la violence et la trahison dont je suis l'objet. »

Le jour suivant, les rebelles, non contents de ce sacrilège, lui intimèrent leur désir, ou plutôt leur ordre, « de destituer les Suisses de la garde du palais, de la confier à la garde civique ; ceux qui avaient tiré sur le peuple n'étaient pas dignes de garder le prince ; Rome ne pouvait le souffrir ». On priva les Suisses de leurs postes et de leurs armes, et ils furent relégués au Vatican ; la garde civique eut bien le front de se mettre en faction non seulement à toutes les portes du palais, mais aux pieds des escaliers, jusque dans les antichambres du pape, comme des espions et des geôliers qui tenaient assiégé le vicaire du Christ dans les appartements intimes de sa demeure privée. Le tour de faction tombait souvent sur les plus scélérats conspirateurs, qui

l'épiaient soigneusement et avertissaient leurs chefs de tout ce qui se passait dans le palais.

Cependant le pape donna l'ordre secret d'avertir les cardinaux de se sauver des griffes des conjurés, capables de se porter à toutes les extrémités pour la ruine de la sainte Église. Le mot d'ordre étant donné, ils cherchèrent à sortir de Rome incognito, sans éveiller l'attention de leurs ennemis. On ne pourrait dire la vigilance qui s'exerçait aux portes de la ville et autour du palais, et à combien de périls ils s'exposèrent pour échapper aux ruses de ces factieux, acharnés contre leurs personnes.

L'un des cardinaux, le mieux surveillé et déjà destiné au poignard, l'un des membres les plus vénérables du sacré collège, n'ayant pas d'autre moyen de se soustraire à la persécution de ces bourreaux, résolut de se mettre en costume de chasseur pour s'enfuir. Un matin, avant qu'il fît jour, il regarda dans la rue par une petite porte de son jardin ; il vit qu'il n'y avait personne, et il se mit en route avec un chien braque en laisse vers la place Barberina. Il avait de grosses bottes à éperons, un long pourpoint, une carnassière, un chaperon à la Eclivar, une ceinture avec des cartouches couverte d'une peau de loutre, le sac en fil et un fusil à deux coups sur l'épaule.

Quand il fut arrivé à la fontaine de la Conchiglia, il s'assit sur un pilastre et s'amusa à caresser les oreilles de son chien étendu à ses pieds, le museau sur les pattes. Au point du jour, une calèche passe, montée par un chasseur anglais, qui lui dit : « Ami, montez, c'est une matinée à bécasses. » Arrivés par la villa Ludovisi à la porte Salara, le cardinal, voyant s'approcher les gardes civiques, pinça les oreilles de son chien, qui montra les dents en grognant, et les civiques se tinrent à distance et leur souhaitèrent bonne chasse ; ceux-ci sortirent de la porte et furent bientôt à deux milles au-dessus du pont Salaro ; là, un carrosse attendait le cardinal, qui se rendit à Naples par les Abruzzes.

Un autre, voyant son palais entouré par les janissaires de

Cicervacchio, imagina un autre stratagème qui lui réussit. Son intendant fit entrer dans la cour un camion de charbon, et vêtit son maître en bouvier de la Sabine, qui portent encore l'antique costume poilu des montagnards, couverts de peau de chèvre. Le cardinal se mit aux cuisses deux grands fémoraux de peau de bouc luisante et épaisse ; il prit sur l'épaule une pelisse de peau de chèvre, aux jambes deux bottes de cuir et sur la tête un bonnet de laine brune, ce qui lui donnait l'air d'un Ausonien primitif ; il prit en main un aiguillon, et sortit, vers le soir, sans qu'aucun des Argus en soupçonnât rien.

Deux autres cardinaux, un peu plus jeunes, voyant toutes les issues fermées, s'habillèrent à la mode des Erniques, s'enfermèrent les jambes dans deux pièces de grosse toile, et, à l'aide de cordons de chanvre, s'attachèrent sous les pieds des sandales de cuir de bouc ; ils se mirent sur la tête un chapeau pointu orné de bandelettes, avec une belle plume de paon, et, un sac de pain sur l'épaule, une massue à la main, ils s'avancèrent du côté de la porte Majeure. Ils tombèrent plusieurs fois dans des groupes de la secte, qui les prirent pour des gens de Sonnino ou de Piperno, et les laissèrent passer ; de sorte qu'ils arrivèrent sains et saufs à Liri.

Il est impossible de dire les angoisses, les dangers, les travestissements, les embûches, les trahisons de toute manière auxquels furent exposés les princes et les prélats de la sainte Église ; jamais, depuis Constantin, il n'y eut une telle persécution à Rome. Les nouveaux persécuteurs ne se contentèrent pas de ces mauvais traitements sur des personnages illustres et vénérables par leur dignité, leur âge, leur science, leurs talents et leurs vertus ; ils y ajoutèrent des outrages vils et grossiers au delà de toute expression.

L'insolent *Don Pirlone* commence ainsi un article : « Se sont-ils évaporés en fumée ? S'ils se sont travestis en valets, comme on le dit, pour échapper aux investigations, c'est une preuve qu'ils ont

cru que des garçons d'écurie devraient être plus respectés qu'eux ²⁸. »

Et, dans ses caricatures, il représente les princes de l'Église balayés par un assassin armé d'une pelle, et criant : « Arrière l'ordure ! » Un mois après, ils balayèrent des palais des cardinaux et des prélats l'or, l'argent, les ornements précieux, les calices et les mitres enrichies de brillants ; ils jetèrent tous les beaux meubles dans la fange des rues ; ils emmenèrent les chevaux des écuries, les voitures des remises, les traînant sur les places, et volèrent les soies, les velours, les nappes, les bronzes dorés, qu'ils vendirent au rabais ou jetèrent au feu, sautant comme des cannibales autour du bûcher. C'était un horrible spectacle de voir les cercles des roues, les timons, les avant-trains, les ressorts gisants au hasard dans les rues de Rome, et ces bandits les faire résonner sur le pavé en poussant des cris et des hurlements.

Le pape, après l'assaut du Quirinal et le siège où le tenait la garde civique, hésitait dans le projet de sortir à pied de son palais, de traverser les rues de Rome et de se retirer au Vatican ; mais, ayant considéré qu'une grande partie du peuple romain était corrompue et vendue aux rebelles, que les bons citoyens ne seraient pas assez hardis pour lui témoigner la fidélité qu'ils lui gardaient au fond du cœur, il renonça à faire cette démarche.

Alors les ambassadeurs des monarchies, après délibération avec le cardinal d'État, pensèrent qu'il n'y avait pas de meilleur parti à prendre que celui de soustraire secrètement le pape aux dangers dont il était entouré. Le pape était dans l'incertitude : d'un côté, il craignait que son départ ne lâchât la bride à toutes les mauvaises passions des factieux ; de l'autre, il lui avait été rapporté que, le 27, une émeute terrible allait éclater pour le forcer à renoncer, par un acte solennel, à son pouvoir temporel sur les États romains, et qu'il courrait grand risque de mort : il avait été signifié à un palatin que plus de cent sicaires étaient prêts à exécuter leur horrible serment.

Or, précisément quand le pape était livré à ces incertitudes, il lui arriva de France, le 19 novembre, une lettre de l'évêque de Valence, dans laquelle le vénérable prélat lui disait : « Dans ce petit paquet se trouve le précieux ciboire que le souverain pontife Pie VI porta suspendu au cou avec le saint sacrement, et avec lequel il voyagea et se fortifia au milieu des épreuves de son voyage à Valence. Votre Sainteté agréera, sans doute, ce souvenir, et y trouvera sa consolation partout où les décrets de Dieu l'appelleront. »

Le pape ne fut pas peu surpris de cet incident, qui paraissait fortuit, mais que la Providence, disposant tous les événements avec nombre, poids et mesure, avait sans doute déterminé pour la réalisation de ses desseins. Le pape entra dans la chapelle, se prosterna devant le tabernacle, mêla ses larmes à ses prières, et se releva avec la résolution de partir. Le comte Spaur, ministre de Bavière, se présenta, le 20, au cardinal Antonelli pour savoir si le pape était décidé à partir. Apprenant sa résolution, il s'offrit à le conduire à Gaète, où se trouvait, pour attendre Sa Sainteté, un bâtiment espagnol qui la conduirait, selon son désir, aux îles Baléares.

Après cette réponse, le comte eut un long entretien avec le duc d'Harcourt, et ils convinrent des moyens à prendre pour diriger cette affaire si délicate avec tout le secret possible, et conduire le pape sain et sauf à Gaète. Ils s'entendirent avec Filippani, maître d'hôtel de Sa Sainteté, gentilhomme d'une fidélité entière, pour préparer le petit bagage strictement nécessaire : pièce par pièce, il le fit passer sous main au comte, qui le déposa dans un coffre-fort de sa chambre, sans éveiller le moindre soupçon. Déjà, le 21, le comte avait fait part à sa femme du choix qui était tombé sur lui et sur elle pour sauver le vicaire de Jésus-Christ des mains de ses sujets rebelles. Si Dieu leur accordait la grâce de le conduire en sûreté à Gaète, le chef de la chrétienté serait hors de péril, libre de ses actes, et l'Église ne gémirait plus dans les mortelles angoisses

que lui causait le sort de son auguste pontife.

La comtesse, fille du comte Giraud et veuve de Dodwell, était une femme d'une haute intelligence et d'une mâle fermeté. Le soir du 16 novembre, ne voyant pas revenir son mari et craignant les perfidies des rebelles, sans se laisser aller aux plaintes ni aux larmes, elle prit dans la chambre du comte deux pistolets, les cacha dans son manchon, et partit les lui porter pour sa défense. Un de ses amis la rencontrant : « Où allez-vous, comtesse, lui dit-il, à cette heure et dans cette allure ? – Je m'en vais porter deux pistolets à mon mari », répondit-elle. Il lui fut impossible de la dissuader de ce projet périlleux, à moins de lui promettre, après les lui avoir pris de force, de les porter lui-même au Quirinal. Elle se calma un moment après, quand elle sut, par la comtesse de Bouteneff, selon la commission qu'elle en avait reçue de son mari, que les ministres devaient passer la nuit au Quirinal.

La comtesse Teresa, en apprenant le choix qui avait été fait de son mari, se réjouit de l'honneur et de la gloire qui en reviendraient au comte ; mais elle ne laissa pas d'être effrayée à la pensée des périls qu'il courait et des pièges dont était entouré le souverain pontife. Elle savait que toutes les portes, tous les passages, étaient gardés ; que les espions se fourraient partout ; que mille oreilles étaient tendues, mille yeux braqués sur le Quirinal : s'ils sentaient la trace, ils suivraient le pape à la piste, comme des lévriers, et courraient après lui comme des vautours ; le comte Spaur n'échapperait pas à la fureur des rebelles.

En préparant les habits, le linge, les sacs et les valises, elle élevait souvent son cœur à Dieu et disait : « Seigneur, tu vois les angoisses de mon âme ; toi qui veilles sur ton vicaire terrestre, donne-nous la grâce de le sauver. » Mais la faiblesse humaine parfois reprenait ses droits sur elle, et elle frémissait à l'idée d'une attaque de la voiture ; elle voyait son mari saisi à côté du pape, jeté à terre et percé de mille coups de poignard. Durant les trois jours et les trois nuits qui précédèrent l'évasion, elle ne put

prendre de nourriture ni de sommeil ; et, si parfois elle sommeillait, de sombres imaginations venaient l'assaillir et la faisaient tressaillir d'un frisson mortel.

Ces détails, je les tiens d'une amie de la comtesse, qui les lui raconta à Naples ; elle ajoutait qu'elle avait eu une fièvre ardente qui la faisait transpirer et défaillir. Cependant, quand elle se trouvait en famille ou avec son père, ou avec ses trois frères qui la visitaient chaque jour, elle faisait des efforts sur elle-même pour rasséréner son visage et distraire son attention et ses inquiétudes. La veille du départ, elle était seule dans sa chambre, le cœur accablé de chagrin : ses regards tombèrent sur une image de Marie auxiliatrice, au-dessus de son oratoire ; elle alluma deux cierges aux candélabres, et, humblement prosternée, elle demanda la protection de Marie sur le pontife, sur le comte, sur elle-même et sur sa famille, avec une ferveur qui lui rendit l'espoir et le courage.

Cependant l'ambassadeur d'Espagne avait envoyé ses hommes entre Nettuno et Terracine, pour faire les signaux convenus à la première apparition du navire à l'horizon. Le duc d'Harcourt devait tromper les sentinelles, en feignant d'entrer chez le pape pour l'audience ordinaire ; le cardinal d'État devait partir en avant, sous un travestissement, avec le signor d'Arnau, secrétaire de l'ambassade espagnole ; Filippani devait se rendre au palais, selon son usage, comme pour préparer le repas. Tout était réglé pour la soirée du 24.

Le comte Spaur avait déjà fait savoir qu'il se disposait à aller à Naples pour les affaires de son roi ; la comtesse Teresa avait dit dans sa famille et à ses amis qu'elle partirait le matin avec son fils Maximilien et le précepteur, et qu'elle attendrait le comte à Albano : le comte, qui devait dans la journée s'occuper des affaires du seigneur d'Ohms, mort depuis peu et dont il était l'exécuteur testamentaire, le comte avait dit à sa femme qu'il suivrait la route le long du lac Albano, qu'il l'informerait de son arrivée, et qu'il

l'attendrait hors d'Ariccia, où elle le rejoindrait avec son carrosse. La comtesse eut quelque embarras, au moment du départ. Un de ses frères, garde noble, la voyant seule avec son fils et le précepteur, voulait absolument l'accompagner :

« Tu ne partiras pas seule, lui disait-il : au milieu de ces troubles, il pourrait t'arriver quelque malheur. »

Elle avait beau imaginer des raisons et des excuses, rien n'y faisait ; enfin, ne voyant pas d'autre moyen, elle le congédia, en lui disant : « qu'elle était femme à porter les deux pistolets du comte, et qu'il ne devait pas la prendre pour une femme sans cœur » ; et elle partit, emportée par quatre chevaux de poste.

Aux coups sonnans de cinq heures après-midi, selon qu'il était convenu, arrivait au palais du Quirinal la voiture du duc d'Harcourt, qui venait à l'audience du pape. Entré dans le cabinet du pape, il baisa sa mule, lui demanda sa bénédiction, et s'assit pour lire les journaux. Le pape se retira dans sa chambre pour ôter ses habits pontificaux. Filippini, qui l'attendait, avait étendu sur son lit les habits noirs du prêtre ; le pape les regarda, leva les yeux au ciel, et deux larmes coulèrent le long de ses joues ; il se mit à genoux au pied de son lit, et, la tête dans les mains, il pria. Que devait dire, en cette circonstance, le vicaire de Jésus-Christ au Père éternel ?

« Mon Dieu ! tu le vois, me voilà semblable à ton Fils unique, qui, en échange de ses grâces et de ses bienfaits, ne reçut de son peuple d'autre récompense que l'ingratitude, la trahison, les persécutions et la croix ! Mon Dieu, voici ton vicaire, le chef, le gardien et le père de ton Église, forcé de se séparer de ses enfants pour sauver sa vie sur une terre étrangère, au milieu des pièges et des embûches. Secours-le dans sa détresse, garde ses pas et assure ses jours. Marie, Mère de Jésus, je m'abandonne à votre protection ! »

Il se leva ; mais, debout, il continuait à prier, regardant ces habits qui n'étaient pas les siens et versant des larmes. Filippini

lui dit :

« Courage, saint Père, vous aurez le temps de prier ; maintenant l'heure nous presse. »

Le pape ôta son étole de pourpre, la baisa et la déposa aux pieds du crucifix ; il fut aidé à se dépouiller de son habit blanc, qu'il baisa aussi. Personne ne peut mieux concevoir la poignante amertume qu'éprouva le cœur du pontife que ceux qui se sont vus obligés d'ôter ce saint habit, quoique pauvre et sombre, qu'ils portaient dans la douce retraite de leur vocation.

Quand il fut revêtu de ces habits noirs, il revint auprès du duc d'Harcourt, qui se jeta de nouveau à ses pieds, reçut la bénédiction et lui dit :

« Père saint, partez avec confiance ; c'est la sagesse divine qui vous a inspiré ce dessein ; la puissance divine veillera à son exécution. »

Le pontife arriva par certaines issues secrètes à une porte dérobée, qui ouvre sur l'escalier du salon : arrivé là, le signal donné à un domestique sûr, qui se tenait dehors en surveillance, il se trouva que, dans la confusion, la porte était restée fermée. Le pontife ne se laissa pas émouvoir, malgré le danger imminent où il était d'être surpris. Filippini courut chercher la clef, et, en revenant, il vit le pape agenouillé dans un coin et priant avec ferveur. La porte fut difficile à ouvrir ; mais, après quelques efforts, la gâche céda, et tous deux sortirent, descendirent l'escalier et entrèrent dans la voiture. Un des palatins, qui l'accompagnait, ouvrant la portière et abaissant le marchepied, distrait et suivant l'usage, se mit à genoux. Le pape, en montant :

« Que fais-tu ? lui dit-il, lève-toi, de peur que les gardes ne te voient. »

Cet homme se leva tout morfondu de sa dangereuse distraction. Dans le palais il y avait bien vingt-quatre personnes initiées au secret ; toutes furent fidèles et prudentes, et aucun des conspirateurs ne sentit rien transpirer.

Le pape portait un petit manteau noir, un chapeau rond, une grande cravate brune autour du collet ordinaire. Filippini avait sous son manteau un chapeau tricorne et un rouleau de papiers contenant les secrets les plus importants du pape, ses sceaux, son bréviaire, les mules et une cassette de médailles d'or avec le portrait de Pie IX. En sortant du palais, Filippini salua, comme il avait coutume de le faire chaque soir, les deux officiers civiques de garde.

« Bonne nuit, amis.

– Très bonne nuit, Filippini.

– Adieu. »

Et il se dirigea par les trois *Cannelle*. Comme la ville était pleine d'espions, et qu'il craignait d'être suivi par quelque conjuré, il fit passer la voiture par diverses rues. L'ayant fait tourner vers le Forum de Trajan, on alla par la rue Alexandrina jusqu'au Colisée, et de là, par les magasins de foin, aux Saints-Pierre-et-Marcellin, où était le comte Spaur, fort inquiet du retard. Là, le pape se tourna vers l'église, qui était son ancien titre cardinalice, se recommanda aux deux martyrs, monta dans la voiture du comte, serra la main à Filippini, et ils se dirigèrent du côté de l'église de Latran.

Quelle douleur pour le cœur du pontife de passer devant cette basilique, « la tête et la mère de toutes les églises de la ville et du monde », dont, au mois de novembre 1846, il avait pris possession au milieu des joyeuses acclamations d'un peuple tressaillant d'amour et de joie ! Et maintenant, dans l'obscurité de la nuit, dans le silence profond qui l'entoure, dans la solitude et l'horreur de la fuite, il voit s'élever le haut obélisque comme une ombre effrayante, garde du temple du Rédempteur, et semblant lui dire : « Pars, grand pontife, le Rédempteur te garde ! Ton siège est plus inébranlable que mon piédestal ; je tomberai, mais tu seras encore debout. »

Pie IX salua la croix qui couronne l'obélisque, et, en esprit,

entra dans le sanctuaire, se prosternant devant Dieu et le suppliant de le protéger. La voiture arriva à la porte San Giovanni :

« Qui va là ?

– Le ministre de Bavière.

– Où va-t-il ?

– À Albano.

– Passez. »

Et le pape se trouva hors de Rome : il se retourna, poussa un soupir, et, silencieux et affligé, continua son voyage vers les collines d'Albano. L'archange qui l'accompagnait, et voyait en Dieu les futurs destins qui se déroulaient sur la tête de l'auguste pontife, y lut que, dans un an et demi, il rentrerait par cette porte, qui le voyait passer seul et fugitif, au milieu d'un triomphe tel que n'en aurait jamais vu un pontife rentrant dans la ville éternelle.

La comtesse était arrivée le matin à Albano ; l'espérance et la crainte agitaient son cœur. Elle prit à part le jeune Maximilien et lui dit :

« Saurais-tu prendre les bougies dans les lanternes de la voiture sans que personne ne te voie ? »

Maximilien fit signe que oui ; il descendit dans la cour, et, comme font les enfants, se mit à califourchon sur les timons, se balançait tout autour, et enfin prit les bougies. Mais déjà sept heures, sept heures et demie, et le domestique du comte n'arrivait pas ; pas ; une angoisse mortelle torturait le cœur de la comtesse ; elle dit au précepteur et à son fils :

« Priez, priez. Mon mari doit délivrer le pape des mains des rebelles ; je l'attends, l'heure est déjà passée, il n'arrive pas, priez bien. »

Ils furent tous deux stupéfaits. À ce moment, un monsieur des environs, ayant appris l'arrivée de la comtesse, arrive : il venait lui faire des compliments. Le moment était bien choisi ! Cette pauvre dame se sentait comme assommée par ses compliments

d'usage, et parfois elle les laissait sans réponse, ou prêtait l'oreille aux bruits qui venaient de loin. La visite, heureusement, fut courte ; le messenger arriva ; les chevaux étaient prêts, la comtesse monta en voiture et demanda au garçon pourquoi il n'avait pas allumé les lanternes. Le pauvre homme s'excusa de n'avoir pas trouvé les bougies ; la comtesse lui fit une bonne réprimande et dit : « N'importe, nous en chercherons à Velletri ; postillons, en route ! » Et la voiture partit.

À Rome, l'ambassadeur d'Harcourt resta dans la chambre du pape jusqu'au moment où il crut que Pie IX se trouvait à une bonne distance de la ville. Quand il sortit, un prélat entra avec un paquet de papiers d'affaires, puis un camérier secret, pour réciter l'office avec Sa Sainteté. À l'heure ordinaire, on apporta le souper ; enfin, on dit que Sa Sainteté, prise d'un refroidissement, voulait se coucher, et l'antichambre et la garde d'honneur furent congédiées.

Le comte Spaur, arrivé au-dessus d'Ariccia, s'arrêta à la fontaine qui se trouve sur la grande route de Naples, près du sanctuaire de Galloro, et descendit avec le pape pour attendre sa famille. Ils étaient descendus à peine depuis quelques minutes, que cinq carabiniers, qui faisaient la patrouille sur la route, vinrent à passer, et, voyant les deux voyageurs, ils leur demandèrent qui ils étaient. Le comte répondit :

« Je suis le comte Spaur, ministre de Bavière ; je vais à Naples pour les affaires de mon roi, et j'attends maintenant la voiture de voyage avec ma famille. »

Les carabiniers dirent que la route était sûre, et ils s'offrirent cependant à l'accompagner. Le ministre les remercia, mais ils ne bougèrent pas : le pape s'était appuyé sur une estacade au bord du fossé, et se tenait immobile en attendant.

Enfin la voiture à six chevaux de la comtesse arriva. Voyant le pape et son mari entourés de carabiniers, elle fut saisie de frayeur : elle ne savait que penser, et, comme l'un des carabiniers se tenait appuyé sur le coude auprès du pape, elle faillit avoir une

faiblesse. À tout risque elle fit arrêter la voiture ; le comte y plaça les petits objets dont nous avons parlé, et la comtesse, s'adressant au pape, lui dit d'une voix ferme :

« Allons, signor docteur, entrez ! »

Le pape monta à côté de la comtesse, et le comte se mit à la banquette avec Féderigo, son camérier ; ils avaient chacun deux pistolets chargés.

Dans la voiture, la comtesse était à droite, et elle avait en face son fils Maximilien ; à sa gauche était le pape, et vis-à-vis de lui le prêtre précepteur, Sébastien Liebl : ils se tinrent d'abord dans un profond silence ; le respect les empêchait même de respirer, et ils se sentaient comme effrayés de se trouver si près du vicaire de Jésus-Christ. Mais bientôt le pape rompit le silence et dit :

« Courage ! je porte avec moi le très saint Sacrement, et dans le même ciboire que Pie VI quand il fut emmené en France. Le Christ est avec nous ; il sera notre bouclier et notre sauveur ! »

À ces paroles, ils auraient voulu se jeter à genoux, et, à demi levés, ils étaient comme stupéfaits et n'osaient dire un mot ; mais le bon pontife les ranima et leur raconta les accidents de la sortie du palais, et comment la Providence divine lui avait fait surmonter tous les obstacles et avait aveuglé ses ennemis. Et, de fait, pendant que le pape courait sur la route de Gaète, ces scélérats faisaient des mines de tigres autour de son palais, jusque dans les antichambres, le fusil sur l'épaule, le poignard à la main, croyant le tenir prisonnier et l'avoir à leur disposition. Un prélat de la chambre, voyant la petite porte secrète ouverte, commença, tout hors de lui-même, à crier : « Le pape s'est enfui ! le pape s'est enfui ! » Mais le comte Gabriele le saisit par le bras : « Taisez-vous, monseigneur, autrement vous allez nous faire mettre en pièces. » Atterré par ces paroles, il se tut, et les sentinelles, ignorant l'évènement, continuèrent à faire la garde autour du nid de l'aigle, qui avait pris son essor et se riait de leur simplicité.

À Genzano, le comte expédia en avant un postillon pour faire

préparer les chevaux de relais, et à Velletri on alluma les lanternes ; le pape, après les premières paroles de politesse pour encourager la comtesse, se tourna vers don Sebastiano, et récita avec lui l'itinéraire des clercs, avec d'autres oraisons. À minuit, il goûta un morceau d'orange pour se rafraîchir, et, en traversant les marais pontins, ils sommeillèrent un peu. Ils arrivèrent à Terracine vers cinq heures, et, une heure et demie après, ils passaient franchement la frontière, sans tomber dans aucune ronde curieuse ou bande de voyageurs insolents.

Le saint Père, en touchant les frontières du royaume de Naples, leva les yeux au ciel et entonna le *Te Deum*, que le prêtre récita avec lui, ainsi que le saint office. Il était déjà bien loin des frontières romaines, quand les perfides conspirateurs, qui faisaient la garde dans son palais, s'aperçurent de son départ. Dans le cercle romain, les affidés délibéraient contre le père des fidèles ; ils réfléchissaient aux moyens à prendre pour lui enlever le gouvernement de son État, le chasser du palais et l'enfermer dans le cloître antique de Latran, comme simple évêque de Rome. Le brigand de *Pirlone* l'avait bien résolu, et il criait à ses frères de Naples :

« Nous avons eu un 15 mai, le palais Gravinana, les Suisses, etc. Nous avons commencé le 15 comme vous autres, mais nous ne sommes pas assez simples pour en rester là ; 15 est un chiffre sinistre, le 16 doit compléter l'œuvre, et alors tout aura réussi. » Et, plus bas, il avait dépeint un saint Pierre en haillons, avec un bonnet de pêcheur sur la tête, assis sur un banc, occupé à raccommoder ses filets, et, en dessous, la légende : *Costumes antiques !* Dans le cercle populaire, quelques membres frappaient la terre du pied, brandissaient le poing en l'air, secouaient la tête et criaient comme des possédés : « Il faut que la papauté soit radicalement extirpée ! Non, l'évêque de Rome sera toujours pape ; c'est une superstition indélébile ; il faut la déraciner, en jeter les racines au soleil, autrement elle repoussera, refleurira et portera

encore ses fruits. » L'un d'eux sauta sur la table et dit :

« Votre opinion est sacrée. Frères, après-demain nous faisons un second assaut à la ruche ; le roi une fois tué, tout l'essaim se disperse : on a beau sonner de la cymbale et des casseroles, l'essaim est parti et ne revient plus. – Bien ! vive le cercle romain ! mort au pape ! »

Âmes damnées, que ferez-vous demain, en sortant de votre crapule, quand on vous dira : « Le pape s'est sauvé ? » Le pape avait écrit quelques lignes au marquis Sacchetti, fourrier du palais, pour qu'il avertît, par le moyen de Galletti, les autres ministres de son départ, leur recommandât la paix de Rome et leur confiât la garde des palais apostoliques. À ce premier avis, les démagogues furent comme frappés de la foudre : ils se regardaient déconcertés les uns les autres ; ils virent que c'était fini de leur triomphe ; qu'ils pouvaient se jeter dans des mesures désespérées, mais qu'ils feraient comme celui qui s'élançait dans un torrent : il revient un moment au-dessus, mais il finit par être submergé et englouti dans l'abîme.

Rome était dans un étourdissement complet : chacun, dans la rue, s'écriait : « Eh ! le pape ! – Quoi ? – Il est parti de Rome. – Vraiment ? – Oui, vraiment. – Mais quand ? mais comment ? – Cette nuit, et le comment, qui peut le savoir ? – On dit qu'il s'est jeté d'une fenêtre de la paneterie. – Ce n'est pas possible, il y avait une sentinelle dans la cour. Mais non ; il est descendu dans le jardin, et, par la porte du potager, il est sorti en habits de jardinier et a gagné ainsi la galerie du conclave. – Bah ! et il y avait plus de civiques en sentinelle que de fenêtres de ce côté-là ; ils ont pris son visage pour un passeport ! – Il est sorti, disait un autre, en servant de cocher à l'ambassadeur de France. – Tu es un fou, répondait un homme à demi sensé, le pape ne prend les livrées de personne : mais ces rogantini ²⁹, à la crinière rousse, je parie une feuille de vin d'Orvieto qu'ils l'ont laissé passer à leur barbe, les pécores ! Si leur outrecuidance et leur sot orgueil

pouvaient leur échapper comme cela ! Ils sont bons pour monter la garde le fusil au bras comme les balayeurs du palais. Vive Pie IX, qui a su se tirer de cette Babylone de vauriens, eux qui avaient la prétention de lui servir de chambellans ! Quel front ! » Un autre, plus prudent, le tira par sa jaquette, pour lui conseiller de se faire.

D'autres disaient :

« Où se sera-t-il enfui ? La plupart disent à Civitavecchia, pour aller en France. – Cette nuit, le duc d'Harcourt est parti pour s'embarquer sur le *Ténare* (ce qui était vrai pour Gaète, mais non pour Marseille). – Les postillons de Castel di Guido sont déjà revenus, et ils ont eu un bon pourboire. – J'en ai parlé avec Sandrone, qui était au pont. Le pape est sorti avec deux chevaux ; quatre autres l'attendaient à l'auberge de Pepetto, à la seconde côte, hors de la porte Cavalleggieri, et il lui a donné une grégorine. Le pape était habillé en général français. – Ce n'est pas vrai, criait un troisième. Ce n'est pas à moi qu'il faut le conter : je connais Menicuccio, l'aubergiste hors de la porte Portèse, qui l'a vu de ses yeux. – Comment vu ? – Oui, oui, vu ; nous sommes allés à cinq heures boire un petit verre chez Menicuccio, et nous l'avons vu pour vrai. On disait qu'il était parti par la porte Saint-Paul, ou par la porte Pia, ou par la porte Tiburtina pour se rendre à Subiaco. »

Pendant que ces commentaires se répétaient à Rome dans les rues, les magasins et les cafés, le pape continuait heureusement son voyage ; mais, arrivé à Fondi et averti que, dans la rapidité de la course, une roue avait pris feu, il fallut s'arrêter quelque temps pour y jeter de l'eau et mettre de la graisse aux essieux. On avait tiré les jalousies, le pape avait ôté ses lunettes et sa cravate brune : un homme, qui était non loin de la voiture, le regarda fixement et dit à son voisin :

« Il ressemble bien au pape.

– Comment ! tu rêves...

– Et moi, je te dis que c'est le pape. Si je ne l'ai pas vu cent fois, je ne l'ai jamais vu. »

Mais les chevaux étaient prêts, on partit. Le bruit s'était si bien accrédité que le pape était passé, que, le lendemain, au passage des prélats Pacifici et Fioramonti, secrétaires des lettres aux princes et des lettres latines, on leur dit :

« Messeigneurs, vous êtes de la cour du pape, qui a passé ici hier matin, et vous allez certainement le rejoindre. »

Lorsqu'on fut près de Mola di Gaète, deux gentilshommes tinrent au-devant de Sa Sainteté ; l'un d'eux était le cardinal Antonelli, en habits séculiers, et l'autre, le chevalier d'Arnau, secrétaire de l'ambassade d'Espagne ; ils faisaient des signes de la main et laissaient éclater leur joie de voir le pape arriver heureusement ; ils le suivirent à la villa de Cicéron, où il descendit. Il remercia la divine providence, qui l'avait protégé et conduit, à travers tant de périls, dans un royaume tranquille, auprès d'un roi pieux et magnanime. Vers midi, on lui servit une collation à part avec le cardinal Antonelli, pendant que la famille Spaur dînait dans une salle de l'hôtel. C'est de là qu'il écrivit au roi Ferdinand pour lui annoncer son arrivée dans ses États et son intention de se retirer à Gaète. Le comte Spaur fut chargé de présenter la lettre à Sa Majesté, et il fut bientôt prêt à partir.

Il prit la voiture plus légère du chevalier d'Arnau avec son passeport espagnol, et il céda la sienne à d'Arnau, avec la commission de le remplacer auprès du pape, et de le conduire avec sa famille à Gaète sous le nom du ministre Spaur. Le comte partit sur les deux heures de l'après-midi, et il marcha si rapidement, qu'à dix heures du soir il était à Naples et descendait chez le nonce Garibaldi, pour le prier de le conduire au palais et de le présenter au roi. À la lecture de la lettre du pape, le roi éprouva un mouvement de douleur mêlé de joie ; il s'affligeait de voir le vicaire de Jésus-Christ persécuté par ses perfides et ingrats sujets ; il se réjouit de l'honneur de lui accorder l'hospitalité dans son royaume. Il courut aussitôt à la chambre de la reine, qui était déjà couchée, et de ses enfants, qui dormaient :

« Levez-vous, leur dit-il, levez-vous bien vite ! le pape est à Gaète ; cette nuit même, nous irons nous mettre à ses pieds et lui témoigner notre bonheur de le recevoir. »

Il envoya aussitôt les maîtres du palais aux garde-robes et d'autres chez les marchands pour acheter des draps blancs pour les soutanes, des satins rouges pour les étoles, des dentelles de Flandre pour les rochets. Il courut lui-même aux garde-robes, et en tira des bas de soie blanche, de fines chemises de Hollande, des nappes, des courtes-pointes de soie piquée, des peaux de loups cerviers et d'hermine pour les couvertures de lit, des peaux d'ours et de panthère pour les tapis, des courtines d'armoison et de *calenca* pour les fenêtres. Toute la plus belle vaisselle en or, en argent, en porcelaine, fut préparée, ainsi que les chandeliers, les lampes et les candélabres ; le roi disait :

« Portez tout à bord ; à Gaète, nous choisirons. Nous avons le pape ! le saint-père est avec nous ! »

Et il rayonnait de contentement, de dévotion et de piété ; il ordonna à une centaine de grenadiers de la garde royale de s'embarquer au plus tôt, et de le suivre sur un autre vaisseau, pour débarquer avec lui le lendemain, et faire la garde et les honneurs dus à Sa Sainteté.

À ces allées et venues des serviteurs du palais, à ce mouvement des lumières dans les fenêtres, les portes et les galeries, au passage de la garde royale, on commença à soupçonner quelque événement extraordinaire, et une foule de curieux se rassembla dans les rues :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Que va-t-il se passer ? »

Et l'on se groupait autour du palais, de sorte que la garde fût doublée.

« Il y a sans doute une révolution imprévue dans les Calabres et dans la Basilicate ; le roi s'enfuit à Gaète ; les troupes se préparent pour marcher contre la rébellion. »

Et, en ce moment, mille pronostics avaient circulé dans

Naples ; mais le grand secret ne transpira ni peu ni prou.

Cependant, à la villa de Cicéron, l'auguste pèlerin se disposait à partir pour Gaète ; dans la crainte que les chemins étroits de Borgo n'embarrassassent le passage de la grande voiture, deux plus petites furent louées : dans l'une se placèrent le cardinal Antonelli avec le chevalier d'Arnau et le fils du comte ; dans l'autre, le pape, la comtesse et le précepteur Liebl. À la porte de la forteresse, après la délivrance des passeports, l'ordre leur fut intimé de se présenter le plus vite possible au commandant ; on les conduisit au petit hôtel du *Giardinetto*, car il n'y a rien de mieux dans cette citadelle imprenable ; et là ils s'arrangèrent de leur mieux. Le pape eut une petite chambre particulière ; le cardinal et le chevalier, deux petits lits dans une même chambre ; on céda pour la comtesse, le précepteur et l'enfant, deux autres cabinets de la famille de l'hôtelier.

Le cardinal se rendit avec le chevalier d'Arnau chez le commandant. C'était le général de brigade Cross, qui, dans la révolte de la Sicile, était commandant du fort de Palerme, homme d'une sévère discipline, qui, plutôt que de céder le fort aux rebelles, l'aurait fait sauter lui-même avec la garnison, si le roi ne lui avait pas imposé l'ordre de sortir et de s'embarquer pour Naples. À son arrivée, le roi lui dit :

« Je ne suis pas content de vous. »

Il répondit :

« Je ne suis pas content non plus de Votre Majesté, qui m'a rappelé de la place confiée à ma fidélité. »

Voilà quel était le caractère du commandant Gross, auquel se présentèrent nos deux voyageurs. Voyant sur le passeport : « Comte Spaur, ministre de Bavière, sa famille et sa suite », il leur adressa la parole en allemand. Pensez comme ils furent interdits ! Ils se regardèrent l'un l'autre tout ébahis et déconcertés. Le chevalier d'Arnau répondit :

« Signor commandant, il y a si longtemps que j'habite Rome,

que, parlant toujours italien et français, j'ai compétemment oublié la langue allemande. »

Le commandant ne se payait pas à si bon marché ; il soupçonna qu'il n'avait pas devant lui le ministre de Bavière, et que son entourage n'avait pas de rapport avec la légation bavaroise ; sa première pensée fut de les prendre pour des espions. Considérant toutefois qu'il y avait là une femme et un enfant, il différa l'emprisonnement, et, quand ils furent sortis, il planta deux soldats de faction vis-à-vis de l'hôtel, et, peu après, sous prétexte de visite, il leur envoya deux officiers de police.

Quand ils furent annoncés, le pape se retira dans sa petite chambre, et la comtesse et les autres entretinrent les deux officiers, qui leur demandèrent des nouvelles de Rome, de l'état du pape et des excès des conspirateurs. Ils cherchèrent à excuser leur visite ; mais il disait que, plusieurs cardinaux étant venus sous des déguisements et n'ayant pu être reçus avec tous les honneurs qui leur sont dus, ils devaient, eux, avoir l'œil ouvert sur toutes les personnes qui arrivaient dans ces jours si funestes pour l'Église. Et, en parlant, ils regardaient fixement l'assemblée ; ne voyant aucun indice, ils s'en allèrent, et furent fort mal accueillis par le commandant, qui blâma leur manque de perspicacité.

Le soir, c'était un samedi, on demanda, par le moyen de l'hôtelier, la messe à l'église de l'Annonciation pour le lendemain à sept heures ; mais le pape, pour conserver plus sûrement l'incognito, resta à l'hôtel avec don Sebastiani : il lui coûtait de ne pouvoir pas même assister au saint sacrifice, et il fut un moment presque décidé à dire la messe sur un buffet de la chambre ; ce qui aurait été un fait renouvelé des temps les plus durs pour l'Église, de voir le vicaire de Jésus-Christ, en vertu du pouvoir suprême à lui conféré par Dieu dans l'Église, de célébrer le très saint sacrifice sans ornements sacrés, sans autel, sans cierges, sans missel, n'ayant qu'un verre pour calice, et consacrant, comme les Grecs, avec du pain fermenté. L'Église en était à cette extrémité, qu'un

pape fit, au milieu du dix-neuvième siècle, dans la paix et la liberté du culte catholique, ce que n'avaient pas été réduits à faire dans les catacombes les Lin, les Clément, les Clet, au milieu des fureurs des persécutions des plus cruels Césars.

En effet, l'Église était plus persécutée par les conspirateurs qu'elle ne l'avait été aux jours des Néron, des Décius et des Dioclétien. Au moins, au fond des catacombes d'Hermès, de Calliste, d'Hippolyte, de Pontin et d'autres cimetières de martyrs, l'Église de Rome célébrait les saints mystères de notre rédemption avec toute la pompe possible ; et, en 1849, à Pâques et à la Pentecôte, sous la terreur de la république de Mazzini, les saintes basiliques, non seulement ne virent pas le pape célébrer, mais aucun des cardinaux, des évêques et presque aucun des chanoines, émigrés ou cachés, n'y célébrèrent. Dans la basilique de Latran, il n'y eut que le chanoine Pergoli, et, dans le Vatican, un autre chanoine, de grand matin et presque en cachette³⁰, pendant que quelques prêtres vendus à la république célébraient pour cette impie prostituée les saintes cérémonies à Saint-Pierre, ajoutant ainsi le sacrilège à la désolation. Toutes les églises de Rome étaient désertes, et ce n'était qu'à grand-peine que l'on trouvait une messe les jours de fêtes. Le saint sacrement était porté par des prêtres vêtus en laïques, dans une bourse suspendue au cou, et malheur à eux s'ils eussent été reconnus ! On les précipitait dans les boucheries de Saint-Calliste et dans les abattoirs, derrière la Regola, ou pour le moins dans les prisons du Saint-Office³¹.

À Gaète, vers midi, la comtesse alla visiter le commandant avec le cardinal et le chevalier d'Arnau, et le pape resta à l'hôtel avec don Sébastien, et récita l'office jusqu'à Complies. Pendant qu'ils causaient ensemble, et que la comtesse racontait au commandant comment des dépêches du pape étaient arrivées à son mari à l'adresse du roi, et l'avaient obligé de partir pour Naples, et que, pour avoir moins d'embarras, il avait pris la

voiture et le passeport du chevalier d'Arnau, ce qui avait amené l'erreur de la veille, une ordonnance arriva :

« Signor commandant, la vedette du rocher donne le signal de trois navires à vapeur venant de Naples. »

Le commandant fut étonné, car rarement les grands bâtiments s'arrêtaient à Gaète ; se tournant vers ses hôtes, il les pria instamment de lui dire ce que contenaient ces dépêches et les nouvelles qu'ils avaient de Rome et de Naples. Ils répondirent que les dépêches étaient scellées, qu'elles ne venaient pas de Naples, mais de Rome, où le pape était dans de terribles angoisses.

Peu après, un autre messager vient et annonce que, sur un des trois navires, flottait l'étendard royal. Le commandant, stupéfait, accumule demandes sur demandes et n'obtient rien. Pendant qu'il s'occupait à verser le chocolat, voici un troisième courrier, tout haletant :

« Excellence, le roi va entrer dans le port. »

À cette annonce, il abandonne le pot au lait, et dit :

« Messieurs, quel mystère est ceci ? Pardonnez, mais je dois courir au-devant de mon roi. »

Et il les plante là sans plus de cérémonie. Le cardinal et le chevalier le suivent au port, et déjà le roi, descendu du bâtiment, était prêt à monter sur le môle. Le commandant accourt lui présenter son hommage, et le roi, sans lui répondre, lui demande : « Où est le pape ?

– Le pape ! répond le commandant ébahi ; le pape, sire, n'est pas ici.

– Comment ? il n'est pas ici. Il doit y être.

– Sire, il est peut-être à bord de ce vapeur français (c'était le *Ténare*) arrivé cette nuit ; le téméraire a tiré une triple salve contre tout usage ; on ne tire pas avant d'avoir descendu son pavillon, et je voulais le payer en le bombardant ! Je remercie Dieu de ne l'avoir pas fait, le pape est peut-être à son bord ? »

Pendant le cardinal Antonelli, s'approchant du roi, l'avertit

du secret. Alors Sa Majesté se tournant vers le commandant :

« C'est très bien, dit-elle, mon Gross, vous êtes bien vigilant ! Vous avez le pape dans votre fort, et vous n'en savez rien. Oh ! quel habile commandant ! »

Quel ne fut pas l'ébahissement de Cross ! Le roi avait pensé d'envoyer en avant la reine au palais avec ses enfants ; et lui, pour entretenir la foule qui se pressait autour de lui, marchait lentement, afin de laisser au pape le temps de se rendre au palais.

Déjà le cardinal avec le chevalier d'Arnau étaient allés par son ordre au Giardinetto, et le pape, ayant mis son tricorne et pris le bâton de Liebl, s'avavançait vers le palais, et il y arrivait quand le roi survint.

Qui pourra dire le noble et sublime spectacle que l'on vit alors ? le pontife suprême fuyant la colère de ses sujets ingrats, et le pieux monarque se prosternant devant cet hôte illustre, ému de mille sentiments, baigné de ses larmes, baisant, embrassant et serrant avec tendresse et respect les pieds dit vicaire de Jésus-Christ, se donnant à lui, se consacrant à son service, lui, sa famille et son royaume : il n'est pas de plume qui puisse le retracer ; il n'est pas de cœur, si religieux et si noble qu'il soit, qui puisse le comprendre.

La reine, à genoux sur le premier escalier avec ses enfants, renouvela ses hommages au père des fidèles, et les offres généreuses et cordiales du roi. Monté dans un appartement, le roi Ferdinand ouvrit plus largement encore son cœur, avec toute l'éloquence que lui inspiraient sa tendresse filiale et sa royale noblesse. « Il devait rester à Gaète et ne pas se risquer à une longue navigation pour une contrée éloignée de l'Italie. Il était odieux de préférer une nation à une nation, et de faire entrer celle qui serait privilégiée en rivalité avec celles qui aspiraient au même honneur. Gaète est un séjour tranquille et sûr, voisin des États romains, dans un climat doux, au milieu d'un peuple fidèle, sous la garde d'un rocher imprenable, d'une batterie de trois cents

canons, avec le cœur du roi et de son armée pour défendre sa personne sacrée. Il devait rester : l'Italie se pacifierait bientôt, elle s'estimerait heureuse de n'avoir pas perdu son souverain pontife, de l'avoir conservé pour des jours plus heureux, où elle le reverrait assis, plus noble et plus glorieux, sur la chaire de saint Pierre, au Vatican. »

À ces nobles paroles, le pape se décida à séjourner à Gaète : il exprima au roi toute l'étendue de sa reconnaissance, la joie qu'il causait à l'Église de Dieu, la couronne de mérites que lui apprêtait le divin Rédempteur, et les bénédictions abondantes qu'il répandrait, en échange, sur sa personne, sa famille et son royaume. Le roi Ferdinand rayonna de joie à cette condescendance du pape, et la reine et ses enfants, prosternés de nouveau à ses pieds, ne se rassasiaient pas de le remercier et de lui témoigner leur joie ineffable de posséder le vicaire de Jésus-Christ.

Le roi donna ses ordres pour approvisionner les logements des cardinaux et des prélats de cour ; il céda son palais au pape, et se rendit, avec la reine et la famille royale, dans un petit palais peu éloigné, d'où chaque jour il venait visiter Sa Sainteté avec la reine, et souper avec elle et les princes ses enfants à la table pontificale. Le bâtiment à vapeur espagnol avait tardé quelque temps à arriver au port, et, voyant que le pape était résolu à rester à Gaète, il jeta l'ancre dans la rade, et resta là plusieurs mois avec les bâtiments qui survinrent de tous les pays chrétiens, de sorte que la rade était pleine de vaisseaux qui formaient un magnifique coup d'œil. Après l'entrée des Français à Rome, j'allai à Gaète ; j'y vis un grand navire américain dont l'amiral et tous les officiers étaient venus supplier le pape de vouloir bien honorer de sa visite ce bâtiment, qui serait alors le plus fortuné de ceux qui voguaient avec d'oriflamme de la république des États-Unis.

Le pape accueillit favorablement la demande, et le pyroscaphe fut disposé pour le recevoir. Le môle était couvert par la foule ; il était près de midi, en plein mois de juin, et le roi accompagna, par

cette chaleur brûlante, le souverain pontife depuis le palais jusqu'au port, tête découverte et malgré la prière du pape, qui le conjurait de se couvrir. Il y avait avec lui le comte de Trapani, son frère, semblablement découvert ; tous deux le suivaient à la distance d'un pas. Arrivés au port, le roi aida le pape à monter sur le vaisseau, et, pendant qu'il fut assis sur le banc du bord, le roi et son frère se tinrent auprès de lui, toujours debout et tête découverte. Ces marques de respect attirèrent l'admiration de tous les spectateurs, émus jusqu'aux larmes.

Quand les rames des nombreux vaisseaux du port commencèrent à frapper les flots, la chiourme se rangea sous les enseignes, les gabions, les vergues maîtresses et la misaine ; toute la milice était sur le pont ; tous les mâts, ornés de bannières de haut en bas, agitaient au vent leurs gracieuses couleurs et leurs armes différentes. Au passage du vaisseau du pape, tous les flancs des navires vomissaient des décharges joyeuses qui donnaient, en se mêlant à cette fête, l'air d'un combat naval.

Pendant que le respect, la soumission et le dévouement du roi se manifestaient chaque jour de plus en plus envers le pape, les ambassadeurs et les ministres de toutes les cours chrétiennes arrivaient à Gaète pour lui rendre hommage et rivalisaient d'attentions respectueuses autour de sa personne sacrée. Une grande partie des cardinaux émigrés s'étaient réunis autour du trône pontifical, dont ils relevaient l'éclat par leur pourpre, leurs vertus et leur science ; et le monde admirait la majesté du chef de l'Église, même au milieu de la tribulation, de l'humiliation et de la pauvreté, au milieu de l'exil !

Ces honneurs qui entouraient le pontife romain formaient un contraste lumineux avec les débauches et les excès furieux de ces impies qui, à Rome, se déchaînaient en malédictions contre leur auguste bienfaiteur et contre le siège pontifical, qu'ils croyaient bien avoir abîmé dans la fange et extirpé du monde. D'abord les démagogues, déconcertés par le départ du pape, s'adoucirent un

peu : ils ne voulaient pas avoir la réputation d'incendiaires, de démolisseurs et de bourreaux ; ils laissèrent quelque paix à la ville en mettant la bride à ce peuple si longtemps désœuvré et occupé de tapages, de désordres et de crimes.

Dans les premiers jours de cette déconfiture, ils envoyèrent au pape des ambassades, qui furent repoussées à la frontière : ils tentèrent hypocritement mille moyens pour le faire tomber dans les pièges de leurs fausses promesses ; mais, désespérant de le tromper, ils se mirent à crier : « Que le chef de l'Église, le père des fidèles, était prisonnier du tyran ; que les actes, les protestations et les annulations qu'il avait publiés de Gaète, contre tout édit, règlement, loi et statut des usurpateurs des États romains, étaient subreptices, et, par conséquent, de nulle valeur, effet, ni autorité, et malheur à qui oserait s'y conformer ou y prêter foi et respect ! » Et, pour mieux tromper le peuple, le *Don Pirlone* fit paraître une caricature où le pape était représenté dans une cage, suspendue à un bastion de Gaète, et le roi jouait de l'orgue en disant : « C'est ainsi qu'il faut chanter. »

Et de scélératesse en scélératesse, se précipitant dans la carrière de toutes les perfidies, ils instituèrent un gouvernement provisoire, puis la Constituante romaine, et, enfin, la république, déclarant solennellement que Carlo Armellini était l'avocat consistorial. « Le pape étant déchu de toute autorité, domaine, juridiction et seigneurie temporelle sur l'État de Rome, cet État retombe au peuple romain, vrai maître de lui-même, source de toute autorité, principe de toute domination, essence de toute loi. La république, qui reconnaissait le peuple pour son Dieu et lui consacrait tout son culte, serait sa servante dévouée ; pour lui, les pères conscrits verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang. »

Pendant que Rome retentissait de ces grossiers blasphèmes, et que les traîtres prêchaient du haut du Capitole, tout le monde catholique témoignait au vicaire de Jésus-Christ sa haute

vénération et le profond respect des cœurs fidèles, et lui protestait de le reconnaître et de le révéler, non seulement comme chef de l'Église, mais aussi comme souverain de Rome. Des lettres arrivaient, dans le glorieux exil de Pie IX, des contrées les plus éloignées, où la croix du Rédempteur venait d'être plantée, des îles Marquises, de l'Australie et de la Nouvelle-Calédonie ; du milieu des anthropophages, pour le consoler dans ses douleurs, pour le glorifier dans ses humiliations, pour l'honorer au milieu des injures et des opprobres, dont le rassasiaient, à Rome, ses enfants dénaturés. La Chine, la Tartarie, les Indes, la Mésopotamie, le Liban, la Moldavie, la Serbie, l'Égypte, l'Algérie, les États américains, depuis le Canada jusqu'au Chili ; l'Europe, depuis la Norvège jusqu'à Cadix et Lisbonne, tous, dans toutes les langues de l'univers, louaient et exaltaient le pontife admirable, et, par le respect et l'amour de leurs cœurs, voulaient expier la haine et les injures des conspirateurs de Rome, que Dieu a condamnés à l'abomination, à l'horreur, à la détestation et à la malédiction de tout le monde ³².

Cette souveraineté de Rome, attaquée par des sujets égarés, souveraineté immémoriale qui précède les donations de Pépin et de Charlemagne, en dépit des mazziniens, fut proclamée solennellement la plus antique, légitime, inaliénable, imprescriptible possession dont puisse jouir le droit de propriété dans toutes les nations civilisées. Et maintenant qu'ils voient de leurs yeux le pape relevé par Dieu et par les monarchies catholiques sur le siège de Rome, pour y régner en souverain, ils s'opiniâtrent dans leurs haines et leurs outrages, fermant les yeux à la lumière qui les éblouit, et criant, comme le fou du Pirée, que Rome est encore maîtresse des Triumvirs ; et, de Lausanne, ils regardent avec le télescope si la république romaine fera bientôt reparaître le bonnet rouge au sommet du Capitole et sur la tour du Quirinal.

XV. – DÉDAIN ET DÉPART.

Le soir, après l'assassinat du comte Rossi, Bartolo était chez Adèle, plongé dans une profonde tristesse qu'Alisa s'efforçait en vain, par toutes ses caresses, de dissiper. Lando, qui était encore un peu enfant, quoique revenu de ses écarts politiques, voyant son oncle si affligé : « En fin de compte, dit-il, Pellegrino Rossi n'était pas une pâte à faire des *Agnus Dei*, et, si les conjurés l'ont ainsi traité, ils ont eu leurs motifs et leurs raisons...

– Tu es un petit étourdi, répliqua Adèle, et je ne voudrais pas que tes sots principes fussent mis en pratique sur toi-même. Vraiment, parce que Rossi n'étouffait pas de dévotion, on a bien fait de lui plonger un poignard dans la gorge ! Était-il, à la Chambre, autre chose que le premier ministre du pape ? Traitait-il autre chose que les intérêts publics ?

– Mais c'étaient des intérêts qui ne plaisaient pas au Cercle romain, maman ; ils lui ont évité l'embarras de s'étouffer, et, pour faciliter sa respiration, ils lui ont fait une petite fenêtre sur le côté.

– Enfant, tu fais une plaisanterie d'un crime horrible ? Ne sais-tu pas que, dans la personne de Rossi, ils ont voulu tuer le gouvernement du pape, le renverser et y hisser un scélérat ? Et tu oses, en face de ta mère, débiter de semblables impertinences !

– Pardonnez, maman, c'était pour distraire un peu mon oncle ; mais je ne veux pas..... »

Bartolo, vivement préoccupé, n'avait pas entendu ce dialogue ; il se tourna vers Mimo, et, frappant du poing sur la table : « Vraiment ! s'écria-t-il, Aser t'avait écrit en prophète ! Voilà le grand coup qui devait éclater sur Rome. « Ils ne veulent plus de cardinaux, ils ne veulent plus de pape. » Ce sont les paroles

d'Aser, elles sont bien vraies. Mimo, vends mes chevaux le mieux possible : pour l'argenterie, il y a moyen de la sauver. Gigi, le commissaire-priseur du Mont, est un excellent homme, il se jetterait dans le feu pour ses amis ; si je lui dis : « Gigi, voici mon argenterie, donne-moi là-dessus un gage raisonnable », il est certain qu'il ne me trompera pas d'une once, et il la gardera comme un dépôt sacré.

– Mais, cousin, dit Adèle, que parlez-vous de chevaux, de Mont, de Gigi ? Vos discours et vos paroles sont sans suite.

– La suite de mes paroles et le fil qui les dirige, c'est Aser qui me les a donnés, et vous ferez sagement de vous retirer de cette tanière de loups. Non, non, je ne reste plus à Rome, je n'y laisse même pas mon portrait ; j'y vois pleuvoir un déluge de maux. Que reste-t-il de sacré, si la vie des ministres n'est pas en sûreté ? Ils voulaient des ministres laïques : Rossi est-il prêtre, est-il religieux, est-il jésuite ? Ils l'ont pris pour un jésuite ; être fidèle au pape, c'est un jésuitisme digne du poignard. »

Alisa, tout effrayée, lui dit : « Mais, papa, que vous a donc écrit Aser ? Qu'y a-t-il de nouveau et de si effrayant ? »

– Aser, mon enfant, est notre ami ; il voudrait nous voir à l'abri de la tempête qui nous menace ; il écrit : « Sauvez Alisa ! » Tu sais qu'il est dans le secret de toutes les conjurations, de toutes les affaires, de toutes les menées qui s'agitent depuis plusieurs années, et il sait, montre en main, l'heure, la minute et l'instant où éclatent les projets mystérieux des sectes. Adèle, écoutez mon conseil, venez avec nous, et bientôt vous vous en félicitez.

– Vous savez bien que je ne suis pas maîtresse de moi-même, et que mon mari ne se résoudra pas à quitter Rome. Ne jetons pas la toupie à l'envers ; s'il ne veut pas sortir d'ici, je tâcherai au moins d'obtenir le départ de mes fils. Mes enfants, vous êtes revenus de vos illusions, vous avez apprécié ces novateurs ; mais votre inexpérience, votre légèreté, votre ardeur juvénile et surtout le respect humain, ont encore grand pouvoir sur vous, et me font

craindre de nouveaux malheurs.

– Maman, oui, laissez-nous partir avec notre oncle ; notre séjour ici nous serait dangereux, et Nardo vient précisément de nous proposer d’aller demain à je ne sais quelle faction de la garde civique au Quirinal. Nardo est un fourbe qui a le diable au corps, et il nous parlait de charger nos fusils à balles ; je m’en suis débarrassé ; en disant : « Mon cher Nardo, ma plaie s’est envenimée, et je ne lève le bras qu’avec beaucoup de peine. » Mimo s’est plaint d’un grand mal de dents et a dit qu’il devait en taire arracher une demain matin à Castellini.

– Très bien, répondit Adèle. Mes enfants, demain vous serez bien de ne pas sortir de la maison ; ces revues de fusils à balles sont des revues de brigands, il y a là-dessous quelque diablerie. »

Il faisait déjà nuit quand Bartolo s’en retourna chez lui avec Alisa : comme il habitait sur le Corso, il rencontra cette troupe qui escortait le meurtrier de Rossi et le portait en triomphe, au milieu des cris et des hurlements de démons déchaînés. L’indignation de Bartolo était à son comble ; quand il fut chez lui, les émeutiers allaient passer vis-à-vis de sa maison ; il entendit crier : « En dehors, les lumières ! » Et l’on voyait les valets, les servantes placer aux fenêtres les lampes de la cuisine et du salon ; et, si l’on tardait, soit parce que les maîtres étaient sortis, soit parce que l’on avait peur, on entendait des sifflements horribles et les cris : « Mort aux noirs ! » et des pavés venaient, tomber dans les fenêtres, casser les vitres et déchirer les rideaux. Bartolo fût forcé de mettre au balcon ses chandeliers d’argent, et de voir de ses yeux ce brigand, porté sur les épaules d’un misérable de Ripetto, lever son poignard ensanglanté, et, autour de lui, une troupe de soldats, de douaniers et de civiques chantant : « Bénie soit cette main ! » et finissant par ces cris : « Mort aux prêtres, mort aux cardinaux ! » et quelquefois même : « Mort au pape ! Mort au Christ ! Vive le Christ démocratique ! »

Et les bonnes gens de Rome et de l’Italie, qui lisent ces faits

maintenant historiques, font des signes de croix et s'écrient : « Est-il possible que des hommes commettent ces excès contre tant de droits civils et humains ? » Et ils qualifient le *Juif de Vérone* de ramassis de méchancetés et de calomnies inventées par la malveillance. Mais le pauvre *Juif* lève les épaules et dit : « Je vous attends à la république, et, si jamais vous avez vu ou entendu raconter des brigandages, des atrocités, des forfaits, des sacrilèges, non pas semblables, mais seulement comparables à tout ce qu'ont fait à Rome ces bons mazziniens, le *Juif* supportera en paix tous vos reproches, et pire encore ; mais, s'il s'époumone et s'évertue à crier de toutes ses forces que les sociétés secrètes n'ont donné et ne peuvent donner à l'Europe que le spectacle des plus horribles crimes, ce n'est pas la bassesse, la lâcheté qui l'inspire, mais le désir d'éclairer la jeunesse italienne, qui a été indignement corrompue et trahie par ces perfides amis.

– C'est bien ; tu l'as déjà dit cent fois, et tu nous abasourdis de tes excuses.

– Le *Juif* ne se décourage pas parce qu'on ne l'écoute pas : il crie, et, quand on fait le sourd, il prend son porte-voix à deux mains, et, si l'on n'entend pas, ce ne sera certes pas de sa faute. Il lui reste peu à vivre, et peu importe qu'il meure en criant au loup. »

Vous pouvez sans peine vous figurer le crève-cœur de Bartolo, obligé de mettre ses lumières à la fenêtre ; mais ni vous ni d'autres ne pouvez vous imaginer le tumulte qui agita son sang quand il entendit les coups de fusil, le lendemain, au palais apostolique ; quand il pensa aux dangers que courait le pape, à la rage furieuse des conjurés ; quand il vit le triomphe qu'ils firent la nuit sur le Corso, le tapage autour du Cercle populaire, la garde redoublée à l'entour comme pour les rois ; quand il entendit les dragons courant à cheval porter les dépêches et les ordres à toutes les administrations, comme si Rome venait d'être prise d'assaut par un empereur usant sur-le-champ de son pouvoir absolu.

Bartolo ne pouvait contenir les pensées qui assiégeaient son esprit ; il ne pouvait rester à la même place : il allait et venait, se jetait sur un siège, suffoqué et haletant ; il poussait un soupir, se relevait, appelant Alisa, qui accourait, lui demandait ce qu'il voulait, et il ne répondait pas, ou bien s'écriait : « Ah ! chiens ! » Et il entra dans un autre appartement et s'écriait : « Oui, Aser a dit vrai : scélérats, assiéger le pape ! tirer dans ses fenêtres ! » La pauvre Alisa lui disait : « Non, pas sur le pape ; ils auront tiré sur les Suisses. – Comment, pas sur le pape ! N'ai-je pas vu don Filippo avec la balle qui frappa dans le plafond de l'antichambre du pape, et tomba à ses pieds pendant qu'il causait avec le cardinal Soglia ? Et un autre, en tirant dans la persienne d'une fenêtre, n'a-t-il pas failli tuer un garde noble ? Aux Suisses, oui, aux Suisses... »

Et, en parlant ainsi, il gesticulait, sans le remarquer, devant une grande glace, qui le réfléchissait tout rouge de colère ! À ce moment arrive Mimo, qui, voyant Bartolo en cet état, lui dit : « Savez-vous, mon oncle, qui a pointé le canon à la porte du Quirinal ?

– Tais-toi, je ne veux pas le savoir, je ne veux pas souiller mes oreilles de son nom, c'est un Satan.

– C'est votre ami qui, en 47, venait avec vous à la villa ; qui eut cette scène avec Paolo, qui lui disait que ces vivats dans ces vilaines bouches ne lui plaisaient pas ; que c'étaient des hypocrisies qui finiraient par le *crucifige* ; cet homme, qui s'indigna contre Paolo, le traita de prêtre méchant, d'homme sans charité, jurant que ces serments venaient du cœur ; que les fêtes données au pape étaient sincères ; que leur reconnaissance d'avoir été délivrés des chaînes inspirait à ces convertis leurs témoignages de dévouement ; que la religion était dans son plus beau triomphe ; que ces hommes avaient les plus pures intentions. Eh ! mon oncle, quelles belles intentions ! quel beau triomphe ! Eh bien, cet ami, si attendri des larmes de bonheur du pape au

moment de l'amnistie, c'était lui qui pointait le canon pour briser la porte et entrer, le poignard à la main, pour renouveler ainsi les témoignages de sa vive gratitude.

– Oh ! Mimo, l'exécration de l'Italie et du monde sera leur châtiment ! Ils finiront par vilipender, avec leurs atroces lâchetés, la cause de la liberté ; à force de perfidies, ils auront une liberté prostituée qui sera leur ruine et leur mort. Mimo, fais tous les préparatifs du départ : va chez le carrossier, dis-lui de venir visiter la berline de voyage, car les timons, qui doivent soutenir le poids en montant les hauteurs, ont besoin d'être fortifiés ; au palonnier, il faut renouveler les petites pointes de peur qu'il ne vienne à rompre sur les côtes des Alpes ; il y aurait danger de rouler dans quelque précipice. Qu'il fasse attention aux contre-éperons des ressorts et aux courroies des essieux ; il ne suffit pas que les chapeaux des moyeux soient vissés à l'essieu, j'y voudrais une goupille : je crains toujours, dans les descentes, qu'ils ne se dévissent, et, si une roue venait à sauter, nous ferions une belle culbute. Au plastron de derrière, il faut des vis nouvelles pour qu'il se ferme bien avec des colis ; qu'il visite les bronzes du moyeu, qu'ils soient bien attachés ; le siège du conducteur doit être recouvert de cuir, et il faut y mettre deux poches pour déposer des bouteilles et quelques vivres au besoin ; qu'il donne un coup d'œil aux grosses pentures et aux guindeaux des sous-ventrières, et qu'il mette deux grosses chaînes sous la caisse pour nous prémunir contre les cahotements des routes mal pavées ; qu'il graisse bien les cuirs ; qu'il passe en revue les tenons et les targettes des vasistas, les lacets, les garnitures, les bras d'appui pour monter au siège du cocher. Il faut aussi qu'il y ait bonne provision de toutes les pièces nécessaires en cas d'accident. Mimo, prends toutes les sûretés possibles ; tu sais combien Alisa est peureuse. »

Cependant Bartolo mettait ordre à ses affaires ; il pria un sien cousin assez à l'étroit chez son père, avec ses deux frères mariés,

de venir habiter sa maison pendant son absence ; il confia à Adèle et à ce cousin beaucoup d'objets précieux ; il renferma dans des chambres inaccessibles son plus beau mobilier, fit faire des recouvrements par ses procureurs, donna à une personne, avec une obligation de restitution à sa réquisition, la villa d'Albano, prit des lettres de change pour Gênes et Genève, et attendit le moment de partir.

À chaque départ de quelque cardinal ou prélat, il gémissait en secret ; les mauvaises nouvelles qui circulaient à Rome le jetaient dans un labyrinthe de pronostics funestes ; il allait prier à Saint-Pierre, et en revenait triste, incertain de le revoir encore ; il voyait çà et là des gens dont l'aspect le glaçait d'effroi, et il se disait à lui-même, ou quelquefois, rencontrant un prêtre de ses amis, il l'apostrophait en ces termes :

« Voyez quelle mine de sicaire ! mais d'où débusquent ces vilains monstres ?

– De l'enfer », répondait cet ami ; et il s'en allait, partagé entre l'indignation et la frayeur.

Mais, le matin du 25 novembre, quand il apprit la fuite du pape, il leva les yeux au ciel et s'écria :

« Divine Providence ! la tête est sauvée, mais nous sommes la queue. Alisa, tu sais que le pape s'est enfui, il est sauvé ; Dieu nous aidera aussi. »

Il courut chez sa cousine, demanda ses neveux, envoya Mimo à la poste louer quatre chevaux, prit à la hâte une légère réfection, et, dans l'après-midi, il partit pour Civitavecchia ; le lendemain, il s'embarquait pour Livourne.

Arrivés au port, ils virent un grand nombre de bateaux à vapeur surmontés de la bannière tricolore, avec le portrait de Guerrazzi à la Poupe ; quelques-uns avaient arboré le drapeau rouge, symbole d'un républicanisme ardent. On criait, on battait des rames, on répétait :

« Vive l'indépendance italienne ! Venez, venez par ici.

– Va-t'en, vilain noir, disait un gros marinier à un autre ; ne montez pas avec lui, c'est un brigand, un ennemi de l'Italie ! »

Eu ce montent passa le navire la *Sanita*, et il donna son suffrage au marinier, au drapeau rouge. Au milieu de ce tumulte, Mimo salua sur une barque, la fit arrêter à l'échelle de bord, fit descendre les siens, et rama vers l'*Aquila nera*.

Livourne, dans ces jours, ressemblait à une caverne de bêtes féroces : les blasphèmes, les hurlements, les attroupements de bandits, les meurtres, tout impunément. Le grand duc avait envoyé les magistrats pour calmer cette tempête : chaque jour, le mal empirait, et l'on voyait des ramas de vauriens et de portefaix passer devant les magasins en se mordant les doigts et en criant :

« Ah ! ces riches, qui reluisent avec notre or ! Viendra le moment, et il arrivera bientôt, de mettre les ongles sur vos draps, vos soieries, vos dorures et vos coffres-forts, et alors attrape qui peut ! Riches indignes, voleurs de nos sueurs, de notre sang ! »

Bartolo était hors de lui-même ; il prit un morceau à la hâte, et revint à bord. Dans le salon de la poupe, il s'entretint avec ses neveux du communisme, si bien en vogue à Livourne, et des vilaines mines que l'on voyait dans les rues. On leva l'ancre à quatre heures après-midi ; la mer fut houleuse toute la nuit. Alisa eut le mal de mer et des vomissements fréquents jusqu'à Gênes, où l'on arriva vers neuf heures du matin ; le bagage fut mis dans un camion, et nos voyageurs se rendirent à la *Villa*.

Ils y louèrent un beau quartier qui donnait sur la mer, et d'où l'on jouissait d'une magnifique perspective : les navires si nombreux qui stationnent dans le port, disposés en lignes qui partent du pont Royal, forment des espèces de rues larges et droites, au milieu desquelles vont, viennent et se croisent des batelets et des barquettes pour prendre les passagers ou leur offrir des marchandises. Partout respirent la vie et le mouvement ; car le Génois est actif, prompt, habile, ingénieux, il ne se repose pas, il ne se décourage pas, il ne se déconcerte jamais, même dans la

mauvaise fortune.

Son caractère fut trouvé excellent pour les projets des conspirateurs italiens, et ils ne manquèrent pas de prendre tous les moyens pour s'en faire une arme. Mais le peuple génois est plein de foi et de confiance en la Madone, et d'autant plus tenace que le peuple napolitain qu'il a l'esprit plus vif et plus pénétrant. Aussi, pour déraciner cette foi de son cœur, il fallut trente années d'efforts à la secte. Du nid secret de mazziniens que Gênes couvait dans son sein, le venin cherchait à s'insinuer de mille manières dans les grands palais, dans les riches magasins et dans les boutiques de Pré, de Portoria, de Molo et de Reverra, où des courtisanes, postées à tous les carrefours ou dans toutes les rues populeuses, séduisaient le peuple, les marins, les soldats, les jeunes gens ; et, malgré le zèle et les efforts du clergé, il fut impossible de les ramener à leurs devoirs et à l'Église. De cette corruption devaient nécessairement, germer des fruits de débauche et de désordre.

Ils enlevèrent les Madones qui, de temps immémorial, étaient placées sur les portes pour garder la cité, et dont quelques-unes, du côté de la mer surtout, étaient en grande vénération dans le peuple, et où les portefaix du pont Spinola et du pont Royal, en sortant, en entrant, et le soir, avaient coutume de révéler la gardienne et la reine de Gênes tout aussi bien que s'ils l'avaient vue environnée d'éclat et de splendeur au-dessus de riches tabernacles illuminés de milliers de cierges.

Les nobles se laissaient séduire par les souvenirs de la liberté et de la grandeur de l'ancienne république ; ils déclamaient en apparence contre l'Allemand, qui n'avait rien à démêler avec eux ; mais, au fond, c'était à la domination du Piémont qu'ils voulaient s'attaquer. Des jeunes gens riches, oisifs, devaient naturellement se laisser amadouer par la pensée d'être un jour sénateurs dans les cours duciales ! Les marchands et les bourgeois, d'un esprit subtil et porté aux nouveautés, furent égarés par des livres qui

répandirent l'erreur à flots dans cette ville autrefois pieuse, sage et tranquille.

Bartolo, qui ne connaissait Gênes que par les journaux mazziniens, la regardait comme impie et licencieuse : il osait à peine conduire Alisa dans les rues, craignant que le souffle de l'impureté ne ternît sa candeur virginale. Mais son étonnement fut bien grand, en visitant les églises, de voir la magnificence de celles de San Siro, de l'Annonciation, des Vignes, de San Lorenzo, l'affluence du peuple, et les confessionnaux entourés d'une foule de chrétiens pieux qui venaient ensuite s'asseoir au banquet divin de la communion. À la Madonetta, il admira ce sanctuaire si riche, si orné, brillant de lumières et d'ex-voto en or et en argent, l'image sainte toute couverte de pierres précieuses, le peuple prosterné devant elle avec cette confiance qui vient du cœur et prouve la vive piété. Alisa se plaisait dans ces saints asiles ; plusieurs fois elle alla à Oregina, et elle voulut visiter aussi Notre-Dame del Monte et Sari Francesco di Paula, d'où Mimo et Lando contemplaient avec plaisir les palais avoisinants, le port, la mer et la majestueuse basilique de Carignano.

Après ces quelques jours de visites dans Gênes et dans les somptueuses villas de la Pulcevera et du Bisagno, dignes d'abriter les plus grands rois et les empereurs, nos voyageurs partirent pour Novare, d'où ils se rendirent à Arona, sur le lac Majeur. La beauté du site leur donna la tentation de passer le Simplon ; mais ils en furent dissuadés, parce que les neiges étaient abondantes et que la jeune fille n'aurait pas pu supporter les rigueurs de la température à une hauteur de quinze cent quarante-huit mètres, où se trouve le plateau de l'hospice ; plus loin, ces montagnes n'offrent plus que des glaces éternelles, qui redoublent le froid de leur cime. Bartolo prit un hôtel sur le bord du lac, et se résolut à passer l'hiver dans quelques chambres exposées au soleil et qui se miraient dans les eaux limpides du lac.

Quand le temps était calme, on allait se promener sur le rocher

d'Arona, où est la statue gigantesque de saint Charles, qui y naquit, et où l'on montre encore sa chambre, convertie en un oratoire vénéré. Alisa y allait quelquefois seule, et, s'asseyant, elle jouissait du soleil, de la vue du lac, des gracieuses collines, de l'air respiré autrefois par le grand pontife, exilé pour la paix de l'Église et de Rome. Pauvre Alisa ! ses pensées alors erraient sur les bords du Danube et de la Moldau ; elle voyait, en esprit, les combats des Szeklers et des sauvages Ottomans ; elle s'effrayait des périls d'Aser, qu'elle voyait aux mains avec les rouges manteaux de Jelacic aux cimenterres en croissant et aux longues moustaches ; alors elle se jetait à genoux et priait saint Charles de le protéger dans ces terribles combats.

Elle fut quelquefois surprise par ses cousins, qui, la voyant triste, pâle et pleurant, lui disaient : « Mais tu te laisses trop aller à la tristesse ; espérons en Dieu et soyons plus gais. » Et, pour la distraire, ils lui disaient : « Eh ! si nous sautions sur la tête de ce grand saint, et que, faisant passer les mains hors de ses yeux, nous le saluions de là ? » Puis, plaçant l'échelle contre le piédestal, ils montèrent dans le cou de la gigantesque statue, du cou dans la tête, s'asseyant sur le nez, puis agitant hors des yeux leurs mouchoirs blancs, ils faisaient mille signes à Alisa.

Quand le lac n'était pas houleux, Bartolo y faisait des tournées en barquette avec sa fille et ses neveux ; ils allaient à Belgirate, à Stresa, aux Belles-Îles, à Pallanza, à Intra, à Magadino et à Bellinzona ; quelquefois ils s'avançaient jusqu'au Varèse, entraient dans ses châteaux, et pénétraient sur la route de Novare, jusqu'à Oleggio. Au carnaval, Bartolo pensa que sa petite société serait Heureuse de faire une course jusqu'à Milan ; il prit des passeports et ils s'y rendirent par le pont de Bufalora.

XVI. – LA REVUE.

Milan ressemblait à une ville conquise depuis peu : elle n'avait pas sa gaieté ordinaire ; on aurait dit une dame, relevant d'une grande maladie, et, dans sa convalescence, portant encore les traces des fièvres mortelles qui l'avaient longtemps travaillée. Quoique faible et languissante, elle était belle encore et remarquable, malgré sa pâleur et son air de tristesse ; Bartolo, Alisa et les deux jeunes gens ne tarissaient pas en éloges pour cette ville, l'une des plus riches de l'Italie.

Chaque jour ils voyaient de nouveaux sujets d'admiration, à commencer par les merveilles du Duomo jusqu'à l'arc de triomphe du Simplon, où ils arrivèrent précisément au moment où se faisait une grande revue de la garnison allemande. Alisa était attentive à ces évolutions si régulières, à ces défilés, à ces jonctions, à ces rassemblements en masse, à ces extensions en colonnes, à ces partages par brigades, par escadrons, par compagnies. « Babbo, s'écria-t-elle, quels beaux soldats ! qu'ils sont agiles ! qu'ils sont bien forts et quels rians costumes ! On me disait qu'il y avait des Allemands à Milan, et d'où viennent ceux-ci ? Et ces hommes si droits, avec ces grands bonnets à poil d'ours, qui sont-ils ?

– Mais, mon enfant, ce sont les Allemands.

– Comment ? La *Pallade*, le *Don Pirlone*, le *Contemporaneo* et tous les autres journaux romains, toscans et piémontais, les représentaient comme des soldats grossiers, vilains, tortus, bossus, dont les habits pendaient en lambeaux, qui portaient la chemise sale et dégoûtante au-dessus du pourpoint : ceux-ci, pourtant, sont bien mis ; leurs uniformes sont propres et neufs.

– C'étaient des plaisanteries amusantes, ma fille, à côté des indignités qu'ils nous débitaient chaque jour.

– Dites, Babbo, les Croates sont renfermés sans doute dans le château ? Ils ne passent pas dans les rues de Milan, ils voleraient les enfants, et ils les enfileraient à la pointe de leurs baïonnettes, ils les mangeraient rôtis ! Pauvres créatures ! Eh ! les monstres !

– Mais tu rêves aujourd’hui, Alisa. Tu vois ces beaux hommes, grands et forts, avec ces beaux costumes, ce sont les Hongrois et les Croates.

– Oui, dit Mimo, ces deux bataillons-là sont les Illuini, Croates de Carlstadt ; ces compagnies du côté du château sont du 2^e régiment des Otocciani de Ottochaz ; ce beau bataillon du centre est des Banati du 12^e régiment de Parascowa dans le Temesvar. Voyez quels géants ! qu’ils sont bien faits avec leur taille élancée et leur mine fière ! Là, sur la gauche, ce sont les Oguliner, tous de race croate, nation hardie, rude, guerrière, ferme au poste, infatigable : nous l’avons éprouvé sur le Tagliamento, près de Trévisé et sous Vicence. »

En ce moment, les évolutions s’arrêtaient ; les colonnes avaient un moment de halte : deux généraux, avec le gouverneur et leurs aides de camp, étaient à cheval à l’écart, causant ensemble et se félicitant avec les colonels de l’agilité des mouvements et de l’exacte discipline des troupes. Tout à coup un cavalier se détache et accourt dans la direction de la voiture de Bartolo. Le jeune officier portait le costume des hussards, le *gamurrino* en peau d’agneau rejeté sur l’épaule gauche et attaché au cou par une chaînette d’or ; sur la tête, le grand chapeau à visière de feutre rouge avec des nœuds à franges retombent sur l’oreille ; le pourpoint orné par-devant de cordonnets à floches. Il avait des pantalons d’écarlate, bigarrés de nœuds et d’entrelacements en arabesques. Le fourreau de son sabre, ouvrage armorié, lui pendait au côté, attaché à trois bandes de maroquin vermeil avec des agrafes d’or ; son port gracieux, sa démarche fière, attirèrent, l’attention d’Alisa et des autres.

En s’approchant, il souriait ; arrivé près d’eux, il serra la main

de Lando, et Lando aussitôt s'écria : « Ah ! Olga ! » La belle aide de camp s'inclina devant Alisa, Bartolo et Mimo et dit : « Lando, comment te trouves-tu ici ? Est-ce là ton épouse ? Je te jure que tu as eu bon goût : jamais tu n'en eusses trouvé une plus belle !

– Non, répondit Lando, c'est une cousine ; ici, c'est son père et mon oncle, et celui-ci est Mimo, mon frère. Ils savent tous que je te dois la vie, ils ont célébré cent fois ta courtoisie et ta bienveillance pour moi ; tu es toujours dans mon cœur, tu m'as rendu aux embrassements de ma mère, de ma famille et de mes amis !

– Lando, je ne puis rester plus longtemps, tu le vois. Où loges-tu ?

– À San Marco.

– Bien. Demain nous nous reverrons. » Elle serra la main d'Alisa, qui n'était pas encore revenue de son étonnement, et se hâta de rejoindre son général. Nos Romains la suivirent des yeux, presque sans respirer, tant leur surprise avait été grande et subite. Le lendemain, avant l'heure où ils avaient résolu d'aller voir Brera, voici arriver Olga, sous son manteau blanc à bandes vermeilles, et, en dessous, sa *cosacchetta* bleue avec les chaînettes d'or sur la poitrine et son grand sabre au côté. Elle les trouva qui se mettaient à table pour le déjeuner : la joie fut grande. Alisa, la voyant se baisser pour l'embrasser, ne pensant qu'à son habit, dans le premier mouvement, rougit et baissa les yeux, ce qui fit rire Bartolo et ses cousins, qui la plaisantèrent en disant :

« Oh ! Alisa, tu te laisses embrasser par des officiers armés de leurs sabres, et tu n'as pas peur ?

– Si, reprit Alisa, le sabre me fait peur, mais pas Olga, qui a sauvé Lando ; et, si avec ce sabre elle a terrassé l'ennemi, avec la bonté et la générosité de son cœur elle soulage les blessés et guérit leurs plaies. » Olga s'assit à côté d'elle et plaça son sabre sur ses genoux ; Alisa prit la poignée et essaya de dégainer la lance ; mais, voyant le tranchant, elle s'écria : « Mon Dieu ! » et retira la main, en disant :

« Mais comment faites-vous, Olga, pour manier un fer si pesant, et comment avez-vous le cœur de frapper avec cela sur un homme ? »

Et Olga :

« Ah ! ma belle amie, les jeunes filles croates sont d'un autre tempérament que les délicates demoiselles de l'Italie ; et, où vous trouvez des femmes guerrières, dites que les hommes sont simples, tempérants, chastes, patients dans la pauvreté, durs contre les fatigues, fidèles à leur devoir.

– Je le disais à Rome à beaucoup de mes amis, ajouta Lando, et je voulais leur prouver qu'ils avaient tort de dire tant de mal des Croates ; mais savez-vous ce qui m'advint ? Un Lombard me fit des reproches amers : « Tu trahis la cause de l'indépendance italienne, en louant les Allemands, et tu devrais rougir de vanter ainsi les tyrans de l'Italie. Si l'Italie n'est pas libre, c'est aux Allemands seuls qu'il faut s'en prendre. »

– Oh ! mon cher Lando, repartit la belle Olga, croyez-moi ; les Allemands n'en peuvent mais, si les Italiens, avec tant d'efforts et de tapages depuis les Alpes jusqu'à la Sicile, ne sont pas venus à bout de se rendre indépendants. Les sabres et les épées des Allemands ne taillent pas mieux que ceux des Italiens, et vos boulets de canon ne sont pas plus d'étoupe que les nôtres ; mais la cause de leurs déroutes et de leurs défaites est en eux-mêmes : ce sont eux les coupables, les Allemands n'y sont pour rien. Comment veux-tu que des peuples corrompus puissent conquérir l'indépendance, quand ils ne savent pas ce que c'est que la liberté ? Ce n'est pas en criant, en jurant, en blasphémant qu'on affranchit les nations ; et, puisque nous parlons de blasphèmes, je m'en vais t'en dire un qui écraserait les oreilles de tous les Italiens qui me l'entendraient dire : « Tant que les Italiens ne seront pas des Croates, l'Italie ne sera jamais ni indépendante ni confédérée. »

– Olga, que dites-vous ? s'écria Bartolo.

– Je le dis et je le répète, si les Italiens ne ravivent pas la foi dans leurs cœurs ; s'ils ne s'attachent pas étroitement et loyalement à l'Église ; s'ils ne se dépouillent pas de la mollesse, de la légèreté et de la luxure qui les ronge ; s'ils ne reviennent pas à la sobriété et à la tempérance de leurs ancêtres, et surtout s'ils n'abdiquent pas leurs haines, leurs envies et leurs intérêts municipaux, les Brofferi, les Guerrazzi, les Mazzini, les Mamiani, avec toute la bande des modérés piémontais, toscans, romains et napolitains, ils peuvent chanter la *bella Franceschina*, car ils n'aboutiront à rien. Voici ce que j'entends par devenir Croates ; je veux dire croire, penser, vouloir, agir unanimement, et non comme des enfants mobiles à tous les souffles du vent. Voyez maintenant la république romaine qui se pavane dans sa liberté, tout en emprisonnant, en opprimant, en volant les particuliers, en pillant le trésor public, en faisant la guerre à l'Église. Vous verrez le dénouement de la comédie. Mais, signori, laissons là ces tristes pensées. Que fais-tu, Lando ? M'as-tu tenu parole à Loreto ?

– Oui, j'ai rempli mon engagement. J'ai prié la Madone pour toi, et j'ai fait célébrer à son autel dix messes pour toi, pour ton Janni, ton Babba et toute ta famille ; je ne me suis pas cru quitte encore, j'ai fait faire un cœur d'or, et j'y ai mis dedans un morceau de parchemin sur lequel j'ai écrit mon nom et le tien, et le bienfait dont je te suis redevable. »

Olga était vivement touchée, elle dit à Lando : « Vous autres Italiens, vous savez mettre de la délicatesse même dans la piété ; je t'en remercie. Et le pape, l'as-tu vu à ton retour ? Quand je pense que ces bandits promettent la liberté en le forçant à s'exiler, je me dis à moi-même : « Quand ils réuniraient toutes les épées du monde contre saint Pierre, il les briserait tous comme le foin de la prairie. »

Alisa se leva de son siège, entra dans sa chambre, prit une cassette, d'où elle tira un grand camée enchâssé dans l'or et qui représentait Pie IX ; elle l'apporta à Olga et lui dit :

« Ma bonne amie, que ce portrait soit un gage de mon amitié et de l'admiration que je professe pour toi. »

Olga se leva avec respect, prit la sainte image, se la mit sur le front et sur la poitrine, et, se tournant vers Alisa :

« Ce don précieux, dit-elle, m'accompagnera toute ma vie, et restera après moi dans ma famille comme un monument de ton amitié. »

Lando lui donna un bel et riche chapelet de malachite, entourée d'or et bénite par le souverain pontife. Il la pria de remettre à Janni et à Babba deux grandes médailles d'argent dans un étui où se trouvait gravée l'effigie du saint-père. Bartolo voulut aussi donner à l'héroïque jeune fille une statuette d'or, qui figurait la Conception sur un globe de lapis-lazuli avec un piédestal d'albâtre de Volterra. Mimo, jeune et soldat, lui donna deux pistolets de Paris aux canons damasquinés, terminés par une bossette, où était enchâssé un beau rubis ; Olga lui dit : « Mimo, que Dieu m'accorde la grâce de m'en servir pour la défense du pape, pour voir si je les pointerai droit au front pervers de ses ennemis. »

Ils se levèrent tous, et allèrent visiter avec Olga le merveilleux palais de Brera. En passant près du palais Greppi, Alisa lui dit :

« Pourquoi est-il ainsi percé et perforé partout ? »

Olga, se tournant vers Mimo et Lando :

« Voyez, amis, dit-elle, cette belle liberté que savent imaginer les émeutiers italiens ! Cette grêle de balles fut tirée contre le malheureux roi Charles-Albert par les héros lombards : après lui avoir fait sacrifier la justice dans la guerre contre l'empereur, leur maître légitime, la fortune ne lui ayant pas souri à Custoza et près de Milan, ils voulurent lui faire expier sa défaite par la mort : ils l'appelaient traître à l'Italie, pour laquelle il avait sacrifié sa personne, ses enfants et la fleur de son armée. Eh ! quelle belle nation ! ils savaient bien combattre en paroles à la tribune et sur les places de Milan, tandis que le roi exposait sa vie, et puis ils

veulent le lapider ! Et ces braves Italiens sont encore furieux pour l'indépendance de l'Italie et ils pensent à revenir à la charge. Si toi, Lando, et vous, Mimo, vous disiez cette vérité à l'Italie, vous entendriez mille voix s'élever et vous qualifier d'Italiens bâtards ; mais, moi, je suis Croate, je puis leur chanter en *alamirè* que s'ils ne veulent pas le comprendre, c'est tant pis pour eux.

XVII. – LE VOTE.

Quand le carnaval fut passé, Bartolo retourna à Arona, où il reçut de très mauvaises nouvelles de Rome, qui avait proclamé la république, assise sur la base triangulaire du brigandage, de l'injustice et du sacrilège. Un jeune homme en belle humeur avait décrit à Mimo les incidents du vote de la constituante romaine pour l'élection des députés ; et, quoique Bartolo en fût stupéfait, il ne put s'empêcher de sourire des actes ridicules du Cercle populaire.

Ayant donc annoncé, avec des mots longs de six aunes, qu'enfin le grand jour préconisé par les prophètes était arrivé, que le peuple romain serait désormais libre et maître de lui-même, ils l'invitaient à se réunir pour les comices et à émettre son vote, pour désigner ceux qu'il préférerait, afin de représenter dans l'assemblée sa liberté et sa grandeur. On voyait des groupes à tous les coins de rue, occupés à lire cette magnifique exhortation au vote ; celui qui ne savait pas lire donnait un coup d'épaule à son voisin et lui disait :

« Eh ! qu'est-ce qu'on dit sur le mur ?

– Qui sait, répondait un malin, on veut *vider* ³³ les bourses,

puisque chacun parle de *voter*. »

Un autre, faisant passer sa tête entre les épaules d'hommes rassemblés autour d'un vieux qui faisait des gloses sur le texte de l'affiche, entendait parler ainsi :

« Voici : nous autres Romains, nous sommes le sang troyen ; du temps passé, nous commandions à tout le monde, à tout, savez-vous ?

– À l'Amérique aussi ?

– Silence donc, ignorant ! l'Amérique, en ce temps-là, n'était pas au monde.

– Ah ! pardonnez, elle est donc née plus tard ?

– Si elle n'était pas alors, elle est venue après, sans doute ! Or donc, nous maîtres du monde, nous étions esclaves du pape et des prêtres jusqu'au jour d'aujourd'hui. Maintenant, nous redevons libres et maîtres de nous-mêmes.

– Et du monde, pas vrai ?

– Un peu à la fois, frères. Cette notification nous signifie que nous devons nommer nos représentants, c'est-à-dire les députés de l'assemblée qui doivent nous former un gouvernement libre et indépendant.

– Et, dans ce gouvernement, qui commande ?

– Quelqu'un, au nom de la nation.

– Hum ! nous avons le pape, qui commandait au nom de Dieu ; mais la nation, est-ce une princesse ?

– La nation, c'est vous, Romains, vous, le plus noble peuple de l'univers.

– Ah ! la nation nous fait donc nobles, par exemple, comtes, marquis ? Qui est-ce qui nous donnera des écus et des grégorines ? »

Et un autre disait.

« Dites un peu, signor, si la nation commande et que nous sommes la nation, donc chacun de nous commande ; et qui est-ce qui obéit ?

– La loi commande et se fait obéir de tous.

– Oh ! s'il faut encore obéir, nous pouvions obéir au pape. Il était si bon pour tout le monde, et ces damnés l'ont payé d'une si belle monnaie ! »

Et, l'un après l'autre, ils s'en allaient trouver le pauvre petit déjeuner que leur femme leur avait préparé.

Cependant on voyait circuler dans Rome des charrettes pleines de papier, suivies par des hommes portant des pots de colle et des pinceaux ; ils couvraient les façades des palais et les murs des églises de grandes feuilles contenant les noms de tous les Romains des quatorze quartiers de Rome. Il était vraiment curieux de voir cette série indéfinie de noms, et chacun prenait plaisir à y lire le sien, et, de retour chez soi, on disait à sa femme :

« Tu ne sais pas ? On m'a écrit et imprimé ; il y a mon nom, mon prénom, ma condition... »

Celui qui ne savait pas lire disait à son voisin :

« Signor Canonico, voudriez-vous chercher, dans le quartier de Rigola, le nom de Toto Stricca ?

– Mais Toto, mon fils, c'est un abrégé de Antonio, et Striera est sans doute un surnom : dites-moi votre vrai nom de famille.

– Oui, on m'a nommé Striera quand j'étais valet du chevrier de Campo di Fiore ; mais je suis de la famille Guarda.

– Bien. Vous êtes donc Antonio Guarda ; laissez-moi lire : quartier Rigola, paroisse San-Paolino... » Et ici le chanoine, murmurant entre les dents une suite de noms à peine prononcés à moitié : « Ah ! le voici : Antonio Guarda, condition, charcutier.

– Précisément ; et ma femme, est-elle inscrite ?

– Non, mon fils, il n'y a que les hommes : ne faudrait-il pas qu'on pût élire aussi les femmes pour députés ! »

Un vieillard, qui se trouvait à côté, repartit à demi-voix :

« Vous verrez, signor Canonico, que, de tous ces votes, il sortira une femme, madame la République. Je la vois sur ces feuilles toute belle et bien née. Faites un peu attention aux titres et aux

conditions qui se joignent aux noms. Voyez celui-ci, qui ne le connaît ? C'est le prince don Marcantonio, et, immédiatement en dessous, son garçon d'écurie. Celui-ci, c'est le duc don Carlo, et, en dessous, le domestique du droguiste. Celui-ci est archevêque de sa condition, et, en dessous, c'est Pippo le charbonnier. Celui-ci (ah ! impudents !) est cardinal de sa condition, et, en dessous, c'est le charbonnier Cencio. Les cardinaux confondus dans la populace ! Les princes de l'Église ! les proposer comme électeurs des députés qui enlèvent le gouvernement au pape ! Une dignité si élevée, l'appeler une condition ! comme s'il s'agissait de pharmacien, de serrurier, de potier, de geôlier ! Il me semble vraiment relire le procès de Louis XVI, quand ces scélérats lui disaient : « Quel nom avez-vous ? – Louis. – Quel nom de famille ? – Capet. – De quelle condition ? – Roi. » Et Rome entend répéter les mêmes diableries ; elle s'attroupe, curieuse, pour entendre ces horreurs ; elle lit, elle joint les mains, et elle n'en pleure pas ; il ne lui en revient ni honte ni rougeur. Il va bien, oui, il va fort bien ! »

Quand ces noms eurent été exposés quelques jours, on annonça emphatiquement l'heure où chacun devait se présenter au vote pour élire les députés, et il y eut là tant de ridicule qu'on n'y croirait pas si Rome n'en avait été témoin. Sterbini, étant ministre des travaux publics, avait acheté les votes de toute la populace. Il fit venir à Rome les habitants de Torre di Quinto, qui étaient plusieurs centaines, qu'on vit entrer dans la ville par la porte del Popolo avec leurs haches, leurs piques, leurs manivelles sur l'épaule, et recevoir sur la place les billets avec les noms inscrits, bien entendu, à présenter au banc de Monte-Citorio. On procéda de la même manière à l'égard des pauvres de la *Bienfaisance*, qui étaient terrassiers du Forum romain ; à l'égard des soldats de tout uniforme et de tous les officiers publics qui ne voulurent pas sacrifier les émoluments de leurs emplois.

Il était curieux de voir les ouvriers sortis le matin des portes pour aller travailler aux vignes, et accostés par les douaniers, qui

leur disaient : « Avant de sortir, il faut voter ; voici les billets. – Mais nous sommes à nos pièces, et vous allez nous faire perdre une demi-journée : qui nous la payera ? – Sans voter on ne sort pas. » Et les pauvres ouvriers s'en retournaient, bien à contrecœur, porter leurs votes.

Les civiques couraient armés, sur les places et dans les rues, à la recherche des votants. Ceux qui vont et viennent de grand matin pour vendre de l'eau-de-vie aux passants sont saisis au collet : « Arrête ! as-tu voté ? – Que voulez-vous ? Les cochers, les charretiers, les valets, ont voulu boire un petit verre et deux, et ils payeront demain ; j'ai presque tout vidé, voyez les bouteilles... – Sot ! je ne te demande pas si tu as vidé, je te demande si tu as voté pour la Constituante ? – La Constituante ! je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue. – Tiens, voici le billet ; porte-le au palais Salviati. » Aux marchands d'herbes, qui arrivaient aux portes avec leurs mannes de salades, de choux et de raves, les douaniers disaient : « Eh ! avant d'aller sur la place, il faut aller voter avec ce petit papier, n'y manquez pas. – Quoi voter ? Dieu vous bénisse ! je m'occupe de mon affaire. – Ah ! poltron, viens voter avec moi. – Et mon âne, est-ce qu'il doit voter avec moi ? – Âne toi-même, imbécile ! » Et le pauvre paysan attrapait sur le dos un coup de plat de sabre, et s'en allait en criant : « Au diable les votes ! » ayant son billet attaché au nœud de son chapeau.

C'est ainsi que l'on poussait de force au vote les légumiers, les vendeurs de lapins, les fruitiers, les marchands de poissons, qui vont par les rues en criant ; les valets, les marchands de vieux fer, et autre écume du Ghetto, de la place Navona, de la place Montanara : c'était un spectacle intéressant de les voir *librement* et *en peuple souverain*, se réunir au banc de ceux qui recueillaient les votes. On lisait à tous les coins de rues que « le peuple, plein du sentiment de sa dignité et se sentant déjà mûr pour la régénération, éclairé par la vraie science politique, s'en allait, joyeux et fier, élire ses députés ».

Que voulez-vous, pourtant ? Il y avait tant d'empressement, qu'il n'y eût pas le nombre légal de votes. Mais les pères de la patrie ne se déconcertèrent pas : on faisait voter les mêmes individus dans plusieurs quartiers ; on inventait de nouvelles familles, on faisait voter les morts, on prenait dans les livres des paroisses les noms des enfants. Beaucoup de civiques, au lieu d'un billet, en portaient trente, couverts de divers noms.

« Toi, ton nom ? – Angiola. – Mettons Angelo avec ton prénom. – Et toi ? – Carlotta. – Donc, Carlo. – Et toi ? – Menicuccia. – Donc, Domenico. » Et, de cette façon, on arriva au nombre de votes qui était le *sine qua non* de la Constituante romaine.

Mais la comédie fut bien belle quand, assis à la tribune, ils commencèrent à lire les noms des élus d'une voix de stentor. Parfois, cependant, il n'y avait plus la gravité digne d'un peuple déjà mûr pour ses destinées. L'un disait : « J'élis le pape Sixte V ; qu'il vous incarcère. » Un autre : « J'élis le grand-père du diable ; qu'il vous fasse frire. » Un autre : « J'élis maître Titta (le bourreau). » Et un autre : « J'élis la corde pour vous pendre, scélérats ! » Enfin mille bouffonneries, injures et outrages mérités, à l'adresse des nouveaux tyrans de Rome.

Voyant qu'il y avait un trop grand nombre de billets ornés de ces facéties peu agréables, nos braves commencèrent à s'enrouer, et, se levant avec gravité de leur siège, ils annoncèrent au peuple « que, beaucoup de billets étant écrits avec une encre trop pale, ou mal formés et presque illisibles, on procéderait au dépouillement en particulier, et que l'on ferait ensuite connaître le résultat. » Et le résultat fut de voir élus députés tous ceux qu'avaient patronnés la *Pallade*, le *Don Pirlone* et le Cercle populaire ; et l'on voyait leurs noms inscrits sur les murs au crayon, au charbon, sur certaines feuilles rouges, vertes, bleues, appliquées avec de la colle sur les coins des rues.

La lettre adressée à Mimo se terminait ainsi :

« Ami,

« Tu sais que nous autres jeunes gens nous rions volontiers ; nous passons assez gaiement le temps au quartier à voir ces ultra-démocrates qui bondissaient, écumaient et se gonflaient quand nous faisions nos réserves à leurs propositions exaltées, mais qui ne pouvaient nier le fait et nous qualifier de rétrogrades. Faire sauter un peuple à pieds joints là où il ne veut pas aller est le même que de faire danser un extravagant. La chanson ne finit pas comme cela : c'était le commencement ; la dernière strophe, c'est la république écarlate, et, par conséquent, nous avons des coups de canon, des sonneries de cloches, des processions, des *Veni Creator*, des messes chantées, des *Te Deum*, plus que Rome rien vit jamais aux élections des papes.

« Adieu, mon cher Mimo ; salue Lando et dis-lui que, quand j'en aurai le loisir, je vous tiendrai au courant des faits et gestes de la république une, indivisible, éternelle.

« Tout à toi,

« ALDOBRANDO. »

Bartolo, entendant ces énormités commises par des chrétiens contre le vicaire de Dieu sur la terre, s'arrachait les cheveux, se frappait le front et s'accusait amèrement d'avoir été assez aveugle pour ne pas découvrir les intentions ambitieuses de ces perturbateurs. Il lui tardait de passer les Alpes et de les mettre entre lui et ces scènes honteuses dont il voulait éloigner sa pensée.

Le mois de mars touchait à sa fin, quand il se mit en route pour la Suisse. Arrivé à Baveno, sous les blocs de granit, et voyant ces rochers où avaient été taillées les majestueuses colonnes de Saint-Paul, il gémit en pensant à cet édifice, consumé par les flammes des cruels sectaires, qui avaient juré la destruction de tout ce qu'il y a de grand et de saint dans l'Italie, et il craignait que les républicains n'eussent la pensée de l'incendier encore une fois avant que l'Église, après y avoir consacré tant de trésors, n'eût la consolation de le voir terminé. Il ne se trompait pas : non seulement ils avaient résolu de brûler Saint-Paul, mais ils avaient déjà fait venir sur le Tibre une barque pleine de goudron, d'étoupes et de térébenthine, laquelle tomba au pouvoir des

Français, avertis à temps, et qui coururent s'emparer de la basilique et y établirent une forte garde.

De Baveno ils se dirigèrent vers la vallée d'Ossola : elle s'ouvre par de longues et profondes cavités dans les flancs des Alpes ; elle est traversée par une rivière alimentée de nombreux torrents qui arrosent et fécondent des pâturages où paissent de grands troupeaux. Ils traversèrent les charmantes collines de Rome, ses vergers et ses beaux champs, pour arriver à Crevola, où ils descendirent de voiture, considérant les parapets du pont qui domine la vallée, le torrent profond qui bondit et mugit autour des piliers aux grandes arches, et, par ses violentes secousses, effraye le spectateur. De là, ils touchèrent aux premières hauteurs du Simplon, ils entrèrent dans la vallée de Varzo, village à demi ruiné par les torrents et par les débris d'arbres et de rochers entraînés dans leur course, qui n'y ont laissé que les traces d'un courant profond.

Dans les vallons au-dessous d'Iselle, frontière du royaume sarde, ils traversèrent des galeries creusées dans les flancs des rochers, au-dessus des abîmes où Napoléon construisit la route de Suisse en Italie ; ne pouvant y asseoir des murs, il fit voler en éclat les rocs sous l'action des mines et ouvrit ce passage autrefois impraticable aux armées étrangères. De ce fond, l'œil s'élève, effrayé, vers les cimes formidables des montagnes, et l'homme se dit : « Comment, avec ma voiture, arriver là-haut ? » et, quand il y est, voici d'autres hauteurs qui semblent superposées les unes aux autres et jetées au-dessus des espaces de l'air. Après avoir traversé ces crêtes escarpées, ces flancs brisés, ces grandes forêts, ce sont d'autres crêtes, d'autres flancs plus escarpés, plus ardues encore, qui se lèvent menaçants et se montrent, hérissant leurs dents, leurs cornes et leurs glaces éternelles, au milieu des nuages dont ils sont toujours enveloppés.

Néanmoins ces hauteurs sont, pour la plupart, couronnées d'énormes hêtres et de pins que les montagnards vont couper,

qu'ils font rouler sur les flancs de la montagne et qui, retombant dans les torrents, viennent se réunir dans le lac Majeur. Parfois il arrive que ces troncs se heurtent et s'arrêtent à un roc, et alors ces hardis montagnards se suspendent à une longue corde, vont débarrasser ces troncs d'arbres et se balancent ainsi dans les airs, comme les aigles et les vautours, au grand effroi des voyageurs qui les aperçoivent.

Au milieu de ces monts escarpés se dresse, avec ses énormes glaciers, le mont Rosa, qui de ses hauteurs jette ses racines dans les abîmes des vallées du Simplon. Bartolo regardait autour de lui, comme un homme qui se croit, en rêvant, enseveli dans les gouffres d'un océan sans fond ; et, en levant les yeux, il voyait au-dessus de sa tête les monts surplomber sur lui, comme prêts à l'écraser. Alisa se tenait toute resserrée dans sa pelisse de zibeline, et, aux bords des glaciers qui par intervalles faisaient retentir les gorges profondes et le creux des vallons, elle tressaillait d'épouvante. Arrivée à la dernière ouverture que Napoléon fit pratiquer entre deux gouffres, elle fut ravie d'une vue magnifique ; elle voulut contempler, du premier pont, l'abîme où se précipite un torrent dont l'écume apparaît autour des rochers, mais ne produit pas le moindre bruit à l'oreille du spectateur. Un peu au-dessus du pont, dans la galerie, à l'endroit où un soupirail laisse passer le jour, on lit, gravée en grands caractères, cette inscription : « Napoléon, empereur, l'a ouverte avec le trésor de l'Italie, l'an MDCCCV. »

Dans les gorges de Gunz, extrême frontière de la Suisse, ils s'arrêtèrent pour admirer la cascade d'Alpirubach, qui déborde de ses rives écroulées, et dont le bassin se colore des teintes obscures des mélèzes et des ifs croissants sur ses bords et réfléchis dans ses eaux : le soleil y produit des prismes charmants : à l'endroit où l'eau tombe dans les gouffres, les vagues se relèvent bruyantes et frémissantes ; un vent, violent en chasse au loin de gros flocons d'écume.

En traversant ces montagnes de neige, il fallut souvent dételer la voiture et la porter par parties sur des traîneaux. C'est ainsi qu'ils montèrent au sommet, là où s'arrête toute végétation, où ne croissent même pas les arbres les plus capables de résister aux froids les plus rigoureux et aux plus forts aquilons. D'un côté, on voit briller les cristaux du glacier de Roospod, et, de l'autre, scintillent les crevasses azurées de celui de Balmen Glycer, entouré de ces nuages gris et plombés qui enveloppent leurs crêtes noires. Autour règnent la solitude, le silence, des amas de montagnes de neige superposées, et, au-dessous, des abîmes, des cataractes, des torrents furieux qu'on entend gronder de loin au milieu des nuées qui remontent à la surface.

À l'hospice qui s'élève du milieu des neiges et apparaît comme un phare de salut aux voyageurs engourdis par le froid, Bartolo fit une halte. Alisa, relevée de son traîneau, à demi roidie, fut portée près des étuves ; elle prit du thé chaud, un peu de rhum, et se sentit ranimée. On se remit en route, et une perspective de riantes vallées se déroula aux regards de nos voyageurs le long des rives du Rhône jusqu'à la ville de Brigg. Pendant qu'ils descendaient rapidement les flancs des Alpes, tout à coup une masse de neige se détache, et, poussée par son propre poids, va se grossissant des neiges inférieures ; plus elle s'avance, plus son cercle s'agrandit ; elle saute, bondit, se précipite en tourbillonnant avec un vent impétueux ; elle brise, rompt, fracasse les troncs d'arbres sur son passage, avec un bruit qui ébranle les montagnes voisines.

Les postillons, accoutumés à ces accidents, se jetèrent sous la vaste galerie qui côtoie l'immense flanc des Alpes ; et là, ils attendirent que la masse eût bondi au-dessus et se fût précipitée dans les abîmes. Puis ils débouchèrent à l'autre issue, entrèrent dans la seconde galerie, et, descendant à grands pas, arrivèrent à la maison de poste de Berixal, aux deux tiers de la descente. La frayeur de l'avalanche, le froid, la fatigue de la course, l'horreur de ces tourbillons et l'impétuosité des vents, avaient exténué la

pauvre Alisa ; elle put reprendre ses forces près du feu de l'auberge. Une jeune fille aux cheveux blonds, honnête et gracieuse, aux yeux vifs, au visage ouvert et riant, portant une robe verte à bandes vermeilles, costume des montagnardes, se mit à côté d'elle et commença à l'encourager, partie par signes, partie en lui adressant quelques mots de français. Elle lui prit les mains et les frotta dans les siennes, puis elle alla au fourneau, où était un grand vase de lait bouillant, elle en versa une bonne tasse, y mit beaucoup de sucre, la lui présenta, et, pendant qu'elle buvait, elle dit à sa sœur en allemand :

« Voyez quel beau visage d'ange ! Pauvre jeune fille ! lui faire traverser les montagnes par ces froids rigoureux ! »

Et puis elle lui ajusta ses cheveux avec une grâce et une expression d'affection touchante.

Bartolo en fut attendri, et Alisa, ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance, ôta de son cou une petite croix d'or, et la présenta à l'aimable fille de la montagne, en lui disant en français :

« Elle a été bénite par le pape, tu dois la porter sur la poitrine par amour pour lui. »

Cette bonne fille poussa un cri de joie, baisa pieusement la croix, serra la main d'Alisa, courut à sa mère, puis à son père, le maître de poste, appela ses frères, et leur montra son bijou ; elle le leur fit baiser à tous en disant :

« Il y a une indulgence, savez-vous ? Elle a été bénite par le pape. » Et elle rayonnait de joie.

Après avoir descendu le reste de la montagne, ils prirent un hôtel, où ils se reposèrent tout le lendemain. Ensuite, ils côtoyèrent la vallée du Rhône, passèrent à Sion, puis à Martigny et à Saint-Maurice, qui porte le nom du chef de cette légion de martyrs thébains, qui préférèrent perdre la vie plutôt que la foi au Christ. Après avoir passé la frontière du canton catholique du Valais, ils entrèrent, en traversant le Rhône, dans le canton

protestant de Vaud ; et, longeant le bout du lac par Aigle et Villeneuve, ils s'arrêtèrent enfin à la charmante villa de Vevey, où ils étaient résolus de séjourner pour se remettre de la fatigue de leur course à travers la montagne.

XVIII. – LE PRÉCIPICE.

Au milieu des plus hauts et des plus horribles escarpements des âpres montagnes d'Unterwalden, bondissait de rocher en rocher, courbé, agile, rapide, et comme replié sur lui-même, un chasseur intrépide. Son fusil était suspendu à la bandoulière ; il portait, attaché au menton, un bonnet de martre avec une gorgerette en cuir, son cornet de poudre au côté, un poignard à la ceinture. Il avait aperçu une bande de chamois descendant la pointe d'un roc très élevé, vis-à-vis du rocher hérissé où il était monté. Désireux d'en tuer quelques-uns, il descendait le rocher, s'accrochant aux racines, aux saillies, aux touffes de verveines qui sortent des crevasses de la pierre.

Parvenu, tout couvert de sueur et haletant, sur la dernière pointe du rocher, là, comme un faucon, jetant ses regards alentour pour découvrir sa proie, il voit la troupe de chamois dont une partie broutait le feuillage des frênes au bord des torrents, tandis que les autres grimpaient de saillie en saillie, et, comme des éclaireurs, le museau sur les pattes de devant, le dos en arc, les deux cornes droites, l'œil aux aguets, restaient immobiles sur la pointe d'un rocher.

Le chasseur prend son fusil, monte le chien, appuie la crosse à l'épaule, dirige son coup, mire et lâche la détente ; la bête est atteinte au côté, et il la voit rouler dans un vallon qui s'ouvrait

sous ces roches escarpées. Mais quelle ne fut pas son épouvante, quand, abaissant son regard pour aller saisir sa proie, il se vit comme un aiglon suspendu en l'air ; le rocher était si fort ébranlé, qu'il descendait en débris dans les abîmes. Il n'avait pas remarqué les fissures, dans son empressement à saisir sa proie.

Il ne voyait nul appui pour remonter : tout autour de lui un rocher nu, sans saillie, et çà et là quelques troncs, quelques broussailles qui n'auraient pu le soutenir. Cependant, en bas mugissait la rivière, qui, se précipitant des glaciers, venait par bonds s'engouffrer dans le lac de Waldstetten. À cette vue, le jeune chasseur sentit un frisson glacial lui parcourir tous les membres : pâle, abattu, les genoux affaiblis et chancelants, il regardait le rocher d'un œil effaré, et n'osait lever les yeux vers le ciel, au milieu duquel il se trouvait jeté sans soutien ; il craignait plus encore de regarder en bas le gouffre, dont la pensée seule lui faisait horreur.

Dans un si cruel danger, il se recommanda à Dieu ; puis il ôta ses escarpins, et, les liant l'un à l'autre, il se les mit autour du cou. Il s'assit sur la crête du roc, posa le pied sur une touffe de houx, et se laissa descendre doucement ; plus bas était une petite saillie, où il mit l'autre pied et put s'arrêter. De cette position, avec la crosse de son fusil il parvint à disposer une place dans la mousse pour descendre encore un peu, et ainsi, de creux en creux, de saillie en saillie, de touffes d'herbes à d'autres plantes de verveine, il arriva aux deux tiers du torrent. Une abondante sueur décollait de ses cheveux, ruisselait sur sa figure et tout son corps ; son haleine était entrecoupée, et de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine ; par intervalles, saisi de frayeur, ses cheveux se hérissaient, un frisson agitait tous ses membres.

Enfin, il atteignit un gros charme dont les racines s'enfonçaient dans les crevasses de la roche, et dont le tronc horizontal se relevait verticalement avec ses rameaux ; il s'y assit et respira un moment. Mais les eaux qui s'écoulaient par les veines de la pierre,

et les neiges de l'hiver qui s'étaient fondues, l'avaient détaché et à moitié déraciné ; il n'en fallait pas autant que le nouveau poids qu'il portait pour le faire tomber. Le malheureux jeune homme s'attacha de ses deux bras au tronc ; son effroi fut si subit et si cruel, qu'il n'eut pas même la force de crier : « Mon Dieu ! » Son regard s'abaissa sur le gouffre ; il ferma les yeux, perdit connaissance, et il ne sentit pas le bloc de pierre s'écrouler avec l'arbre et s'engloutir dans le torrent.

Le bloc, en se détachant, heurta une saillie ; par le choc, il se brisa en deux, et, fracassant tout ce qu'il rencontrait, tomba dans l'eau avec un bruit épouvantable, et fut suivi de l'arbre. Le torrent s'ouvrit, recula, se couvrit d'écume, et mugit si fortement, que les rochers des vallons voisins en retentirent. Les aigles et les vautours, qui couvaient dans les crevasses des rochers, épouvantés à ce bruit, s'envolèrent, battant des ailes et poussant des cris de terreur, au haut du ciel, tournoyant au-dessus de l'abîme et n'osant s'y reposer ; les loups hurlèrent, les ours s'enfuirent dans leurs tanières, les cerfs et les chèvres coururent se cacher dans les forêts ; mais l'arbre et le chasseur, plongés au fond, étaient entraînés par les vagues furieuses.

Ce jeune homme malheureux, c'était Aser. Depuis un mois, il avait renoncé aux guerres désespérées de la Hongrie, et, pour avoir un peu de repos, il s'était retiré d'abord à Lucerne, puis à Schwyz et dans les villages montagneux d'Unterwalden. Parti de Pulkowa, où le peuple était attaché à l'empereur, il était allé dans le pays des Magyars pour s'assurer des intentions qui avaient animé les magnats, ou chefs et barons de la nation magyare et hongroise, à déclarer cette guerre si menaçante à l'empire. Il reconnut ou il crut reconnaître que leurs motifs différaient essentiellement du but démocratique des sociétés secrètes de toute l'Europe. Les barons hongrois, bien loin de viser, par leurs efforts, à la liberté et à l'égalité selon la devise des démocrates, ne guerroyaient que pour réclamer la prorogation de l'antique

noblesse du royaume, qui avait juridiction et droit de seigneurie sur les vassaux des comtés.

Mazzini, qui détestait l'Autriche comme l'auxiliaire perpétuelle de la stabilité des principes d'ordre et le bouclier des autorités légitimes contre les rébellions des peuples, avait excité, par mille moyens, l'orgueil des barons hongrois à secouer le joug de l'empire. Mais Mazzini, qui ne cherchait qu'à diviser les forces de l'Autriche, occupée à dompter les soulèvements de l'Italie, manqua de prévision dans ses calculs. Il n'avait pas compté sur les capacités des généraux autrichiens, sur la valeur de leurs armées, sur la rapidité de leurs mouvements, sur l'inaptitude et l'impéritie des rebelles italiens, qui furent dissipés avant l'insurrection de la Hongrie et les secours apportés à la révolte par la Transylvanie et la Slavonie. De plus, il ne connaissait pas le caractère des barons hongrois et transylvains, en pleine contradiction avec les vues républicaines.

Mazzini croyait peut-être que la Hongrie était peuplée exclusivement par les Hongrois, et que ces peuples voulaient des administrations libres, des lois particulières faites chez eux, sans influence de rois étrangers comme de leurs magnats ; Mazzini se trompait étrangement. La Hongrie se compose de barons et d'une faible partie de la nation hune et magyare ; tout le reste est adventice et étranger. L'excédent de la population y a été attiré par la fertilité du sol, le grand nombre des fleuves, la richesse et la magnificence des magnats, le commerce des villes au dedans et à l'extérieur du royaume. Ainsi la Hongrie est pleine de Serbes, de Suèves, de Dalmates, de Slavons, de Valaques, de Bohémiens, de Transylvains, de Bosniens, de Croates, de Grecs, de Russes, d'Allemands, qui font un mélange de sang, de langues, d'habits, de coutumes fort distinctes, avec cette multiplicité de pensées et de volontés qui tiennent au caractère et aux intérêts des races diverses.

Voilà pourquoi la guerre de Hongrie ne fut excitée que par les

magnats, qui n'avaient pas l'intention de rompre le joug de l'empire pour la conquête d'une liberté qu'ils ne voulaient pas et que cet amas de peuples ne désirait point. Ils cherchaient seulement à faire retomber sur le peuple une servitude dont l'empereur l'avait affranchi en le soustrayant au vasselage des barons et en les protégeant du bouclier de la loi. Le *Don Pirlone* se trompait donc grossièrement, quand il fit paraître son *Revers de la médaille*, où il peint un Hongrois massacrant l'empereur et le foulant sous son pied droit, en disant : « Gloire au peuple et mort aux tyrans ! » Les peuples hongrois, s'ils avaient vaincu l'empereur, seraient redevenus les vassaux des grands feudataires du royaume, qui auraient recouvré leur ancienne domination absolue sur les vilains et les populations des villes ; vaincus par l'empereur, ils jouissent de la liberté dont la victoire les aurait déshérités.

Aser reconnut les intentions des barons, et il leur en sut mauvais gré ; il voyait la liberté sous un tout autre aspect. Il comprit que Mazzini n'arriverait qu'à inquiéter l'empire, et les magnats à replonger les peuples dans l'esclavage. Il en était vivement irrité ; dans les guerres de l'Italie, il ne voyait qu'une effervescence qui serait bientôt maîtrisée, et, quand même elle eût été couronnée de succès, la liberté dégénérerait bientôt en tyrannie des démagogues ; les guerres de Hongrie différaient dans leurs causes, leurs effets seraient les mêmes. Il y avait cependant cette différence que les Hongrois, en retombant sous le joug des barons, ne reviendraient qu'à leurs anciens maîtres, qui les auraient reçus comme un héritage de leurs ancêtres, qui auraient reconstitué le gouvernement patriarcal, tandis que les Italiens, tombant sous les griffes des démagogues, auraient été écorchés par ces tyrans, sortis de la fange et du sang, et qui ne renversaient leurs princes que pour s'arroger leur autorité.

Aser, en visitant les châteaux des magnats magyars et hongrois, ne fit qu'affermir ses convictions. Les barons, du reste,

ne dissimulaient pas leurs plans, ils ne les voilaient pas avec mystère, ils ne les enveloppaient pas de paroles et de démarches hypocrites ; ils disaient clair et net qu'ils voulaient rétablir les droits de leurs pères sur les familles de paysans. Dans les castels, on entourait d'honneur et de respect les portraits des ancêtres et les drapeaux remportés sur les Ottomans dans les combats ; partout, aux portes, aux portiques et dans les salles, étaient suspendus des armures antiques, des casques, des hallebardes et les terribles *pallasces* ou épées nationales. Partout étaient peintes les armes et les devises de la famille, avec les mots célèbres et les hauts faits des combattants, et çà et là, sur les parois, on voyait les prix des vainqueurs aux tournois, des cornets, des cimiers, des boucliers, des hauberts, des cottes de mailles, bien fourbis, bien luisants, entretenus avec un soin qui prouvait combien en était fier le seigneur du château. Toutes ces choses auraient jeté la fièvre quarte double dans les veines de la jeune Italie, si quelque mazzinien eût passé par là.

Tous les serviteurs portent les couleurs du baron ; à la première limite du château se présente le tourier, la hallebarde sur l'épaule et à la ceinture la grande poche peinte ou brodée aux armes de la baronnie. Il y a quelques hommes chargés de lever le pont vers le soir, car le fossé est toujours plein d'eau ; d'autres, au lever du soleil, saluent d'un coup de couleuvrine ou de bombe l'étendard qui se déploie au haut de la tour ou les quatre bannières qui flottent sur les quatre tourelles du château. À table, les valets découpent les viandes, versent les vins et les présentent avec autant de marques de respect que pour les rois ; leurs livrées, ornées d'or, de boutonnières, de cordonnets entrelacés, de manteaux retombant de leurs épaules ou de leurs poitrines, prouvent la grandeur et le faste féodal des barons. Les appartements sont d'une richesse admirable ; on y foule les tapis de la Perse et les peaux du Tibet ; ou s'y assied sur des ottomanes de velours brodé, brillantes d'or et d'argent. Les ébènes, les

ivoires, les bois étrangers et rares, composent leurs meubles somptueux, sortis des grandes fabriques de Vienne et de Paris. Les vases du Japon et de la Chine se heurtent avec les porcelaines de Sèvres et de Dresde, contenant les plus délicieux parfums de Damas et d'Alep.

Au milieu de la pompe éblouissante des magnats, Aser voyait les conspirateurs de la jeune Europe rêver en Hongrie la république et le communisme, et la hauteur des barons, l'obséquiosité des colons, n'étaient pas pour eux un signe évident de leur erreur. Les vilains ne s'approchent du seigneur que les mains croisées sur la poitrine, la tête profondément inclinée, n'ouvrant les lèvres que pour prononcer l'invariable *oui*. Le baron impose les tailles, dispose des travaux, des charrois, des factions ; il détermine les limites des chasses réservées, des pêches, des forêts privilégiées pour le château ; il assigne le prix de la chasse aux oiseaux dans les parcs, dans les prés, dans les bois ; le prix pour les rondes, le luxe pour les écuries, les chevaux pour le manège, et ainsi de même pour les bergers, les laboureurs, les bouviers. Personne n'ose y trouver à redire.

Le vif et léger Tyrolien qui a décrit, dans le *Journal des Débats*, les campements de la guerre de Hongrie en 1848 et 1849, nous donne des preuves de la douce liberté dont jouissent en particulier les colons de Polocsaï. Au milieu de l'automne, Polocsaï fait convoquer au château les garçons et les filles à marier ; il les fait mettre en rang dans une salle les uns vis-à-vis des autres. Vêtu d'habits somptueux, couverts d'or et enrichis de boutonnières où brillent des diamants, portant des bottes à éperons d'or et les grands rubans de ses chevaliers en bandoulière, il descend dans la salle, fait gravement la revue ; puis, s'approchant du premier jeune homme : « Andras (André), Mariksa (Marie) est faite pour toi, ce sera ta femme. Et toi, Janks (Jean), tu es aussi beau et aussi bien fait de ta personne que Hanska (Anne) est accorte et vive, tu l'épouserás, c'est le mieux pour toi. »

Et ainsi, les regardant et les comparant, pendant que ces pauvres filles sentent leurs cœurs palpiter et recommandent à Dieu d'accorder le sort avec leurs désirs, le seigneur règle les unions comme il lui plaît et accompagne souvent son choix d'éloges aux deux parties. Les filles baissent les yeux, rougissent, se cachent la tête sur la poitrine, sans pouvoir s'empêcher pourtant de jeter un regard à la dérobee sur l'époux que leur maître leur a assigné. Si parfois quelque bon Polski (Paul) dit un peu franchement à son seigneur que Irska (Irène) ne lui plaît pas et qu'il désire la main d'Ylya (Hélène), le magnat se frotte la moustache, fait sonner ses éperons, ordonne au tourier de régaler Polski de vingt-cinq coups de nerf de bœuf, et puis il lui accorde Ylya, qui doit lui être bien plus chère avec ce supplément à la dot.

Or le comte de Polocsaï, avec ces idées démocratiques, fut des premiers à pousser les Magyars et les Hongrois à la guerre de l'indépendance contre l'empereur ; c'est de ces comtes et de ces barons républicains que la Hongrie est remplie ; et nos bons Italiens démocrates souriaient de bonheur en voyant d'avance la république baigner son beau visage dans la Save, le Danube, l'Unna et la Moldau, aussi triomphante, aussi radieuse que dans les ondes limpides et douces de l'Olio, du Pô, de l'Arno, du Tibre et du Sehetto !

Néanmoins, si la Hongrie combattait en apparence pour la liberté, mais en réalité pour la féodalité, le feu n'était pas le même à Vienne. Aser, ayant vu les préparatifs en Hongrie, voulut voir de près si les libertés greffées sur le grand arbre de l'empire avaient une saveur moins amère et moins âpre que celles de l'Italie. Il arriva à Vienne avant que les Slavons de Jelacic eussent campé sous ses murs. Il vit les professeurs d'esthétique répandre dans les cœurs des jeunes poètes de l'Université de Vienne non pas l'ardeur martiale, mais y enflammer des charbons ardents de colère, de rage, de fureur bestiale et diabolique, qui les mettaient hors d'eux-mêmes.

Après le cruel assaut livré au palais du gouverneur et l'assassinat du comte de la Tour, ils se jetèrent dans les rues de Vienne, comme un torrent de feu qui consume et dévore tout ce qu'il rencontre et répand la fumée et la tempête au loin. Vienne était devenue comme le cratère d'un volcan qui vomit le feu, la fumée, les pierres calcinées, et répand aux alentours la lave brûlante et dévastatrice. Les académies de la grande *Cour* avaient institué une nouvelle magistrature, qui s'appelait gouvernement démocratique de Vienne et avait à sa tête les docteurs Tausenau, Chaisès, Frank, Schütte, Messenhauser, Jelinek et Eckart, hommes diserts, loquaces, astucieux, spirituels, et en même temps turbulents, hardis, violents, sans humanité, sans foi, sans loi, sans Dieu.

Ils étaient entourés d'une foule pressée de poètes, de romanciers, de comédiens, d'auteurs tragiques et dramatiques, avec tout l'arsenal romantique dont étaient remplies les cervelles de la haute littérature allemande. Les combats métaphysiques, où au milieu de droits indifférents, luttent des opinions ardentes, sont des combats sauvages et féroces d'hommes devenus démons. Les hommes qui joignent aux forces corporelles la puissance de l'esprit s'élèvent dans l'orgueil, respirent le dédain, la haine et la fureur contre l'adversaire qui combat leurs idées.

Ces flots tumultueux de jeunes gens bouillonnaient et se réunissaient dans l'hôtel Zur-Ente, transformé en palais démocratique du haut gouvernement. Sur tous les escaliers on voyait des fusils, des balles amoncelées sur les paliers, des tirailleurs de l'académie épuisés, brisés de fatigue, couchés ou assis le menton sur les genoux, pâles, livides, noircis, salis de sang, de poudre et de sueur. Dans les cours, on allait, on venait, on s'agitait, on frémissait ; c'était un vacarme complet de bavards et de gracques pérorant comme des possédés : projets, ruses, stratagèmes, trahisons, perfidies, désespoir.

Aser était partout, il voyait tout et tout l'indignait. De ce bruit

de révoltes et de colères il conclut que la révolution de Vienne se détruirait en partie d'elle-même d'abord, en partie par la force tranquille et bien ordonnée de l'armée impériale. Il disait que la guerre de l'Italie n'était qu'un feu cependant à côté de ces mouvements de Vienne ; mais, animés par le même esprit de confusion et d'horreur, ils ne pouvaient amener que les massacres, la destruction, comme un incendie qui, après sa fureur, ne laisse que des tisons enflammés et des murailles noircies et chancelantes. Le caractère de cette jeunesse, à son avis, n'était qu'un mélange d'ambition et d'honnêteté, de méchanceté et d'exaltation, de friponnerie et de courage, de brigandage et de débonnairerie, d'ingénuité et de fureur insensée et bestiale.

Pendant qu'Aser roulait dans son esprit ces considérations et plaignait cette jeunesse entraînée par une fièvre funeste, contractée au souffle empoisonné des sociétés secrètes, il apprit que l'armistice était rompu et qu'on avait insulté l'étendard blanc flottant sur les murs de Vienne et dans le camp impérial, et que les jeunes académiques avaient assailli à l'improviste les premiers bataillons de Jelacic. Le dédain et la honte s'emparèrent de cette âme noble ; il maudit la félonie des conspirateurs qui jetaient ainsi la pierre, en se cachant la main sous le manteau de la perfidie.

Une rumeur sourde retentit, et bientôt ressembla au bruit d'une horrible tempête. Il entendit ouvrir des fenêtres, des portes, et en même temps des cris confus ; il regarda et vit une grande foule s'avancer, portant sur un chariot un jeune tirailleur de l'académie. Un des conspirateurs, le voyant tomber mort sous le coup d'une balle qui l'avait atteint à la poitrine, le tira à l'écart, lui mutila les mains, les pieds, les oreilles et le nez, et, ouvrant sa tunique, le perça de plusieurs coups à la poitrine, lui barbouilla les cheveux de poussière et de sang, commençant à crier : « Jeunes Viennois, héros de la patrie, venez, accourez, voyez le carnage qu'ont exercé les *Seressi* croates de l'inique Jelacic sur notre frère, martyr de la liberté de Vienne. » Grand nombre de jeunes

tirailleurs accoururent ; placèrent le cadavre sur un brancard militaire, mirent les mains et les pieds coupés à côté, et, ainsi mutilé et sanglant, précédé d'un drapeau noir et d'un tambour couvert d'un crêpe, ils le portèrent sur leurs épaules dans les rues les plus populeuses de Vienne.

Il fallait voir cette masse de peuple s'agiter autour du brancard, et, à ce spectacle d'horreur, gémir, crier, s'emporter et plaindre la malheureuse victime ! Hommes, femmes, enfants, maudissaient les impériaux, regardaient le ciel en grinçant des dents et en serrant les poings ; et les jeunes filles elles-mêmes traversaient la foule, se jetant, les cheveux en désordre, près du brancard, baisant la bannière noire, couvrant le cadavre de fleurs, et criant : « Mort au tyran ! » C'était une scène affreuse. La fureur allait croissant ; on courait aux armes, on se précipitait contre les soldats assiégeants ; après un combat acharné et des pertes assez considérables de part et d'autre, les soldats, traversant des fleuves de sang et des monceaux de ruines, parcoururent la ville en vainqueurs, au milieu des cadavres et des incendies allumés par le feu du combat. Aser ne put soutenir plus longtemps ce spectacle, et il partit avec la conviction que l'œuvre des sociétés secrètes est l'œuvre du mauvais esprit, ennemi de la paix du monde et ardent à tout détruire de son souffle mortel.

Il alla à Presbourg, à Raab, à Pesth, à Moor ; il vit ces cités très fortes, non contentes de la restauration de leurs murs et de leurs bastions, mettre tous leurs soins à rendre plus difficiles encore les accès et les surprises à l'ennemi. Les forts, les fossés, les secours, les défenses, furent multipliés ; on barrait les passages, on encombrait les voies de toute espèce de masses et de blocs, de poutres, de planches, de tables et de vieux murs. Malgré tout cela, à l'approche de l'armée impériale, Kossuth ne fit pas la moindre opposition à son entrée ; il lui abandonna sans hésitation aucune des villes si bien fortifiées, et se jeta dans la campagne, les laissant en proie à l'ennemi.

Aser vit le secret de son jeu : les bourgeois de Presbourg, de Pesth et des autres villes n'étaient pas pour la guerre ; Kossuth craignait que ces hommes de trafic, de métier, de travail et d'industries pacifiques, de vie facile, de conditions aisées, ne tempérassent l'ardeur de la milice. Dans la campagne, avec sa nombreuse cavalerie, avec les Tschikes ou pasteurs armés, avec les Honveds ou corps francs, il pouvait tenir tête à l'armée impériale, et son plan réussit à merveille. Ce fut une terrible rencontre que celle de Schwechat. Le général Moga, avec vingt mille guerriers, la plupart magyars à cheval, chargea contre les Szeklers, les Lickans, les Raíses, les Ottokans de Jelacic, et, au premier choc, il les assomma, les refoula et les mit en déroute. Les cavaliers italiens de Kress revinrent à la charge trois fois, et trois fois ils furent rudement repoussés ; mais les cuirassiers d'Auesperberg, armés de noires cuirasses de fer, enveloppés de cuirs, couverts de casques d'acier aux longues crinières, se jetèrent avec une telle impétuosité sur les rangs des Hongrois, qu'au premier choc ils leur imprimèrent une violente secousse, puis les rompirent et les dispersèrent.

Ces murailles étincelantes d'acier, mises en mouvement par des chevaux solides et vigoureux, faisant ondoyer au vent des milliers de crinières, se jetant sur les Hongrois, se heurtèrent avec un bruit semblable aux craquements de la foudre. Les armes, les épées, se croisent ; les chocs multipliés sur tous les points, les efforts des hommes et des chevaux, se mêlent aux grondements sourds de la terre, qui gémit sous leur poids. Les chevaux hennissent, écument, se heurtent, s'embarrassent, vomissent le feu des narines et lancent, en frémissant, des flots d'écume sur les cavaliers ennemis. On aurait cru revoir les combats du moyen âge : les rangs des Magyars, dérottés, se précipitent dans la plaine, se renouent en escadrons, en groupes, et reviennent pour combattre deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, tournoyant les uns autour des autres, jusqu'à ce qu'ils soient désarçonnés.

Finalement, les Hongrois durent céder la place et se retirer ; ce fut l'une des premières batailles où les révoltés osèrent se mesurer contre l'empereur.

L'hiver commençait, rigoureux et menaçant ; la neige tombait en grande abondance, et, le dégel survenu, les campagnes de la Hongrie étaient toutes couvertes de glace. Néanmoins cette guerre acharnée continuait comme dans les mois de la plus douce saison ; on campait, on bivaquait au milieu des glaces et des neiges, et souvent les sentinelles tombaient engourdis par le froid, qui leur glaçait le sang dans les veines. Chaque jour il y avait des escarmouches, des luttes partielles au milieu des glaces. Les chevaux, sans crampons, s'abattaient fréquemment sous leurs cavaliers, qui, dans leur chute, se brisaient les membres engourdis ; l'ennemi, survenant, ne pouvait souvent, à cause du froid, manier son épée ou lâcher le chien de son fusil ou de son pistolet. Plus d'une fois il arriva que l'ennemi criait aux soldats tombés dans une embuscade : « Rendez-vous prisonniers ! » et, malgré tous ses efforts, le vainqueur ne pouvait serrer le poing pour saisir les captifs ; d'autres se faisaient prendre par l'ennemi pour être conduits aux feux du camp, tant le froid les avait fait souffrir.

Aser, qui, dans les guerres de l'Italie, avait pu se convaincre de l'esprit qui anime les sociétés secrètes, qui avait confirmé son jugement dans le mouvement de Vienne, reconnut que la guerre de Hongrie, malgré les allures chevaleresques des barons, grâce à la réunion de Bem à Kossuth, était une guerre impie et inhumaine. Les Transylvains, poussés par les divisions de partis, se massacraient les uns les autres, les pères s'armaient contre les fils, les frères contre les frères, les amis contre les amis ; pièges, stratagèmes, cruautés, fureurs et trahisons effroyables ³⁴ ! La guerre de la Hongrie eut aussi ses braves et ses lâches ; les légions de Kossuth étaient composées de valeureux soldats et de l'écume du royaume ; il avait brisé les chaînes des condamnés de galères,

des forçats, des voleurs et des assassins. Ces misérables, toujours prêts à tuer, rapaces dans les butins, féroces dans leur vengeance, étaient terribles et ne faisaient jamais quartier à l'ennemi, au mépris du droit des gens et des lois de la loyauté qui règlent les combats.

Ces indignités exaspéraient le cœur d'Aser, et il se maudissait lui-même d'avoir prêté son concours à ces perfides agitations de l'Europe. En ajoutant foi aux sociétés secrètes, il était animé par la pensée sincère de régénérer les peuples par une liberté franche, noble et régulière. Mais il voyait qu'au lieu de la liberté les peuples n'y gagnaient que la guerre, la haine, la pauvreté, le tumulte, le désespoir, la ruine de toute bonne institution religieuse et civile. Aser, à ces excès joignait le remords de tant de massacres inutiles, de tant de sang versé pour la liberté, sang qui fumait encore sur les champs de l'Italie, de la Prusse, de l'Autriche et de la Hongrie ; sang qui criait vengeance au ciel contre les conspirateurs qui l'avaient fait verser pour satisfaire leur ambition, leur avidité, leur haine contre Dieu et contre tout ce qu'il y a de saint sur la terre. Il déplorait la justice opprimée, la vérité trahie, la vertu bannie, les lois foulées aux pieds, les liens de la civilisation brisés par des fourbes qui profanaient les noms sacrés de justice, de vérité, de religion, de vertu, de lois, d'ordre et de liberté, pour en faire autant d'embûches et de pièges mortels.

Ce sang criait vengeance contre ces lâches, tranquilles dans le nid de leurs conjurations exécrables, engraisés de la substance des peuples et exposant la vie si précieuse et si chère d'une jeunesse imprudente, afin de satisfaire leurs prétentions superbes. Aser entendait les plaintes douloureuses et cruelles des mères, des mères qui protestaient au ciel et à la terre que leurs fils avaient été arrachés de leurs bras par des brigands courant le monde pour le souiller de sang et le couvrir d'ossements humains. Que resterait-il à voler encore à ces impies, si, la foi éteinte, les bonnes mœurs déracinées du cœur de leurs enfants, ils leur enlevaient,

avec la vie, leur honneur et leur âme ?

Aser, à ces pensées, frémissait : il se trouva un jour avec plusieurs commissaires qui l'avaient précédé pendant quelque temps. En traversant une vallée sauvage, il vit une bande de Honveds qui, de leurs mains sanglantes, dévoraient à la hâte du lard avec du pain de seigle dérobé aux campagnards. Leurs chevaux étaient attachés aux rameaux des arbres, et les hommes disaient en grimaçant : « Eh ! quel coup à ces deux Hongrois si fiers ! » Et un autre ajoutait : « Vouloir combattre contre nous ! deux contre tant de gaillards ! *Taremtete* ³⁵ ! Nous leur avons donné du rasoir ; ils n'auront plus besoin de se faire la barbe ; ils ont sur le visage des balafres qui arrêteraient l'opération. »

Un troisième ajoutait : « Laisse les ours manger ces gros Hongrois à la peau couenneuse. Ils trouveront la chair plus tendre à ce jeune cadet aux cheveux blonds, à la mine blanche comme les donzelles de Vienne. Quelles belles petites mains ! Il avait au doigt un anneau que lui aura donné quelque Frailina (demoiselle) sentimentale : voyez, il y a une touffe de cheveux dans le chaton. Fier gars tout de même ! Quand je lui coupai les mains de mon *pallasch*, il devait dire : « Ahi ! » Non, rien ! Maintenant qu'il est là nu, suspendu à un arbre, je suis bien sûr qu'il criera après sa maman. »

C'était le jeune Tyrolien Luigi Bulow, qui, marchant en éclaireur avec quatre usseri du Tyrol, tomba dans une embuscade des Honveds, ces brigands que Kossuth avait arrachés du milieu de leurs bœufs pour les enrôler dans la guerre de l'indépendance ; ils avaient tué les trois usseri qui étaient avec lui, et voulaient savoir de lui où était le capitaine, mais il resta muet. Ils le piquèrent de la pointe de leurs épées ; son sang coulait de toutes parts : il ne dit mot. Alors ils le déshabillèrent, lui coupèrent les mains et le pendirent à un arbre.

Aser, en traversant la forêt, l'aperçut pâle, les yeux fermés, la bouche béante, et il allait s'en approcher pour aviser aux moyens

de le rappeler à la vie, quand il vit déboucher avec impétuosité une grosse troupe de cavaliers seressi, qui, avertis par l'ussero échappé aux féroces Honveds, étaient accourus aussitôt. Ce fut le dernier coup qui fit tomber la balance pour Aser. Une guerre si sauvage et si cruelle le tourmentait d'un remords qu'il avait cherché à étouffer dans les soulèvements de l'Italie, qui s'était réveillé plus vif dans les massacres de Vienne, et qui l'emporta enfin dans ceux de la Hongrie. Il prit dès lors la résolution de rompre avec les sociétés secrètes, la peste, la malédiction et le fléau de Dieu à notre époque ; fléau si cruel et si universel, qu'aucun siècle n'a été plus sévèrement châtié que le nôtre par la justice divine depuis le déluge. Aser voyait bien qu'il lui en coûterait la vie si son secret venait à transpirer ; mais, fort et généreux, il préférerait la mort à une vie semée de crimes, enivrée de sang et souillée du déshonneur. Il fit semblant d'avoir des affaires à Pesth ; de là il passa par l'Autriche, et, de province en province, il vint chez les Grisons.

C'est de là qu'il écrivit à Mimo que, pour prendre un peu de repos, il pensait se retirer quelque temps en Suisse dans les petits cantons, et, au milieu de ces bons montagnards, passer des jours tranquilles après tant de cruelles vicissitudes qui l'avaient épuisé. Il mandait à Mimo de lui répondre à Lucerne ; la lettre lui serait remise à Uri ou à Schwitz, selon l'indication donnée à son correspondant. En finissant, il lui recommandait de ne pas rester à Rome.

Cette lettre fut redire par la mère de Mimo, à Rome, et envoyée à Arona peu de jours après le départ de nos voyageurs de cette ville ; de là, elle alla à Genève, où elle fut reçue chez le banquier de Bartolo. Dans les premiers jours de mai, Aser, se trouvant sur les montagnes d'Unterwalden, occupé à chasser les chèvres sauvages et les chamois, éprouva l'horrible accident dont nous avons parlé, tomba dans le précipice et fut submergé par le torrent.

XIX. – LE PÈRE CORNELIO.

Aser, revenu à lui après l'étourdissement causé par sa chute, ouvrit les yeux, et, se voyant au fond de l'abîme, avança les bras comme pour s'accrocher à quelque objet : il lui sembla toucher comme les deux parois d'un cercueil. Ses yeux, incertains et égarés, regardaient autour de lui, et il se vit dans un grand monument en pierre. Au-dessus de lui, une grande dalle de rocher rouillé et écailleux ; d'un côté, des creux et des pointes saillantes ; de l'autre, une cavité obscure, à travers laquelle il distingua quelques écueils où se réfléchissait un rayon de lumière pâle et douteuse ; par derrière, d'autres masses, des croûtes, des stalactites, et, plus loin, pur soupirail étroit où un rayon de soleil se perdait dans les ambages caverneux d'autres rochers.

De cette mystérieuse ouverture, Aser ramena sa vue dans son sépulcre, et il vit au pied de son cercueil, dans une cavité du rocher, une petite lampe de fer, d'où provenait la pâle lumière à l'aide de laquelle il avait pu reconnaître l'étroite sépulture où il se trouvait. Mais ce qui mit le comble à son étonnement, ce fut de voir, assis sur un bloc de pierre, un vieillard vénérable à cheveux blancs dont les longues touffes lui retombaient sur les épaules ; sa longue barbe, éclatante de blancheur comme la neige, descendait sur sa poitrine ; son visage était pâle, mais animé ; son regard, doux et calme, était fixé sur un livre, et ses lèvres se mouvaient sans rompre le silence, pas plus que sa respiration douce, lente et tranquille.

Aser le regardait avec une sorte de stupéfaction : il pensa que c'était le père Abraham, dans le sein duquel il se trouvait recueilli après sa mort, arrivée il ne savait comment. Il ne se rappelait plus le rocher d'où il était tombé, ni l'arbre sur lequel il s'était assis, ni

le fracas au moment de sa chute, ni son immersion dans les flots de l'abîme. Incertain, terrifié, il ne pouvait s'expliquer comment il avait, suspendu à son cou, un long rosaire terminé par un crucifix ; comment il avait la tête bandée et le bras gauche enveloppé de linge. Il se sentait tout le corps meurtri, une vive douleur à la tête, une souffrance aiguë à une jambe écorchée, et comme un feu qui le brûlait à la cuisse jusque dans l'os, en lui causant de cruelles souffrances.

Il poussa un soupir profond et plaintif en essayant de se soulever : il se trouva si brisé et si faible, qu'il lui fut impossible de faire ce mouvement, mais il vit le vénérable vieillard se lever, venir à côté de lui, lui prendre doucement la main et lui dire en allemand :

« Courage, mon fils ; je vois que vos esprits vous sont revenus : il y a quatre heures que vous ne donniez plus signe de vie et que j'attends auprès de vous en priant la Madone d'Einsiedeln de vous ramener à la vie, de vous secourir de sa puissance pour vous rendre la santé.

– Qui êtes-vous, ange de salut ? lui dit Aser d'une voix étouffée et haletante ; qui vous a envoyé ici ? où suis-je ? suis-je vivant ? et, si je vis encore, comment suis-je enseveli comme si j'étais mort ? Si je suis mort, comment puis-je vous voir, vous parler ? comment me parlez-vous de santé et de vie ? Je me sens tout brisé de souffrance, je ne puis remuer un doigt, et je ne me souviens plus comment j'ai été ainsi abattu.

– Oui, mon enfant, vous vivez : le lieu où vous êtes n'est pas un tombeau, c'est une grotte, un nid caché dans le flanc le plus escarpé d'une caverne ténébreuse où l'on arrive par d'obscurs labyrinthes dans les entrailles de la montagne. Au retentissement de votre chute et du rocher s'abîmant dans le torrent, je courus hors de la caverne, pour voir si quelque malheur n'était pas arrivé à un berger ou à un classeur de la montagne. Je vis l'arbre s'abîmer au-dessus du gouffre, l'écume l'entourer, et, parmi les

flots bouillonnants, je distinguai une partie de vos habits. Aussitôt je m'élançai près de ce gouffre, je m'accrochai aux branches du charme, et je vous saisis. Il me fallut beaucoup d'efforts pour vous sauver, car vous vous teniez de toutes vos forces attaché à l'arbre. Quand je vous en eus retiré, je vous relevai les pieds en haut, pour vous faire vomir l'eau dont vous étiez gonflé. Voyant que vous ne donniez pas signe de vie, je vous pris sur mon dos, vous apportai à l'entrée de cette caverne, et j'y attendis votre retour à la vie. Mais, réfléchissant que ce retour se ferait attendre, je vous ai apporté à l'inférieur, et, de rocher en rocher, je vous ai transporté ici, dans ce gîte inconnu à tout autre que moi, où l'on arrive par une sorte d'escalier tortueux et où je vis en solitaire depuis longtemps.

– Je suis donc tombé de cette hauteur, dit Aser, sans me briser et m'écraser complètement ! En sautant d'un rocher sur un autre, où je voulais tirer des chamois, le rocher s'ébranla, je perdis connaissance : je ne me rappelle plus rien, je suis comme un homme qui sort du tombeau.

– Vous avez biens lieu de vous étonner, de bénir Dieu et votre ange gardien de vous avoir prêté l'appui de son bras dans votre chute ; en mesurant de l'œil le lieu d'où vous êtes tombé, j'ai tressailli de frayeur. Et pourtant, hors une contusion à la tête, une écorchure à la jambe et à la cuisse, un bras tout égratigné, vous n'avez nul os rompu ni la moindre luxation ; ce dont vous devez remercier la sainte Madone et lui témoigner votre reconnaissance durant toute votre vie.

– Comment, mon bienfaiteur et mon sauveur, êtes-vous venu habiter dans cette caverne sépulcrale ? »

Le vénérable vieillard lui répondit :

« Mon enfant, je suis prêtre catholique et pasteur d'un village non loin d'ici. À votre accent, j'ai reconnu que vous êtes étranger ; à votre petite médaille et au crucifix que vous portez sur la poitrine, je vois que vous êtes catholique. Sachez donc que je vis dans cette retraite pour fuir la mort et me réserver pour des temps

meilleurs, afin de procurer le bien de mon troupeau fidèle et dévoué. Dans l'injuste guerre que l'impiété des radicaux des grands cantons souleva contre le Sonderbund des cantons primitifs des forêts, je me joignis aux curés de Saarnem et d'Altdorf pour animer les montagnards d'Unterwalden, d'Uri et de Schwyz à défendre, avec la liberté jurée par nos pères au Rütli, la foi catholique, la simplicité de nos mœurs, la vive et sincère piété qui fut toujours l'ornement et la gloire des petits cantons helvétiques de la montagne.

« Vous savez qu'abandonnés de toute la confédération, travaillée et corrompue par l'esprit infernal des sociétés secrètes, délaissés sans protection par les couronnes catholiques, qui, maintenant, regrettent leur indolence funeste pour elles-mêmes, et réduits à notre faiblesse, nous avons vu toute la Suisse s'amasser sur nous pour nous écraser. Dieu, mon fils, a permis, dans les desseins impénétrables de sa sagesse, dans sa providence et sa bonté infinies, que nous fussions vaincus par les impies, nos ennemis et les ennemis de son Christ et de son Église. On veut faire des esclaves de nous, qui, par la valeur de nos ancêtres, avons acheté au prix de notre sang la liberté pour toute la Suisse, laquelle, maintenant, nous enchaîne et nous blesse à la pupille de l'œil, en cherchant à déraciner de nos cœurs la foi en Dieu, le respect pour le vicaire de Jésus-Christ, la dévotion envers les saints, l'amour des vertus chrétiennes, la douce soumission à l'Église.

« Non contents des avanies qu'ils nous ont fait subir, les radicaux ont osé porter une main sacrilège sur les autels ; ils punissent de mort les prêtres du Seigneur qui cherchent à entretenir dans le cœur des fidèles le feu de la religion et de la piété. J'ai eu l'honneur de mériter leur haine, et, par mille moyens, ils ont cherché à me saisir, pour me faire expier cruellement le crime d'avoir animé mes villageois à tout leur céder, hormis la foi de leurs pères. Que n'ont pas imaginé, que

n'ont pas fait mes paroissiens pour me soustraire aux pièges, aux embûches, aux recherches de nos persécuteurs ? Un vieux montagnard, connaissant cette retraite, que n'avaient pas soupçonnée les autres habitants qui s'étaient réfugiés cent fois dans cette vaste et profonde caverne, sans jamais pénétrer jusqu'à cette ouverture, m'y a conduit en sûreté.

« C'est ici, mon fils, que depuis longtemps déjà je passe mes jours, étudiant et priant ; je ne sors que pendant la nuit, pour porter les secours spirituels aux infirmes, les fortifier par l'administration des sacrements et les assister dans les périls de l'agonie. Je bénis les mariages, je baptise les enfants, et souvent, le dimanche, je célèbre en cachette la sainte messe dans quelque chaumière, en présence de plusieurs paroissiens choisis ; je leur donne la communion, et je suis heureux de les voir verser des larmes de bonheur. Chaque nuit une jeune fille, un ange, pleine de confiance en Dieu, sans craindre les ténèbres, les précipices, le frémissement des torrents, les hurlements des loups, vient secrètement m'apporter les provisions pour le lendemain ; mes paroissiens ne savent point mettre de bornes à leur générosité pour adoucir les rigueurs de ma solitude. » En disant ces mots, le bon prêtre s'approcha d'une cachette et en tira une petite bouteille de vieux vin du Rhin ; il en présenta un verre à Aser et lui dit :

« Restaurez-vous un peu, cela vous rendra des forces. »

Aser regardait son sauveur ; il lui serra la main, et, versant des larmes d'attendrissement, il lui dit : « Je boirai à votre bonheur ! » Mais, ne pouvant lever son bras, à cause de l'enflure dont il souffrait, le bon prêtre lui mit une main sous la tête, le souleva un peu, et lui présenta à boire avec une douceur paternelle qui émut vivement le jeune juif. Quand il eut bu, le solitaire lui dit :

« Ne croyez pas que je veuille vous tenir enseveli dans cette retraite ; vous avez besoin d'une longue suite de soins intelligents. Quand il fera nuit, Annetta viendra avec ses provisions, et je vous

porterai au chalet, où sa mère vous soignera comme son enfant ; en attendant, reposez-vous un peu. »

Et le prêtre se mit au pied de sa couche, à portée de la lampe, pour achever la récitation des Matines.

Trois heures ne s'étaient pas écoulées qu'Aser, sortant d'un sommeil léger, entendit un peu de bruit ; il regarda par l'ouverture où il avait vu un rayon de soleil scintiller et se réfléchir sur les rochers ; il aperçut des rayons de lumière qui se perdaient, reparaissaient et disparaissaient tour à tour. Il entendit un coup de sifflet, et bientôt après il vit entrer dans la grotte une jeune fille portant à la main une lanterne allumée, et, sur la tête, un petit panier couvert d'une nappe ; elle le déposa sur une espèce de table formée naturellement par une saillie du rocher. Elle se mit à genoux devant le vénérable prêtre, et lui demanda la bénédiction. L'homme de Dieu, la regardant avec bonté, dit : « Que le Seigneur vous bénisse, mon enfant, et vous récompense de votre œuvre de miséricorde ! » Annetta lui prit la main et la lui baisa avec affection, en lui disant :

« Père, permettez-moi de vous dire, de la part de mon *nonno*, que demain c'est le quatrième anniversaire de la mort de mon père, qui tomba blessé dans la bataille de Lucerne, au pont d'Emmen. Il souffrit tant ! il mourut dans mes bras, et je lui ai fermé les yeux avec ma mère. Pauvre père ! (elle versa quelques larmes). Voilà pourquoi *nonno* désire que cette nuit vous disiez la messe dans notre chalet. Tout est prêt ; je suis la sacristine, comme vous savez, et l'aube et l'amict ont été lavés.

– Mon enfant, dit le curé, j'irai ; mais vous devez me précéder un peu, et dire à votre mère qu'elle prépare secrètement un lit dans la chambre derrière la cuisine, car j'ai ici un pauvre chasseur tombé d'un rocher dans le torrent, qui a besoin de ses soins charitables : le voici sur ma couche. »

Annetta leva les yeux, et dans l'ombre aperçut le blessé ; elle tressaillit de frayeur. Mais le père Cornelio la rassura, lui dit de

bien étudier le chemin, et qu'il la suivrait à peu de distance ; la bonne Annetta se mit en route. Le vieillard enveloppa Aser dans son manteau, le prit sur ses bras, et, après mille détours, sortit de la caverne ; il le déposa sur un rocher, se baissa, l'assit sur ses épaules, et s'avança le long de la rivière : il descendit ensuite une côte rapide, passa par un petit sentier qui traversait une forêt épaisse de mélèzes, et marcha par mille sinuosités dans les broussailles, sur les collines, sur les rives escarpées, sans se fatiguer du fardeau de la charité.

Les rayons de la lune pénétraient à peine entre les rameaux resserrés et croisés ; çà et là, il y avait quelques espaces éclairés qui faisaient ressortir davantage l'épaisseur des ténèbres ; l'obscurité, la solitude, les sifflements et les frémissements du vent dans les cimes des yeuses et des ifs, mêlés au murmure lointain des eaux des Alpes descendant sur les flancs des rochers et s'abîmant dans les précipices, tout se réunissait pour frapper l'imagination dans cette course nocturne. Aser, brisé et endolori dans tous ses os et ses membres, ne pouvait se persuader qu'il était sur les épaules d'un prêtre catholique, et porté, malgré tant de peines, de difficultés, de périls, par cet homme généreux et charitable, dans une maison de catholiques où il trouverait les mêmes soins et le même dévouement. Et alors il comparait le caractère dénaturé des philanthropes des *sociétés secrètes*, la haine avec laquelle ils s'acharnent contre leurs propres frères, leurs amis et leurs parents, l'avidité du gain, la soif du sang, avec la douce et forte charité chrétienne, qui porte secours, sans demander à qui ; pourvu qu'elle voie souffrir, elle compatit et soulage.

Au milieu de ces bonnes pensées, il vit au sortir de la forêt, sur une petite éminence, quelques lumières scintiller et disparaître ; il en conjectura qu'il était près de la chaumière hospitalière, dans les fenêtres de laquelle reluisaient les flambeaux. Arrivé enfin au terme, le vieux prêtre, un peu essoufflé, alla au fond de l'aire,

rencontra d'abord Annetta, qui le précéda avec la lanterne ; puis, au-dessus de la porte, la maîtresse du logis, qui essaya, avec sa fille, de soulever le malade. Mais le curé, qui le tenait bien, leur dit :

« Laissez, mes enfants, que je le dépose moi-même sur le lit ; vous, Maddalena, marchez en avant avec la lumière. »

Il coucha doucement Aser, le recouvrit et dit :

« Ma bonne Lena, n'oubliez pas que c'est mon fils ; je vous le recommande comme si c'était la personne de Jésus-Christ, qui nous compte comme fait à lui-même ce que nous faisons en son nom au prochain. »

Il se tourna vers Aser :

« Mon fils, la Maddalena vous tiendra lieu de mère, et vous verrez comme elle est adroite et ingénieuse auprès des malades. »

Il sortit un instant pour saluer le vieux Guillaume, qui, malgré ses quatre-vingt-seize ans, avait encore l'esprit dans toute sa vigueur et guidait la commune par ses conseils.

Il le trouva assis dans un coin de la cuisine, entouré de ses petits-fils, auxquels il faisait réciter la prière du soir. Wolfgang était dans sa seizième année, fort et bien fait, et l'espérance de la maison ; Édouard avait treize ans, Ilda ou Ildeburge onze, et la Trude ou Gertrude sept. Or ces enfants étaient à genoux autour du *nonno*, assis dans un vieux siège de noyer avec des bras et des côtés en forme de chaise curule ; ses cheveux blancs comme la neige étaient couverts d'un bonnet de coton bleu ; il avait entre les mains un chapelet à gros grains de coco, long et monté avec un fil de fer, rendu brillant par le long usage qu'il en avait fait, et terminé par un crucifix de cuivre, une médaille de Notre-Dame d'Einsiedeln, celle de la Sainte-Face et plusieurs autres de sa dévotion particulière.

Cet homme, qui égrenait alors son chapelet, savait bien manier aussi la carabine dans sa jeunesse, et les *Ave Maria* n'avaient point affaibli son amour patriotique et sa valeur. En 1797, quand

les républicains français voulurent, au nom de la liberté, subjuguier ces petits cantons libres, Guillaume se distingua parmi les plus braves compagnons d'Aloisio Reding, descendant du vainqueur de Morgarten, qui, à la tête de dix mille bergers des petits cantons, combattit intrépidement contre les républicains un courage que leurs fils imitèrent dans la lutte du Sonderbund contre la trahison des Suisses radicaux.

Guillaume voyait passer, au milieu des phalanges des invincibles pasteurs, le curé Marianus Herzog et le capucin Styger, comme ses enfants et ses neveux voyaient le père Cornelio et d'autres ministres de Dieu encourager les intrépides champions de la foi et de la liberté. Ils avaient béni les armes si bien maniées par Guillaume et ses compagnons à Wollrau et à Richtenschwyl près du lac de Zurich, où ils défirent une armée trois fois plus nombreuse que la leur. Guillaume, avec ses compatriotes, avait arrêté à Kussnacht, à Immensee et à Morgarten, l'ennemi, effrayé de voir le feu de la mitraille pleuvoir de toutes parts, des rochers, des précipices, de la bouche des cavernes, des troncs des arbres, des pins et des mélèzes, et chaque coup de feu atteindre une victime.

Le vieillard, ayant, depuis plusieurs années, renoncé au soin de faire paître les troupeaux sur les montagnes, s'occupait à entretenir un grand et beau jardin entourant le chalet : il faisait son plaisir de planter des arbres sur le bord des sentiers pour leur donner de l'ombrage ; il les greffait, les écussonnait, y plaçait de lui-même des bourgeons de fruits qui supportent l'air de la montagne ; il y recueillait des poires roussâtres et rayées, des pommes, des coings, des pommes beurrées, des pommes d'hiver, des prunes glacées, des catalanes, des prunes de Damas, des nèfles, des faînes, des azeroles et des noisettes. Il avait fermé le jardin d'une haie de cornouillers faux, d'osiers, de buis, de lierres, dont les entrelacements bien serrés faisaient une barrière impénétrable. Il avait amené dans cet enclos le cours d'un

ruisseau aux ondes fraîches et limpides, qui arrosaient le pied des arbres, les plantes et les légumes nécessaires à la cuisine. Le sage vieillard dirigeait la maison avec une sagesse et une bonté qui le faisaient aimer de ses petits-enfants. Par son inflexible droiture de cœur, son amour inné de la justice, sa rare prudence et son empressement à faire le bien de la commune, il s'était concilié le respect et l'estime, et était regardé comme le père de tous les habitants.

Quand le prêtre Cornelio, entra, le vieillard disait la prière avec ses petits enfants ; Cornelio s'arrêta un moment et attendit debout la fin de la prière. Pendant que le jeune homme, Ilda et Trude s'en allaient en jetant un regard de côté pour examiner le prêtre, et que la Trude lui souriait à la manière des enfants :

« Eh bien ! dit le prêtre, comment va-t-il, Guillaume ?

– Les temps sont bien mauvais, mon père Cornelio : les radicaux rugissent autour de nous, aiguisent leurs griffes et leurs dents pour nous déchirer et nous dévorer vifs. Pourquoi ai-je tant vécu pour voir la servitude de ma patrie et la destruction de la religion ? À Wollrau, j'ai reçu un coup de baïonnette à la jambe droite et un autre à la cuisse à Morgarten ; et non seulement je n'ai pas succombé sur le champ de la gloire et de la foi ; mais, malgré mes blessures, j'ai continué de combattre contre ces cannibales, qui en voulaient à notre liberté, à nos églises et à nos prêtres. Et maintenant me voilà au bout. En 1797, du moins, nos tyrans étaient des étrangers ; maintenant nous sommes déchirés par les morsures de chiens de renégats suisses, nos frères, qui se disent chrétiens et cherchent à nous enlever le Dieu de nos cœurs : mais le Christ vit et règne en nous, et il ne permettra pas que les fils impies de Bélial des sociétés secrètes réussissent dans leurs perfides projets. »

Pendant que Guillaume parlait ainsi, les parents et les amis arrivèrent un à un pour assister à la fête de l'anniversaire de Rodolphe ; en entrant ils baisaient la main du curé, serraient

affectueusement celle du vieillard, et se retiraient tout tristes le long du mur, les bras croisés et récitant le chapelet. Cornelio entre dans une chambre où était préparé un autel portatif, et là il confessa jusqu'à deux heures du matin les membres de la famille et les autres invités.

Pendant ce temps-là, la Maddalena restait auprès d'Aser, et l'entourait des soins les plus bienveillants et les plus délicats ; elle oignit avec une couenne de lard les contusions, elle lava les écorchures avec du vin, y mit un peu de baume antique et les banda ; elle lui fit un bouillon léger et fortifiant, disposa son lit le mieux qu'elle put, le plaça sur des traversins de plumes, et l'engagea à prendre un peu de sommeil. Annetta avait tout préparé pour la messe ; elle avait orné l'autel de bouquets de fleurs dans des vases de verre rose, bleu et vermeil. Dans la crainte des radicaux, l'autel n'était formé que d'une table reposant sur deux chevalets, avec un creux au milieu pour la pierre sacrée ; la messe dite, tout se démontait, la face de la pierre se trouvait par-dessous, et on aurait dit une table servant de crédence. On cachait le calice et la pierre sacrée dans une cachette du grenier, pratiquée dans le mur, derrière de vieux ustensiles, et les ornements sous un monceau de fèves et de haricots.

Nous avons vu les mêmes ruses à Rome aux jours de la république, quand les familles religieuses donnaient l'hospitalité à quelque prêtre pour le soustraire aux cruelles persécutions des impies. Un bréviaire était un indice suffisant à ces champions de la liberté pour saisir, dépouiller et jeter en prison les hôtes du prêtre. La barrette et le bréviaire de Giovan Pietro Secchi, plus une lettre où sa qualité était mieux dévoilée encore, lui méritèrent l'arrestation et l'emprisonnement au milieu d'une bande de voleurs et de malfaiteurs. Tiré de cette prison pour être conduit dans une autre, il eut à subir, dans le trajet, toute sorte d'outrages, d'insultes, d'avanies, des crachats, d'horribles sifflements, des jurons, des chants abominables, et la vue de la

mort dont on le menaçait en le mettant en joue. Moi-même, durant tout le temps du siège de Rome, je célébrai la messe chaque jour sur une armoire et si secrètement, que deux enfants de la maison de dix à douze ans ne s'en aperçurent pas. Il était vraiment édifiant de voir celle modeste famille assister au saint sacrifice, communier souvent, portes et fenêtres closes, au milieu d'un silence profond, comme dans les catacombes au temps des persécutions. Après la messe, le premier soin de mes hôtes était de dépouiller l'autel, de cacher le calice et les ornements, avec la même anxiété que des voleurs pour dérober leurs larcins ; la pierre sacrée était placée comme un pavé sous un tapis. Un jour qu'une bande de furieux pillaient certaines maisons voisines, les dames accoururent dans une chambre, saisirent une petite *Imitation de Jésus-Christ* et la cachèrent avec soin ; elle eût suffi à dénoncer la présence d'un prêtre.

Sur les collines de Sarnem, la bonne Annetta, à cause de la rage infernale des radicaux suisses, frères aînés des radicaux romains, acharnés contre tout ce qui est saint et pieux, éprouvait les mêmes craintes et les mêmes terreurs. Quand le père Cornelio eut dit la messe, qu'il eut communiqué ces fidèles chrétiens, il se tourna vers eux, et, en paroles bien senties, il loua les vertus de Rodolphe et son amour pour la foi et la liberté ; il complimenta les autres défenseurs de la patrie et de la religion morts ou blessés dans la bataille de Lucerne ; il leur recommanda de pardonner à leurs persécuteurs, de prier pour leur conversion et le repos de ceux qui étaient morts.

« C'est en cela, disait-il, que se voit la différence des fils des ténèbres d'avec les fils de la lumière : les premiers se repaissent d'orgueil, d'ambition, de rapine, de haine, d'envie, de colère, de vengeance, de cruauté ; les autres, d'amour et de charité. Dans ces deux paroles se concentre tout l'esprit de la lumière ; dans ces deux paroles se trouve toute notre consolation sur la terre, toute notre espérance à la mort, tout notre bonheur éternel dans le ciel.

Ne croyez pas qu'en pardonnant aux radicaux il vous soit permis de fraterniser avec eux. Que Dieu vous en garde ! Ce serait une souveraine erreur, et l'Apôtre vous le défend « sous peine de la vie éternelle » ; car on devient loup à fréquenter les loups, et puis ils sont si rusés, si artificieux ! Parce que nous autres prêtres, nous mettons le peuple en garde contre leurs embûches, ils nous accusent d'offenser la charité, d'exciter la vengeance, la malignité, l'envie, l'impudence. Laissons-les crier dans leur sens, mais éloignons-nous de tout rapport avec eux. C'est par leurs perfides ruses que tant de jeunes gens imprudents, autrefois innocents et bons chrétiens, sont devenus impies et méchants. »

Il dit, se dépouilla de ses ornements, pria quelque temps, se leva, causa avec les assistants, et, avant de retourner à sa caverne, il entra doucement dans la chambre d'Aser pour le voir et le bénir sans l'éveiller. Mais Aser était assis sur son lit ; le prêtre lui serra la main. Aser voulut la baiser comme il l'avait vu faire aux assistants. Cornelio l'encouragea, il lui promit de revenir souvent le voir dans la nuit ; Aser l'en remercia en termes d'une politesse exquise. Peu après, Cornelio se dirigea vers la caverne ; toute la famille se retira pour prendre un peu de sommeil, excepté Maddalena, qui voulut rester auprès du malade. Aser n'y consentit pas, et, ayant su qu'elle couchait habituellement dans une chambre voisine avec Annetta, il lui dit que, s'il avait besoin d'elle, il l'appellerait ; Maddalena fut obligée de se rendre. Elle arrangea avec soin les couvertures, rajusta son oreiller, lui releva la tête, lui donna à boire un peu d'eau avec du sucre et des framboises, et elle partit.

Le matin, Aser, après un court sommeil, s'éveilla à la clarté du jour et se mit à regarder autour de lui. Il vit une chambre, formée de planches bien unies, sur lesquelles se dessinaient des encadrements de frises et de corniches avec des rainures, des oves, des colarins, des festons, des fruits et des fleurs peints couleur d'orange sur un fond vert, et des pilastres imitant le porphyre et le

granit oriental. Ce qui attira surtout ses regards, ce furent diverses sortis d'armures antiques et modernes suspendues aux parois, et qui avaient appartenu aux guerriers de la maison. À la paroi gauche était appendue, par le moyen d'une grosse cheville, une arbalète avec sa noix, sa coche, sa corde et ses brandes flèches ; au-dessous, on lisait cette inscription : « Arbalète que porta Conrad l'intrépide à la bataille de Morgarten, pour la défense de la liberté helvétique. » Près de là était appuyée une grande hallebarde recourbée, et l'inscription disait : « Hallebarde que porta Wolfgang le magnanime à la bataille de Sempach. » Au-dessus de deux crochets de fer s'étendait, bien fourbie et bien luisante, une grosse épée à deux mains, avec une poignée en croix de fer, bordée d'argent, et la légende portait : « Épée d'Albert le Vigoureux, qu'il mania à la bataille de Grandson, contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, ennemi de la liberté helvétique. » Plus loin était une console en forme de corne de chamois, d'où pendait une pesante masse de fer ouvragée tout le long du fût ; la pomme était une grosse boule à saillies, hérissée de grosses pointes. Au bout du fût, il y avait une chaîne où le guerrier passait le bras pour manœuvrer avec la pique, l'épée ou la genette. Sous la grosse massue, on lisait : « Masse d'Ulric le Lion, à la bataille de Morat, où périt Charles le Téméraire. Ulric et Albert, son frère, reçurent la bénédiction du bienheureux Nicolas de Flue, dans son ermitage de Rauft. La bénédiction des saints fortifie les braves ! »

Contre d'autres parois étaient appendus les couleuvrines, les faucons, les fauconneaux, les arquebuses et autres armes à feu avec leurs fourches, leurs gâchettes, leurs serpentines et leurs mèches, dont s'étaient servis les braves de la famille, au seizième et au dix-septième siècle, dans les guerres de Charles-Quint et de Rodolphe contre les luthériens ; en Flandre, contre les calvinistes hollandais, et, en France, contre les huguenots ; car les Suisses des petits cantons ont combattu, sous toutes les couronnes catholiques, contre l'hérésie. Aser vit aussi la lourde carabine du

vieux Guillaume dont il s'était servi contre les républicains français ; elle portait l'inscription suivante : « Carabine de Guillaume l'invincible dans les batailles de Wollrau, de Richtenschwyl, de Kossnacht, d'Immensee, de Morgarten et d'Arth, pour l'indépendance helvétique, en avril et mai 1797. » Enfin, il y avait la carabine de Rodolphe l'Audacieux, sous laquelle, par crainte des tyrans radicaux, il n'y avait d'autre inscription que : « Carabine de Rodolphe, blessé à la bataille de Lucerne et mort dans l'opération de l'extraction de la balle, en mai 1845. »

Aser s'étonnait de tant de foi et de la valeur de ces chrétiens, et il se disait :

« Dans leurs ardentes aspirations pour la vraie liberté, ceux-ci sont grands et magnanimes. Les sociétés secrètes, sous prétexte de liberté, aspirent à la tyrannie universelle, et il n'y a dans leur sein que des âmes lâches, viles, féroces, qui mettent toute leur force dans le mensonge, toute leur valeur dans la trahison. »

Telles étaient ses pensées, quand Maddalena entra. Le voyant éveillé, elle le salua en disant : « Que Jésus-Christ soit loué ! » Aser ne répondit qu'en lui prenant la main pour la baiser. La bonne infirmière lui prépara un nouveau baume, qui le soulagea sensiblement ; elle oignit d'un peu de lard les contusions devenues plus rouges et fortement enflées. Elle le frotta ensuite de lait sucré, et le raffermir par de douces paroles et l'assurance d'une prompte guérison. Elle lui proposa de lui envoyer, pour lui tenir compagnie, ses filles et ses garçons, qui réciteraient en commun, auprès de lui, les prières du matin. Aser accepta cette offre, qu'il dit lui être très agréable.

Bientôt Annetta entra avec ses frères et ses sœurs. Timides et incertaines d'abord, elles n'osaient lever les yeux ; mais, quand elles eurent vu Aser sourire à Wolfgang et caresser Édouard, elles reprirent un peu de confiance. Annetta lui donna le salut d'usage dans ces familles : « Que Jésus-Christ soit loué. » Aser n'y répondit

pas, mais il dit : « Bonjour, ma bienfaitrice. » Là-dessus, la maligne Ilda tira Annetta par l'habit en lui disant à l'oreille : « Oh ! il ne répond pas : *À jamais*. Qu'est-ce que cela signifie ? » Annetta lui donna un coup de coude pour lui faire comprendre qu'elle devait se taire ; Ilda se mit de côté, un peu décontenancée. Alors Annetta fit mettre à genoux ses frères et ses sœurs, fit joindre les mains à Trude, et commença à réciter le *Pater Noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, puis les actes de foi, d'espérance et de charité.

Aser se sentait tout ému, en voyant briller dans ces cœurs simples la piété et la dévotion sincère et ingénue qui est le propre de l'innocence : à la vue de Wolfgang, déjà adolescent, robuste et plein de feu, si doux et si recueilli, il ne pouvait se lasser d'admirer la sublimité et l'excellence de l'esprit de Dieu, répandu dans ces âmes, vierges des passions avilissantes qui dévorent toute vertu et étouffent dans les murs les nobles flammes des plus purs sentiments. Quand la prière fut terminée, ils se pressèrent tous autour du lit d'Aser, et l'assaillirent d'une foule de questions. La Trude, ne pouvant atteindre au bord du lit, fit tant que, grimpant sur un siège, elle fut en mesure de présenter la main à l'étranger, qui lui sourit avec bonté. En folâtrant et en s'amusant, elle aperçut sur la poitrine d'Aser quelque chose qui brillait ; sans plus de cérémonie, elle passa la main à travers la chemise, prit la petite médaille et le crucifix d'or, et, toute rayonnante de joie, montra ces objets à ses frères et à ses sœurs ; elle se signa, les approcha de son front, les baisa, et voulut que tous fissent comme elle.

À ce mouvement de l'innocente créature, Aser fut vivement attendri et versa des larmes de douce émotion. La petite Trude approcha la croix et la médaille de sa bouche, et voulut qu'il les baisât ; Annetta, voyant qu'il pleurait, lui dit :

« Monsieur, auriez-vous du mal ?

– Non, répondit-il, mais cette petite enfant m'émeut

profondément ; car je vois dans cette maison la bonté et la douceur innées, signe infaillible que Dieu y règne avec sa grâce. »

En ce moment, les enfants entendirent le *nonno* Guillaume qui était levé déjà depuis quelque temps, mais qui, selon sa coutume, avait fait une longue prière avant de sortir de sa chambre. Quand Aser vit entrer ce respectable vieillard, il se leva à moitié sur son lit, baissa la tête, et, lui présentant la main :

« Père, dit-il, la charité du prêtre Cornelio m'a valu, dans mon malheur, le bonheur de recevoir votre hospitalité et celle de l'excellente famille qui vous entoure.

– Bon jeune homme, reprit Guillaume, le vénérable pasteur m'a raconté cette nuit le malheur qui vous a frappé. En ma qualité de vieillard, je l'ai aussitôt tourné en morale ; j'ai pensé que ce qui vous est arrivé est l'histoire de bien des jeunes gens distingués : entraînés par de violentes passions, ils se jettent dans les abîmes des sociétés secrètes, à la recherche d'une liberté imaginaire qui leur échappe quand ils croient la saisir, et alors il leur est impossible de remonter du précipice où ils se sont plongés en aveugles. Sous leurs pieds s'ouvre un abîme qui les engloutit dans ses tourbillons. Vous, mon fils, dans votre chute matérielle, vous avez trouvé, par la grâce de Marie, le secours de la charité du père Cornelio ; mais les malheureux qui tombent au fond des conventicules infernaux des sociétés radicales ne peuvent en être retirés que par le bras du Dieu tout-puissant. »

Aser regardait fixement le vieillard, et il tremblait. Guillaume, s'apercevant de l'altération de ses traits :

« D'où êtes-vous, mon cher hôte ? lui dit-il.

– Je suis Italien, répondit Aser ; né à Vérone, j'ai été appelé chez un de mes oncles, riche banquier de Hambourg ; j'ai beaucoup voyagé dans la Norvège, le Danemark, toute l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la Hongrie, d'où je suis venu, enfin, pour trouver un lieu de calme et de repos dans les montagnes de la Suisse, seule retraite de la paix, de la concorde, de la vraie valeur, de la

vraie liberté, au milieu de cette Europe égarée et déchirée par tant de convulsions.

– Grâce aux sociétés secrètes, reprit le vieillard. Croyez-vous, bon jeune homme, que nous soyons libres ? Vous l’avez vu cette nuit, où le père Cornelio nous a dit la sainte messe de *Requiem* pour mon Rodolphe avec le même secret que les impies radicaux, il y a quelques années, tenaient leurs clubs nocturnes dans les cavernes. Maintenant ils les affichent en plein soleil, triomphant dans le sang et faisant sonner les chaînes dont ils ont garrotté la liberté helvétique. Et, de même que nos démagogues, avec la liberté, veulent nous ravir la religion du Christ, de même les démagogues de Rome crient à la liberté dans le Capitole et à l’esclavage dans le Vatican. Voyez le vicaire de Dieu sur la terre, arraché à leurs griffes par l’archange saint Michel, s’en aller exilé sur une terre étrangère, et, parce qu’ils n’ont pu enfoncez leurs ongles cruels dans son corps sacré, ils le déchirent de leurs outrages et de leurs calomnies. J’entends retentir dans toute l’Europe les blasphèmes et les sarcasmes contre les têtes couronnées ; on les traite plus mal que nos bêtes de somme. Les peuples, aveuglés devant ces excès, font mine d’en rire ; ils approuvent du regard ; des mains, ils applaudissent ; et, là où ne règne pas la bienheureuse révolte, ils l’appellent avidement, jusqu’à ce que, l’ayant goûtée, ils en soient suffoqués. Ces brouillons savent si bien sucrer l’appât et dorer la pilule, que les peuples l’avalent gloutonnement, et, quand ils l’ont dans la gorge, ils en sont étouffés, ils ne peuvent plus dire : « Oh ! Dieu ! » Leur respiration est arrêtée ; leur vie, leur vigueur est éteinte. Pardon, mon cher hôte, si j’envenime la blessure de votre cœur ; mais, quand on a combattu cinquante ans pour la vraie liberté, il est difficile de se modérer sur un pareil sujet. Nous avons la vraie et sage démocratie avec le suffrage universel ; chaque citoyen était roi et maître de lui-même ; il élisait ses chefs, et chacun était égal devant le statut, la loi, les coutumes et la justice de sa patrie.

Nulle domination de seigneurie, nulle avidité de s'enrichir, point d'acte présomptueux et tyrannique, pas de licence, d'arrogance, de coupable envahissement ; tous égaux en dignité, pour la voix, pour le scrutin ; et, dans le choix des magistrats, il n'y avait pas de violence, de fraude, d'astuce, de circonvension, mais un vote noble, franc et loyal. Pauvres et contents, libres et respectueux, doux et forts, aimant la patrie, la religion, le pape et nos prêtres, que nous manquait-il donc ? Quel gouvernement plus libre que le nôtre ? Mais les radicaux veulent nous asservir, et, sous le nom d'une liberté païenne, nous enlever Jésus-Christ et faire de nous les esclaves de Bélial ? »

Aser se sentait en même temps déchiré de remords et heureux d'avoir rompu les liens de ces serments de mort dont il avait enchaîné son âme depuis si longtemps. Dieu avait tourné sur lui les regards de ses miséricordes, et il se sentait poussé vers un bien inconnu. Cette impulsion fut fortifiée par un fait qui pouvait paraître un hasard, et qui était une disposition de la Providence. Chaque jour, après le dîner, la bonne Annetta venait, avec Édouard et ses petites sœurs, lui tenir compagnie pour éloigner de lui l'ennui et la mélancolie de la solitude. Comme elle avait coutume, à cette heure-là, d'enseigner la doctrine chrétienne à ses frères, elle continuait ce saint exercice dans la chambre d'Aser, se persuadant, dans son ingénuité, qu'elle lui ferait plaisir.

Aser était attentif à ces leçons nouvelles pour lui ; parfois il était saisi d'étonnement, son cœur battait plus vite, et un frisson instantané s'emparait de tout son corps. Il admirait Annetta, si belle, si modeste, tout entière appliquée à son saint office, inculquant dans ces âmes simples et innocentes des doctrines mystérieuses et sublimes. Le mystère d'un Dieu en trois personnes du Verbe éternel, qui, par compassion pour la misère humaine, s'incarne, descend du haut des cieux, passe sur la terre en donnant l'exemple de l'humilité, de la pauvreté et du travail, lui paraissait inconcevable. Et cependant il voyait ces jeunes

intelligences accueillir ces doctrines profondes avec une foi intime, et presque naturelle ; il ne pouvait attribuer cet effet qu'à une lumière qui illuminait leurs âmes, et dont il n'avait jamais senti la présence dans la sienne ; il n'y avait vu, au contraire, que des pensées discordantes et tumultueuses comme les flots de la mer ; il n'y avait senti que l'amertume au milieu de la joie elle-même, et, parmi les éclairs passagers de lumière, des ténèbres épaisses qui l'avaient continuellement effrayé et fatigué.

Quand Annetta était sortie et qu'il restait seul, une lutte incessante de bons propos et de coupables desseins de ne pas rétracter la haine du Christ qui lui courait dans les veines le tourmentait sans relâche ; puis, pour s'échapper à lui-même, il se laissait aller à mille pensées bizarres et incohérentes, d'où il retombait, sans s'en apercevoir, au milieu des premiers éclairs d'une lumière douce et bienfaisante. Alors il se sentait attiré par un charme mystérieux dans le sein de Dieu, où l'âme goûte toujours une joie ineffable, où elle comprend sa noblesse et sa beauté, où elle se sent élevée dans une sphère céleste et divine.

Peu à peu Aser avait connu le catéchisme de la foi chrétienne ; ses vérités étaient devenues plus claires à son esprit. Restait le cœur, qui se débattait de toutes ses forces contre l'influence de la grâce. Quand la leçon était finie, il priait Annetta de lui donner le livre, et, sous prétexte d'interroger Édouard et Ilda, il la parcourait de nouveau, il la méditait ; il était charmé de voir le jeune garçon et la jeune fille répondre si hardiment à ses questions. Mais son plus agréable passe-temps était de faire monter la petite Trude sur un siège près de son lit, et, le livre à la main, de l'aider à réciter le *Pater Noster*, l'*Ave Maria* et le *Credo*, qu'il apprit lui-même en l'apprenant à cet enfant. Annetta souriait de le voir ainsi s'amuser pieusement, et la bonne Maddalena était édifiée de la religion du jeune homme. Mais un événement imprévu vint jeter le trouble dans cette famille si heureuse et si tranquille.

XX. – SŒUR CLARA.

Après la descente du Simplon, Bartolo s'était rendu à Vevey avec Alisa et ses neveux. Comme ils se plaisaient beaucoup en ce lieu, ils y restèrent plusieurs jours, admirant les beautés du lac, où se mire cette cité gracieuse, et dont les bords, au commencement du printemps, sont couronnés de verdure et de fleurs. Ils visitèrent ensuite le château de Chillon, situé sur un écueil presque isolé dans le lac ; ils entrèrent dans les profonds souterrains et virent la prison où le duc de Savoie retint longtemps dans les fers Bonivard, chef des calvinistes et instigateur de la révolte de Genève et de Lausanne. La concierge, calviniste, se tournant vers Alisa : « Voyez, mademoiselle, lui dit-elle, comme les catholiques sont cruels ! Que vous en semble ? Cette énorme colonne, avec cet anneau de fer, retenait si bien le pauvre Bonivard, qu'il ne pouvait aller plus loin que la longueur de sa chaîne ; aussi vous voyez qu'à force de tourner dans cet espace il l'a foulé comme les bêtes de somme qui tournent la meule.

– Ma chère dame, lui répondit Alisa, toutes les prisons de ce temps n'étaient pas moins obscures, étroites et incommodes que celle-ci ; ce n'est pas là l'effet de la cruauté des catholiques, les protestants n'en avaient pas de plus agréables.

– Oui, mais ce duc de Savoie était plus méchant qu'un tigre.

– À la bonne heure ! Votre Calvin se débarrassait plus vite de ses ennemis en les brûlant tout vifs sur la place de Genève ; et, quand il voulait se donner des airs de compassion, il faisait travailler le poison. »

Notre tourière, qui ne s'attendait pas à tant d'érudition, se tut, secoua son trousseau de clefs, et, regardant Alisa, elle regretta

qu'une jeune demoiselle si belle, si spirituelle, fût si papiste et si intolérante.

Bartolo s'était si bien amusé à Vevey, que, fixé à Genève, il y revenait souvent. Le matin, pendant qu'Alisa faisait sa prière ou ses lectures, il partait, en compagnie de Mimo et de Lando, se promenait sur la grande place, saluait le lac du port, et se retirait dans le *Café du Lac* pour y lire les journaux. Il y trouva un jeune homme à la chevelure bien peignée, avec une barbe abondante et soignée, deux yeux vifs et perçants, tout pensif à la lecture de divers journaux qu'il comparait, et s'arrêtant surtout aux nouvelles de l'Italie et de Rome.

Cet homme s'était donné le nom de Balthasar Mambruni. C'était un prêtre italien, l'un des orateurs les plus distingués de l'Italie. Échappé aux persécutions de la Romagne, il s'était retiré dans le canton de Vaud. Là, portant le costume laïque, il avait loué un beau quartier près d'une vieille Esther calviniste, et il y resta plusieurs mois, conservant son incognito. Il était si prudent et si discret, que personne ne s'aperçut qu'il récitait son bréviaire ; il ne le disait que bien enfermé dans sa chambre, puis il le serrait dans un sac de voyage qu'il cachait dans une armoire.

Balthasar, se trouvant au café, eut à peine entendu causer les trois étrangers, qu'à leur parler doux et clair il les reconnût pour des Romains ; il s'approcha d'eux et leur dit :

« Signori, vous êtes Romains, et, s'il n'y a pas d'indiscrétion, je me permettrai de vous demander des nouvelles de Rome ; car ici, au milieu des calvinistes et des radicaux, c'est en vain qu'on en chercherait. »

Bartolo et les deux frères le scrutèrent un moment du regard ; sa physionomie noble et franche les rassura : ils commencèrent à lui raconter les détails de l'assassinat du comte Rossi et de l'assaut du Quirinal, puis le départ du pape ; ils ajoutèrent tout ce qui leur avait été écrit par leurs parents et leurs amis sur les iniquités et les folies des républicains de Rome. Balthasar fit de si

sages et de si sérieuses réflexions sur tous ces faits, que Bartolo et ses neveux le regardèrent aussitôt comme un homme important, et lui demandèrent si c'était pour quelque raison particulière qu'il s'était éloigné des tumultes de l'Italie.

« Peut-être pour la même raison que vous, répondit-il. Qui pourrait assister, spectateur tranquille, à la destruction de la liberté des nations, voir emprisonner et persécuter des citoyens honnêtes, sous prétexte de défendre la paix et la liberté ? Je suis Romagnol : homme de retraite et d'étude, je n'ai pu échapper à la haine et à la vengeance de ces hommes qui nous abasourdissent depuis deux ans de leurs cris de liberté, et ne laissent libres aux citoyens ni la pensée ni le secret inviolable de leurs foyers. Menacé de mort, entouré dans ma maison de sicaires, j'ai pu, par une grâce spéciale de Dieu, fuir la pointe de leurs poignards. Ici, en pays hérétique et sous le gouvernement des radicaux, je passe mes jours en paix, sans que personne vienne m'inquiéter. »

Bartolo continua plusieurs jours à venir goûter l'excellent café de M. Gutter et à causer avec don Balthasar, sans se douter qu'il fût prêtre. Voyant en lui un homme d'une haute intelligence et de mœurs parfaites, il l'invita à venir chez lui. Il y fut accueilli avec une politesse exquise par Alisa, qui profita souvent de ses sages conseils. De temps en temps, après le déjeuner, ils naviguaient le long de la rive, parfois jusqu'à Lausanne, se reposant à Beaurivage ; tantôt jusqu'à Morges, Roll, Nyon, Versoix, côtoyant ces bords et réjouis par l'aspect des vignobles, qui produisent ce bon claret, délices des tables de Genève. Quelquefois, se dirigeant sur la gauche, ils allaient jusqu'à Glarens, à Montreux et à Villeneuve ; ils prenaient plaisir à approcher leur petite embarcation du fameux rocher qui semble, à celui qui le regarde au débouché du Rhône, flotter au-dessus de l'eau. Un gros arbre prend racine au milieu du roc, étend ses rameaux larges et touffus, et ombrage une petite chapelle ; les entrelacements de ses branches verdoyantes forment un gracieux coup d'œil, et, de loin,

on dirait une belle plante de cèdre dans un grand vase, qui se réfléchit dans les eaux pures et tranquilles du lac.

Bartolo voulut aussi visiter la *Meillerie*, où Jean-Jacques Rousseau composa, sous de frais ombrages, la *Nouvelle Héloïse*. Le calme de ce ciel serein, les charmes des campagnes, la beauté de la verdure, l'éclat des vergers, le voisinage du lac, la tranquillité de cette solitude où les oiseaux, en grand nombre, chantent à l'envi, tout cela devait inviter le sévère philosophe à se laisser inspirer par des sentiments doux et consolants : mais la paix ne pouvait habiter dans son âme ; elle était bouleversée par les tempêtes de ses passions infâmes. Tout autre y eût chanté les délices de la vie champêtre, les joies des fêtes pastorales, les doux entretiens d'une amitié innocente, les suaves mélodies des jeunes filles ; l'impie Rousseau ne sut trouver là qu'un poison mortel.

Alisa, en jetant les yeux sur les parois de cette habitation, les vit toutes couvertes de noms anglais, français, allemands, russes, italiens : les voyageurs avaient voulu laisser là leurs noms connue dans un sanctuaire ; ils avaient même, pour la plupart, ajouté à leurs noms des sentences, des maximes, des tirades impies ou lascives extraites des ouvrages de Jean-Jacques. On voyait partout, dans les bosquets et dans les allées, gravés sur les arbres, les noms de ceux qui avaient voulu rendre hommage à leur divin philosophe. Ainsi cet, impie, en arrachant le Dieu du ciel du cœur de ses lecteurs, s'était acquis des idolâtres de son nom. Alisa était indignée de cette profanation, et, se tournant vers don Balthasar : « Polixène, dit-elle, m'avait donné à lire la *Nouvelle Héloïse* ; en jetant l'œil sur le commencement de la préface, où l'on déclare qu'aucune fille honnête ne peut lire ce livre sans se déshonorer, je l'ai rejeté avec horreur et mépris.

– Hélas ! reprit don Balthasar, combien de jeunes filles et d'imprudents jeunes gens ne se repaissent que de semblables lectures ! Croyez-vous, Alisa, que ces donzelles qui se jetèrent si imprudemment au milieu des armées italiennes n'y avaient pas

été poussées par la lecture de ces mauvais ouvrages, où la jeunesse trouve tant d'excitation aux amours déshonnêtes, aux espérances coupables, aux projets désespérés, aux actions insensées ? Le péché les pousse, le remords les tourmente, leur cœur se soulève, leur imagination les entraîne, la perfidie des corrupteurs achève de les perdre ; elles deviennent odieuses à elles-mêmes ; elles sont en lutte avec la pudeur qui les retient, avec la passion de la liberté qui les attire. Douleur de leurs mères, chagrin de la famille, honte et déshonneur de leurs sœurs, elles sont aussi le désespoir de leurs pères, qui se repentent trop tard de n'avoir pas été prudents dans le choix de leurs maîtres, d'avoir trop recherché pour elles les formes et les manières d'une éducation mondaine et païenne, en dehors de la piété, de la dévotion et de la simplicité chrétienne, qui seules peuvent être la sauvegarde du cœur de la jeunesse.

– Mais pensez-vous qu'on lise beaucoup Rousseau ? J'ai entendu dire plusieurs fois que les livres de Voltaire et de Rousseau sont à l'index et que personne n'y pense plus.

– N'en croyez rien ; on les lit plus que beaucoup ne le pensent. Ce sont leurs partisans les plus habiles qui répandent ce bruit pour endormir la vigilance de ceux qui devraient y veiller. Les livres le plus en vogue maintenant, Alisa, sont ceux qui sont inspirés de Voltaire et de Rousseau, avec le vernis d'une phraséologie chrétienne qui ne fait que les rendre plus pernicieux, en cachant le venin dont ils sont remplis.

– Je ne comprends pas, dit Bartolo, que les Suisses aient déifié ce philosophe, malgré l'impiété de ses doctrines.

– Et maintenant les Suisses, ajouta don Balthasar, en éprouvent, pour leur malheur, les terribles conséquences : le radicalisme n'est autre chose en substance que l'application des principes semés par Rousseau et cultivés par nos modernes révolutionnaires, qui les présentent comme des fleurs propres à orner les esprits. Les Suisses ont commencé par admirer l'homme

sauvage de Rousseau, cet homme qui a le droit de se choisir le culte qui lui plaît ; ils ont admiré le *Contrat social*, et maintenant on prêche parmi eux les conséquences directes du socialisme, du communisme et du panthéisme. Le principe de la perfectibilité humaine à l'infini a eu pour conséquence immédiate la félicité humaine illimitée. Il fallait donc ôter tous les obstacles qui s'y opposent. Or le premier obstacle, c'est la loi divine, le second, la loi naturelle, d'où découlent la loi humaine et la loi civile ; aussi, pour être heureux, ils ont conclu avec *Magary* : « Il faut inspirer aux braves Suisses un amour ardent des plaisirs, et leur dépeindre, avec les couleurs les plus appropriées à leur ignorance, la misère qui les ronge ³⁶. »

– Vraiment ! s'écria Bartolo. Si l'on excite en eux la passion des plaisirs, et qu'en réalité ils ne possèdent que la douleur, les peuples se jetteront dans tous les excès.

– Voici dans quels excès ils se jetteront ; c'est *Magary* qui continue sa thèse : « Mettez donc en œuvre tous les moyens qui sont en votre pouvoir ; tonnez contre les rois et les prêtres, détruisez ces deux moteurs de la société antique, et vous verrez ce qui restera de ses ruines. »

– Voilà ce qui s'appelle frapper à la racine, dit Mimo. Je vois maintenant ce que signifie le mot *radical*. Cela vient de *déraciner*, arracher jusqu'à la racine la religion et l'autorité, et par conséquent toute loi humaine et divine. Je vois clairement comment de « l'homme sauvage » de Rousseau on arrive à « l'homme-bête » de *Magary*.

– Joignez à ce saint Père du radicalisme le poète Harro Haring, Wilhem, Breisdenstein, Weitling, Schmidt, Beker et les autres docteurs qui ont préparé à la Suisse la liberté dont elle jouit à présent. »

Bartolo, à ces paroles, se tourna vers Alisa :

« Garde ton poinçon, dit-il ; je voulais écrire nos noms dans le cabinet de Rousseau, mais je me repens d'y avoir pensé. Belle

félicité, que celle qu'a rêvée pour nous ce Jean-Jacques ! Bonheur de monstres et de bêtes féroces ! Je laisse la *Meillerie* à qui a l'envie de se brûler la cervelle comme l'amant de la Nouvelle Héloïse. »

Ils restèrent quelques jours encore à Vevey, puis se rendirent à Genève sur l'*Aigle*, petit bateau à vapeur qui traverse chaque jour le lac Léman. Arrivés à la jetée de Bergues, ils s'y arrêtaient et se logèrent à la *Couronne*, dans un quartier qui donne sur le lac en face de l'îlot de Jean-Jacques Rousseau. Le spectacle que l'on découvre de la fenêtre ressemble à une vue de paradis : le lac est limpide, les grands tilleuls qui bordent l'île sont verts et pittoresques, les saules pleureurs baignent leurs rameaux touffus dans les eaux verdâtres, et le gazon au milieu duquel s'élève la statue du philosophe est frais et abondant ; il y a un caractère frappant de majesté dans le pont qui relie les deux branches du Rhône ; on est saisi d'un charme enchanteur, à la vue de ces belles maisons de diverses couleurs postées sur les bords du lac, en deçà et au delà du pont.

Il ne faut pas demander si Alisa se plaisait là : assise au balcon de bronze doré, près de sa table à ouvrage, elle passait de longues heures à lire, à travailler avec son métier à broder sur les genoux, pour faire une garniture d'autel qu'elle voulait offrir à l'église catholique de Genève, et, tout en tressant les mailles, elle écoutait souvent Mimo et Lando lisant des extraits d'histoire ancienne ou moderne.

Alisa préparait aussi une riche draperie en satin blanc pour en faire un voile de ciboire ; elle y brodait de beaux dessins et l'ornait de franges granulées et de fleurs aux vives couleurs. Elle avait un talent remarquable pour ces sortes d'ouvrages, sans lesquels les jeunes filles de la classe élevée ne savent comment passer le temps, restent oisives des journées entières, ou s'occupent à se coiffer et à se parfumer, pour être plus tard la peste des familles qu'elles auraient dû diriger par leurs exemples.

Dans les premiers jours de son arrivée à Genève, Bartolo conduisit Alisa dans la ville pour y visiter les curiosités qu'elle renferme. Lors des sereines matinées d'avril, elle faisait souvent de petites excursions dans les environs pour voir les élégantes maisons de campagne, embellies de jardins, de bosquets, d'étangs, de vertes prairies, de champs et de fermes riches en troupeaux ; lieux de plaisance et d'utilité tout à la fois, car les Genevois savent unir l'utile à l'agréable, le charme de la vue avec les produits du froment et des légumes.

Ajoutez à cela qu'ils louent un prix élevé ces maisons de campagne à des étrangers qui viennent y passer la belle saison. Ces voluptueux personnages, qui ne connaissent d'autre félicité que celle des sens, savourent à longs traits les charmes qu'ils éprouvent par les yeux, les oreilles et les papilles du palais. Ils vont et viennent cherchant les retraites les plus ombreuses, les sentiers les plus fleuris, les bosquets les plus verdoyants, les berceaux, les chalets, les kiosques les mieux couverts de vignes, de lierres, de corymbes, de cloches, de jasmins, de petits bouquets de diverses couleurs comme en produisent les plantes erratiques, indigènes et exotiques. Des petits jardins qui entourent les maisons, les uns doivent charmer les yeux, les autres l'odorat, et ils s'y promènent comme des poissons dans l'eau, flairant les roses, les jonquilles, les giroflées, les violettes, avec une grande avidité, et ils achètent même des vases pleins de fleurs pour parfumer leurs appartements.

Le mobilier n'a d'autre caractère que la recherche et la mollesse ; car, pour ces protestants, dont le paradis est sur la terre, l'ordinaire et le commun ne siéent pas bien à leur délicatesse ; les lits ne peuvent pas être composés de laine peignée et bien fine, mais il faut qu'ils soient à ressort ; en s'y couchant, on y repose plus délicatement : un lit de roses serait trop dur pour eux. Les ottomanes doivent être élastiques, de même que les agrippines et tous les sièges, afin que l'on s'y enfonce et que l'on

s'y étende à son aise ; et puis, quand on y est assis, quand on le veut, par un léger mouvement, un ressort relève les pieds, et l'on y peut dormir comme dans un lit. Pensez donc s'ils veulent croire au purgatoire ! Ils s'asseient sur le vent, ils nourrissent leurs cervelles de vent, ils doivent croire que l'âme se résoudra en vent après la mort.

Bien qu'habituée dans la maison paternelle à toutes les aises de la vie, Alisa s'indignait de ce raffinement de mollesse qui écrase l'âme, affaiblit le corps et étouffe toute affection noble et généreuse : « N'est-ce pas, Mimo, Lando, que c'est une vie insipide, de passer des journées dans ce luxe de sérail ?

– Oh ! ma petite Alisa, disaient-ils en plaisantant, sais-tu que c'est agréable de s'enfoncer dans cette ottomane, un cigare de la Havane en bouche et pas une pensée dans la tête.

Voyant sur les coteaux
Les biches, les chevreaux,
Le vif poisson qui brille
Dans l'onde qui scintille,
Et l'éclatant plumage
Des habitants des airs,
Dont le tendre ramage
Charmerait les déserts !

– Fi donc ! disait Alisa, belle vie pour des héros ! Et vous vouliez la régénération de l'Italie ?

– S'il ne tient qu'à cela, dit Lando, c'est ainsi que nos républicains ont sauvé Rome, assis sur des sofas auprès desquels les bergères et les veilleuses des villas genevoises ne sont rien. Et maintenant, Alisa, c'est dans ces sièges que s'asseient, le ventre au soleil, les triumvirs et les députés du Capitole. Est-ce que Mazzini n'a pas fait soulever tous les peuples en restant doucement étendu dans son fauteuil, pendant que ceux qu'il avait excités allaient exposer leur peau à la canonnade et à la pointe des

baïonnettes ? Sait-il bien le métier, lui ? De Genève, il envoya à Annecy Ramorino et ses braves se faire fusiller, pendant que lui restait dans une agrippine, occupé à se frotter la moustache, ici précisément, dans une chambre de la *Couronne*. Et, à la Valteline, n'a-t-il pas jeté le brandon de la révolte et n'est-il pas resté assis tranquillement en attendant les nouvelles ? Mais, quand il eut connaissance de la déconfiture, il décampa pour aller chercher ailleurs un bon fauteuil. Et à Milan, pendant que Charles-Albert combattait au Mincio, à Pastrengo, Santa Lucia, Mazzini, toujours assis, s'écriait : « Charles-Albert est un paresseux qui bâille et qui dort ; il ne s'inquiète pas du triomphe de l'Italie, il fait la paix avec Radetzky ! Allons, Milanais, il nous faut la république ! Quoi ! nous ne nous débarrasserions d'un empereur que pour tomber dans les mains d'un roi. » Mais, quand il vit Charles-Albert fuir de Custoza, il ne resta plus sur l'expectative, et joua des talons à la recherche d'un nouveau fauteuil. Maintenant, il est à Rome, il est bien mollement enfoncé dans les sièges du pape : mais, si l'on venait à confirmer la nouvelle que les Français ont envie de venir à Rome, nous verrions Mazzini envoyer des proclamations dans toute l'Italie et exposer tous les perdreaux qu'il pourra réunir aux carabines des chasseurs de Vincennes ; et lui, pendant cette opération, assis au Capitole, il fera expédier des couronnes civiques et murales aux preux défenseurs de Rome jusqu'à ce qu'il voie la ville assiégée par les Français ; quand ils entreront par une porte, Mazzini débusquera à la hâte de l'autre côté.

– Si, au moins alors, il pouvait nous laisser la paix !

– Ah ! reprit Mimo, vous connaissez mal ces maîtres en émeutes. Vous verrez que Rome, une fois vaincue, Mazzini trouvera où ressusciter la rébellion ; il fera encore massacrer des milliers de perdreaux pendant qu'il se dodinera sur quelque fauteuil élastique. »

Et Lando ajouta : « Je me rappelle encore ce Transtévérin qui, invité par Sterbini à aller combattre la Lombardie, le regarda de

côté, et, se croisant les bras, lui dit : « Et vous, signor Pietro, pourquoi n'allez-vous pas faire la guerre ? pourquoi pas vous comme les autres, pourquoi... ? – Oh ! moi, je fais la guerre avec la plume, répondit-il. – C'est cela, reprit le Transtévérin, et ce sont les sots qui vont avec leur valeureuse poitrine se présenter aux Allemands, osant braver la pointe de leur baïonnette ; bravo, *sor* Petruccio, conservez votre plume, moi, je garde mon estomac. »

Alisa, si bonne et si compatissante, était émue de cette indigne trahison exercée contre la jeunesse italienne : « Mais comment Dieu permet-il, s'écria-t-elle, que des conjurateurs fassent massacrer tant de monde et qu'eux restent et vivent heureux du malheur d'autrui ?

– Heureux ! dit Bartolo, je ne voudrais pas être sous leur peau. Ils vivent, parce que Dieu les emploie dans le monde comme des chirurgiens pour couper les membres gangrenés et opérer les dépôts d'humeurs ; autrement la gangrène finirait par se répandre dans tout le corps social. Que servirait à Dieu de les chasser du monde ? Lui manque-t-il des fièvres, des tétanos et des apoplexies pour s'en débarrasser ? Il les laisse vivre pour exercer les bons, pour fournir de nouveaux triomphes à l'Église. Voilà pourquoi Dieu les conserve. Bénissons-le, adorons sa sagesse et sa providence, inaccessibles à nos intelligences, et tâchons d'être sages pour notre part.

– Mais savez-vous, mon oncle, dit Lando, que vous volez le père Onofrio et mieux encore ? Vous êtes un prédicateur hors ligne.

– Et toi, un imperturbable plaisant. »

Quand Alisa fut bien habituée dans Genève, elle eut la pensée de faire la connaissance du curé de la ville, dont Balthasar lui avait vanté la prudence et la sagesse. Un matin, accompagnée de Lando, elle se dirigea vers l'église par la rue des Chanoines ³⁷ ; elle était au bout de cette rue, quand elle rencontra une sœur de charité qui s'en retournait tranquillement à l'hospice.

C'était une personne d'un extérieur distingué ; son visage

respirait, sous le voile de la modestie, je ne sais quoi de franc et de viril ; ses yeux étaient penchés vers la terre ; mais, quand elle les relevait, ils avaient un éclat qui les faisait baisser à celui qui la regardait. Elle tenait le corps droit, et, en marchant, les deux grandes ailes de sa cornette blanche s'agitaient, en ondoyant. Ses deux mains étaient cachées dans ses larges manches grises. Elle portait un tablier bleu, que serrait une ceinture de cuir à laquelle étaient suspendus, d'un côté un grand chapelet dont chaque dizaine était marquée par une médaille et qui se terminait par un crucifix de cuivre, et, de l'autre, un grand trousseau de clefs qui, dans sa marche, sonnaient les unes contre les autres.

Alisa remarqua que tous ceux qui rencontraient cette femme la saluaient en se découvrant ; les petits garçons lui faisaient une inclination ; les petites filles venaient la prendre par la main, baisant son crucifix et ses médailles. Alisa était fort étonnée de ces démonstrations dans une ville protestante comme Genève et ennemie de l'Église romaine ; son étonnement eût cessé, si elle eût connu celle à qui elles s'adressaient.

C'était la sœur Clara, estimée des protestants non moins que des catholiques. L'abbé Vuarin, du temps de Napoléon, alors que Genève faisait partie de l'empire français et du département de Léman, obtint de l'empereur une église catholique, libre et indépendante ; il voulait arracher les dents à cette Genève qui mordait avec tant de rage la robe de l'Église romaine et en avait mérité le nom de Rome de l'Évangile. Fondé sur cette raison que l'empire français était catholique et qu'il avait droit d'avoir son église et son culte, l'abbé Vuarin fit tant qu'il renversa toutes les entraves des Genevois, et que, au congrès de Vienne, en 1815, il obtint qu'on laissât subsister en sa faveur un décret de Napoléon.

Quand, après quelques années, il se crut en force de soutenir de nouvelles bourrasques, ému de l'ignorance à laquelle était condamnée la jeunesse catholique, il risqua de faire venir des frères de la doctrine chrétienne et des sœurs de charité de Saint-

Vincent de Paul. N'ayant pas d'autre local à leur offrir, il affecta une partie de sa maison pour en faire deux écoles, dans deux quartiers séparés, ayant chacune sa porte d'entrée sur la rue pour recevoir les élèves des deux sexes. Sœur Clara était la supérieure des religieuses. C'était une femme d'une mâle vigueur, d'un zèle ardent et sage comme celui de l'abbé Vuarin. Dans les hôpitaux militaires de Paris, elle s'était trouvée en rapport avec les grenadiers de la garde impériale ; elle savait les gouverner et les tenir en respect comme le plus brave général d'armée. Arrivée à Genève, quand elle eut jeté un regard autour d'elle, elle s'adressa à l'abbé Vuarin et lui dit : « Monsieur, il nous faut du large et de l'essor ; nous ne pouvons pas rester ici enfermées comme des abeilles dans la ruche.

– Mais quel moyen ? dit le curé. C'est à peine si les calvinistes peuvent souffrir que vous mettiez la tête à la fenêtre, comment vous laisseront-ils prendre votre essor dans la ville ?

– Nous les prendrons à l'hameçon de la charité : je sais un peu de pharmacie, laissez-moi monter un magasin de remèdes ; je sais un peu de médecine et de chirurgie, laissez-moi aller trouver les malades pauvres, et vous verrez si les Genevois trouveront à y redire. »

L'abbé Vuarin consentit volontiers ; il mit à sa disposition tout ce qu'il fallait pour se procurer une pharmacie, les ustensiles et les instruments nécessaires. Sœur Clara s'en acquitta si bien, le peuple protestant fut si heureux de ses secours, qu'il commença bientôt à la vanter et à lui témoigner ouvertement sa reconnaissance : il n'y avait plus un ouvrier qui se blessât sans avoir recours à sœur Clara. Il serait impossible de dire avec quelle tendresse, quelle douceur, quelle bonne grâce, elle remplissait l'office de la charité ! Elle avait un assortiment de baumes pour étancher le sang, adoucir la douleur, extraire les épines, fermer les coupures, purger les plaies, faire mûrir et suppurer les influxions, les panaris et les autres tumeurs, suites trop ordinaires des rudes

travaux de la classe pauvre. Elle n'avait pas son maître pour bander les luxations des os et des jointures, pour saigner, pour appliquer les ventouses, pour redresser, avec des buses d'acier, le corps des enfants qui se penche trop en avant, ou les pieds qui se tournent de côté. Dans les fièvres et les autres maladies, elle ne se lassait pas d'assister, de soigner, de consoler, de veiller des nuits entières au chevet des malades, et plus leur état était dangereux, plus vive était son ardeur, plus infatigable sa charité. Aussi on ne pourrait croire quelle vénération avaient pour elle les Genevois ; ils voyaient en elle un ange de charité, et, sur son passage, les protestants comme les catholiques, les hommes, les femmes et les enfants, s'inclinaient respectueusement.

Alisa, témoin de ces marques de respect, s'approcha de la religieuse et lui dit :

« Permettez-moi une question, ma sœur : sont-ils tous catholiques, ceux que vous rencontrez et qui vous saluent de si bon cœur ?

– Non, répondit-elle, la plupart sont protestants.

– Et comment donc les enfants baisent-ils vos médailles ?

– Quoi d'étonnant ? Les enfants, mademoiselle, sont naturellement catholiques, il n'y a que la fausse doctrine de leurs ministres qui les fasse hérétiques ; il en est partout comme à Genève. Pauvres petits, ils m'aiment tant ! Cela me déchire le cœur de les voir si bons aujourd'hui, et plus tard, quand ils seront grands, quand ils iront dans les ateliers, les mauvais compagnons les pervertiront, et les ministres de l'erreur leur jetteront l'hérésie dans le cœur ; ils les dénatureront et étoufferont en eux les bonnes dispositions de leur enfance. Mademoiselle, il faut prier pour eux : êtes-vous Française ?

– Non, je suis Romaine et arrivée à Genève depuis peu : je voudrais visiter l'église catholique et faire la connaissance du curé, que l'on m'a donné pour un homme supérieur et d'un zèle admirable.

– Il était l’ami intime de l’abbé Vuarin, l’apôtre de Genève, le compagnon de l’admirable Marillez, évêque de Fribourg et martyr invincible des fureurs du radicalisme. Tenez, mademoiselle, je vais précisément chez lui pour une infirme dont les besoins réclament son secours. »

Elles arrivèrent à l’hospice des Filles de la Charité, entrèrent dans la pharmacie, où elles trouvèrent d’autres religieuses soignant de pauvres femmes malades, leur préparant des médicaments et soignant leurs plaies avec autant de naturel et de bonne grâce que si elles avaient manié des perles, des pierreries ou des fleurs odorantes.

Alisa admira vivement la sublimité de la charité chrétienne, qui, ne voyant dans le pauvre que la personne de Jésus-Christ, ne trouve rien de difficile ni de désagréable dans les soins qu’elle lui donne. Quand le curé fut venu, elle l’entretint longtemps ; puis, accompagnée de sœur Clara, elle alla visiter l’église, et, sur l’invitation qui lui fut faite, elle promit à sa digne compagne de revenir souvent la voir.

Cependant le banquier de Bartolo avait envoyé plusieurs lettres dont les unes étaient arrivées à Arona après son départ et les autres étaient venues directement de Rome ; parmi les premières, il y en avait, comme nous l’avons dit, une d’Aser à Mimo, dans laquelle il lui annonçait son prochain séjour en Suisse. Il ne faut pas douter si ce fut une fête pour Mimo et Lando, qui espérèrent le revoir bientôt. Mimo lui répondit aussitôt à Lucerne, comme il le lui avait recommandé ; mais sa lettre fut envoyée à Uri, pendant qu’Aser était sur son lit de souffrances auprès de la bonne Maddalena. Mais Alisa, sans vouloir jamais se l’avouer, avait le cœur plus malade que jamais, et c’était en vain que cent fois par jour elle cherchait à se persuader le contraire ; les mouvements spontanés de son cœur la démentaient, et, en apprenant qu’Aser avait échappé aux périls de la guerre de Hongrie, elle éprouvait une joie inexprimable et remerciait le

Seigneur d'avoir exaucé ses prières. Maîtresse pourtant de ses affections, quoique innocentes, elle lui demanda de fortifier son âme, et protesta qu'elle ne voulait que sa sainte volonté, à laquelle elle soumettrait l'inclination naturelle de son cœur noble et pur. À mesure que le combat intérieur se faisait sentir avec plus de violence, elle multipliait ses visites à sœur Clara et s'entretenait longtemps avec elle.

Un jour entre autres, sœur Clara, confiante dans la pureté et la douceur d'Alisa, lui dit : « Mademoiselle, vous êtes Italienne, et moi je ne fais que bégayer votre belle langue ; voudriez-vous contribuer à une bonne œuvre ? Qui sait si Dieu ne veut pas vous faire sauver une âme, et quel ne sera pas votre bonheur, si vous la ramenez ! Le sang de Jésus-Christ, qui a été versé pour la rédemption du monde, s'il vous doit de n'avoir pas été en vain répandu sur cette âme qui l'a repoussé, fera rayonner votre front d'une beauté céleste. J'ai parmi mes infirmes une jeune Italienne qui est très dangereusement malade et qui blasphème contre Dieu et les saints avec une rage d'enfer ; la charité a épuisé tous ses moyens auprès d'elle. Elle a été soldat dans les guerres de l'indépendance ; auparavant elle était dans la bande des plus cruels sicaires de la secte ; elle m'a avoué avoir tué plus d'un prêtre dans la Romagne et immolé avec son pistolet plusieurs pères de famille. Elle crie comme une possédée, et, dans l'accès de la fièvre, on l'entend hurler. : « Oh ! si j'avais un prêtre pour l'égorger, pour boire son sang, je serais soulagée de la soif qui me dévore ! » Je ne la laisse jamais seule, il y a toujours auprès d'elle quelque sœur. Plus elles lui témoignent d'affection, plus elle se met en colère. Quand le curé ou un vicaire vient près d'elle, elle frémit, écume, se cache sous ses couvertures, et ne veut pas même les voir. Alisa, allons la visiter : qui sait ? peut-être la langue de son pays l'adoucirait-elle un peu et la rendra moins exaspérée. »

Alisa accueillit cette proposition de bon cœur et suivit sœur Clara. Cette femme habitait près de la rue Saint-Antoine, dans

une maison très haute ; elles montèrent plusieurs escaliers roides et obscurs, et entrèrent finalement dans une petite chambre, où elles trouvèrent près du lit une sœur qui précisément venait de lui présenter je ne sais quel breuvage qui ne plaisait pas à la malade ; celle-ci le lui avait jeté à la face, et la bonne religieuse s'essuyait du mieux qu'elle pouvait. Alisa s'avança près d'elle :

« Bonjour... Comment vous appelez-vous ?

– Orsola, au nom du diable, répondit-elle. Oh ! ma belle demoiselle, au moins vous, vous me parlez italien ; ces bigotes de nonnettes me brisent les oreilles avec leurs... « ma chère Orsola, prenez donc, calmez-vous donc... » donc, donc, donc, qu'elles s'en aillent se faire frire ! Eh ! la langue italienne ! Vous, vous êtes une Italienne... Vive l'Italie, vive l'indépendance !

– Oui, ma sœur, et je suis Romaine : sachant que vous étiez malade, je suis venue vous voir.

– Oh ! je vous remercie, mademoiselle. Et vous, quel est votre nom ?

– Je m'appelle Alisa, et je suis à Genève depuis peu de jours ; mais, tant que j'y resterai, si cela ne vous dérange pas, je viendrai vous voir.

– Vous me ferez plaisir ; mais voyons, le jeu sur table, ne venez pas ici avec des prêtres : je les déteste comme la mort.

– J'y viendrai avec quelqu'une de ces sœurs qui sont si bonnes ; ç'a été sœur Clara, vous la connaissez, qui m'a conduite ici ; elle vous veut beaucoup de bien. Et vous, comment êtes-vous à Genève ?

– J'y suis venue par un coup de désespoir. Vous saurez que je combattais avec les légions italiennes ; je me suis trouvée dans plusieurs batailles contre les Allemands. Dans la journée de Cornuda, j'ai été faite prisonnière avec plusieurs autres, et envoyée dans la Carinthie. Je n'avais jamais voulu porter la jupe de velours noir ni les rubans comme les autres ; je les trouvais habillées comme des danseuses de corde plutôt qu'en soldats ; je

me costumai absolument comme un homme, à l'exemple de notre enseigne, Polixène. Faite prisonnière et reléguée à Klagenfurt, je déclarai être femme, j'achetai quelques vêtements propres à mon sexe, et je les revêtis. Les Allemands eurent alors plus d'égards pour moi que pour les autres prisonniers, et n'exercèrent à mon égard qu'une faible surveillance. J'en profitai. Une nuit, je m'évadai, et, traversant les champs et les montagnes, je parvins dans le Tyrol allemand. Là, je trouvai à me reconforter auprès de bergers qui me donnèrent du lait et du pain ; enfin, je touchai aux frontières des Grisons. J'étais indécise sur le parti que j'avais à prendre : recommencerais-je à servir sous les drapeaux des radicaux, ou bien chercherais-je à vivre de quelque petit travail ? Je trouvai parmi les Suisses quelques Italiens libérés qui me conseillèrent de m'en tenir au second parti. Munie de lettres de recommandation pour un marchand de drap de Genève, je m'engageai comme brodeuse de fleurs d'or et de soie colorées. Mais, s'il faut tout vous dire, je me laissai aller à la passion de boire de l'eau-de-vie et d'autres liqueurs ; mon sang s'enflamma, et je suis malade depuis un mois.

– Ainsi, dit Alisa, vous avez combattu avec la signora Polixène ?

– Oui, certainement. C'était une personne de grand mérite. Elle m'aimait et me donnait beaucoup ; elle était libérale comme un roi, franche comme un Cosaque ; elle n'avait pas de scrupules, elle se faisait obéir par les soldats comme un colonel. *Corpo di...* il fallait la voir au combat ! Des freluquets de civiques, au premier coup de fusil, se pâmaient de frayeur ; elle les frappait de sa bannière sur l'épaule, en leur criant : « En avant, poltrons ! l'Italien ne recule pas, et le Romain doit vaincre ou mourir. » Et là-dessus elle plantait son drapeau en terre, prenait son fusil, et tirait comme un chasseur d'Unterwalden.

– Dites-moi, je vous prie, si vous n'avez plus reçu de ses nouvelles ?

– Non. La connaissiez-vous, par hasard ? La dernière fois que je la vis, c'était dans un combat avec Nugent ; je ne l'ai plus revue depuis, et je n'ai eu d'elle aucune nouvelle. Elle est morte ou prisonnière.

– Ma chère Orsolina, reprit Alisa, Polixène est tombée blessée dans ce combat, et elle est morte la nuit suivante : mais tu ne sais pas quelle fut sa mort... » Et deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux et coulèrent le long de ses joues.

« Vous pleurez, mademoiselle, dit Orsola en la regardant fixement et en cherchant à comprimer son émotion. Seriez-vous sa sœur, sa parente ou son amie ?

– Elle a été bonne pour moi tant qu'elle a vécu, et, maintenant qu'elle est morte, je suis sûre qu'elle se souvient encore de moi. Tu ne sais pas, Orsola, combien sa mort fut belle ! Ce serait un bien grand bonheur pour nous, s'il nous arrivait de mourir comme elle, dans de si bonnes dispositions et avec le même repentir de nos péchés. » Et alors elle lui raconta tous les détails et la fin de Polixène avec un attendrissement si touchant qu'Orsola ne put retenir ses larmes ; elle prit Alisa par la main, et la pria de venir la visiter le lendemain. Sœur Clara, qui comprenait l'italien, avait été tout émue, et elle commença à espérer le succès de sa dernière tentative.

Le lendemain, Alisa alla la revoir ; elle lui porta des chemises, du linge, de l'argent et un peu de conserves, et elle lui prodigua les marques du plus vif attachement. Orsola devint plus traitable, causa tranquillement avec sa bienfaitrice, et, de jour en jour, des écaillés lui tombaient des yeux ; elle ne se laissait plus aller à ses imprécations ordinaires contre Dieu et contre les hommes. Un matin, Alisa, étant venue auprès d'elle, trouva une sœur qui veillait près de son lit :

« Ma sœur, lui dit-elle, retournez chez vous : vous avez besoin de repos, je vous remplacerai ; dites à sœur Clara qu'elle ne se dérange pas, et que je me propose de rester un bon moment près

d'Orsolina. »

La religieuse se retira.

Alisa remplit quelque temps l'office d'infirmière auprès de la malade, et, voyant que le mal faisait des progrès, elle lui dit avec affection : « Ma bonne amie, votre fièvre est plus violente ; pourquoi ne pas vous mettre en paix avec le bon Dieu en vous confessant ? Croyez-moi, vous vous en trouverez soulagée, et vous me remercirez de mon conseil.

– Impossible, mademoiselle, c'est impossible ! Vous êtes une âme innocente, vous ne pouvez comprendre le désespoir qui me ronge continuellement le cœur, et qui me fait souffrir par anticipation les tourments de l'enfer. Je suis coupable de crimes atroces, inouïs pour vous ; cette main, que vous serrez si affectueusement, est une main criminelle. Quand vous me touchez avec la pureté de vos mains charitables, je sens un remords qui me fait tressaillir, le sang bouillonne dans mes veines et m'étouffe le cœur. Mademoiselle, cette main a assassiné plus d'un prêtre, elle leur a arraché le cœur, et mes dents l'ont dévoré avec une rage horrible. Comment voulez-vous que j'appelle un prêtre pour m'absoudre de ces forfaits ? Ils crient vengeance vers le ciel, et il n'y a plus de pardon pour moi !

– Oh ! ma chère amie, dit Alisa d'un ton de douceur et de calme qui contrastait singulièrement avec cet affreux récit, ma chère amie, ne sais-tu pas que la miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes les iniquités du monde ? Ne sais-tu pas que le repentir, par le sang de Jésus-Christ, peut te rendre tous tes anciens droits à son affection ? Oui, Jésus te pardonnera, Orsola, Jésus te pardonnera certainement.

– Mademoiselle, Jésus m'abhorre ; je l'ai renié pour me vouer au démon. Dès 1840, à l'âge de dix-sept ans, après une mission donnée par les passionnistes, je m'étais consacrée à Dieu, et je lui avais promis de faire mes vœux dans l'ordre des capucines ; mon père s'y opposa, pour éviter les frais d'une dot bien faible, et, sur

ces entrefaites, au mois d'août, un de mes cousins revint en vacances avec le grade de bachelier en médecine. Il était continuellement chez nous ; il s'affectionna à moi, et il me fit tant de serments et de protestations, qu'il me parut cruel de ne pas le payer d'un peu de retour. Cependant je continuais de fréquenter les sacrements ; mon confesseur me mettait sous les yeux le danger de ces relations, que mon inexpérience et ma légèreté m'empêchaient de comprendre. Peu à peu ma ferveur se refroidit ; de la tiédeur je tombai bientôt dans l'indifférence, dans le dégoût. Une première chute ne me laissa pas le temps de rentrer en moi-même et me poussa rapidement dans l'abîme de la perdition.

« Il me fut impossible de me relever ; mon amour pour mon cousin devint un véritable délire, une sorte de frénésie. Les moyens que j'employai pour cacher la honte de ma faute furent atroces, et je risquai d'en perdre la vie. Mon cousin appartenait à la secte de la jeune Italie : me voyant aussi pervertie que lui, il me fit enrôler dans la secte, avec les plus horribles serments. Mademoiselle, je vois que vous pâlissez, et vous avez bien raison. Dès ce moment, je fus semblable à une tigresse ; le crime avait des attraits pour moi. Mon sexe éloignait les soupçons des magistrats : on m'employa, dans des conjurations, au transport des dépêches secrètes et de l'argent pour les conjurés ; on me chargea de faire de nouveaux adeptes et de guider les sicaires dans l'exécution de leurs crimes.

« Plus d'une fois je prêtai mon concours direct dans les cas les plus difficiles : c'est ainsi que j'assassinai plusieurs prêtres et d'autres bons citoyens sans que la justice pût jamais connaître la main qui les avait frappés, car je n'en continuai pas moins à me donner les airs de la modestie et à fréquenter l'église comme une personne pieuse. En 1848, mon cousin trouva des prétextes pour m'emmener à Rome, où il disait que mon frère, étudiant à la Sapience, était malade ; là, je connus les chefs de la jeune Italie, et me jetai dans les mystères infernaux de la secte. Il y avait deux

maisons à Rome où se tenaient ces réunions occultes, et ce fut là que, au milieu des plus horribles blasphèmes et des plus exécrables sacrilèges, je foulai aux pieds la sainte hostie, je reniai Jésus-Christ et je jurai une fidélité éternelle au démon. Avec une lancette de chirurgien, on me tira quelques gouttes de sang, et, de ce sang, j'écrivis ma consécration, en protestant que si, à l'article de la mort, je retournais au Christ, j'entendais, je voulais et je jurais que mon âme néanmoins resterait au pouvoir du démon. Comment voulez-vous, Alisa, que maintenant je puisse éviter la malédiction de Dieu et que mon sang ne crie pas contre moi ³⁸.

– Non, ma chère amie, reprit Alisa avec émotion ; non, le sang de Jésus-Christ a été versé précisément pour effacer l'inscription du péché. Si ton sang crie pour le démon, le sang de Jésus-Christ crie pour Dieu. Orsola, laisse-moi appeler un prêtre... Orsola, ne crains pas, donne-moi ton âme, ce sera mon affaire avec le démon. » Et, en disant ces paroles, elle se pencha vers Orsola, la baisa tendrement et la couvrit de ses larmes. Orsola se recueillit un moment, serra la main d'Alisa sur son cœur, lui tendit les deux bras, et, en l'embrassant avec effusion, s'écria :

« Mademoiselle, je suis à vous. »

En ce moment arrivait sœur Clara. Alisa lui dit : « Ma sœur, appelez le curé. » Sœur Clara répondit qu'il venait d'entrer pour voir un autre malade. On l'appela aussitôt, il vint, encouragea Orsola, et les deux femmes se retirèrent. Une heure après, le prêtre sortait tout rayonnant de bonheur ; il tenait en main un papier, et il dit à Alisa :

« Orsola vous destine ce papier, elle dit qu'il vous appartient. »

Alisa l'ouvrit... elle vit des caractères de sang, et le referma tout effrayée. Rentrée dans la chambre, elle alluma une bougie et brûla cet écrit, en disant : « Orsola, tu vois comme ces caractères disparaissent sous l'action du feu ; ainsi et mieux encore le sang de Jésus-Christ détruit et anéantit les péchés de l'âme contrite. »

La malade souffrant de plus en plus, Alisa lui tint longtemps

compagnie. De jour en jour le mal alla en empirant ; le curé ne cessa pas de l'entourer de ses soins, il la munit des sacrements de l'Église, et la pauvre pécheresse mourut en bénissant Alisa, qui l'avait réconciliée avec Dieu.

XXI. – LA GROTTTE.

Pendant qu'Aser écoutait la leçon de catéchisme qu'Annetta faisait après le dîner à son frère et à ses sœurs, il recueillait dans son esprit ce qu'il entendait de ces sublimes et profonds mystères. Quelquefois il faisait réciter, comme nous l'avons dit, et par manière d'exercice, la leçon déjà donnée à Ilda et à Prude. Un jour, Annetta lut, en présence de sa mère et de Wolfgang, l'épître de saint Jean : Aser se releva sur son lit, appuyé sur plusieurs oreillers. Il écoutait ; sa respiration était suspendue, ses yeux étaient fixes et immobiles. Il voyait les petits enfants écoutant dans l'attitude du plus profond respect, les mains jointes, les yeux baissés, et la Maddalena, la tête inclinée, comme si elle se fût trouvée en présence de Dieu, parlant dans les saintes Écritures.

Annetta, après avoir lu que « Jésus-Christ est la lumière ; que celui qui marche avec lui est dans la lumière, et que son sang nous purifie de toute tache du péché », arriva ensuite à ces paroles : « Mes enfants, je vous écris afin que vous ne péchiez pas ; mais, si quelqu'un de vous cependant a péché, nous avons pour avocat, en présence du Père, Jésus-Christ, le juste, qui est la propitiation pour nos péchés. » Elle continuait ; mais Aser poussa tout à coup un profond gémissement : il tremblait, ses cheveux se dressaient sur sa tête, la sueur couvrait son visage, il écumait, se tournait et

se retournait violemment sur son lit. La Maddalena accourut et lui demanda avec anxiété ce qui le faisait ainsi souffrir ; mais il se débattait encore plus, et ouvrait de grands yeux, sans lui répondre. Annetta se mit de l'autre côté, et essaya de le calmer ; Wolfgang, au pied du lit, le regardait immobile de stupéfaction. Enfin Maddalena essuya la sueur de son visage, replaça les draps et les couvertures en bon ordre, et lui demanda doucement à l'oreille de se confier à elle, de lui ouvrir son cœur, de ne pas lui cacher ta cause de sa peine.

Le malheureux jeune homme poussa un grand soupir et lui dit :

« Appelez le père Cornelio !... Oh ! si j'avais ici le père Cornelio ! »

La Maddalena lui répondit :

« Calmez-vous, signor Aser ; ce soir, Annetta doit lui porter quelques provisions, elle l'invitera à venir : vous savez combien il vous aime et comme il vient volontiers... »

Et, en parlant ainsi, elle arrangeait les oreillers, essuyait le visage du malade, lui faisait des caresses comme à son enfant ; elle le calma un peu, et, enfin, congédia ses enfants et resta auprès de lui la plus grande partie de la journée. Il se calmait pour un moment, puis retombait dans son agitation ; mais, dans les moments de calme, il prenait des deux mains sa petite médaille et son crucifix, les serrant sur son cœur, sur sa bouche et sur son front. La Maddalena ne put deviner les motifs qui le jetaient dans une agitation et une angoisse si inaccoutumées. La Trude, la pauvre petite, mettait parfois l'œil à la porte, et, souvent, s'avancait près du lit ; mais, voyant Aser si agité qu'il la regardait sans sourire selon son habitude, elle était toute déconcertée et courait auprès d'Ilda en pleurant.

À l'approche de la nuit, Annetta entra et lui dit : « Aser, je vais à la grotte, n'avez-vous rien de plus à faire dire au père Cornelio ? – Dites-lui que je l'attends sans faute. – Il n'y a rien à ajouter ? »

Aser soupira encore, et puis, à demi suffoqué : « Oh ! mon Dieu, délivrez-moi ! » La pauvre fille sortit toute consternée. Dans le chemin, elle avait toujours devant les yeux ce visage enflammé, ces regards vifs et immobiles, ces cheveux hérissés, ce front plissé, et il lui semblait entendre les échos de la forêt redire : « Ô Dieu ! » Elle arriva haletante et tremblante à la caverne : le prêtre, la voyant en cet état, lui demanda ce qu'elle avait.

« Mon père, répondit-elle, il est survenu à Aser une crise qui nous alarme. Il est dans le délire, il vous appelle, il crie en frémissant : « Oh ! si j'avais le père Cornelio ! appelez-moi le père Cornelio !

– Comment ? Il était si bien en voie de guérison. Il est possible qu'un dépôt soit crevé dans la tête et lui ait occasionné ce délire. Est-ce qu'il lui sort du sang par les oreilles ?

– Non, mais il sue, il écume, il serre les poings ; on dirait qu'il combat avec quelqu'un ; tout son corps se contorsionne et s'agite.

– Bien, mon enfant, je vais prendre un peu de pain et de lait, et puis j'arrive. »

Il mangea quelques bouchées et sortit de la caverne : il suivit la jeune fille en priant la Madone d'obtenir la guérison de son fils. Arrivé au milieu de la nuit, il trouva la Maddalena qui l'attendait près de la porte ; elle lui raconta brièvement ce qui s'était passé dans la journée et comment en ce moment-là encore Aser se contournait et se débattait dans son lit. Le vénérable vieillard dit : « Toi, Annetta, va te coucher, et vous, Maddalena, attendez-moi à la cuisine et priez pour lui. » Puis il s'avança vers la chambre du malade.

Aser, en le voyant, rayonna d'une joie indicible ; quand il fut près de lui, il le prit dans ses bras et lui dit d'une voix étouffée : « Père Cornelio, le Christ a vaincu, le Christ veut régner dans mon cœur, le Christ efface nos péchés, il est dans le ciel, auprès de son Père éternel, l'avocat de ma malheureuse âme. Ô mon Dieu, quel combat !

– Calmez-vous, mon enfant, calmez-vous, lui dit le prêtre Cornelio en lui serrant la main d'un côté, le caressant de l'autre et essuyant les sueurs qui coulaient sur son front ; calmez-vous, et puis nous causerons. »

Après un moment de repos, il s'assit à son chevet, et le regarda doucement.

« Eh bien ! lui dit-il, qu'y a-t-il de nouveau, Aser ?

– Une grande nouvelle, mon père. »

En disant ces mots, il jeta les yeux dans la chambre, et, voyant qu'ils étaient seuls : « Mon père et moi bienfaiteur, ajouta-t-il, sachez que je ne puis plus résister au torrent de la grâce qui m'inonde ; les démons m'ont assailli avec fureur, comme le tigre à qui l'on veut enlever sa proie. Ne vous récriez pas, mon père ; je ne suis pas chrétien !

– C'est-à-dire, répondit le prêtre, que tu t'es jeté dans les bandes impies des radicaux, qui, tout en se disant chrétiens, renient le Christ par leurs œuvres et font la guerre au culte de Jésus et à ses ministres.

– Je suis plus qu'un impie, je suis juif, et, par conséquent, non baptisé. »

Le bon vieillard, sans se troubler, mais au contraire avec une douce sérénité, lui prit les mains : « Eh bien ! dit-il, tu seras chrétien et pieux, n'est-ce pas ? Et le démon en frémira de rage.

– Il en frémit déjà, mon père : ce matin, en entendant Annetta lire que « Jésus est la lumière, qu'il lave nos péchés, et qu'il est, devant le Père, l'avocat des pécheurs », je fus frappé d'un tel éclat de lumière, que je résolus d'être chrétien ; mais, à peine avais-je pris cette détermination, qu'un tourbillon passa dans mon âme ; je me sentis pousser à blasphémer le Christ, et depuis je n'ai pas eu un moment de calme. Le démon m'agite par mille remords ; il m'épouvante par de terribles fantômes qui m'assaillent, me menacent, me repoussent et m'étreignent horriblement. Je combats corps à corps avec eux, je pare leurs coups, je ferme le

poing, et il semble que je vais les renverser et les tuer. Ils rugissent autour de moi comme des lions, ils me suffoquent de leur puanteur, ils m'effrayent de leur aspect terrifiant ; mais je les menace en leur disant : « Je vous attends devant le père Cornelio. » Et, là-dessus, ils frémissent, ils écument, ils se hérissent comme des maudits. Je vous en supplie donc, mon père, ne m'abandonnez pas.

– Mon fils, reprit le saint vieillard, les démons montrent les dents et aiguisent leurs griffes ; mais ils ne peuvent ni mordre ni griffer le vaillant soldat de Jésus-Christ ; leurs efforts multipliés te prouvent bien leur impuissance. Voici (et, ce disant, il prit un peu d'eau bénite dans un petit vase appendu au mur et fit le signe de la croix sur Aser), voici le moyen : devant cette arme-là, fussent-ils une légion, ils s'enfuient en toute hâte. »

Aser se sentait fortifié. Il versa des larmes d'une douce émotion, raconta au prêtre comment Annetta, sans s'en douter, lui avait appris le catéchisme, et il récita le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les dix commandements, les actes de foi, d'espérance et de charité. Cornelio en éprouva une grande joie, il bénissait le Seigneur, d'où découle tout le bien, et qui, par des voies cachées, sait arriver aux fins de sa miséricorde.

Alors Aser lui raconta l'histoire de sa vie ; comment il appartenait à la secte de la jeune Italie, et quelle part il avait prise dans les révolutions de l'Italie, de l'Allemagne et de la Hongrie ; comment Dieu lui avait fait voir l'iniquité de ses projets et la perfidie des moyens dont les sociétés secrètes se servent pour ébranler l'ordre social humain et divin. Il avait déjà rétracté dans son cœur tous ses engagements avec les impies, et il était résolu à n'ouvrir plus la bouche que pour détester ses abominables serments, à ne plus remuer la main que pour arrêter et détruire, s'il était possible, les desseins des sectes infernales qui sont le fléau du monde.

Le vieux martyr leva les yeux au ciel et s'écria : « Je vous

remercie et vous bénis, Seigneur Jésus-Christ, de m'avoir réservé pour un si grand bonheur. Ni la solitude, ni la nuit continuelle, ni l'horreur de ces rochers où je vis enseveli, ni la colère des tyrans qui me cherchent pour me faire mourir, tout cela n'est rien auprès de la joie que vous donnez à mon âme. Seigneur, vous savez que le plus grand de mes chagrins est de ne plus pouvoir courir après celles de mes brebis qui s'égarèrent ; et voici que vous m'envoyez dans ma caverne un lion pour le convertir en agneau, un épervier pour en faire une colombe ! » Voyant qu'Aser tenait entre les mains une croix d'or, il la prit, et, la plaçant sur son front : « Que cette croix te bénisse, dit-il, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ! Cette croix que tu portes et cette image de Marie, que tu as regardées sans doute comme des amulettes, ont été pour toi un bouclier de salut contre les assauts de l'enfer. Aser, continue à étudier le catéchisme ; je t'apporterai un autre livre précieux. Ne dis mot à personne de ton état, attends ta guérison et espère dans la miséricordieuse Mère de Jésus-Christ. Mais comment as-tu ces objets ?

– Mon père, c'est une jeune fille chrétienne, un ange à qui j'ai sauvé la vie, qui m'a donné la médaille comme souvenir, à mon départ de Rome pour une guerre qui fut aussi funeste qu'elle était injuste. Le crucifix m'a été légué par une pauvre moribonde qui expira en le baisant à la bataille de Curtatone ; moi, juif, parce que j'aimais l'une et que j'avais compassion de l'autre, j'ai porté, sans le désirer, les signes de mon salut éternel.

– Nouveau motif, reprit Cornelio, pour adorer les secrets admirables de la divine miséricorde, qui se sert de tous les moyens pour arriver à ses desseins. Maintenant, repose-toi tranquillement, et, demain et les jours suivants, aie soin de suivre d'esprit et de cœur les prières que les enfants ont coutume de réciter dans ta chambre. »

Il sortit et trouva Maddalena fort inquiète de savoir des nouvelles de l'état d'Aser ; il lui dit : « Ma fille, notre malade est

tranquille ; si vous le voyez pensif, parlez-lui de Dieu, ayez soin de ne pas le laisser longtemps seul ; que voulez-vous ? il est jeune, étranger, il a une âme noble. Les jeunes gens ont des moments terribles, c'est la fièvre du lion qui ne se dompte que par la prière ; prions, Maddalena, et espérons ! » Il la salua, la bénit, aspergea de l'eau sainte le seuil de la chambre du vieux Guillaume et des enfants, et il partit, le cœur plein d'une vive satisfaction, que ne purent diminuer les bourrasques du vent, mugissant comme l'orage dans les vallons et soufflant avec violence sur le haut des montagnes.

Aser, quoique plus calme, était souvent pensif, et les enfants, qui devinent comme par un instinct particulier les affections intérieures de ceux qu'ils connaissent, s'apercevaient qu'Aser avait dans le fond du cœur quelque préoccupation nouvelle. Aussi Ilda et Trude multipliaient autour de lui leurs innocentes caresses, cherchant à apporter quelque consolation à sa tristesse : tantôt l'une, tantôt l'autre, elles lui présentaient des bouquets de fleurs ; puis, les éparpillant, elles couvraient son lit de roses et de jasmins. Wolfgang, revenu de la chasse, accourait tout joyeux auprès de lui et lui montrait le gibier qu'il avait tiré, soit un couple de faisans des montagnes, soit un lièvre, soit un daim, et il lui racontait tous les incidents de sa chasse, ce qui amusait beaucoup Aser.

Annetta, habile comme les filles du pays à grimper à travers les rochers, avait remarqué un nid de francolins dans le trou d'une roche ; elle s'y élança comme un pivoine, saisit le nid, le mit sur sa poitrine, et descendit rapidement l'apporter à Aser ; les petits étaient déjà assez grands et leurs becs commençaient à se colorer d'un corail vermeil ; leur duvet blanc et cotonneux faisait place à de belles plumes d'un gris argenté, varié de petites raies à reflets comme l'émeraude. Aser les caressa doucement pendant qu'ils lui becquetaient la main, et pria Annetta de les élever pour lui.

Entre ces doux entretiens il prenait le temps d'étudier le

catéchisme ; il aimait à causer avec le vieux Guillaume, l'interrogeant sur les pratiques du culte chrétien et l'écoutant avec autant d'intérêt que de respect. Voyant avec quelle attention Aser recueillait ses paroles, le pieux vieillard lui parla des exemples de foi des montagnards ses ancêtres, des traditions helvétiques, et, entre autres, du rocher de Pilate, de ses gouffres, de ses tempêtes, de l'épaisse fumée qui l'entoure, comme un signe de malédiction qui pèse sur le juge inique condamnant son Dieu à la peine de mort. Il lui raconta l'histoire de l'ermitage d'Einsiedeln, des huit colonnes de l'église de Sachsen, et surtout celle de la Madone du Passager, ou mieux du Passant.

« Mon fils, lui dit-il une fois, non loin d'ici est un sanctuaire de Marie Auxiliatrice, placé sur la pointe d'une roche très élevée, que l'on nommait autrefois la Pique du Diable. Les saillies du rocher étaient si nombreuses que l'on pouvait à peine y poser le pied ; des blocs énormes recourbés et dentelés pendaient au-dessus de la tête, se superposant les uns sur les autres et paraissant à chaque moment devoir s'écrouler et s'abîmer sur la tête du passant. Pourtant ce chemin était fort utile pour arriver de l'autre côté de la montagne ; mais il était trop périlleux, et bon nombre de personnes, en le traversant, avaient senti leur appui s'écrouler et s'étaient vues précipiter dans l'abîme. Ajoutez à cela que les démons, s'il faut en croire la tradition du pays, y faisaient continuellement bonne sentinelle, et, tantôt sous l'aspect de géants monstrueux, menaçaient le voyageur ; tantôt sous la forme de vautours, voltigeaient autour de sa tête avec grand bruit ; d'autres fois, semblables à des loups, ils hurlaient et sautaient de roc en roc vers le malheureux sans défense. Celui-ci était pris de vertige, le pied lui manquait, et, brisé, déchiré dans sa chute contre les blocs de pierre, il restait la proie des aigles voraces. Si parfois le voyageur, doué d'une âme forte et intrépide, savait se défendre contre ces épouvantails, les diables chargeaient le ciel d'épais nuages, faisaient souffler et crier les vents, gronder l'orage,

éclater la foudre, briller les éclairs, et la montagne semblait ébranlée et secouée jusque dans ses fondements.

« La frayeur des montagnards des environs était telle qu'on n'osait plus y passer. Un vieux berger, plein de foi, dit un jour à ses compatriotes : « Il y a un moyen bien simple de dénicher les démons de ce passage ; plaçons-y l'image de la Vierge, elle saura bien nous protéger et affermir nos pas. » L'avis fut unanimement adopté ; on fit célébrer une messe, on y assista, et quelques maçons se mirent à l'œuvre. Soutenus par des cordes, accrochés à des crampons de fer, ils eurent bientôt taillé une chapelle dans le roc vif ; ils murèrent l'intérieur, y élevèrent un autel, et placèrent au-dessus l'image de Notre-Dame, qu'on appela Notre-Dame du Passant. Depuis ce temps-là, les rochers se sont affermis, enracinés, et les pas du voyageur ne s'affaissent plus sous leurs débris. Toi, mon fils, précipité de là-haut avec un rocher et un arbre, tu dois, en reconnaissance de ton salut, aller visiter la Madone du Passant ; c'est à elle que tu dois de n'avoir pas été écrasé dans ta chute. »

De jour en jour la santé d'Aser allait s'améliorant et sa foi se fortifiait de plus en plus. Le père Cornelio, le trouvant suffisamment instruit des vertus chrétiennes, crut ne pas devoir différer de lui administrer le sacrement de la vie éternelle. Aser lui avait demandé en grâce de tout disposer de manière à ce que la famille de ses hôtes ne s'aperçût pas qu'elle avait logé un juif ; le prêtre résolut de le baptiser sous le plus grand secret. Aucun berger ne connaissait, comme nous l'avons déjà dit, la retraite du vieux curé ; cependant il en choisit deux parmi les plus anciens, leur imposa l'obligation rigoureuse d'un silence inviolable, et les conduisit par mille détours jusqu'au réduit qui correspondait à sa petite caverne ; puis il leur donna rendez-vous pour la nuit suivante, et les congédia.

Annetta vint ensuite, apportant le panier de provisions. Cornelio lui dit : « Mon enfant, Aser est déjà en pleine

convalescence : la nuit prochaine, il pourra venir avec toi jusqu'à l'entrée de la caverne, j'y serai ; tu retourneras auprès de ta mère, et tu lui diras qu'elle ne s'inquiète pas, que je reconduirai Aser vers le milieu de la nuit. Que Dieu te bénisse, mon enfant, et te récompense de ta charité ! » Le lendemain matin, il disposa dans sa retraite ce qui était nécessaire pour le baptême : près de la lampe, il appendit un crucifix, en dessous duquel il plaça une image de la Madone ; sur une saillie du roc, il posa le petit vase contenant le saint chrême, le sel et la ouate, et, de l'autre côté, la burette d'eau bénite avec une aiguière pour la recevoir.

Aser se leva de bonne heure ; la Maddalena l'entendit, regarda par une ouverture de la porte, et le vit à genoux, priant devant une Vierge des Sept-Douleurs placée près du lit ; il avait les yeux fixés sur cette image, et des larmes coulaient de ses yeux. Maddalena ne put s'empêcher de pleurer, elle aussi, d'attendrissement. Quand les enfants furent levés, il voulut réciter avec eux les prières du matin ; il répéta, avec la Trude et Ilda, les mystères, les commandements, le *Credo*, les sacrements et les œuvres de miséricorde. Il sortit dans le jardin et se promena en regardant le ciel : il poussait de temps en temps des exclamations, que l'on entendait de la maison. La Trude alla cueillir quelques roses et les lui apporta pour le faire sourire, parce qu'elle ne pouvait souffrir de le voir sous le poids de la tristesse ; mais, comme il la caressa en souriant, elle devint toute joyeuse et sauta autour de lui. Cependant, au dîner, comme il ne mangeait presque pas, bien que toute la famille l'invitât à prendre tantôt une chose, tantôt l'autre, avec des paroles polies et pleines d'affection, la Maddalena soupçonna que la cause de sa tristesse était quelque événement extraordinaire et merveilleux qu'elle ne pouvait pénétrer.

Quand le soir fut venu, Annetta fit signe à Aser de s'apprêter à partir. Aser alla trouver Maddalena et lui dit que cette visite au père Cornelio lui causait un bonheur inexprimable ; il lui prit la

main, la serra dans la sienne et, en la baisant, la couvrit de ses larmes, ce qui augmenta encore l'émotion de la pieuse femme. En se dirigeant vers la forêt, Aser redisait de temps en temps à Annetta : « Priez pour moi... oh ! que le Seigneur est bon et miséricordieux ! » Annetta priait et pleurait, sans savoir pourquoi ; elle se sentait doucement élevée vers Dieu. Enfin ils arrivèrent à l'entrée de la caverne : le père Cornelio s'avança avec calme, il salua et remercia la bonne conductrice, prit Aser par la main, et, sans lui rien dire, le conduisit de réduit en réduit jusqu'à l'escalier en spirale : ils le tournèrent et se trouvèrent sur le bord de la chambre heureuse où devait s'accomplir la régénération.

Les deux bergers étaient là dans une attitude grave et religieuse.

« Mes enfants, leur dit le curé, dans ce sépulcre où nous sommes, Dieu veut ressusciter ce jeune homme à la vie éternelle : ici, dans cette retraite, au milieu de ce silence, de ces ténèbres, de ces durs rochers, les anges du ciel sont descendus pour faire cortège à l'Esprit-Saint qui va se répandre dans l'âme de cet enfant de bénédiction. Il n'est pas encore baptisé ; vous serez ses parrains et ses témoins, devant les fonts sacrés. Mettons-nous à genoux, et invoquons la grâce divine. »

Puis il fit une courte exhortation à Aser pour ranimer sa foi, lui rappela les enseignements qu'il lui avait donnés, revêtit son étole, et, s'adressant au catéchumène, il lui dit :

« Que demandez-vous à l'Église de Dieu ?

– La foi, répondit-il.

– Quel bien vous procure la foi ?

– La vie éternelle.

– Si donc vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements : vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. » Puis il souffla trois fois sur le visage du catéchumène et lui dit : « Sors de cet homme, esprit

immonde, et fais place à l'Esprit Paraclet. » Il le marqua ensuite du signe de la croix au front et sur la poitrine, en disant : « Reçois le signe de la croix et sur le front et sur le cœur ; reçois la foi des célestes préceptes, et sois tel dans tes mœurs que tu puisses désormais être le temple de Dieu. » Il ajouta ensuite les protestations des adultes, lui imposant les mains sur la tête et priant ; il bénit et exorcisa le sel, et, lui en mettant un peu dans la bouche, il lui dit : « Cornelio-Aser-Maria, reçois le sel de la sagesse ; qu'il te soit la propitiation de la vie éternelle ! Ainsi soit-il. Que la paix soit avec toi ! »

Il fit ensuite les exorcismes au démon et lui dit : « Je t'exorcise, esprit immonde, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; sors, et va-t'en loin de ce serviteur de Dieu. » Et, le menaçant au nom du Seigneur tout-puissant, il marqua Aser de la croix, en disant : « Et ce signe de la croix que je lui mets sur le front, garde-toi, maudit, de jamais oser le violer. »

Après ces cérémonies imposantes, il s'adressa au catéchumène : « Cornelio-Aser-Maria, renonces-tu à Satan et à toutes ses œuvres ? – J'y renonce », s'écria Aser ; et, enflammé d'une sainte colère, il ajouta : « Je renonce aussi aux diaboliques serments des sociétés secrètes, à leurs intentions perverses, à leurs iniques et perfides moyens ; je renie, désavoue, méprise, foule aux pieds, abjure, abhorre et maudis toutes les promesses, serments et jurements sacrilèges que j'ai faits dans les conventicules des impies, ennemis de Dieu et des hommes. »

Les deux montagnards étaient stupéfaits : ils se regardaient l'un l'autre en tremblant ; mais le prêtre continua, en élevant un peu la voix :

« Crois-tu en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ?

– J'y crois.

– Crois-tu en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui est né et qui a souffert ?

– J’y crois.

– Crois-tu le Saint-Esprit, la sainte Église catholique, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle ?

– J’y crois.

– Veux-tu être baptisé ? – Oui, je le veux », répondit-il. Et le père Cornelio le baptisa suivant le rite de l’Église ; puis il l’embrassa avec effusion, l’inscrivit dans le registre des baptêmes, et fit signer les deux témoins. « Oh ! pourquoi, s’écria-t-il, au lieu de deux témoins venus en secret n’ai-je pas ici présents tous les cantons des forêts, ou, mieux encore, tous les radicaux de la Suisse ? Ils verraient combien il est doux de venir à Jésus-Christ, de jouir de sa grâce, de se fortifier dans l’Esprit-Saint, de se revêtir de la robe blanche de l’innocence, de s’abreuver aux eaux divines de la vie éternelle ! Malheureux ! la plupart sont baptisés, et ils ont renié le Christ pour se vouer au démon. Le Christ les a rendus libres de la liberté des enfants de Dieu, et ils échangent cette molle et sublime liberté contre la liberté charnelle des bêtes de somme et des animaux sauvages ; ils se rendent les esclaves de Satan, et font la guerre avec lui à l’Église de Dieu, à tout ordre humain et politique ! »

Après cette allocution, le vénérable vieillard prit Aser par la main et le conduisit avec les deux anciens à l’issue de la caverne, où il congédia ces derniers en les remerciant de leur démarche. Il se dirigea d’un autre côté pour ramener son néophyte à la maison de Maddalena, où ils arrivèrent dans la nuit. Annetta avait prié sa mère de la laisser attendre le retour du père Cornelio ; elle présenta un rafraîchissement à ses hôtes lorsqu’ils arrivèrent, et le curé lui dit avec une expression visible de satisfaction : « Oui, tu as raison, ma bonne enfant, nous avons oublié de souper dans notre tombeau. » Les deux femmes voyaient tant de joie sur ces deux visages, surtout sur celui d’Aser, qu’elles ne pouvaient revenir de leur étonnement, n’osant pas faire de questions

curieuses sur ce qui pouvait être la cause de ce changement. Le prêtre dit à Annetta : « Voyons, ma sacristine, il faut préparer l'autel pour demain ; je viendrai dire la messe, et je vous donnerai la communion, car c'est la clôture du mois de Marie, et nous devons la remercier de la guérison d'Aser, qui se trouve en bon état et qui est désireux de retourner à ses affaires. »

Ces femmes chrétiennes furent frappées de tristesse à cette dernière nouvelle, et des plaintes douloureuses éclatèrent ; elles ne pouvaient se faire à l'idée d'un départ si brusque ; elles firent tant d'instances qu'Aser leur promit de le retarder encore de quelques jours. Le père Cornelio prit congé de la petite réunion, et les autres allèrent dormir. Mais Aser était inondé de consolations intérieures, et, la plus grande partie de la nuit, il pria et remercia la bonté divine de l'avoir délivré de la mort du corps et de la mort de l'âme. La nuit suivante, il communia à la messe du père Cornelio ; son émotion fut si vive qu'il ne fit que pleurer de bonheur. Tout se réunissait pour provoquer les larmes du plus vif attendrissement, surtout chez le pieux vieillard Guillaume, qui, après la messe, s'écriait :

« Ô Mère de Dieu, espoir et secours des cantons catholiques, rendez notre jeunesse aussi fervente que notre hôte, et nous n'aurons plus à redouter les fureurs et la tyrannie des radicaux ! »

Annetta avait préparé un lit pour le père Cornelio : elle le pria de passer la nuit à la maison, ainsi que la journée suivante : elle l'assurait que la Madone le protégerait contre les embûches des radicaux, et puis Wolfgang ferait la ronde dans la forêt, Édouard autour de la maison, tous monteraient la garde, et elle avait une cachette où il ne serait pas possible à l'œil humain de le découvrir.

Le père Cornelio lui répondit : « Dites plutôt, jeune fille, que Dieu exaucera votre innocence ; la joie de passer quelques heures de plus avec Aser, qui doit nous quitter bientôt, me détermine, et, plein de confiance dans le Seigneur, je resterai. » Les femmes allèrent se coucher : le père Cornelio s'entretint avec Aser une

grande partie de la nuit ; il lui enseigna les pratiques de la vie chrétienne. Dans cet entretien, Aser lui dit :

« Père, je ne connais que trop la perfidie des sectes qui ont juré de donner la mort à quiconque, pour quelque motif que ce soit, s'en retire, surtout si c'est pour mener une vie chrétienne. Je sais des faits terribles, des crimes atroces commis sur plusieurs personnes, surtout sur des jeunes gens qui, tout en causant avec des amis, dans les épanchements de l'amitié, ont eu le malheur de laisser échapper quelque secret. Au moment où ils y pensaient le moins, le poignard d'un assassin est venu leur donner la mort. Un initié, parce qu'il avait été vu avec un prêtre zélé et savant, fut regardé comme coupable de trahison. Un noble et généreux jeune homme de ma connaissance, malgré son initiation et même son grade dans la secte, ne craignit pas d'accompagner, en lui donnant le bras, un vénérable vieillard octogénaire archiprêtre de la cathédrale. En se promenant seul vers le soir, il vit débusquer d'une haie un assassin, qui le renversa mort d'un coup de pistolet. Mais qu'ai-je besoin de faits particuliers ? Moi-même, moi qui, pour mon grand malheur, ai été initié aux plus profonds mystères de la secte, je sais qu'il me sera très difficile d'éviter le fer, le feu ou le poison.

– Mais qui pourra jamais, répondit le prêtre, t'épier de si près qu'il s'aperçoive que tu as renié cette abominable société ? Tiens-le pour toi, cela suffit.

– Cela ne suffirait pas, quand même je m'ensevelirais dans votre caverne : ils ont des yeux de lynx ; tout est clair, ouvert et manifeste, pour ces anges de Satan ; ma retraite précipitée de la guerre de Hongrie et mon séjour dans les cantons de Sonderbund leur sont connus, et, au moment où je vous parle, ils sont peut-être aux aguets...

– Mon fils, confiance en Dieu ! N'estime pas, selon le conseil de l'Apôtre, la vie plus précieuse que toi, et ne crains pas ceux qui peuvent bien tuer le corps, mais qui sont impuissants sur l'âme. Sois prudent, tiens-toi dans la grâce du Seigneur, et chaque matin,

chaque soir, offre-toi à Dieu et sois tranquille.

– Non seulement je ne m’effraie pas, mais je m’estimerais heureux d’être l’objet de leur haine et de leurs vengeances ; j’ai résolu de vivre ouvertement et loyalement en chrétien, quoi qu’il en advienne. Vous, priez pour moi et recevez la reconnaissance que je vous dois pour m’avoir sauvé la vie et surtout procuré le salut éternel, dont je suis redevable à votre charité. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous fasse une récompense égale à vos mérites ! »

Le saint vieillard se jeta à son cou, l’embrassa avec une effusion paternelle, le bénit en versant des larmes, puis ils se retirèrent pour prendre un peu de repos.

Le jour suivant fut une fête pour toute la famille. Annetta prépara un déjeuner composé de beurre, de miel et de café avec de la crème et des petits gâteaux. Le dîner fut abondant : il y avait un daim tué par Wolfgang et des pigeons pris au nid par Édouard, avec un peu d’autre gibier. Quand la nuit fut venue, le père Cornelio sortit précipitamment pour ne pas se laisser vaincre par son affection pour Aser ; il s’engagea dans la forêt et se rendit à sa caverne.

Mais qui pourrait dire quelle fut, deux jours après, la douleur des nobles hôtes d’Aser quand il prit congé d’eux ; les caresses des enfants, les manières gracieuses et touchantes d’Ilda et de Trude, les larmes silencieuses d’Annetta et les soupirs de Maddalena, qu’on aurait cru voir se séparant du fils le plus tendrement aimé ? Le vieux Guillaume, en serrant Aser sur sa poitrine, lui dit : « Aser, tu as apporté la bénédiction dans ma famille ; va, que Dieu t’accompagne, que la Madone te protège et te garde plus encore de l’amitié des impies que de leur haine. Tu es jeune, brave, intrépide ; sois un bon soldat sous les étendards de l’Église, jure dans ton cœur haine et guerre aux dogmes de l’impiété : les impies sont toujours malheureux ! »

Aser promit de revenir de Svitto pour les revoir. Il accepta pour

une lieue la compagnie de Wolfgang et d'Édouard, puis il les congédia pour ne pas trop les éloigner de leur maison. Arrivé à Schwyz, il y trouva les lettres qui lui avaient été adressées de Lucerne, avec celles de Mimo, qui venaient de Genève, et dans lesquelles il lui mandait son arrivée avec Bartolo, Alisa et Lando, nouvelle qui fit battre son cœur d'une joie inespérée. Il écrivit immédiatement à son ami pour lui annoncer sa chute, le miracle qui l'avait sauvé et les détails de son séjour près de la montagne ; il terminait en promettant d'aller les voir vers la fin de juin et en le priant de remettre à Alisa le billet contenu dans le même pli.

Alisa, en le recevant, fut comme étourdie ; elle rougit et pâlit en un moment ; elle vint auprès de son père, et lui demanda la permission de l'ouvrir : elle brisa le cachet, et, voyant la signature d'Aser, elle resta pensive et hésita à lire. Enfin, malgré les battements multipliés de son cœur, elle lut ces paroles :

« Mademoiselle,

« Je suis certain que vous serez fort étonnée que j'aie osé vous écrire ; mais je vous suis trop obligé pour ne pas vous exprimer la reconnaissance dont mon cœur est rempli. Si je ne le faisais pas, je me regarderais comme le plus ingrat de tous les hommes. Alisa, vous m'avez fait présent à Rome d'une petite médaille d'or, en souvenir du bonheur que j'ai eu de vous sauver dans le danger que vous couriez sur le Forum de Trajan ; cette médaille a toujours été précieuse pour moi, elle ne m'a pas quitté un moment. Mais l'image de Marie, qui y était gravée, a été un puissant bouclier pour moi dans mille dangers, et, particulièrement, dans la chute que j'ai faite du haut d'un rocher qui s'est écroulé sous moi, et avec lequel je suis tombé au fond d'un gouffre d'où j'ai été retiré par un saint prêtre qui m'a fait connaître la vie éternelle.

« Alisa, je crains de troubler pour un moment la pureté, la candeur et la piété de votre belle âme ; mais j'espère que vous en goûterez ensuite avec plus de délices la joie que donne l'innocence. Me pardonnerez-vous, Alisa, si je vous fais l'aveu que non seulement je suis juif de naissance, mais que j'étais, de plus, un impie armé contre Dieu par mon orgueil ? Je vous vois d'ici pâlir, trembler et laisser tomber ce billet de vos mains avec terreur et dédain. De grâce, attendez que je vous dise que, grâce à vous et à la miséricorde divine, je suis chrétien et repentant ; que je

déplore et regrette amèrement les égarements de ma vie et tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je suis chrétien, Alisa, je suis chrétien ! Je participe, moi aussi, à vos espérances, à vos désirs, à vos sacrements, à la communion des saints, à la joie du Seigneur.

« Jusqu'à présent ma vie a été un combat de remords, de troubles, de haine, d'envie, de rage, méprisant, sous le voile de manières polies, le ciel et la terre, Dieu, que je ne connaissais pas, les hommes, que je connaissais mal. Maintenant je me suis réconcilié avec moi-même, je vois les choses sous une autre couleur et les hommes avec ce caractère de fraternité que les sectes vantent beaucoup en paroles et détestent au fond du cœur.

« Alisa, recueillez le fruit que vous avez semé, que vous avez arrosé de vos larmes, nourri de vos prières, fortifié du mérite de vos bonnes œuvres, car le cœur me dit que, sans ce secours, je n'aurais jamais pu me relever de mon lit et m'élever à une si grande hauteur. Que Dieu vous rende au centuple les bénédictions que vous avez fait descendre sur moi. J'ai tant de confiance dans votre bienveillance, que je m'adresse à vous pour une autre faveur.

« Vous saurez que j'ai été recueilli, après ma chute, par une généreuse famille où était une jeune fille de votre âge et de la même candeur que vous, et à laquelle je suis redevable des soins de la plus tendre et de la plus ingénieuse charité. Je voudrais lui offrir quelque marque de ma reconnaissance : je ne puis le faire en leur donnant de l'argent : ils sont dans une aisance qui ne me le permet pas. Je désirerais lui faire présent de quelque objet de piété, qui, j'en suis sûr, lui serait très agréable : n'auriez-vous pas quelque relique, quelque belle image de la Madone en ivoire, quelque chapelet béni par le pape ? Faites-en le sacrifice par amour du Seigneur, qui vous en récompensera largement ; je viendrai sous peu, et j'espère que vous m'aurez préparé ce que je désire. Ne m'oubliez pas dans vos prières ; veuillez faire agréer mes amitiés à M. votre père, et croyez-moi de tout cœur

« Votre reconnaissant et respectueux serviteur,

« ASER. »

Alisa put à peine lire les dernières lignes, ses yeux s'étaient remplis de larmes et son cœur palpitait de joie, d'étonnement, de piété, de mille sentiments divers et confus. Elle n'avait pas terminé la lecture qu'elle était déjà à genoux, remerciant Notre-

Dame de Miséricorde, dont l'image se trouvait au-dessus de sa table à ouvrage ; elle la suppliait de lui faire éprouver de plus en plus le bonheur d'aimer Dieu. Elle se leva, courut trouver son père et ses cousins, leur fit lire sa lettre, et reconnut sur leurs visages l'expression de la surprise et de la joie qu'elle avait éprouvées.

On en causa longtemps ; les jeunes gens surtout ne tarissaient pas sur ce sujet. Mimo en parlait comme d'un fait inimaginable à cause de la fierté et du dédain d'Aser pour tout ce qui était contraire à ses opinions ; mais Lando reprit :

« S'il est fier et dédaigneux, on a toujours vu briller en lui une âme grande, noble et généreuse, un bon sens droit, un cœur loyal et franc, et je ne m'étonne pas qu'avec ces qualités il ait pris une telle résolution. Te rappelles-tu, Mimo, son indignation, durant la guerre, devant les lâchetés et les perfidies des croisés ? Je le vois encore disant, sans s'expliquer davantage : « Cette croix vous sied mal sur la poitrine, et celui qui n'y croit pas l'honneur plus que vous autres ! » Quand on parlait de quelque meurtre commis par les sicaires, il frémissait de rage, il criait à la lâcheté et à la perversité des Italiens. En entendant si souvent dans les légions les blasphèmes et les imprécations contre Jésus-Christ et la Madone, tout juif qu'il était, cela lui faisait mal ; il appelait ceux qui les proféraient des *langues de démons*, et il les regardait comme coupables et dignes de mépris. »

Mimo se rangea à l'avis de Lando sur ce point. Bartolo était au comble de la joie. Alisa s'occupa de la demande que lui faisait le néophyte ; elle chercha dans ses bijoux et trouva un magnifique bracelet de grenat qui, au lieu de pierre précieuse, portait au chaton un camée en coquillage de l'Orient représentant l'effigie du pape, puis un autre bracelet en lapis-lazuli qui formait un dizain du rosaire, et dont le grain du *Pater* était une opale l'un vif éclat. Elle avait aussi quelques petits chapelets de corail, d'autres de jaspe sanguin avec les gros grains bleus, des crucifix d'or, et une charmante miniature de la Vierge des Douleurs, dont le cercle

était en filigrane. Tous ces objets avaient été bénits par le pape ; elle les mit dans un bel écrin en maroquin rouge, en attendant la visite d'Aser.

Puis elle alla trouver saur Clara et lui dit son bonheur ; elle lui demanda des prières pour ce jeune homme, afin d'obtenir la persévérance et la continuation de la protection dont Dieu l'avait entouré et dans son âme et dans son corps. La pauvre Alisa avait bien raison de faire prier pour ce dernier motif, et peut-être encore plus pour elle que pour lui ! Était-ce une lumière ? était-ce un pressentiment ? était-ce une crainte de l'amour ou une sollicitude de la charité ? C'était peut-être, dans cette âme virginale, un mélange de tous ces sentiments réunis.

XXII. – LA DERNIÈRE CARESSE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

Quand Aser eut terminé ses affaires à Schwyz, il visita le sanctuaire de Notre-Dame des Ermites ; il y fit célébrer une messe d'actions de grâces pour le bienfait de sa conversion et de sa vocation à la foi ; il y communia, et ce fut pour lui un bonheur, un secours et une augmentation de force chrétienne. En sortant de l'église, il vit une vieille femme le suivre et lui demander humblement une petite aumône par amour de la Madone, Aser tira sa bourse de sa poche et lui mit un écu dans la main, en disant :

« Ma sœur, priez pour moi. »

La vieille leva sur lui deux yeux scintillants, et lui dit d'une voix nette et ferme :

« Courage, monsieur, ne tremblez pas ; que le dernier

battement de votre cœur soit à Jésus-Christ, par Jésus-Christ, en Jésus-Christ !

Elle dit, et, d'un pas rapide et sûr, elle rentra dans l'église et se remit à genoux dans un coin devant l'image de la Madone.

Ce visage animé, cette attitude franche, ces paroles concises, avaient frappé Aser : il en cherchait le sens ; mais plus il y réfléchissait, plus il trouvait ces paroles mystérieuses. Enfin il s'adressa à une femme qui tenait un enfant sur le bras, et lui demanda quelle était cette pauvre vieille avec laquelle il venait de parler.

– Pauvre ! oui, moi ; mais elle, non. C'est la vieille Walburge, qui depuis trente ans passe ses jours devant l'autel de Notre-Dame ; elle n'en sort que le soir, quand on ferme le sanctuaire ; elle distribue aux pauvres toutes les aumônes qu'on lui fait, vit avec du pain sec et de l'eau, dormant sur des sarments dans une écurie : c'est une sainte, savez-vous, une sainte, une âme du bon Dieu, qui a révélé aux cantons forestiers toutes les iniquités, les sacrilèges et les persécutions des radicaux. Le père Cornelio d'Alpnach le sait : il est venu bien des fois à l'Ermitage pour la consulter, et elle lui a tout dit, tout ; et maintenant on ne sait où est ce saint prêtre. Les radicaux le cherchent pour le faire périr, mais Walburge lui dit net et clair : « Ils ne vous toucheront pas un cheveu ! »

Aser était ému de ces paroles ; il rentra dans l'église pour demander l'explication de celles qui lui avaient été adressées ; il trouva la vieille cachée dans un coin, les yeux fixés sur l'image de Marie, le visage animé et empreint d'une douceur ineffable. Il l'appela à demi-voix : « Walburge ! Walburge ! » Elle ne répondit pas. Par respect, il ne voulut pas la distraire, s'agenouilla devant l'autel, demanda de nouveau la protection de la sainte Vierge, et partit, emportant dans son cœur un sentiment de douce consolation. En chevauchant vers Schwyz, il s'écriait parfois : « Ô Marie, je vous offre de bon cœur non pas une, mais mille vies, pour

m'avoir reçu au nombre de vos serviteurs. »

Peu de jours après, il se mit en chemin pour aller revoir ses amis Mimo et Lando, auxquels il avait écrit qu'avant d'arriver à Genève il s'arrêterait quelques jours à Vevey pour s'occuper de quelques affaires. À Lausanne, il entra à l'hôtel de Gibbon, et y prit une chambre avec l'intention de partir le lendemain pour Vevey. C'était l'heure du souper, la cloche avait donné le signal. Aser, dont la chambre était près de la salle à manger, entra l'un des premiers ; il vit une très belle table ornée élégamment de grands vases de fleurs, dont les bouquets étaient bien assortis, une foule de plats de porcelaine, une grande abondance d'argenterie, des serviteurs en habits noirs à la française portant des gants blancs aux mains, et, sur les bras, de belles serviettes de Flandre, et prêts à servir les étrangers. Les autres hôtes entrèrent bientôt et se mirent chacun à sa place. Aser était à peine assis qu'il trouva à sa droite un jeune Saxon avec lequel il avait été en grande familiarité à Dresde et à Berlin. Il le heurta du coude : « Comment ! Caius Mucius, toi ici ³⁹ ? » L'autre, feignant l'étonnement à son tour : « Comment ! dit-il, toi ici, Aser ? Je te croyais en Hongrie. – Que veux-tu, répondit Aser, tu sais que je n'ai pas de poste fixe et que je cours où les besoins m'appellent. – Bravo ! l'agent plus habile et plus actif que toi ne se trouve pas entre mille. Après le repas, nous fumerons un cigare. » Et ils commencèrent le repas de bon appétit.

Sur la fin, la conversation s'anima ; chaque convive causait avec son voisin. On entendait parler dans tous les idiomes de l'Europe, en français, en anglais, en russe, en italien, en espagnol et autres langues moins connues. Aser, en jetant un regard de côté vers le haut bout de l'elliptique, crut distinguer une figure de sa connaissance, et, se penchant vers Caius Mucius, il lui dit :

« Regarde un peu à ma gauche, à la huitième place, n'est-ce pas notre Appius Manilius ?

– Ma foi si, répondit Mucius ; comment diable se trouve-t-il

ici ? Vois-le donc, avec sa barbe en désordre et son regard tragique, comme il est taciturne et rêveur ! Je parie qu'il compose le drame de Richard Cœur-de-Lion, ou de Conrad l'Oiseleur, ou bien de l'apparition de quelque spectre runique dans les forêts enchantées de la Scandinavie. Quel original ! »

Après le repas, on se leva de table. Mucius s'avança sur la pointe des pieds derrière Manilius et lui appliqua les mains sur les yeux. Aser lui dit : « Appuis, qui est-ce qui te tient ?

– Ce ne sont toujours pas des mains de velours ; elles sont de cuir de sanglier et elles puent la pipe. » Il les secoua, et se débarrassa la tête ; mais il ouvrit de grands yeux pleins d'étonnement en voyant devant lui Aser et Mucius.

« Quel diable l'eût deviné ? s'écria-t-il. Que faites-vous ici ? Vous tombez des nues, sans doute ?

– Du septième ciel, répondirent les amis.

– Du ciel de Belzébuth, reprit Manilius en riant. Eh ! quels beaux visages d'anges ! Voyons, donnez-moi un cigare et mettons-nous au balcon. – Mieux vaut dans le petit jardin, dit Mucius. – Oui, dans le jardin, sous le kiosque de jasmins dorés. » Et, là-dessus, les amis allèrent prendre le frais sous les verts ombrages de la retraite solitaire.

Ils s'y assirent autour d'un disque de marbre gris, soutenu par un trépied de fer, et Aser dit à Mucius : « Mais tu devais être à Rome à côté de Mazzini, pour le rassemblement du comité de Prusse ; comment es-tu venu ici, maintenant que la marmite bout si bien au Capitole ?

– Elle bout si bien qu'elle déborde et qu'elle jette des étincelles aux yeux de celui qui s'en approche et qui active le feu.

– Pourtant, Mazzini a la cuiller en main, et il manœuvre l'écumoire : il sait son métier !

– Oh ! pour cela, oui. C'est le meilleur écumeur d'ici aux Indes : d'une main la cuiller, et, de l'autre, le sceptre. Il écume tout ce qu'il y a de monnaie dans toute l'étendue des États romains, tout

ce qu'il y a d'argenterie, d'or, de pierres précieuses dans les églises de Rome et dans les coffres-forts des particuliers. Il écume avec tant de zèle qu'on fouille pour lui dans les jardins, dans les cantines et jusque dans les égouts ; il fait creuser les murailles, retourner les pavés, ouvrir les tombeaux ; il fait descendre des hommes jusque dans les charniers des cimetières, au milieu des ossements du peuple, toujours dans l'espoir d'y dénicher des trésors ensevelis par les Romains. Pendant qu'il furette partout et flaire comme les sangliers après les truffes ; pendant qu'il déniche l'or et l'argent à gogo, il donne en échange aux citoyens des billets de banque bien beaux, ornés d'enluminures qui entourent une aigle et portent ces mots imprimés : *cent écus, nonante, quatre-vingts*, et ainsi de suite jusqu'à *un* ; et, parce que la petite monnaie est de bon argent, il la ramasse aussi, de manière que vous ne trouveriez plus à Rome un *grossetto*. Au lieu de cela, Mazzini fabrique des billets de baïoques depuis quarante jusqu'à dix. Aussi c'est un plaisir de voir le pauvre peuple s'en aller aux boutiques acheter du pain ou du vin ; et, le boulanger et le buvetier, n'ayant pas de quoi changer le billet, le peuple s'en va mangeant et buvant, chargé des malédictions des vendeurs, à l'adresse du roi Mazzini.

– Que parles-tu de roi ? Est-il autre chose que triumvir démocratique ? Si Mazzini t'entendait...

– Allons donc ! Mazzini a la démocratie sur la langue et la royauté dans le cœur. On le voit bien sur son visage. Cette gravité, cet air majestueux qu'il affecte, ce regard lent et calme, ce ton de fermeté et de résolution, le feraient prendre pour un Napoléon romain, parlant par respect. Il le sait bien ; il a dit un jour à ses amis : « Napoléon n'est arrivé à l'empire qu'à force de carnage et de sang ; voyez Montenotte, Arcole, Rivoli et Marengo. Moi, je suis parvenu au faîte du gouvernement par acclamation ; puis j'ai été nommé, au Capitole, premier citoyen romain, enfin triumvir, toujours par le suffrage du peuple, et je n'ai ainsi rien à envier à

Charlemagne, acclamé par le peuple patrice des Romains. »

– Lourdaud ! peut-on avoir plus d'humilité que cela ? Eh ! le roi Peppe était bien digne de la couronne de fer ! Vous rappelez-vous quand, sous le nom de Strozzi, il fit publier à Berne en allemand, en italien et en polonais : « Nous, hommes du progrès et de la liberté, nous croyons à l'égalité et à la fraternité des hommes, car l'association ne peut être vraiment et librement constituée qu'entre égaux, parce que toute inégalité entraîne avec elle la violation de l'indépendance. La liberté, l'égalité et l'humanité sont également sacrées », etc., etc. Te le rappelles-tu ?

– Nous, nous nous le rappelons bien ; mais Mazzini, non. Je l'ai vu de mes yeux se pavaner, en se promenant dans les salons dorés du palais apostolique, causant liberté avec les sots, et parlant en tyran avec les gens sensés, qui le détestent et qui sont hommes de réaction, comme il en faut pour rétablir le pouvoir légitime.

– Très bien. Un peu de couronne sur la tête lui ira à merveille.

– Il se l'a donnée déjà, et il ne dit pas avec Napoléon : « Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche » ; mais : « Je me la suis donnée, gare à qui met la main dessus ! » Plus d'une fois Junius le Polonais, Brutus de Cologne, Lucius le Bavarois, et moi, qui étions députés secrets de Mazzini devant nos assemblées respectives, nous allâmes le visiter de grand matin : il nous admit à sa table, pour déjeuner dans un salon tapissé en damas rouge, avec des panneaux où se voyaient des peintures à fresques ; le parquet était formé de marbres très précieux, les corniches se faisaient remarquer par la finesse des sculptures ; au-dessus des portes brillaient de magnifiques écussons aux armes du pape, d'où descendaient des bandes de pourpre sur lesquelles étaient gravées les clefs de l'Église ; tout autour du salon il y avait des sièges de velours richement brodés avec des épaulières ornées de clous d'or, et des pieds de bronze figurant les aigles et les dragons de Paul V ; c'était superbe à voir. Mazzini habitait ces salons royaux avec une majesté qui sentait le monarque.

– Il ne manque plus que le baldaquin et la croix, et ce sera un pape à effacer Hildebrand.

– Il faut voir comme l'on y va avec lui : « Je vous recommande un tel, donnez-lui un bon emploi dans la police ou au tribunal ; vous savez combien il a mérité de la jeune Europe. – Je ne puis pas, frère, répondait-il, je ne puis pas ; la république doit penser aux Romains. – Comment, je ne puis pas ! Vous êtes tout-puissant : votre modestie se contente du titre de triumvir, mais, de fait, vous êtes le roi de Rome. »

« Et notre Peppe sourit doucement, se passe la main dans les cheveux, comme pour sentir s'il n'y a pas de diadème, et puis il se frotte la barbe, et semble dire : « Nous verrons, nous penserons, nous ferons. »

– Tu es toujours mordant.

– Je ne mords personne ; le fait est tel. Chaque fois qu'on lui donne du roi et de la majesté royale, il y mord ; il n'en fait qu'une bouchée et des plus délicieuses. Il y a un commissaire, le bras droit de Mazzini, qui, à chaque prêtre qu'il fait assassiner, bénéficie d'une paire de chandeliers d'argent volés aux églises. « Je vous ai débarrassé d'un ennemi, vous êtes notre roi, et vous avez le droit de nous gratifier de ces bagatelles de sacristie. » Et Mazzini : « Prends-les, et sois toujours brave. » Il n'y a pas à douter qu'entre lui et Zambianchi ne se fasse ainsi l'affaire de tous les prêtres qui tombent sous leurs griffes à Saint-Calixte. C'est ainsi, Aser, que je me suis brouillé avec Mazzini à propos d'un prêtre qui venait dans la famille où j'étais hébergé ; il eut le malheur de tomber dans les mains de deux hommes de Zambianchi ; j'en eus avis, et je courus aussitôt trouver Mazzini pour lui demander la vie de ce malheureux. Sais-tu ce qu'il me répondit : « Mucius, ce sera une victime de plus sacrifiée à la république ; je ne puis m'occuper de tous ces détails. »

« Des détails ! La vie d'un citoyen qu'on assassine traîtreusement n'est pas plus pour lui qu'une puce ou un pou

qu'on écrase sur l'ongle ! Je lui tournai le clos, je courus à Saint-Calixte, je donnai une sévère leçon aux deux bêtes féroces, j'arrachai le prêtre d'entre leurs mains, et je le mis en sûreté. Ce sont des horreurs ! Rome est dans l'ivresse et la fureur : je m'en vais à Berlin ; je ferai à mon comité le récit de ce qui se passe à Rome. Beau modèle de liberté et d'égalité à proposer à l'Europe : pauvreté, abus, tyrannie et sang !

– Qu'y a-t-il d'étonnant ? dit Aser, nos chefs sont tous de la même race ; ils parlent de liberté, et, quand ils l'ont, ils la tiennent pour eux : s'ils font semblant de la donner parfois, c'est comme le chat qui lâche un moment la souris qu'il tient dans ses dents ; si elle fait le moindre mouvement, il lui retombe sus, la serre dans ses griffes et puis la dévore.

– Tu as parfaitement raison, dit Manilius, qui jusqu'alors avait fumé son cigare en silence. Aser, tu dis bien. Nos chefs sont tous de la même race, des brigands, des assassins, des dévoreurs de chair humaine. Vous, vous êtes de vrais amis, et je puis vous parler en toute sécurité, et, entre nous, il n'y a pas de trahison possible. Sachez donc que le comité du Wurtemberg m'a chargé de tuer Publius Valerius, l'un des plus forts et des plus francs défenseurs de la liberté germanique, comme vous savez. S'ils avaient eu une bonne raison, selon notre serment, je l'aurais tué de bon cœur ; mais sa condamnation est injuste.

– Et que pouvaient-ils lui imputer ? N'est-il pas le plus solide appui de la sacrée alliance ? N'est-ce pas lui qui alla jusqu'à Astrakan pour assassiner Caius Calpurnius, qui avait trahi le secret ? N'est-ce pas lui qui frappa d'un coup de pistolet en pleine poitrine, sur la place de Dantzig, Veturius, parce qu'il avait dit à sa femme d'avertir son frère de se tenir sur ses gardes contre la colère du comité qui voulait sa mort ?

– Avec ces gens-là, amis, les mérites ne servent de rien. Valerius, à ses mérites, joignait ceux de son père et de son aïeul ; ceux-ci furent les premiers disciples de Weishaupt et agrandirent

la secte des Illuminés, si nombreuse aujourd'hui parmi nous. Le père s'associa aux Illuminés de la Russie, de la Prusse et de la Bavière ; il eut une part très active dans les conspirations contre Napoléon, et on lui doit en grande partie le succès de la bataille de Leipzig. Quand Napoléon forma son armée en un grand carré, il chargea douze mille Bavares de la protéger sur le flanc de la colline ; mais les Bavares tournèrent les bouches de leurs canons contre le carré. Valerius est du plus noble sang de la Thuringe. Toutefois il est pauvre, parce que son père s'est ruiné en sacrifices pour le service de la secte ; il a donc cherché à relever sa fortune par son mariage. On lui a proposé une demoiselle avec une dot considérable, héritière de nombreuses possessions et de grandes sommes placées dans les banques des villes hanséatiques ; mais, étant catholique, sa femme a imposé pour condition à son mariage que tous les enfants seraient élevés dans la religion catholique.

– Pourvu, interrompit Caius Mucius, que les écus, les domaines et les palais reviennent à Valerius, qu'importe que les enfants aillent à la messe ?

– Cela leur importe si fort et tourmente tellement nos paladins de la liberté, reprit Manilius, que, dans l'assemblée, ils ont fait un drame tragique de ce qu'ils appellent la trahison de Valerius. « Vous verrez, disaient-ils, que, séduit par les caresses de sa femme, il se fera chrétien, baisera des crucifix et des madones, logera dans sa maison un chien de prêtre, débitera des patenôtres, et peu s'en faudra qu'il ne vienne nous jeter de l'eau bénite. Qu'il meure, le traître ! » On tira le sort, et je fus désigné pour cette atroce exécution. Je cherchai par tous les moyens à excuser Valerius, en disant qu'il n'avait fait que chercher une riche dot, que sa fidélité était restée ferme, que je mettais ma tête en gage : je leur rappelai le service qu'il leur avait rendu en tuant Calpurnius, après l'avoir suivi jusqu'à Astrakan ; ce service valait bien quelque indulgence pour la nécessité où il s'était vu réduit ! On me répondit : « Sot ! tu as à exécuter, mais non à pérorer et à

te faire l'avocat des condamnés. »

« Cependant Valerius voyageait en Italie avec son épouse ; on m'imposa l'ordre de le sacrifier à la haine et aux soupçons de la secte, surtout quand on sut qu'il s'était rendu avec sa femme à Naples, puis à Gaète. « Certainement, disaient-ils, il nous a dénoncés au roi ; il a baisé la mule du pape, il conjure avec les cardinaux contre nous. Manilius, dépêche-toi, et vite. »

« De retour dans son pays après quelques mois, il avait quitté la ville pour aller passer le printemps dans une charmante maison de campagne de son épouse. Mais il s'y livra tout de suite avec trop d'ardeur à la chasse, et fut saisi d'une très vive inflammation de poitrine. J'arrivai chez lui dans la première période de la maladie ; je fus reçu avec beaucoup de grâce et de bienveillance par son épouse, qui est un ange de beauté, d'innocence et de toutes les vertus qui font l'ornement de la femme. Je passai mes jours en partie près du lit de mon ami, en partie à consoler la comtesse Alexandrine. Mais les chefs du comité, ayant appris que la maladie était grave, accoururent au château, sous prétexte d'amitié et de condoléance, et, tantôt l'un, tantôt l'autre, ils se succédaient sans interruption dans la chambre du malade, pour empêcher qu'aucun prêtre ne s'en approchât ou que sa femme ne le ramenât à l'Église catholique.

« Le chapelain, qui était un prêtre d'un âge fort avancé, était toujours aux aguets dans l'antichambre, et la comtesse avait avec lui de longs entretiens ; elle ne le quittait presque jamais, pour aller près de son mari, sans lui dire : « Priez bien, don Norbert... oh ! si la sainte Vierge pouvait lui faire cette grâce ! Je l'espère de sa bonté... » Elle ne se défiait pas de moi, parce que je causais assez familièrement avec le chapelain, prêtre très zélé et très savant, surtout dans l'histoire naturelle, science qui m'a toujours plu et dont j'aimais à m'entretenir avec lui.

« Un jour que j'étais dans le cabinet voisin, lisant les *Puritains* de Walter Scott, la comtesse Alexandrine causait avec don

Norbert, et se plaignait que le baron de Lands et le médecin Gérard ne laissent jamais son mari libre un moment, et l'empêchaient de lui parler de son âme : « Si parfois je lui dis un petit mot de Dieu, aussitôt le baron m'interrompt : « Madame, je vous en prie, ne le troublez pas, le mal est grave, il a besoin de repos. » Révérend Norbert, je fais ce que je puis, mais je souffre beaucoup. Ne pouvant faire autre chose, j'ai mis sous son chevet une petite médaille de l'Immaculée Conception, celle qui apparut à Rome au juif Ratisbonne et le convertit à Jésus-Christ. J'emplis mes poches de reliques, et, en faisant son lit, je les approche de lui, cherchant à les lui faire toucher ; j'en ai toujours de la sainte croix et de l'apôtre saint Paul, qui est son patron, comme vous le savez. Quoi ! je n'obtiendrais pas cette grâce ! Savez-vous quel moyen je prends pour lui faire toucher de l'eau bénite ? Je ne lui fais pas de signe de croix ; avant de venir près de lui, j'entre dans mon oratoire, je m'arrose les lèvres de l'eau sainte, et puis je cours le baiser sur le front, et ainsi je mets en fuite les mauvais esprits, comme je voudrais voir aussi s'éloigner ses indignes et perfides amis. Mais j'espère, don Norbert, j'espère. »

– Oh ! femme vraiment céleste ! s'écria Aser hors de lui-même. Qui pourrait n'être pas ému d'une foi si vive ⁴⁰ ?

– Moi, reprit Manilius, je vous avoue ma faiblesse, je pleurai et je jurai, dût-il m'en coûter la tête, de ne pas tuer Valerius. La fièvre se calma, son état commença à s'améliorer, il entra en convalescence ; le médecin et le baron retournèrent à la ville, je restai seul près du malade, m'occupant à lui lire les bons livres que la comtesse Alexandrine me donnait. Quand il fut guéri, je lui dis : « Valerius, va-t'en en France, l'air ici n'est pas bon pour toi. » Il me comprit ; il est parti pour Paris, et j'irai peut-être le retrouver pour le mettre en garde contre les embûches de la secte. »

Les trois amis, après ce long entretien sous le kiosque du jardin Gibbon, voulurent sortir pour aller voir la cathédrale et le

pont qui couvre la vallée et rejoint les deux hauteurs de la ville. Ils retournèrent vers le soir à l'hôtel. Aser voulait être accompagné de Mucius. Manilius lui dit :

« Adieu ; demain je m'embarquerai sur le bateau à vapeur qui vient de Beaurivage, et je m'en irai à Vevey.

– Nous y allons aussi, répondirent-ils ; nous ferons route ensemble.

– Volontiers », dit-il ; et ils se retirèrent dans leurs chambres.

Le lendemain matin ils étaient près du lac, et prirent au passage le bateau à vapeur pour Vevey.

Durant le trajet, ils fumaient sur le pont ; Mucius dit : « Moi, j'ai envie d'aller voir la belle cascade de Pissevache, où, il y a quelques années, les héros de la jeune Suisse ont reçu de si sévères leçons des montagnards du haut Valais. – Oh ! oui, reprit Manilius, j'y vais aussi ; et toi, Aser, est-ce que tu aimes ces belles perspectives ? – Beaucoup, répondit Aser ; je serai de votre société. » Et, d'accord sur ce projet, ils arrivèrent à Vevey et prirent leurs chambres au bel hôtel des Trois-Couronnes.

Aser alla aussitôt à la poste pour prendre les lettres qui y étaient à son adresse ; il en trouva de Mimo et de Lando, toutes joyeuses et remplies de félicitations. Dans celle de Mimo, il y en avait une d'Alisa. Aser éprouva un mouvement soudain de respect qui fit courir dans ses membres une sorte de souffle électrique.

« Une lettre d'Alisa ! Ah ! je la dois à ma conversion, à ma qualité de chrétien, à la Madone dont je lui ai parlé. » Il prit la lettre, lut trois et quatre fois l'adresse ; puis, la retournant pour la décacheter, il examina le cachet imprimé par cette main qui lui avait apporté le don du salut éternel. C'était une ancre traversée d'une croix, avec cette inscription : « Espérer et souffrir ! »

« Oui, mon Dieu, s'écria-t-il, qui ne souffrirait pas volontiers quand l'espérance suit la souffrance, quand Alisa, si frêle et si délicate, espère parce qu'elle souffre. Ah ! il n'y a que le chrétien qui élève si haut ses pensées, qui élargisse autant son cœur et

l'enflamme d'une affection si pure et si noble. »

Il ouvrit la lettre et lut :

« Monsieur,

« Je ne pourrais jamais vous dire toute la joie de mon cœur et les consolations dont il a été inondé en lisant que vous étiez entré dans le sein tendre et maternel de l'Église de Jésus-Christ. Aser, j'ignorais que vous fussiez juif, je savais seulement que je vous devais la vie, et, si ce motif suffisait pour m'attacher à vous par une éternelle reconnaissance, maintenant que vous êtes devenu mon frère en Jésus-Christ, que dans votre âme brille la même foi, que la même espérance anime vos désirs et que votre cœur brûle de la même charité de l'Esprit-saint, ma gratitude se transforme de jour en jour et devient l'amour d'une sœur, cet amour qui nous unit tous dans le cœur adorable de Jésus, la source et le principe du bonheur de l'homme. Aser, aimez Dieu, et tout sacrifice vous sera facile, toute haine adoucie, tout travail léger, toute adversité agréable ; car, veuillez m'en croire, il n'y a de paix qu'en Dieu : cette paix surpasse tout autre bien et se ravive au milieu des luttes intérieures et extérieures que nous avons à soutenir. Vous vous étiez trop longtemps condamné aux fatigues, aux dangers de nombreux voyages, d'entreprises pénibles, de guerres cruelles, pour une liberté qui n'est que servitude ; maintenant, pour la vraie et noble liberté du chrétien, vous souffrirez, j'en suis sûre, avec le même courage, avec la même ardeur, afin de remporter la couronne de la victoire.

« Tels sont mes vœux ; et, si je dois vous dire ingénument, comme à un frère, ce que j'ai toujours demandé à Dieu pour vous, ç'a été qu'il vous apprît à l'aimer. Dieu m'a exaucée, vous êtes à lui, et vous serez à lui pour le bénir éternellement.

« Aser, papa vous attend chez nous. Je ne doute pas qu'en venant à Genève vous ne consentiez à vous joindre à notre famille, sûr d'être reçu, non pas comme un hôte, mais comme un frère chéri et impatientement désiré. J'ai pu vous préparer les chapelets et autres objets de dévotion que m'a envoyés à Arona la bonne Rosa Mercorelli, qui a trouvé moyen de les faire bénir par le pape à Gaète ; j'espère que vos excellentes bienfaitrices les recevront avec joie, comme un gage de votre délicatesse et de votre piété. À nous revoir au plus tôt. Adieu.

« ALISA. »

Aser n'était plus maître de lui-même ; il se promenait

rapidement en long et en large dans sa chambre ; il relisait tantôt l'une, tantôt l'autre phrase, et, ralentissant le pas, il redisait : « Maintenant que vous êtes pour moi un frère » ; il essuyait les gouttes de sueur qui coulaient sur son visage ; sa respiration était trop fréquente, il s'asseyait, déposait la lettre sur la table, la reprenait et en recommençait la lecture : « Quelle âme ! s'écriait-il, quelle âme du paradis ! Aser, aimez Dieu, me dit-elle, Oh ! elle l'aime bien ! Seigneur, faites que je vous aime, moi aussi, et puissé-je vous le prouver par le sacrifice de mille vies ! Cette vie, je l'ai exposée cent fois au milieu des dangers pour le service des sectes infernales ; il est juste que, maintenant, elle brave les fureurs de toutes les sectes du monde. » En parlant ainsi, animé des nobles sentiments du sacrifice, il éprouvait une consolation ineffable au fond du cœur.

Sur le soir, ses deux amis vinrent le trouver : « Eh bien, Aser, demain, allons-nous à Pissevache ? – Comme il vous plaira », répondit-il. Le lendemain, le temps était très beau ; ils descendirent près du lac, montèrent sur une barque à quatre rames et voguèrent en vue de Villeneuve. Quand ils y furent arrivés, Mucius dit : « Vous autres, entrez ici au café, moi je vais chercher un conducteur. » Il s'en alla, avisa un cocher qui se trouvait sur la place : « Nous sommes trois, dit-il, qui désirons une voiture couverte pour nous conduire jusqu'à la chute de Pissevache, mais il faut marcher bon train, car nous voulons être de retour ce soir à Vevey. – Très bien, ce sera fait ; vous me payerez tant. – Va atteler, tu nous prendras au café. » Mucius retourna trouver ses amis, et but beaucoup de rhum avec Manilius. Peu après la voiture arriva, et les trois amis se mirent en route.

Ils passèrent au-dessus des belles prairies d'Aigle et de Bex, se dirigeant sur Saint-Maurice. Aser dit à ses compagnons : « Descendons un moment, je vous prie, pour voir le temple antique où est enseveli le chef magnanime de la légion thébaine ; on m'a

dit que c'est une très ancienne église, et qu'il s'y trouve un tableau où le saint est représenté en guerrier romain.

– Comme tu veux, dirent les deux autres ; ces vieilleries-là nous intéressant peu, nous t'attendrons dans la voiture. »

Aser courut à l'église, adora le saint sacrement, resta quelque temps à la chapelle du saint, et lit cette courte prière :

« Héros de Jésus-Christ, qui, pour ne pas démentir votre foi, avez préféré être massacré avec tous vos fidèles athlètes du Seigneur, donnez-moi votre puissante protection, à moi, nouveau soldat de Jésus-Christ ; faites que je meure avant de trahir ma foi. »

Il sortit à la hâte et rejoignit ses amis. Vingt minutes après, ils arrivaient au grand trot à un chemin qui conduit à une ferme située sur une colline aux bords du Rhône. Manilius ouvrit la portière et cria au conducteur de s'arrêter, ce qui fut fait immédiatement. Manilius descendit avec Mucius et dit au conducteur : « Ne bouge pas : nous deux, nous allons à la ferme ; toi, pendant ce temps-là, conduis notre compagnon à la chute de Pissevache ; quand il l'aura vue, reviens avec lui, attends-nous ici un moment, et nous remonterons ; mais marche bon train, nous ne te ferons pas attendre, nous allons saluer un ami. – Comme il vous plaît », répondit le cocher. Manilius ferma la portière et dit : « Marche » ; et la voiture partit.

Déjà l'on entendait le bruit des eaux tombant du haut des rochers de la montagne, le mugissement et le fracas que répercutaient les échos des vallées ; on voyait la fumée épaisse s'élevant au-dessus des vagues qui se brisent contre les écueils, et les effets prodigieux des rayons du soleil au milieu de ces brouillards et de ces vagues étincelantes. Quand ce pont fut passé, et que la voiture arriva devant cette vaste nappe d'eau, étendue comme un immense tapis où brillent les reflets d'une lumière riche et éblouissante, le cocher s'arrêta et dit à l'étranger : « Monsieur, nous voici arrivés. » Ne l'entendant pas répondre, il se baissa un

peu, et, regardant par les vitrines : « Diable ! il dort », s'écria-t-il. Il attacha les rênes au montant du siège, descendit, ouvrit la portière et vit un beau jeune homme dont le haut du visage était caché par son bonnet et le menton enfoncé dans ses habits et penché sur sa poitrine. « Allons, monsieur, dit-il, éveillez-vous, nous sommes arrivés. » Il s'arrêta. Le conducteur monta sur le marchepied, et, relevant son bonnet :

« Oh ! Dieu ! s'écria-t-il, il est mort ! »

C'était le malheureux Aser, si l'on peut appeler malheureux celui que la mort vient trouver dans la première innocence d'une âme purifiée par les eaux du baptême. L'œil pénétrant et expérimenté de la secte, quoiqu'il n'eût pas vu le fait de sa conversion, avait néanmoins découvert qu'il s'était soustrait aux ordres des réunions infernales ; sons départ de la Hongrie ne lui avait pas échappé, non plus que sa retraite dans les petits cantons. Cet œil satanique l'avait suivi à Lucerne, à Uri et à Schwyz ; il l'avait vu entrer dans les églises, entretenir des rapports avec de nouveaux amis, ce qui avait fait naître les soupçons : sans s'en douter le moins du monde, il était déjà surveillé de Presbourg à Uri, comme le jeune daim qui, paissant tranquillement dans le vallon, ne voit pas le vautour affamé dont les yeux semblent rivés sur sa proie. Le daim n'a pas encore apaisé sa faim que l'oiseau fond sur lui, le serre de ses grilles, et, de son bec recourbé, lui déchire la poitrine et lui dévore le cœur.

Les deux sicaires qui le suivaient à la piste avaient pris leurs mesures et leurs précautions pour ne pas laisser de traces à la justice, si toutefois, dans le pays de Vaud, sous un gouvernement communiste, ils ne trouvèrent pas des secours, des indications et une direction. Il est vrai que Mucius venait de Rome, et que Manilius était avec lui. Ce que Manilius avait raconté de Valerius et de la comtesse Alexandrine est vrai, mais n'est pas arrivé à cet assassin. C'est un autre, non moins infâme que lui, qui n'a probablement conseillé à Valerius le voyage de Paris que pour

l'assassiner plus facilement hors de l'Allemagne.

Ces deux assassins, comme on le sut plus tard par la police de Paris, avaient fait semblant de dormir pour qu'Aser sommeillât aussi. Leur stratagème réussit : celui qui était vis-à-vis d'Aser lui plongea à plusieurs reprises son poignard dans le cœur, pendant que l'autre, assis à son côté, au premier coup lui jeta son mouchoir sur la bouche en lui tenant la tête renversée dans le coin de la voiture. Quand ils se furent bien assurés de sa mort, ils affermirent ses jambes sur la banquette de devant, relevèrent les coussins sur le côté, et firent arrêter le cocher au lieu déterminé. Près de la ferme, deux chevaux étaient prêts à l'entrée d'un bosquet : le coup fait, ils les montèrent et arrivèrent dans le Chablais, en traversant les montagnes. De là ils passèrent par Vionnas, Saint-Gengoulf et Évian, d'où ils débouchèrent sur Bonneville, et, par la Roche et les vallées de la Savoie, ils entrèrent à Montmélian, le long de l'Isère, dans le Dauphiné, s'arrêtèrent un moment à Grenoble, et se dirigèrent sur Paris.

Le jour qui précéda l'évènement, Bartolo dit à ses neveux :

« Aser ne tardera pas à arriver à Vevey ; allons à sa rencontre.

– Ce sera une fête pour nous, répondirent Mimo et Lando. Alisa, tu y viendras volontiers, n'est-ce pas ? Tu peux bien quitter pour quelques jours la sœur Clara ; vos conférences, depuis quelque temps, sont trop fréquentes.

– Oui, j'irai volontiers, et sœur Clara le verra de bon œil ; elle m'aime et sera heureuse de mon bonheur. Voyez un peu ce plaisant de Lando !

– Voudrais-tu te faire fille de charité ?

– Avec sœur Clara ? dit Mimo. Elle m'a plutôt l'air d'un grenadier que d'une religieuse ; elle te ferait passer un trop dur noviciat, ma chère Alisa. »

Il fut donc entendu que l'on prendrait le bateau à vapeur le lendemain, qu'on débarquerait à Villeneuve, que l'on passerait la nuit à Saint-Maurice, et que l'on visiterait ce sanctuaire. C'est ce

qui fut fait. En revenant de l'église, on ajouta quelque chose au programme.

« Pourquoi, dit Mimo, n'irions-nous pas jusqu'à la cascade de Pissevache ? Toi, Alisa, avec tes goûts et ton talent pour la peinture, tu dois me savoir gré de cette proposition.

– Et pourquoi non ? dit Alisa ; mais je ne sais si nous serons revenus à temps pour le départ du vapeur qui va de Villeneuve à Vevey.

– Ne t'inquiète pas de cela, dit Lando ; nous y serons une bonne heure avant le départ ; et puis, quand cela ne serait pas, avec une barque à quatre rames nous voguerons rapidement sur le lac, et nous nous arrêterons à Vevey, près de don Balthazar, qui se fera une fête de nous revoir. »

Le lendemain matin, Alisa voulut entendre la messe et communier à l'autel du saint martyr ; elle y pria pour elle, pour son père, pour le pauvre Aser, et demanda au saint cette constance invincible qui l'avait soutenu dans son martyre : « Vous savez, grand saint, que la jeunesse, de nos jours, n'est pas exposée à moins de périls qu'au temps des persécutions, si elle demeure fidèle à sa foi ; les pièges trompeurs, les illusions dangereuses, l'abus des paroles de l'Évangile contre le clergé et l'Église, excitent les révolutions et jettent les peuples dans l'égarement. Je vous recommande ce nouveau chrétien ; conservez-le dans l'innocence baptismale et fortifiez-le dans les combats de cette vie. »

Pauvre jeune fille ! tu ne savais pas que tes prières avaient choisi le moment opportun, quel bien elles devaient faire à cette âme bénie, quelle force elles devaient lui donner dans cette lutte de si courte durée, où elle n'eut que le temps de dire : « Jésus ! » avant de passer dans l'éternité.

Alisa sortit de l'église, prit son déjeuner avec la famille, et l'on monta en voiture. Ils voulaient arriver à la cascade au moment où le soleil, envoyant des rayons obliques, lui donnait son plus bel aspect. Pendant que la voiture courait rapidement dans cette

direction, ils aperçurent une autre calèche arrêtée au milieu de la route. Lando dit : « Voici d'autres étrangers venus aussi pour voir la cascade ; quand tu étais dans ta chambre à te préparer pour le départ, j'ai vu de la fenêtre de mon cabinet passer cette voiture : seulement, elle m'avait paru pleine de voyageurs. »

Ils allaient rejoindre le véhicule, quand ils virent venir au-devant d'eux le conducteur, s'arrachant les cheveux, pâle, les yeux effarés, l'épouvante sur le visage.

« Qu'est-ce qu'il y a, Matthieu ? cria le cocher de Bartolo ; qu'est-ce que tu as ? Est-ce que les voyageurs sont tombés dans le fossé ?

– Ah ! s'écria-t-il, viens à mon secours, Pippo, viens à mon secours : je suis assassiné ! »

Pippo s'arrête, et Matthieu, tout suffoqué : « Je conduisais trois étrangers de Villeneuve ; deux sont descendus à la ferme de Gérard, et ils m'ont dit : « Va avec le troisième compagnon à la cascade de Pissevache, et puis tu viendras nous reprendre. » J'arrive, j'arrête, j'appelle mon voyageur ; il ne me répond pas : je crois qu'il dort. Je descends, j'ouvre la portière : Dieu ! il était mort !

– Pas possible ! » s'écrie Pippo.

Mimo et Lando s'élancent hors de la voiture ; Bartolo et Alisa les suivent. Les deux jeunes gens ouvrent la portière et reculent en poussant un cri. Alisa, le cœur agité d'une vive inquiétude, arrive d'un pas tremblant avec Bartolo ; et, au premier coup d'œil, ils reconnaissent Aser, la tête appuyée sur l'épaule droite. Mimo et Lando étaient entrés dans la voiture ; ils touchaient leur ami au front, aux mains, espérant que ce n'était qu'un spasme. Ils ouvrirent ses habits et sa chemise sur la poitrine, et virent qu'elle était percée, au-dessus du cœur, de neuf coups d'une lame carrée, autour desquels il n'y avait que neuf gouttes de sang caillé. Ils mirent la main sur le cœur pour sentir s'il palpait encore, mais il ne battait plus ; le corps était encore chaud cependant, tandis que

les mains et le front étaient froids.

Alisa reconnut à son cou la médaille qu'elle lui avait donnée ; mais, quand elle aperçut les blessures et le sang, elle s'évanouit et tomba dans les bras de son père, qui, se trouvant à côté d'elle, la releva du marchepied, sur lequel elle était montée pour voir la victime. Aidé de Pippo, il la porta dans sa voiture. Mimo et Lando lui crièrent : « Mon oncle, il n'y a plus d'espoir ; retournons à Saint-Maurice, le conducteur d'Aser nous suivra. »

Bartolo ne se possédait plus ; il s'écriait : « Alisa ! ma fille ! Alisa ! » Lando courut à la rivière, arrosa la tête de la jeune fille, et, baignant ses tempes froides, il poussait des exclamations : « Aser ! ah ! pauvre Aser !... Quand Alisa reviendra à elle... pauvre Alisa !... Ah ! cruels !... ah ! monstres ⁴¹ !... »

XXIII. – ÉPILOGUE.

On ne peut pas dire du *Juif de Vérone* ce que l'on dit de la plupart des livres, que les écrivains les conçoivent dans leur esprit, les revêtent de chair par le style, et puis enfin les mettent au jour pleins de vie, de physionomie, d'expression et de caractères. Ce pauvre *Juif* n'a paru que par pièces et par morceaux dans la *Civiltà Cattolica* : il courait dans l'Italie sous la forme d'un embryon, et chacun, sur son passage, disait : « C'est lui ! – Non, ce n'est pas lui ! » On s'approchait de plus près, on s'écarquillait les yeux, tant son identité était difficile à constater.

« Oh ! ah ! ouf ! le *Juif* ! – C'est le *Juif* ! – Il sent le *Ghetto*. – Quelle horreur ! un *Juif* ! »

Telle était la critique d'un grand nombre d'appréciateurs un

peu trop impatients. D'autres, avec un peu plus de calme, disaient : « Patience, messieurs, patience, par charité ! L'auteur a ses vues ; par exemple, il voudra... qui sait ?... faire rougir peut-être plus d'un chrétien... Il pense que les curieux y mettront le nez, se creuseront la cervelle pour deviner... Vous savez bien... les auteurs affectent sur leur visage certains airs pour exciter l'appétit, et ainsi ils mènent, comme on dit assez trivialement, le chien par le bout du nez.

– Que deviendra ce *Juif* ? Que va-t-il en faire ? Comment finira-t-il ? On attend toujours ce bienheureux samedi où il doit paraître ; et il disparaît comme un souffle. »

D'autres, qui se piquent d'une certaine finesse politique, s'écriaient : « Quel est ce chat qui nous guette ?... qui sait ?... il doit y avoir là-dessous une allégorie politique... Hem ! attention ! – Quelle allégorie, leur répondait-on ? Il parle net et clair, comme le sonnet des capucines. Vous savez ? Les capucines de Cagliari avaient demandé à Berlendis, un poète bien entendu, une pièce de vers pour une vêtue de novice ; mais elles le voulaient bien clair, clair à être compris de toutes les capucines, depuis le voile noir jusqu'au voile blanc, c'est-à-dire depuis la prieure jusqu'à sœur Crocifissa, la tourière. Il les servit si bien à leur gré, il s'ingénia tellement à les satisfaire, qu'il crut pouvoir terminer son sonnet en se rendant ce témoignage :

Jamais les capucines
Ne verront de sonnet
Ni plus clair ni plus net.

« Le *Juif* peut chanter la même finale tout aussi bien que Berlendis, avec cette différence pourtant que le poète a été régala de biscuits, de pralines et de confetti, tandis que le pauvre *Juif* se voit écrasé sous une avalanche de malédictions, qui lui pleuvent de toutes parts.

– Oh ! c'est peu de chose, disait un vieux notaire dans le coin

d'une pharmacie : le *Juif* reçoit tout autant de bénédictions que d'injures. Les pessimistes ! ils ne peuvent voir le monde que du vilain côté. Il y a encore des gens de bien, grâce à Dieu, en Italie ; et, si les pauvres sires, les badauds et les modérés sont agacés par l'éclat d'une lumière trop vive, d'une vérité un peu forte, inspirées par la peur, la simplicité ou le dédain, il est encore de ces âmes nobles et franches qui se réjouissent d'entendre un auteur disant à chacun ses vérités et faisant comme Boileau, d'heureuse mémoire, qui dit :

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

– Doucement, reprenait un jeune médecin : doucement, signor Pacifco. Il n'est jamais permis de dire du mal de son prochain et de s'attacher à ses habits comme un chien enragé. La charité chrétienne est patiente, douce, bénigne, suave, aimable, délicate, composée de lait et de miel ; elle voit le mal et ferme les yeux ; elle entend les injures, et se bouche les oreilles ; un sicaire l'arrête, elle lui découvre sa poitrine ; au milieu des émeutes, des soulèvements, des révoltes, des trahisons, elle pleure et se tait...

– Pourriez-vous ajouter, signor Carlo, que la charité doit même applaudir et crier : « Bravo ! bien, mes chers amis ! » De cette charité-là, on n'en vend que trop sur tous les marchés à une baïoque la livre, et vous autres, vous en avez bonne provision. Mais la charité éclairée est d'une autre nature. La charité doit être accompagnée de la justice et de la vérité, ou bien elle devient folie et cruauté. Elle pleure et se tait !... Pleurer, oui : vous l'avez abreuvée de chagrins ; se taire, non, vous ne l'y forcerez pas. Précisément parce qu'elle est la charité, elle crie aux peuples aveuglés, trompés, égarés par le mensonge, par l'astuce et la perfidie : « Peuples, on vous trompe, on vous égare, on vous trahit : on vous promet la liberté, vous n'aurez que la servitude ; on vous promet le bonheur, vous n'aurez que la mort. »

– Si ce n'est que cela, elle peut crier à gorge déployée, reprit le médecin, et s'en donner tant qu'elle voudra ; mais ce n'est pas là ce que fait le *Juif*. Il nomme les personnes, il les déchire, il les blesse, et puis, comme dit l'*Italia libera* de Gênes, il danse autour de sa victime, il joue des castagnettes, il sonne du cornet, joyeux et triomphant, comme un Iroquois auprès de son ennemi qu'il vient de tuer. Est-ce là de la charité ?

– Pourquoi pas ? Dites un peu, Carlo, si vous aviez un faux ami qui vous fît belle mine, qui vous prodiguât les caresses, qui vous baisât avec effusion, et vous fît mille protestations d'amitié, tout en cachant sous ses habits un poignard dont il se dispose à vous percer, ne seriez-vous pas content que je vous dise : « Faites attention, mon cher Carlo, ce traître-là va vous tuer ? »

– Si, si, et je vous en remerciais cordialement.

– Je le crois. Mais quelle différence faites-vous entre un traître qui attend à la vie d'un seul homme, et ceux qui, par leurs hypocrites manœuvres, donnent la mort à des nations entières ? N'est-ce pas charité que de les avertir et de leur crier de toute la force de ses poumons : « Peuples, prenez garde, ces gens-là veulent votre mort ? »

– Pardonnez, signor Pacifico. Il faut s'en tenir aux généralités, dévoiler les fourberies et les pièges, mais ne nommer personne. Le *Juif*, lui, crie tout haut : « C'est Pierre, c'est Joseph, c'est Terenzio ! » Avouez que c'est un scandale.

– Quelle délicatesse de conscience ! Mais, si Pierre, si Joseph, si Terenzio, non contents d'avoir mis la main à l'œuvre, non contents des massacres accomplis, vont se vanter, se glorifier, se pavaner de cette irritation, de ces désordres, qu'ils appellent salut du monde et félicité publique, le mal sera-t-il grand si quelqu'un ose les nommer par leur vrai nom ?

– Le mal sera très grand, signor Pacifico. Il est vrai que ceux-là se glorifient dans leurs publications, mais le *Juif* les démasque brutalement ; il leur donne les épithètes d'assassins, de fourbes,

de traîtres à l'Italie, et peu s'en faut qu'il ne les fasse sortir de l'enfer comme des démons acharnés au malheur du genre humain. Ce n'est vraiment pas là de la charité, et ni Escobar ni Castropalao ne pourraient l'excuser de péché, pas plus que toute la bande des laxistes.

– Allons, du bon sens, mon cher Carlo, et écoutez-moi. Saint Polycarpe, martyr, disciple des apôtres, rencontra dans les rues de Rome l'hérésiarque Marcion. Celui-ci, avec cette arrogance propre à tous les démagogues, dit au saint : « Me reconnais-tu, Polycarpe ? » Le martyr, qui n'avait lu ni Diana ni Escobar, lui répondit tout net : « Oui, je te connais pour le premier-né du diable. » Voilà une parole rude ! quel manque de charité ! quel oubli de la délicatesse ! quelle grossièreté rustique ! Tous les Marcionites n'en furent-ils pas scandalisés, absolument comme les mazziniens le sont à propos du *Juif de Vérone* ?

– Avec votre calendrier et vos saints, vous me déroutez. Ils ont une croyance à leur façon ; moi je dis et je soutiens que ce n'est pas de la charité.

– Dans ce cas, vous m'en chercherez une autre dans l'Évangile de Mazzini, puisque vous ne la trouvez pas où l'ont trouvée tous les saints Pères, grecs et latins, qui ont écrit des volumes in-folio contre les hérésiarques, en les nommant distinctement et en leur appliquant des épithètes, auprès desquelles les qualifications du *Juif* sont des gentilleses.

– Avec les hérésiarques, soit, mais il n'y a plus d'hérésie maintenant : ce sont de vieilles expressions qui n'ont plus cours depuis la disparition du tribunal de l'inquisition.

– Oui vraiment ? que notre docteur est aimable ! Le monde fourmille d'hérésies, et ce brave homme n'en voit plus. L'hérésie fondamentale, c'est que le peuple est Dieu ; qu'entre lui et Dieu il n'y a pas de rapports à entretenir ; que la propriété n'existe plus en droit ; que le peuple est maître de tout ; que l'Église, c'est le peuple ; que la loi, c'est le peuple ; que la révolte est le droit du

peuple, et semblables impertinences que ne cessent de prêcher Pierre, Joseph et Terenzio. Ajoutez-y ces gracieuses hérésies : liberté de la pensée, liberté de la discussion, liberté de la presse ⁴², et ces trois Grâces suffiront pour détruire non seulement la religion de Jésus-Christ, mais toute loi naturelle, humaine et divine, en mettant le monde sens dessus dessous... »

Le signor Pacifico allait reprendre la discussion et en débiter, Dieu sait combien ; mais un avocat arriva, un de ceux qui portent encore les jabots et les manches de chemise brodées ; il l'interrompit : « Signor Carlo, dit-il, remarquez-vous que le *Juif de Vérone* ne se permet pas d'autres désignations de noms que celles qui courent les journaux ? Quant au reste, il vous le laisse à deviner comme au jeu de colin-maillard. Ce Bartolo, par exemple, qui serait-ce bien ? Mimo, Lando, Polixène, Babette, et tant d'autres personnages de son récit, cherche-les et devine si tu peux. Il nous a avertis qu'il n'a fait que changer les noms et le pays, mais qu'il ne toucherait pas aux dates. On voit bien que l'auteur a toujours un fait, une personne particulière sous les yeux ; mais il les cache au public, et il a raison. Celui que cela regarde dit : « Ceci est pour moi ! » et qui sait à combien cela est arrivé ?

– Est-ce à moi qu'il faut le dire, reprit le pharmacien, homme de grand talent et d'une sagesse parfaite. Il y a un mois, étant en compagnie d'une de mes parentes, je rencontrai l'auteur, qui la voyait quelquefois, parce que durant le siège de Rome elle lui avait rendu service. En voyant ce personnage qui m'était inconnu, je demandai, tout bas à l'oreille, à la maîtresse de la maison : « Quel est cet homme si pâle et si maigre ? – C'est l'auteur du *Juif de Vérone* », me dit-elle. Aussitôt, je lui pointai mes deux yeux en pleine face, et je le toisai du haut en bas. Il me regarda ; je lui adressai la parole : « Vous nous dites des choses incroyables dans votre *Juif* ; vous avez tiré cela de votre imagination, sans doute, car je vois que vous êtes presque une pure intelligence, et le corps a la moindre part en vous. »

– Pardon, monsieur. Quand il s'agit de cas particuliers, d'anecdotes et de faits semblables, l'auteur les a vus ou il les a appris d'autres personnes, et ne s'est permis, en les rapportant, que quelques légères altérations ; mais, quand il s'agit des choses de Rome, vous-même et toute la ville de Rome, vous m'êtes témoins de la vérité des faits. Ils ont été publics et manifestes ; ils se sont accomplis sous les yeux de milliers de personnes ; il n'y a pas à en rayer une syllabe. Rome peut en témoigner devant toute l'Italie, qui ne les a pas vus et qui ne veut pas les croire, qui crie à l'horreur, à la calomnie, qui m'envoie, dans des lettres anonymes et autres, les épithètes de menteur, de fantasque, de sycophante, d'exagérateur, quand je me suis attaché à adoucir les faits, à n'en dire souvent que la millième partie !

– Oh ! pour ces derniers faits, tous les Romains témoignent en votre faveur.

– Quant aux paroles, vous pourriez en dire autant. Dans les dialogues où parle Cicervacchio ou d'autres paladins de la république, je ne fais que reproduire mot pour mot leurs discours, leurs harangues, leurs bons mots, leurs plaisanteries, leurs raisonnements. S'il s'en trouve un qui soit trop gros, trop hardi, trop sot, est-ce la faute de l'auteur ? Il consigne tout ce qu'il a entendu et lu, ce que vous avez entendu et lu, ce qui a couru dans tous les journaux. Si j'en avais le loisir, je voudrais me passer le caprice de recueillir dans les journaux et les pamphlets toutes les folies qui se sont imprimées ; j'en ferais un fort volume, contenant les énormités les plus bizarres qui soient jamais sorties d'une cervelle de frénétique.

– Mais ils les disaient sérieusement, et vous, vous les tournez en plaisanteries contre eux.

– Et comment garder son sérieux ? qui pourrait lire avec impassibilité les phrases ampoulées et ronflantes, les mots longs de six aunes, comme « la patrie, la liberté, la régénération de l'Italie, la délivrance du joug des Croates, la grandeur et la dignité

des peuples, le sentiment de sa propre noblesse, les moments solennels, les positions suprêmes, la foi dans l'avenir, les destinées mûres, les espérances grosses d'évènements », et cent autres mots à effet, creux comme la bouche qui s'agrandit pour les prononcer ?

– Ainsi donc ces petits dialogues du *Juif* sont vrais ? Bien. Mais dites un peu : je vous ai entendu vanter comme un poète ; vous représentez la Babette en prison avec ses spectres, ses frayeurs horribles, et la Babette était seule. Comment avez-vous su tout cela ?

– Une vérité toute simple vous ôtera vos doutes. Le scélérat, qui a l'âme chargée du crime et du remords qui l'écrase sous son poids accablant, cherche par tous les moyens à s'en débarrasser, et il en fait confiance au premier de ses pareils qui l'approche. La Babette, si orgueilleuse et si fière qu'elle fût, ne put se défendre contre le besoin de faire aussi ses confidences à quelque voisine d'hôpital. C'est de ces commères que le secret nous est venu, car il est plus facile de retenir l'eau dans un crible que le secret dans le cœur de ces femmes criminelles, traîtresses et bavardes.

– À merveille ! mais on est unanime à dire que cette Babette est une création de votre imagination, et que le pauvre Cestio n'a pas été assassiné à Montréal.

– Oui, Cestio a été immolé dans l'église, par trahison. Le fait est là ; que ce soit dans telle église ou dans telle autre, peu importe ; dans celle de Mayence, c'est un prêtre qui a été assassiné sur l'autel par un sicaire, au moment où il célébrait la messe en présence du peuple. De ces âmes désespérées, il y en a dans les sociétés secrètes plus qu'un chrétien ne peut se l'imaginer. Que la Babette soit un personnage réel, les journaux en sont la preuve. Ils nous ont annoncé dernièrement l'arrestation de deux créatures semblables, qui sont encore actuellement sous les verrous. L'une d'elles, jeune fille de vingt-cinq ans, a été saisie, déguisée en homme, munie de deux pistolets et d'un poignard, dont elle allait frapper son curé ; elle avait déjà incendié quatre maisons,

désignées par la secte. Elle était si dénaturée, si profondément pervertie, qu'elle disait en plein tribunal, en présence des juges : « Oui, je veux tuer le curé, et, si je m'échappe de vos mains, je l'assassinerai ; si je ne puis l'assassiner, il y en aura d'autres qui me remplaceront. » Est-il possible d'être plus opiniâtre dans le crime ?

– Et cette pauvre Ersilia, emprisonnée par son frère dans l'horreur d'un vrai tombeau ? Mon Dieu ! sommes-nous donc revenus au temps d'Ezzelin de Romano ? Qui pourra y ajouter foi ?

– Quiconque connaîtra les sociétés secrètes. Savez-vous que j'en suis au troisième cas de ce genre ? L'une de ces deux dernières victimes de leur cruauté est venue, il n'y a pas longues années, chercher des consolations dans les secours de mon ministère.

– Et là-dessus, continua le pharmacien, pour ma part, je n'ai plus le moindre doute.

– Vous auriez dû, répliqua l'avocat, lui demander ce qu'il y a de vrai dans les orgies nocturnes qu'il a racontées. Diable ! serions-nous revenus aux diableries de Martin del Rio ? Personne ne le croira.

– Précisément. Je l'ai interrogé là-dessus, et en détail. Il me répondit : « Mais croyez-vous que le diable reste les bras croisés ? Croyez-vous que le diable existe, ou bien que ce n'est qu'un conte de grand'mère, bon à faire peur aux enfants ? »

– Vraiment, lui dis-je... pardonnez... votre écrit est sérieux sans doute... mais actuellement, il me semble que vous plaisantez. Car, enfin, ces sacrilèges sont horribles... Abuser à ce point des choses saintes !... Abjurer le culte dû au Seigneur pour se consacrer au démon !... Proférer de ces blasphèmes monstrueux !... Savoir qu'on les dit, et vouloir les proférer pour sa damnation ! Oui, ce sont des scélérats... mais...

– Mais, mais, répondit-il, je n'ai pas dit la moitié des abominations commises dans ces repaires infernaux. Maintenant que d'autres ont fait des recherches, on a acquis la certitude de

délits horribles, de choses inouïes, et l'on sait les maisons où cela s'est passé et toutes les personnes qui y ont participé. Monsieur, pensez-vous que je connaisse si peu le monde, que je n'aie pas prévu les réclamations que j'allais soulever autour de moi ? Mais le vrai finit par se faire jour. Pour ma part, je sais que jamais je n'ai eu autant de mal que pour persuader à l'une de ces malheureuses personnes, glacée par ces affreux serments, qu'elle pouvait encore espérer dans la miséricorde divine. Mais le monde, quand il entend parler de démons, se détourne, se fâche ou s'en moque, et c'est le mieux.

– Avalez le poisson ! » reprit le pharmacien. Et ils continuèrent longtemps encore la conversation.

Voilà ce qui fut dit dans une pharmacie ; pensez donc quel déluge de paroles parmi toute l'Italie ! L'un dit : « Ce *Juif* est un monstre ; il a les jambes à la tête et la tête aux pieds ; il s'avance au combat ; il étend les bras et il a des yeux au bout de ses cinq doigts. De fait, il n'a pas d'unité ; ce sont des meurtres épars, jetés à l'aventure, distribués au hasard comme un semis de choux dans un jardin.

– Ce reproche est injuste, répondit un poète ; j'y vois plus d'unité qu'il n'en paraît de prime abord. Certains voudraient y voir un peu de merveilleux, comme dans Walter Scott, mais c'est bien à tort. On devrait remarquer que l'auteur n'écrit pas un roman, mais un récit historique, où l'imagination n'a rien à créer. Tout son art consiste à rattacher à la contexture de son récit des fils très éloignés, à y grouper des descriptions de sites qu'il a vus dans ses voyages et des récits de faits dont il a été le témoin oculaire ou qui lui ont été rapportés, en les mettant dans la bouche de ses personnages, ce qui dramatise sa narration, soutient et excite davantage l'intérêt. Rarement il prend lui-même la parole, pour nous laisser la douce illusion d'un entretien. »

Béni soit ce bon poète ! Il a essayé, lui du moins, de remettre au pauvre *Juif* la tête sur les épaules, les mains au bout des bras

et les pieds à leur place. Autrement, on me l'eût démembré comme un polype. Voilà ce que c'est que d'avoir lu Homère ! et puis l'on dira encore que les poètes... Tout est bon en son temps.

D'autres s'indignent que l'auteur se soit opiniâtre à dire que le *Juif* n'est pas un roman, mais un récit historique : « Chaque mouvement, chaque pas trahit le roman. Qui ne sait qu'Aser, Bartolo et Alisa sont des fictions poétiques, revêtues des couleurs romaines ? Enlevez les couleurs, il n'y reste plus qu'une ombre, un rien qui se dissipe. Pourquoi donc vouloir vendre du verre pour des émeraudes, des feux follets pour de véritables lumières ? Sommes-nous des enfants, pour nous laisser ainsi en imposer ? Nous sommes *sortis de page*, il n'y a plus de pédagogue qui puisse nous dominer. »

Un jour, le pauvre auteur du *Juif* se promenait, seul et pensif, du côté du Cerchi. Voici un *monsignor*, en gants de peau, en manteau de drap fin, qui le rencontre, lui donne une poignée de main, et dit : « Mais, mon cher, votre affaire devient célèbre, on en parle beaucoup. Hier soir, on disait, dans une nombreuse réunion, que vous vous jouiez de vos lecteurs, qu'Alisa est une fiction, Aser une idée pure, et que Bartolo n'a jamais mis le pied dans aucun cercle de Rome. Quel caprice avez-vous eu ?

– Monsignor, reprit l'auteur, des Bartolos il n'en manque pas à Rome ; qu'on cherche bien, et l'on en trouvera. Hier soir, dans cette réunion, il y en avait plus d'un. Alisa est une demoiselle romaine de ce nom, et qui a toutes les qualités d'esprit et de cœur que je lui ai données ; elle lit de bons livres, elle aime Dante, elle excelle sur la harpe et le piano, elle chante à ravir ; et elle n'a plus que son père, homme de bien et assez instruit, aimant beaucoup sa pieuse, modeste et spirituelle Alisa.

– Oh ! vraiment ? On prétend que c'est une invention ! Mais est-il vrai que toutes ces aventures leur soient arrivées en Italie ?

– Voici, monsignor. Les personnages du récit (hormis ceux qui ont joué un rôle dans les dernières révolutions, lesquels, étant

vrais sous tous rapports, se trouvent désignés par leurs propres noms) sont véritables aussi ; mais on a groupé autour d'eux, pour plus d'unité, certains faits historiques, empruntés toutefois à d'autres acteurs. J'ai fait comme les peintres, qui, ayant un beau modèle de tête d'homme ou de femme, en font ici Cléopâtre et Antoine, avec des habits romains et égyptiens, et là-bas Paolo et Francesca de Rimini. Ce sont encore les mêmes têtes, les costumes seuls sont différents.

« Ces têtes sont vraies et réelles, les faits qu'elles représentent sont historiques ; il n'y a de différence que le costume, les poses, les ornements, les cadres. Toutefois ce sont toujours les portraits des deux modèles qui ont posé devant le peintre. Voilà ce que j'ai fait pour Aser, Alisa et Bartolo ; j'y ai ajouté, pour la variété du coup d'œil, certains autres personnages, mais les faits qu'ils représentent sont historiques, je les ai vus, je les ai sus, je les ai recueillis et les ai attribués à mes divers personnages. Ainsi le fait de la jeune fille sauvée de dessous le cheval est vrai, le duel des deux prétendants est vrai, la caverne du prêtre est vraie, le meurtre cruel d'Aser est vrai dans toutes ses circonstances.

– Tant pis pour vous ! s'écria le prélat, tant pis pour vous ! En voulant composer un récit sérieux de faits modernes, vous avez eu tort de lui donner l'air d'un roman. Vous n'auriez pas dû vous exposer ainsi à susciter le doute et l'incrédulité.

– Si l'on n'ajoute pas foi à mes récits, le monde ne croulera pas pour cela. Cependant, monsignor, croyez-moi, il n'était pas possible d'entrer dans ces broussailles sans s'égratigner un peu la peau et déchirer ses habits. Vous avez beau dire. Une histoire libre et franche veut des noms et des choses rangées avec ordre et mesure. Vivons-nous dans un temps propice pour cela ? Ce que je sais positivement, c'est qu'il m'en a plus coûté de me taire que de parler ; dès le commencement, ayant fait mention en très bonne part de quelques personnages morts, malgré le soin que j'avais pris de ne leur attribuer que des actes et des paroles louables, j'ai

essuyé d'amers reproches. Ce que je sais, c'est que beaucoup d'Italiens se souciaient peu d'être nommés, même pour des actions illustres, craignant l'avenir, l'envie de leurs concitoyens et mille autres choses. Et cependant, d'autre part, des lettres m'arrivaient à flots, pour m'exciter à manier le fouet plus vigoureusement contre les démagogues, et me reprocher d'avoir dit quelquefois de l'un des sectaires : « C'est un homme d'une haute intelligence, d'une science remarquable, d'une âme forte et grande ! » comme si l'abus qu'ils font de ces belles qualités ne les rendait pas plus coupables devant Dieu et devant les hommes. Je ne parle pas des modérés qui ne me pardonnent pas de les avoir parfois assimilés aux démocrates, parce que leurs principes, tôt ou tard, doivent les amener sur le même terrain. Que m'importe qu'une place soit prise, ou bien par l'assaut violent et hardi, ou bien par les tranchées, les mines et de secrètes manœuvres, si, en dernière analyse, il n'y reste plus, dans l'un et l'autre cas, que des ruines consumées par le feu ? Les premiers, au moins, ont risqué leur vie ; les autres, tout aussi cruels, n'ont rien à craindre : voilà toute la différence.

– Mais les modérés n'y pensent pas ; ils croient avoir trouvé le moyen de nager entre Dieu et le diable, entre les rois et les constitutions, entre l'Église catholique et le protestantisme, et ce système leur paraît la panacée propre à guérir toutes les plaies de notre société si gangrenée.

– Qu'ils nagent tant qu'ils voudront ; pour moi, je m'attache au pilier qui ne s'ébranle pas ; c'est la vérité éternelle qui est toujours la même : « Hier, aujourd'hui et dans les siècles des siècles. »

– Ainsi soit-il ! Pauvre homme, vous avez eu bien des chagrins. J'ai entendu dire à plusieurs : « Le *Juif* est un libelle calomnieux ; une enfilade de saucisses, farcies de la bile qui vous étouffe, de la haine qui vous brûle, de l'envie qui vous ronge, de la vengeance qui vous dévore. » L'un vous croit un homme grand, barbu, hérissé, sauvage ; l'autre, un lutin, qui se glisse partout, qui

entend tout, qui voit tout, sur la rue, dans les maisons, dans les tavernes et là où je n'ose le dire.

– Oui, un feu follet, un démon, un vampire, un goblin, un loup-garou, un sorcier, un archisatan : bien des remerciements de ma part à vos bons amis, monsignor. Que puis-je y répondre ? Le fait est que si tous les hommes sortaient, circulaient, quittaient, non pas leurs maisons, mais leurs chambres aussi souvent que moi, le monde serait un désert plus solitaire que la Thébaïde. Hors ma petite promenade du soir, que je me permets pour respirer un peu, je ne sors pas. De la haine, de l'envie, de la vengeance, je n'en connais pas. Je puis vous assurer que, chaque jour et plus d'une fois le jour, je prie avec ferveur pour ces pauvres hommes, si malheureusement égarés. Si je le leur disais, ils ne me croiraient pas ; soit. »

Et voilà comme ce monsignor procura à l'auteur l'occasion d'éclaircir un point important de son récit ; mais celui-ci n'était pas arrivé à la hauteur de Scauro, qu'il voit monter de Saint-Vincent de Paul un certain Curial. À la vue de l'auteur, le Curial s'enflamma, son visage prit l'expression d'une vive indignation :

« Eh ! dit-il, vous ici ! »

L'auteur faisait la sourde oreille et voulait passer outre.

« Eh ! reprit-il, voyons, c'est à vous que je m'adresse, beau monsieur, vilain Croate, ennemi de l'Italie ; ici, au milieu de ces monuments de la gloire romaine, rendez-moi raison du mépris que vous avez jeté sur les Italiens, en leur préférant les Croates.

– Monsieur, répondit l'auteur avec calme, vous me prenez pour un autre : je suis Italien, j'en suis fier, et j'aime l'Italie de tout mon cœur. Loin de la mettre après les Croates, je la vante comme la plus noble terre du monde, la maîtresse de toutes les nations, la mère des héros, l'asile de la vertu et de la science, et, autant qu'il est en moi, j'essaye de me rendre digne de l'avoir pour mère.

– Oh ! par exemple ! n'est-ce pas vous qui nous faites le perpétuel panégyrique des Allemands et qui mettez dans la

bouche d'Olga mille infamies à la charge de l'Italie ?

– S'il s'agit de cela, un moment de trêve, s'il vous plaît, et puis vous me rendrez justice.

– Et que peux-tu dire ?

– Je dirai d'abord que, dans les batailles, j'ai toujours mis en présence la valeur des Allemands avec celle des Italiens : témoin la bataille de Santa Lucia et la capitulation de Vicence, avec beaucoup d'autres faits d'armes des Lombards, des Toscans et des Romains, mais surtout des Piémontais. Pour décrire la campagne de Charles-Albert, je me suis fait venir de Turin six récits, écrits par des hommes qui y ont pris part, et j'ai lu tous les rapports qu'en ont faits les Allemands.

– Mais, quand vous parlez des Allemands, la plume étincelle sous vos doigts.

– Comme elle étincelait sous les doigts des journalistes italiens pour dire tout le contraire de ce que j'ai dit. Qu'ai-je affirmé, en somme ? J'ai dit que les Allemands sont des hommes d'une belle taille, bien droits, bien portants, bien habillés, bien formés aux exercices militaires. J'ai dit ce que j'ai vu cent fois, ce que vous pouvez voir par vous-même quand vous le voudrez ⁴³. Devais-je dire qu'ils sont tortus, bossus, sales, vilains, voleurs, cruels, massacreurs d'enfants, de vieillards et de filles ? Je n'ai pas voulu acheter la réputation de l'Italie au prix d'une telle infamie.

– C'est une indignité de faire dire à cette Croate tous ces blasphèmes et ces outrages à l'adresse de l'Italie.

– Elle n'en dit ni plus ni moins que les nombreuses publications des démagogues, qui se plaignaient de la division des partis, des querelles, des haines, des rivalités, des trahisons, des discussions intestines, causées par les ambitions, les avides jalousies, le manque d'amour pour la patrie, qui règnent parmi les chefs des révolutions italiennes. Ils crient « qu'un peuple corrompu est incapable de jouir de la liberté ». Et c'est ce que disaient avant eux Platon et Plutarque chez les Grecs ; Caton, Salluste et Tacite

chez les Romains ; Machiavel, Paruta et Botta chez les Italiens. Quoi d'étonnant si Olga en dit autant ?

– Maudit suit l'infâme qui a osé dire à l'Italie : « Tu ne seras jamais libre, si tu ne deviens Croate ! »

– Pardonnez. Elle est plus démocrate en cela que Mazzini. Mazzini veut la liberté sans la religion, ce qui est impossible, et Olga veut la religion, les bonnes mœurs, la sobriété, la fidélité, la justice, la vie dure et laborieuse pour arriver à la liberté ; c'est là ce qu'elle appelle par antiphrase être Croate. De quel côté se trouve la raison, de quel côté sont les torts ?

– Votre tort est d'avoir, à la honte de l'Italie, placé ces paroles si graves dans la bouche d'une Croate.

– Ah ! le reproche dans la bouche d'un ennemi a toujours été un stimulant plus vif : je voudrais voir une Olga à l'oreille de chaque démocrate, et vous devriez payer ses fonctions plus cher encore que vous ne vous faites payer, vous autres avocats, par vos clients ? »

Le Curial en avait assez ; il me quitta brusquement, et s'en alla son chemin tout en murmurant contre l'auteur du *Juif*, qui se hâta de regagner sa maison ; sa patience commençait à s'user. En fin de compte, le *Juif* a parcouru toute l'Italie ; il a été dans les mains de tout le monde, il a recueilli sur son passage des bénédictions et des malédictions, des politesses et des injures, des caresses et des affronts, des sourires bienveillants et des colères ardentes.

Un autre jour, l'autour du *Juif* s'était assis sur un bloc de pierre près de *Santa Croce* ; il lisait et se reposait. Passent deux bons religieux, qui le saluent et s'asseyent à côté de lui :

« Mais quelle pensée avez-vous eue, lui disent-ils, de faire mourir tous les brigands dans le baiser du Seigneur ? Polixène, cette triste femme, meurt, comme une sainte Marguerite de Cortone ; elle nous attendrit plus vivement, par sa mort, qu'Ombellina par toute sa vie si pure et si céleste. Alessandrina, à

Curtatone, expire en baisant le crucifix ; Cestio meurt presque en finissant sa prière et son acte de contrition ; Aser s'en va avec son innocence baptismale, et il n'est pas jusqu'à la diablesse d'Orsola qui ne se convertisse. N'est-ce pas dire : « Fais ton paquet comme tu le voudras ; à la mort, il sera changé en fleurs odorantes. »

– Mes pères, je n'y vois pas grand mal pour le monde. Au milieu de toutes les horreurs du crime, il est doux, pour l'âme chrétienne, de voir les prodiges de la miséricorde divine. Croyez-moi, cela fait du bien au lecteur, j'en ai plus d'une preuve.

– Il est vrai que la mort de Babette est assez effrayante. C'est la fin ordinaire de tous les scélérats qui infectent le monde, et nous en avons vu beaucoup d'exemples dans les hôpitaux.

– Cela n'est que trop vrai : témoin ceux qui ont été blessés à Palestrina, à Velletri, à la porte San Pancrazio, et ceux qui sont morts à la Trinité des Pèlerins, à la Nunziatina, à Saint-Dominique et à Saint-Sixte. Nous avons appris à ce sujet des faits qui font horreur ⁴⁴.

– Mais un autre point. Ne vous reprochez-vous pas d'avoir sali votre ouvrage de grosses paroles, de brutales inconvenances, que l'on ne s'attendait pas à trouver sous votre plume ?

– Mes révérends pères, je ne m'en crois pas, franchement, plus coupable que vous et que tous les honnêtes gens qui en sont frappés de stupeur. Mon récit passe à travers les horreurs d'un siècle de fer et de feu ; il veut dépeindre les excès qu'a enfantés une civilisation dont on vante les grâces et la noble délicatesse, qui mérite parfois cet éloge dans ses paroles et ses promesses, mais qui, dans ses actes, est âpre, rude, sauvage, féroce et brutale. Croyez-vous que je n'en aie pas frémi ? Dante s'est excusé en écrivant : « Je parle le langage de l'enfer » ; je m'excuserai en disant : « Je n'ai fait que choisir les perles et les bijoux de la langue des régénérateurs de l'Italie. »

Les bons religieux eurent aussi leur compte, et ils s'en allèrent satisfaits de ces explications. Au moment où l'auteur du *Juif de*

Vérone rentrait chez lui, un groupe de jeunes gens l'entoura, le pressant de répondre à leurs questions.

« Qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ? miséricorde !

– Ce que nous voulons ? Est-ce ainsi qu'on plante là son monde ? Ce pauvre Aser, que nous aurions voulu voir l'époux d'Alisa, le massacrer comme le lion qui dort ! Et cette pauvre fille, qu'est-elle devenue ? La laisser en syncope... dans le fond d'une voiture ! C'est se jouer des lecteurs... Si vous aviez dit au moins qu'elle est revenue à elle-même, qu'elle s'est faite religieuse à Genève, ou bien qu'elle est retournée avec son père en Italie... Mais non, rien. »

Le pauvre auteur, serré entre la porte et le mur, ne pouvait du même coup satisfaire tant d'interlocuteurs. Il leur fit signe de la main de se calmer un peu, et puis il leur dit :

« Messieurs, Aser est mort ; que voulez-vous que j'y fasse ? Alisa s'est évanouie ; pouvais-je l'en empêcher ? Je ne vous ai pas dit le reste.

– Le reste ! le reste !

– Un peu de patience ! Je veux beaucoup de bien à cette pauvre Alisa, et à juste titre : elle est si bonne, si aimable, si pieuse ! Oh non ! elle ne doit pas disparaître de la scène par un évanouissement ! Quand on a autant de vertu que cette jeune fille, on sait résister fermement à ces crises si douloureuses et si inattendues ; on sait s'élever jusqu'à Dieu et se soumettre avec résignation à l'accomplissement de ses saintes volontés, où l'on trouve une force et une consolation que le monde ne peut donner. Continuez à me lire, et vous saurez ce qu'il est advenu d'Alisa et de Bartolo.

« Le but du *Juif de Vérone* a été de montrer à l'Italie la perfidie des sociétés secrètes et de persuader à la jeunesse italienne de se mettre en garde contre leurs illusions, leurs pièges et leurs promesses mensongères. Je suis resté dans mon cadre jusqu'à la dernière caresse, dont Aser fut la victime ; et, à bon droit, vous ne

devriez pas m'en demander davantage. Mais, si vous êtes impatients d'en savoir plus long sur le sort des autres personnages, votre curiosité est innocente, nous la satisferons pleinement.

« Le *Juif de Vérone* est donc l'histoire des révolutions accomplies sous nos yeux par les sociétés secrètes. Depuis la mort de Grégoire XVI jusqu'à l'assaut du Quirinal, ce récit nous montre une petite partie des crimes, des perfidies et des iniquités commis contre l'Italie, les monarques, le souverain pontife et l'Église de Dieu, par ces sociétés secrètes, conjurées pour la ruine du monde et tolérées par Dieu comme le plus terrible châtiment de tous ceux dont il a frappé le monde depuis l'apparition de l'arc-en-ciel, signe de réconciliation entre Dieu et l'homme.

« Ces sociétés, laboratoires ténébreux de tant de crimes, ont enveloppé dans les réseaux de leurs pièges, à l'aide de ramifications nombreuses et fortes, la terre dans toute son étendue ; elles sont partout, sous toutes les formes, dans toutes les classes et toutes les conditions. L'Illuminisme, qui les anime, les forme et les dirige, est le Léviathan mystérieux et puissant qui entoure les continents et parcourt les océans, terrible, cruel, astucieux, silencieux, aérien, plus subtil que l'éclair de la foudre, qui pénètre au sein de la terre et en ébranle les fondements. Il semble être désormais le maître du monde, il le parcourt, il est partout, et partout il échappe à la puissance humaine.

« Les empires chrétiens peuvent dompter ce monstre et l'écraser quand il sort de son repaire infernal. Mais ils le caressent et lui jettent des gâteaux : ce sont les biens et les libertés de l'Église, la sainteté de son enseignement, de sa juridiction et de ses lois. Il semble que Dieu, pour nous punir, ait aveuglé leurs yeux, fermé leurs oreilles, endurci leurs cœurs, afin qu'ils ne voient pas, qu'ils n'entendent pas, qu'ils ne craignent pas ce fatal Léviathan qui les renverse, les brise et les détruit. La politique ne suffira plus maintenant pour l'enchaîner : il brise ses chaînes, il

broie les rochers et les tours où on l'enferme. C'est un feu, et il brûlera ; c'est un ouragan, et il ravagera ; c'est un tourbillon, et il écrasera et emportera tous les obstacles que lui opposera la puissance humaine.

« L'Église catholique seule, soutenue par Jésus-Christ, peut le vaincre et le terrasser ; mais, si les monarchies chrétiennes ne s'unissent pas étroitement contre cet ennemi, si elles s'obstinent à n'employer que les ressources de cette sagesse temporelle, ennemie de l'Esprit-Saint, qui est la vérité, elles se prépareront d'amères déceptions. La puissance des sociétés secrètes ne peut être réduite que par le Christ et par sa croix : toute autre arme est un roseau pour elles. Si le monde ne se le persuade pas, il restera l'esclave de cette puissance formidable *jusqu'à ce que les villes soient désolées et sans habitants, les maisons sans hommes, et que la terre soit délaissée compte un désert*, ainsi que Dieu nous en fait la menace par la bouche du prophète Isaïe. »

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER

Antoine BRESCIANI, *Le juif de Vérone ou Les sociétés secrètes en Italie*, 14^e édition, 1882.

¹ La police a découvert bon nombre de mystères dans ces billets de banque, ces billes à vue ou à terme : en les présentant aux banques, on a dévoilé la supercherie ; ceux à qui ces papiers sont adressés n'exercent ni trafic ni commerce.

² L'Infrascala, le Carmini et Santa Lucia sont des lieux de réunion très fréquentés.

³ Les demoiselles allemandes nous ont écrit de Naples pour nous reprocher de n'avoir pas compté, parmi les amies d'Alisa, une demoiselle anglaise qui lui était fort attachée, et qui était assidue avec les autres aux stations de San Francesco di Massa.

Nous sommes heureux de réparer cet oubli, et nous voudrions pouvoir citer leurs noms, chers à tous ceux qui les ont connues.

⁴ Un de nos lecteurs de la Lombardie, qui a fait bon accueil au *Juif de Vérone*, a été scandalisé de ces minutieux détails de savates, de peignes et de cheveux ; il aurait voulu des tableaux plus grands et une lumière plus large ; il eût souhaité que le peintre, qu'il veut bien par excès de bonté appeler un Michel-Ange et un Titien, ne se fût pas abaissé à ces plates miniatures. Il a raison ; mais ce pauvre petit peintre travaille à la journée, et quelquefois pour certaines bonnes demoiselles qui veulent avoir dans leurs tableaux les coiffures populaires, les costumes à la Marie Stuart, et mille autres menues choses de ce genre ; et, si elles ne les y avaient pas trouvées, elles en eussent voulu au peintre. Le *Juif de Vérone* est une galerie : il y a d'immenses tableaux aux grandes et fortes touches et il y en a de petits. Quel mal de vouloir contenter tout le monde ! Mais l'auteur fait ce qu'il peut, heureux s'il produit un peu de bien, même en peignant des cirons et des fourmis !

⁵ Monnaie de Naples qui vaut quarante centimes environ de France.

⁶ Giacomo Muller fut l'assassin de De Leu, brave catholique de Lucerne, qui animait les cantons primitifs à soutenir contre l'impiété radicale la foi et la liberté de la Suisse. Les noms qui suivent sont ceux des plus ardents coryphées du radicalisme contre le Sonderbund.

⁷ On est frappé d'horreur en lisant dans les journaux de 1851 l'affreux assassinat commis par un sicaire de la secte sur un curé officiant dans l'église, un jour de fête, en présence de tout son peuple, au moment même de la consécration.

⁸ Ce rapprochement a excité contre nous les colères des *modérés*, et ils ont publié dans les journaux que nous étions mazzinien, parce que nous leur avons préféré Mazzini. Nous sommes francs, et nous aimons la franchise. Nous abhorrons l'impiété de Giuseppe Mazzini, nous détestons la guerre qu'il fait à Dieu, à l'Église, aux gouvernements légitimes ; mais nous reconnaissons sa franchise. Les *modérés* poursuivent le même but que Mazzini, mais ils cachent leurs tendances sous le voile de l'hypocrisie. Nous faisons cette déclaration une fois pour toutes.

⁹ Cette belle invention touchant le pouvoir de l'onction sacerdotale,

qui ôte aux prêtres toute aptitude pour le gouvernement, ne se répandait pas seulement dans les cafés et les lieux publics ; on a pu la lire en toutes lettres dans les journaux de Rome. Ô profonde philosophie !

¹⁰ Nous avons visité beaucoup de castels antiques qui renferment plusieurs de ces horribles prisons ; mais les cachots qui ressemblent le plus à ceux que je viens de décrire se trouvent au vieux castel de Rovereto, situé auprès de la cascade du torrent de Lenno et appartenant aux comtes de Tyrol.

¹¹ C'est le troisième fait de ce genre qui soit parvenu à notre connaissance ; l'une de ces victimes de la cruauté humaine a reçu de notre ministère les consolations de la religion.

¹² Sorte de raisin dont on fait un vin blanc fort doux qui porte le même nom.

¹³ Du régiment italien de Geppert.

¹⁴ Le stutzen est une carabine dont le canon est rayé jusqu'au bout, et qui chasse la balle avec une grande force. Les Tyroliens, avec cette arme, tuent le cerf et l'ours à la distance d'un demi-mille. Le stutzen est garni, à son extrémité, d'une dague longue et tranchante.

¹⁵ On a cru voir un anachronisme dans ce récit fait par Mimo et Lando. Nos bienveillants critiques n'ont pas remarqué que Mimo a pu se trouver à la bataille de Santa Lucia et Lando à la prise de Vicence, puisque la première eut lieu au mois de mai, la seconde en juin, et la déroute de Custoza sur la fin de juillet. Les deux frères étaient à Rome à la mi-juillet, et les sonneries eurent lieu dans la nuit de la Saint-Ignace, le 31 du même mois.

¹⁶ Ces jeunes sauvages furent conduits en Europe par des missionnaires bénédictins, qui les premiers portèrent la foi dans l'Australie. L'un d'eux fut amené par monsignor Serra à la Propagande ; mais le climat parut lui être nuisible, et le jeune Benedetto mourut au bout d'un an. Ses compatriotes furent placés à la Cava, où l'air de la montagne et l'aspect des forêts leur rappellent la patrie.

¹⁷ L'*Angioletto*, le *Faucon*, etc., sont des hôtels de Rome où les gourmets trouvent une excellente cuisine à toute heure.

¹⁸ 22 septembre 1848.

¹⁹ Journal de *caricatures politiques* fondé à Rome le 1^{er} septembre 1848.

²⁰ Feuille démagogique, qui excitait ouvertement les Romains à la révolte, afin d'arriver à la république. Elle était rédigée par Sterbini, Agostini et Torre.

²¹ Terenzio Mamiani était plus rusé que tout autre. Il déclamaient contre la république, afin de mieux la servir en secret. Les mamianistes, qui revêtent toutes les formes et toutes les couleurs, sont les pires ennemis de l'État.

²² *Pallade* du 21 septembre.

²³ Ce ne sont pas des plaisanteries imaginées pour animer le dialogue : nous les avons entendu débiter avec un sérieux ridicule. Le peuple est toujours le même, toujours crédule comme des enfants qui croient au *bau, bau*. Les factieux savaient et savent encore profiter de sa crédulité.

²⁴ Dans la *Bilancia de Milan* (13 mars 1851), on dit qu'il n'y a eu qu'un cadavre, transporté de l'hôpital de San Giacomo au théâtre Capranica, et que l'épreuve fut faite vers minuit. Nous l'avons entendu dire aussi à Rome ; mais nous avons des raisons de croire notre récit mieux fondé.

²⁵ Monseigneur Palma venait d'être nommé secrétaire des lettres latines ; il n'y avait pas quinze jours qu'il était logé au palais. Cet honneur lui coûta cher.

²⁶ Voilà ce que l'on entendait dans les vues ; et ces malheureux devaient leur travail à l'Église, et vivaient de l'Église. L'ingratitude humaine ne peut être plus brutale. Les brutes elles-mêmes sont reconnaissantes des caresses et du pain qu'on leur donne, lus sociétés secrètes ont le privilège de l'ingratitude.

²⁷ Un vieux cocher de Fianconi, loueur de voitures de la ville, s'en allait avec ses chevaux aux écuries : le prince de C... arriva avec une bande de factieux, et lui dit : « Donne tes chevaux » ; et le vieux cocher Bicchierino, avec son compagnon, fut obligé d'aller à la Pilotta, d'atteler les chevaux à la pièce, et de la conduire au galop sur la place du Quirinal. C'est le vieux cocher lui-même qui me l'a rapporté.

²⁸ 20 novembre 1848.

²⁹ *Rogantini* est un mot vulgaire qui signifie un orgueilleux à l'air brave et au cœur lâche : il fait le rodomont en paroles, et le chien quand il faut agir. Combien nous en avons vus sous les drapeaux de la garde nationale ! Ils faisaient les héros quand il s'agissait de brûler les portes de la Chiesa Nuova et les confessionnaux de San Carlo et du Gesù ; mais, à la porte San Pancrazio, où le canon grondait, horreur ! il n'y avait pas de danger qu'on les vit s'en approcher.

³⁰ Ce digne chanoine fut enlevé, en 1852, par la mort, dans la fleur de l'âge, aux espérances de l'Église romaine et à l'amour de ses parents. Il

était pieux, ingénu, d'un extérieur distingué et poli, de talents rares, cher à ses amis, et respecté des gens de bien.

³¹ Les étrangers ont écrit, dans les journaux mazziniens de Gênes, que les faits que je rapporte ici sont controuvés. Nous en appelons au témoignage des Romains, et nous disons que, non seulement les prêtres n'osaient se montrer ni dans les rues ni dans les églises, mais même les dames et les citoyens honnêtes. J'avais en face de ma retraite l'une des églises les plus fréquentées de Rome, et il y eut des matinées où personne n'y entra : j'avais plus d'assistants à ma mense, célébrée sur une armoire, et j'y donnais plus de communions que dans beaucoup d'églises de Rome.

³² Toutes ces lettres ont été publiées à Naples, dans la *Civiltà Cattolicà*, et elles seront un témoignage perpétuel de la vénération et de l'amour de l'épiscopat, du clergé, des princes de toute la chrétienté, pour l'immortel Pie IX, vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

³³ *Votare*, en italien, a un double sens, celui de voter et de vider.

³⁴ *Le Messager de la Transylvanie* a relevé le nombre des victimes de la colère et de la haine des rebelles :

Par sentence des tribunaux révolutionnaires furent condamnés à mort..... 449

Par ordre des chefs de l'insurrection furent exécutés sans sentence..... 779

Dans l'invasion hostile des révoltés dans divers pays furent massacrés..... 3,611

Dans les combats contre les rebelles furent tués, en comptant les paysans seulement..... 1,263

Donc périrent..... 6,102

citoyens, pour le seul crime de fidélité à l'empereur, leur légitime souverain. De ce nombre, 5,680 hommes, 365 femmes et 59 enfants.

Si l'on veut se rappeler les assassinats et les victimes de la guerre, de la peur, du chagrin en Italie, en 1818 et 49, il y en eut dix fois autant qu'en Transylvanie. Et il s'en trouve encore qui désirent ces délices que nous ramèneraient de nouvelles révolutions !

³⁵ Ce *taremtete* est un gros mot hongrois qui sert souvent d'imprécation de colère, comme l'éternel *accidente* des Romains.

³⁶ 3 février 1856.

³⁷ Genève, quoique devenue calviniste, quoiqu'elle ait abattu les autels et chassé les prêtres du Christ, a maintenu aux rues leurs noms anciens ; il y a encore la rue des Chanoines, celle de Saint-Antoine, celle

de Saint-Pierre, etc. Ce sont des souvenirs que Dieu laisse aux Genevois pour leur reprocher leur apostasie.

³⁸ De ces femmes homicides il y en eut non seulement à Rome, avec Garibaldi, mais dans d'autres villes, où elles coopéraient aux crimes les plus horribles. Nous avons, dans Orsola, une preuve de plus des sacrilèges commis dans ces jours funestes. Si je ne craignais pas d'exciter la compassion des sages, je dirais en confidence qu'une de ces malheureuses, revenue à elle-même, et encore détenue en prison, a confirmé l'apparition visible du démon au moment où un de ces impies se consacrait à lui comme à son Dieu. À Rome, on en parlait au moment du fait, mais je n'en tenais pas compte ; maintenant que cette convertie nous dit « qu'elle était présente, qu'elle a vu un monstre sortir de dessous l'autel où était l'infâme idole ; courir rapidement dans la salle, laisser après lui une fumée épaisse et une puanteur insupportable ; que l'adorateur s'enfuit comme devant la foudre, que les autres femmes et les hommes restèrent glacés de stupeur, et en un clin d'œil se sauvèrent de ce réduit infernal » ; à tous ces détails je ne dis pas : Croyez ; mais ne riez pas trop vite et ne criez pas au moins à l'imposture.

³⁹ Nous avons déjà plusieurs fois averti nos lecteurs que les Illuminés de la jeune Europe se donnent entre eux des noms empruntés à l'histoire des républiques anciennes de la Grèce et de Rome.

⁴⁰ L'auteur, qui connaît la comtesse Alexandrine, l'entendit faire ce récit dans l'antichambre de Paul, et, comme Aser, il lui fut impossible de retenir ses larmes.

⁴¹ Ce fait, exactement historique jusque dans les moindres circonstances, nous fait voir toute la perfidie des sociétés secrètes ; il nous prouve, même en dehors des pensées de la foi, de l'injure faite à Dieu, de la peine d'excommunication qu'ils encourent, combien les jeunes gens devraient redouter de donner leurs noms à des sociétés si cruelles, d'où il ne leur est plus possible de se retirer. Babette, qui suivit Cestio dans tant de villes ; Valerius, qui alla de Breslau jusqu'à Astrakan, sur les traces de sa victime, tant de faits du même genre, en 1848 et en 1849, ont une école ouverte pour détromper tant de jeunes gens qui vivent tranquilles avec l'épée de Damoclès suspendue à un fil au-dessus de leur tête.

Mais le *Juif de Vérone* est un roman ? Plût à Dieu qu'il fût un roman, et que nous n'eussions pas la douleur d'avoir fait de l'histoire !

⁴² Un petit journal du Piémont, qui se dit rédigé par des prêtres, ce qui paraît peu probable, s'est si bien scandalisé de ces *hérésies* qu'il

assimile l'auteur du *Juif de Vérone* à Mazzini (quel beau couple !), en disant : « Mazzini veut la liberté sans Dieu, et le *Juif de Vérone* veut la religion sans la liberté. » Les juifs ont reçu, vénéré et pratiqué le neuvième et le dixième commandement, qui enchaînent la liberté de la pensée. Voyez un peu ces bons prêtres ! Si la loi de Dieu met un frein à la liberté de pensée, combien plus à la liberté de la parole exprimée et publiée.

⁴³ Les garnisons autrichiennes occupent, dans les États romains, les places fortes depuis Ferrare jusqu'à Perugia et Foligno ; les Français, celles qui sont situées de Rome à Viterbe et à Civitavecchia ; les Espagnols, celles depuis Nettuno et Porto d'Anzo jusqu'à Velletri et Palestrina ; les Napolitains, celles qui s'étendent de Fondi à Terracine et de Liri à Frosinone.

⁴⁴ Les républicains avaient converti ces monastères en hôpitaux pour les blessés.

www.biblisem.net